



MERE HALL.







VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

L'ISLE INCONNUE, ou Mémoires du Chevalier DES GASTINES, publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société philosophique de Philadelphie, &c.

TOME PREMIER.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SEPTIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

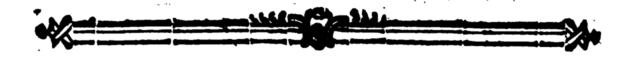
M. DCC. LXXXVII.



MERE HALL.



T. 189 (French)



AVERTISSEMENT.

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES, &c.

Le Public a fait l'accueil le plus favorable à *l'Isle inconnue*, ou *Mémoires du Chevalier des Gastines*, que nous présentons dans ce volume & dans les deux suivans. Il y en a eu déjà plusieurs éditions; on en a fait un grand nombre de contrefaçons, tant dans les provinces que chez l'étranger. Toutes les feuilles périodiques ont donné de grands éloges à cet ouvrage. Quelques journalistes, à la vérité, lui ont reproché d'être une imitation de *Robinson Crusoé*, fondés sur ce que *des Gastines*, jeté par un naufrage sur une isle déserte, comme Robinson, réduit aux mêmes besoins, exposé aux mêmes dangers, fait nécessairement beaucoup de choses sembla-

bles, & qu'avec son industrie, son courage, & quelques secours tirés de son vaisseau, il parvient à se faire un sort agréable, heureux même. Mais nous osons croire qu'on n'eût point hasardé ces critiques, si l'on eût bien examiné le but & la marche des deux ouvrages.

Que s'est-on proposé dans Robinson? De nous faire voir ce qu'un homme, séparé de toute société, entouré de tous les besoins, & luttant contre la nécessité, peut trouver de ressources en lui-même. L'auteur a parfaitement rempli ses vues à cet égard, & son ouvrage mérite le succès qu'il a eu, & l'estime dont il jouit. Que se propose l'auteur de l'Isle inconnue? De nous faire connoître l'origine & la formation de la société, de présenter l'histoire de la civilisation des peuples, ou de la fondation des empires.

Pour remplir cet objet, l'auteur, obligé d'isoler son héros, étoit forcé

de prendre pour théâtre une isle ou un désert quelconque. Tous les philosophes qui ont cherché l'origine de la société, sont partis de la même idée; elle naît de la chose.

Robinson devoit être nécessairement & constamment seul, pour être toujours lui-même, toujours intéressant. Il est fidèle à ce plan. Des Gastines, au contraire, devoit avoir une compagne qui le rendît père d'une nombreuse postérité, laquelle, toujours croissante, instruite, laborieuse, pût devenir un peuple civilisé, une nation heureuse & puissante. Gastines est dans son isle avec une aimable compagne.

On voit, par cet aperçu des deux plans, que si le commencement des Mémoires de Gastines offre quelques ressemblances avec Robinson, tout le reste de l'ouvrage en diffère essentiellement; que ce sont en quelque sorte deux lignes qui divergent & s'éloignent toujours davantage; enfin que le but des

deux auteurs étant absolument contraire, leur marche & les événemens qu'ils rapportent ne sauroient être plus dissemblables.

L'état de Robinson, sans espoir de secours, sans attente d'un avenir plus heureux, excite la pitié du lecteur, qui s'identifie avec lui. L'on s'attriste de ses privations & de son insuffisance; on est alarmé des dangers qui le menacent; on souffre des peines qu'il doit souffrir. Si l'on se transporte dans *l'isle inconnue*, la scène change & devient consolante. Ce n'est pas que de Gastines, avec Eléonore sa compagne, ne soient d'abord dans une situation bien fâcheuse; qu'ils ne se trouvent soumis à des travaux longs, pénibles, & sans cesse renaissans; car leur société même & l'avénement de la famille leur imposent tous les jours de plus grands devoirs. Mais quelle carrière s'ouvre bientôt devant vous? à chaque pas l'heureux couple avance dans ses grands desseins. D'amans de-

venus époux, d'époux devenus chefs de famille, leurs rapports s'étendent sans cesse; & avec les ressources qu'ils tirent d'eux-mêmes, ils ont à peine rempli un vœu de la nature, qu'ils en remplissent un autre. Représentez-vous ces deux époux au milieu de vingt-deux enfans. Que de scènes variées! que de scènes touchantes! que de secours pour eux, pour leurs travaux, & pour la prospérité de l'isle! Voyez ces enfans, tous distingués par la diversité des talens & des caractères; c'est en petit le tableau du genre humain.

Quelle utilité d'ailleurs, quelle instruction ne peut-on pas retirer de l'histoire de *Gastines?* C'est le modèle de l'amour innocent, le modèle de l'amour conjugal, le modèle du gouvernement domestique, le modèle d'une parfaite éducation, le modèle des bonnes mœurs, le modèle d'un peuple agricole, le modèle de la société civile. La partie de cet ouvrage qui n'avoit pas encore paru,

& que nous donnons ici, ne laisse rien à désirer à cet égard. Nous n'anticiperons pas sur le plaisir qu'elle doit faire à nos lecteurs.

Nous ne nous sommes permis cette courte analyse & cette comparaison, que pour les convaincre qu'en insérant *l'isle inconnue* dans notre collection, nous ne manquons pas à l'engagement que nous avons pris de n'y point présenter d'idées rebattues, de fades copies, ni de répétitions inutiles.

M. Grivel, auteur des Mémoires de Gastines, a déjà donné plusieurs ouvrages estimables, entre autres une *Théorie de l'éducation :* ces ouvrages, & surtout celui qui nous occupe, ont assuré à l'auteur une place parmi le petit nombre de littérateurs qui savent nous instruire en nous amusant.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table.

L'ISLE



L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE PREMIER.

Etat cruel où se trouvent le Chevalier & Eléonore, après la tempête & la perte de l'équipage du vaisseau.

L'AFFREUSE tempête dont nous étions le jouet, éteignoit au fond de nos cœurs tout espoir de salut; le péril augmentoit à chaque instant; les désastres se multiplioient autour de nous. Je restois seul sur le navire avec Eléo-

nore. L'équipage, qui nous avoit abandonnés pour gagner la terre, venoit d'être submergé dans les chaloupes; le respectable père de l'aimable & vertueuse Eléonore, M. d'Aliban, tombé malheureusement dans les flots, avoit péri sous nos yeux; & notre bâtiment, engagé entre des rochers, au milieu d'une mer épouvantable, ne nous laissoit que la perspective du sort le plus funeste.

Tous ces malheurs accabloient mon ame; mais rien ne la pénétroit autant que la situation d'Eléonore; elle seule absorboit tous mes sentimens: je la voyois saisie d'effroi, navrée de douleur, environnée de toutes parts des horreurs de la mort. Si elle venoit à périr, en lui survivant, je perdois plus que la vie. Comment la sauver? c'étoit-là mon unique pensée.

J'éprouvai dans ce moment combien l'amour peut donner de courage à un cœur sensible & généreux; je me sentis élevé au dessus de moi-même. La vue des dangers pressans qui entouroient Eléonore, qui la menaçoient de toutes parts, loin de me décourager, me donna de nouvelles forces: dans la chaleur du sentiment, je fus tout d'un coup frappé d'un trait de lumière, qui m'éclaira sur les moyens de la tirer du péril.

J'usqu'alors je n'avois vu que le malheur; je n'avois senti que la douleur: mais il faut sauver Eléonore. Mes regards tombent sur des cordages épars autour de nous; & je crois avoir trouvé l'instrument de son salut. Je ne songeois pas à ma vie.

La position inclinée du vaisseau, & les secousses qu'il éprouvoit, nous faisoient craindre sans cesse d'être précipités dans la mer. Mon premier soin fut de trouver un point d'appui qui pût nous soutenir l'un & l'autre. Pour cet effet, je pris un filin (1); & m'approchant d'Eléonore, je lui dis avec toute la force des sentimens qui m'animoient: « Ma chere Eléonore, ce jour si terrible sera pour moi le plus heureux ou le dernier des jours; je dois périr, ou vous sauver. Le danger est imminent; mais toute espérance n'est pas perdue. Reprenez vos esprits: il n'est point de péril dont l'amour & le courage ne puissent nous tirer ». Tout en disant ces paroles, j'attachai le filin par un bout au mât près duquel nous étions, ensuite je passai l'autre bout autour du corps d'Eléonore, pour l'y nouer fortement: mais dans le moment même, une secousse du bâtiment lui fit perdre l'équilibre; elle tomboit

(1) Petite corde.

dans les flots, si, faisant un violent effort pour la retenir, & la serrant contre moi, je n'eusse en même temps résisté à l'impulsion qu'elle avoit reçue, & déployé la plus grande vigueur pour ne point lâcher la corde.

Le danger auquel elle venoit d'échapper, me fit sentir la nécessité de prendre des précautions pour moi-même. Je ne pouvois les négliger sans abandonner le soin de ce que j'aimois. Si je venois à périr, que devenoit Eléonore ? Je me ceignis donc aussi d'une corde, dont je nouai le bout autour du mât, ayant seulement l'attention de la laisser d'une longueur suffisante pour agir librement sur le navire, & pouvoir descendre dans l'intérieur.

Continuellement tourmenté par la crainte de voir notre bâtiment se briser & couler bas, j'avois résolu de faire incessamment un radeau pour aborder à la terre, que nous apercevions. En conséquence je me mis à chercher les matériaux & les outils propres à le construire ; &, malgré les difficultés & les dangers, je parvins à l'endroit où étoient les outils du Charpentier. J'en tirai une hache, un ciseau, & une scie, dont je me servis pour couper les premières pièces du radeau. Mais ce ne fut pas sans un travail incroyable, sans tomber, sans me relever cent fois, que je vins à bout

de les transporter sur la poupe & de les assembler.

Mon peu d'expérience dans le travail des mains rendit l'ouvrage long & pénible ; mais l'amour & la nécessité me servoient d'aiguillon : & qu'est-ce qu'on ne fait pas avec leur secours ? Après cette première opération, je m'occupai à poser les traverses. A mesure que je croisois mes solives & mes planches, je les liois avec mes cordes aussi solidement que je le pouvois. Tout cela se faisoit sur la poupe, non loin du mât auquel j'avois attaché toutes les parties de mon ouvrage.

Lorsqu'il fut construit, il ne me parut pas répondre à ce que j'en attendois. Pour le perfectionner selon mon idée, je crus devoir le couvrir de quelques matelas que je liai par-dessus ; & j'en attachai d'autres sur les bords, pour prévenir les chocs que notre machine pourroit essuyer en abordant à la côte. Mon radeau fini, j'y plaçai Eléonore le plus commodément qu'il me fut possible ; je l'entourai de quatre coffres, que je ne manquai pas de bien assurer pour lui servir de remparts, & je mis, dans l'intervalle qui séparoit les coffres, quelques outils & quelques provisions qui nous devenoient indispensables.

Le plus difficile étoit, après cela, de mettre

la machine à flot. J'en cherchois le moyen, lorſque je fus arrêté par la chûte du jour, & par les dangers d'une obſcurité profonde ; quoique je ſentiſſe pourtant une vive appréhenſion de paſſer la nuit au milieu d'une mer furieuſe, toujours dans l'attente de voir le vaiſſeau s'entr'ouvrir, ou d'être nous-mêmes emportés par les vagues. Mais dans notre poſition, il n'y avoit de remède que la patience.

Je rappelai donc tout mon courage ; & pour ranimer Eléonore, je me montrois ferme & réſolu : elle auroit ſuccombé à ſa terreur, ſi j'avois paru effrayé. Je me mis près d'elle entre les coffres, & je m'occupai d'abord du ſoin de lui faire prendre un peu de nourriture. Je lui préſentai ce que j'avois trouvé de proviſions ; mais toutes mes ſollicitations purent à peine l'engager à en goûter. Elle étoit dans un abattement inexprimable : je ne tirois d'elle que quelques mots entrecoupés. Cependant, lorſque la nuit fut venue, & que ſon obſcurité nous eut dérobé la ſcène épouvantable d'une mer courroucée, Eléonore ſembla plus ſenſible à mes ſoins & à mes exhortations.

« Croyez, je vous prie, M. le Chevalier, me dit-elle, que ce n'eſt pas la crainte des dangers préſens qui me jette dans l'accablement où je ſuis. Mais avoir vu périr ſi miſé-

fablement le meilleur des pères, qui avoit tout quitté pour m'accompagner; mais vous voir dans l'extrême péril par rapport à moi, &, si nous évitons la mort, ne savoir où trouver un terme aux maux & à la misère qui nous attendent, c'est-là ce qui me pénètre de douleur. En effet, dit-elle d'une voix plus basse & comme étouffée par un serrement de cœur, que faire & que devenir, quand nous pourrions échapper aux horreurs de la mer? Quelle sera notre ressource, en touchant à un écueil ou en abordant à quelque isle déserte?... En tout cas, je n'aurai pas regret à la vie, puisque j'ai perdu ce que j'avois de plus cher; mais je ne puis me consoler d'être devenue, quoiqu'innocemment, la cause de votre infortune».

A ces mots, elle parut s'attendrir & verser des larmes; & quoique je ne pusse la voir, l'émotion, le changement de sa voix, & des soupirs qu'elle ne put retenir, me donnèrent lieu de juger du trouble & de la sensibilité de son ame, & me firent éprouver en ce moment ce que je n'avois jamais senti. Dans le saisissement où je me trouvois, je lui pris les mains (elle ne songea pas à les retirer), & les pressant tendrement dans les miennes, je lui dis:

« Ne pensons qu'à sortir des dangers qui

nous entourent; la providence nous aidera. Il me semble que la mer n'est plus si agitée; le balancement du vaisseau s'est ralenti. Si le vent s'affoiblit encore, nous n'aurons plus tant de peine à nous embarquer & à gagner la terre, & notre radeau nous y portera plus sûrement qu'une chaloupe. Pourquoi nous alarmer sur ce qui nous attend dans l'avenir? La côte voisine tient peut-être à un pays habité, & alors nous trouverons du secours: si c'est une isle déserte, qu'avons-nous si fort à craindre? la terre & la mer seront à nous; & croyez-vous qu'elles nous refusent les besoins si bornés de la vie? Je ne vous parle point ici de mes sentimens; les circonstances où nous sommes m'imposent silence: le temps seul pourra vous en faire connoître toute la pureté. Je vous prie seulement de ne pas douter que mon respect pour vous n'égale mon amour, & que si la nécessité me lie étroitement à votre sort, une cause non moins puissante attache mon être & mon bonheur au vôtre ».

C'étoit par de semblables discours que je tâchois de la consoler, & que je détournois sa pensée des malheurs qui nous menaçoient. Mais cette assurance dont je faisois parade, étoit loin de mon cœur. Je ne voyois pas encore comment nous pourrions aborder à la

terre. La côte que nous apercevions me paroiſſoit plutôt une longue chaîne de rochers eſcarpés, qu'une terre abordable. J'avois à craindre de nous briſer contre le premier écueil, ou du moins de ne pouvoir le franchir. D'ailleurs je m'alarmois ſur ce que nous deviendrions, quand même nous pourrions ſurmonter tous ces obſtacles. Si le pays dont nous voyions la côte étoit habité par des peuples antropophages (comme je ſavois qu'on en trouve dans quelques îles de la mer des Indes), ou ſi cette côte n'étoit qu'un aſſemblage de rochers arides, nous n'évitions un danger que pour tomber dans un autre. Toutes ces réflexions ſe préſentoient en foule à mon eſprit; mais je tâchois de les dérober adroitement à Eléonore, en donnant à mes paroles une fermeté que je n'avois pas.

L'aurore luit enfin pour nous. La mer nous paroît moins irritée que la veille; mais elle l'étoit encore aſſez pour ne nous permettre que des eſpérances bien foibles. Il nous falloit toujours traverſer l'eſpace qui nous ſéparoit de cette côte où nous voulions aborder; & cet eſpace étoit bien conſidérable pour un bâtiment auſſi mauvais que le nôtre, & ſur une mer auſſi agitée. Nous avions toujours à redouter l'effort des vagues, qui, venant battre

contre le vaiſſeau, nous faiſoient connoître qu'elles devoient ſe briſer avec bien plus d'impétuoſité contre les rochers de l'iſle.

Ces conſidérations puiſſantes ſembloient devoir ſuſpendre notre embarquement; mais un motif plus fort que l'eſpérance d'un temps favorable, la crainte de couler bas, me faiſoit une néceſſité d'abandonner le vaiſſeau, qui, fatigué par tant de ſecouſſes, ne nous laiſſoit plus attendre que la déſunion ſubite de toutes ſes parties. Cet événement paroiſſoit même ſi inévitable & ſi prochain à ma tendreſſe alarmée, que je ne voyois pas le vent changer & les flots ſe calmer d'une manière ſenſible. Trop convaincu qu'il n'y avoit point à délibérer, dès qu'il fut jour je remis la main à l'œuvre pour deſcendre notre machine, & je parvins à la mettre à flot, en laiſſant couler les cordes qui l'amarroient ſur le navire, & en les coupant d'un coup de hache quand nous touchâmes à l'eau.

Juſques-là tout alloit bien, & notre radeau voguoit mieux que je n'avois oſé le croire. Cependant un léger défaut dans ſa conſtruction penſa nous être bien fatal: je l'avois fait ou chargé de manière qu'un côté enfonçoit dans l'eau plus que l'autre. Malgré ce déſavantage, nous fûmes emportés avec rapidité

vers la terre que nous avions au nord, parce que le vent, qui, les jours précédens, étoit à l'ouest, avoit tourné au sud depuis la pointe du jour. Mais à mesure que nous avancions, le danger me paroissoit plus redoutable ; car la houle, qui souvent nous inondoit, nous poussoit avec violence contre une côte qui sembloit un mur devant nous.

Chaque fois que le radeau se trouvoit sur le dos de la vague, j'examinois en frémissant quel parti nous avions à prendre pour ne pas nous briser sur ces rochers ; & je ne savois comment éviter notre perte, lorsque je crus m'apercevoir que la côte s'ouvroit à droite, & pouvoit nous offrir une sorte de baie ou de port, dans un enfoncement dont je ne distinguois pas l'étendue. Mais cette observation ne me donnoit guère qu'une lueur d'espérance. J'étois encore loin de cette baie : il falloit, pour la gagner, doubler une pointe assez avancée ; & je n'avois pour gouverner notre bâtiment, qu'une longue pièce de bois, dont j'avois formé une espèce d'aviron. Je me mis pourtant à en faire usage de toutes mes forces, dans le dessein de longer la côte, & d'éviter d'y être jeté ; mais je ne tardai pas à me convaincre que mes efforts ne pouvoient seuls surmonter tant d'obstacles.

Déjà je me ſentois abattu, & mes bras commençoient à s'affoiblir ; je n'oſois plus rien dire à Eléonore, que j'avois juſqu'alors encouragée par mes diſcours. Elle reſtoit la tête penchée & les yeux fermés, comme pour s'ôter la vue d'un déſaſtre qui nous paroiſſoit infaillible, lorſque tout à coup notre radeau change de direction, emporté avec une nouvelle vîteſſe vers cette pointe de la côte qui barroit l'enfoncement que j'avois déjà remarqué.

Je connus bientôt que nous étions tombés dans un courant très-rapide. J'ignorois encore s'il ne nous jetteroit pas dans de nouveaux dangers ; mais du moins il nous déroboit pour l'heure à un péril certain, & ce changement favorable dans un moment de criſe, pouvoit avoir des ſuites encore plus heureuſes. Cela me rendit quelque eſpoir, & je m'empreſſai d'en avertir Eléonore, qui, ayant ouvert les yeux pour s'en aſſurer, les referma ſoudain, effrayée de la rapidité du mouvement qui nous entraînoit. « Ah! dit-elle, ſi nous évitons le danger qui nous attendoit à la côte, en voici un peut-être auquel nous n'échapperons pas ». Et comme je lui repréſentois que le courant n'avoit tant de force que parce qu'il entroit dans la baie avec la marée qui montoit alors, & que cela me faiſoit ſuppoſer une profon-

deur considérable où nous pourrions débarquer avec sûreté, elle me répondit que nous n'avions pas encore doublé la pointe contre laquelle nous semblions aller directement, & qu'il nous restoit sans doute encore bien des dangers à courir avant de la tourner. La frayeur, qui la faisoit parler de la sorte, n'étoit que trop bien fondée, comme nous l'éprouvâmes bientôt après; car quoique je fisse avec ma rame tout mon possible pour me tenir dans la partie du courant la plus éloignée de la pointe, & que, dans la direction de notre radeau, nous ne dussions pas en avoir plus de six pas à tourner, il étoit néanmoins très-apparent que nous ne pourrions éviter de heurter contre cette pointe: mais un nouvel accident que nous ne prévoyions pas, en prévenant celui dont nous étions menacés, manqua de nous être tout aussi fatal.

J'avois aperçu devant nous & à peu de distance de la pointe un rocher qui se montroit au dessus des eaux. Nous devions nécessairement le ranger de très-près. S'il m'étoit possible, en passant, d'appuyer ma rame sur ce rocher, je m'imaginois que l'impulsion que je donnerois par ce moyen à notre radeau, le pousseroit, assez loin dans le courant, pour nous faire éviter la pointe redoutable; mais, quoique je prisse bien mes mesures, que ma

rame rencontrât juste son but, & que le radeau en reçût l'impulsion que je prétendois lui donner, l'événement qui en fut la suite démentit mon espoir.

Dans le moment où, le corps à demi penché, j'appuyois fortement sur la rame pour nous éloigner davantage, la partie inclinée du radeau donna si vivement contre un autre rocher à fleur d'eau, que notre frêle bâtiment, à demi brisé & presque renversé, fut repoussé assez loin de la pointe au delà de laquelle il fut emporté par le courant. Éléonore, épouvantée, fit un cri lamentable, tandis que, tombant dans les flots, je fus jeté sur les rochers, à peu de distance de la pointe fatale, sans que j'eusse le temps de me reconnoître.



CHAPITRR II.

Ce qui arriva au Chevalier après sa chûte dans la mer; de l'état où il retrouva Eléonore, & quelle en fut la suite.

Je devois périr mille fois, ou submergé par les vagues, ou écrasé contre la côte; mais un hasard singulier, ou plutôt la providence qui veilloit à ma conservation, me sauva de tant de périls. En tombant dans la mer, je n'avois point lâché ma rame; je la tenois encore des deux mains quand je fus lancé sur le rocher. Le bout de la rame me garantit du choc terrible qui m'y attendoit, & l'instrument en fut à moitié rompu. Jusques-là je n'avois eu ni le moyen ni le loisir de travailler à ma conservation; le trouble de mon esprit ne m'avoit pas permis de réfléchir: mais, ce premier trouble appaisé, je sentis qu'il ne falloit pas perdre un moment, pour empêcher que d'autres vagues ne me reportassent à la mer; je me levai avec précipitation, & m'accrochant de rocher en rocher, je montai jusques sur une espèce de cîme assez étendue, & que les lames n'atteignoient point.

Hors de toute atteinte, je me laissai tomber sur la plate-forme, ne pouvant plus me soutenir, après les secousses violentes que j'avois éprouvées, les contusions que j'avois reçues, & les efforts incroyables que j'avois faits pour me sauver. Mais je n'y restai pas long-temps, quoique le repos me fût bien nécessaire dans l'état d'épuisement & de douleur où je me trouvois alors. L'inquiétude mortelle où j'étois sur le sort d'Eléonore, ne me laissoit pas respirer, & cette peine du coeur étoit bien au dessus de toutes les autres. Je me levai donc aussi-tôt que je pus me tenir debout, & continuant à grimper au milieu des rochers qui pouvoient m'offrir un passage, j'atteignis enfin, avec beaucoup de peine, la crête qui les terminoit. De là, jetant les yeux autour de moi pour découvrir le radeau qui portoit toutes mes espérances, je fus saisi d'étonnement à l'aspect de la campagne la plus riante que j'eusse jamais vue : mais n'apercevant pas mon radeau, je ne fus point touché de ce spectacle, qui n'étoit rien pour moi sans l'objet que je cherchois. Qu'est-elle devenue ? où pourrai-je la trouver ? Voilà ce que je répétois sans cesse dans ma tendre sollicitude, & ce que j'entremêlois involontairement des cris les plus douloureux.

Cependant

Cependant la longue chaîne de rochers au haut de laquelle je me trouvois, s'étendant de l'eſt à l'oueſt, m'empêchoit, par ſa ſituation tortueuſe, de voir au delà de la pointe où j'avois perdu le radeau, & par conſéquent d'apercevoir la baie où j'eſpérois toujours qu'il ſeroit entré. Les aſpérités de cette crête ne me permettant pas d'en ſuivre le ſommet, je pris le parti de faire un détour pour deſcendre plus ſûrement; & bientôt une pente, quoiqu'aſſez roide, m'en fournit le moyen. Je ne marchois pas, je courois, je roulois, je me précipitois, autant que mes forces & l'inégalité du terrein pouvoient me le permettre; & tout en courant, j'examinois la diſpoſition des objets que me préſentoit cette terre nouvelle, pour mieux me diriger vers le but où j'aſpirois.

Je vis d'abord que cette campagne délicieuſe étoit un vallon immenſe, enfermé de tous côtés par une chaîne de rochers pareille à celle que je venois de franchir. Elle s'élevoit au couchant, & ſe terminoit à de hautes montagnes; mais du côté oppoſé, elle s'inclinoit bruſquement, & s'ouvroit, pour donner paſſage à une rivière, qui, traverſant la plaine en coulant vers l'orient, changeoit enſuite de direction, & alloit ſe jeter dans la mer au midi. Une colline couverte de grands arbres me cachoit le

tournant de la riviere ; & ce ne fut qu'après avoir passé cette colline, que je l'aperçus, & que je découvris la baie & l'embouchure tant souhaitée. Une double enceinte de rochers en formoit un port magnifique, & le plus sûr qu'on pût désirer. Mais dans l'agitation mortelle où j'étois, je ne m'arrêtai guère à le considérer ; j'entrevoyois plutôt que je ne fixois tout ce qui n'étoit pas l'objet de mon inquiétude : mes yeux se portoient avidement de tous côtés, & néanmoins je tremblois de voir. Enfin, un peu au dessous de l'endroit où la baie commençoit à s'élargir, j'aperçus de loin, sur la rive opposée, le radeau qui portoit tout mon bien. Poussé jusques-là par la marée, il étoit arrêté contre une grosse pierre, qui, tombant de la crête voisine, avoit roulé jusque dans la baie. Un côté du radeau touchoit le sable ; l'autre se balançoit au gré des eaux. A cette vue, je tressaille, je m'écrie ; la joie renaît dans mon ame : mais ce sentiment délicieux fait bientôt place à la crainte, lorsque je m'aperçois qu'Eléonore est renversée & ne fait aucun mouvement.

J'appelle à haute voix Eléonore, elle ne me répond pas ; je l'appelle encore plusieurs fois, elle est toujours immobile & muette. Alors la frayeur s'empare de mes sens, mon cœur se

resserre, je tremble : mais il n'y a pas à balancer ; il faut voler vers Eléonore, la secourir, s'il se peut ; il faut mourir près d'elle, si le dernier malheur ne me laisse plus d'espoir. Aussitôt je me jette à la nage, & quoique harassé de fatigue, j'arrive à l'autre bord. Je m'élance sur le radeau, & je prends Eléonore entre mes bras, pour la porter sur le rivage. Mais, ô désolation ! elle est froide, inanimée, sans pouls, sans sentiment ; elle est morte : non, il n'y a plus en elle aucun signe de vie, plus de mouvement, plus de souffle. Je la contemple avec un serrement de cœur inexprimable.

Et qui pourroit rendre l'excès de mon désespoir ? J'ose bien accuser le ciel d'injustice. Je me tords les mains comme un furieux ; ma résolution est de mourir. Dans l'état où j'étois, à quelle extrémité, grand Dieu, ne pouvois-je pas me porter ! Mais tout à coup une réflexion m'arrête. L'idée de notre séparation, même après la mort, me paroît insupportable. Ah ! ne souffrons pas, m'écriai-je, que son corps devienne la pâture des bêtes féroces ; rendons-lui les derniers devoirs, & mourons enfin auprès d'elle, avec la consolation de penser qu'un jour mes cendres se mêleront avec les siennes.

A ces mots, je retournai vers Eléonore pour

la tirer du radeau : je coupai tous les liens qui la retenoient ; &, l'ayant mise sur mes épaules, je l'emportai hors du rivage pour l'ensevelir aussi-tôt : car je me sentois si foible, que je craignois, en succombant à ma douleur, de ne pouvoir dans peu m'acquitter de ce pieux devoir. Je choisis un endroit facile à creuser. Là, déposant ces tristes restes d'une beauté qui m'étoit si chere, je me mis à la considérer avec la douleur & les regrets les plus amers. Je préparai ensuite le lieu funèbre qui devoit la recevoir ; je le tapissai de mes habits, dont je m'étois dépouillé, & j'y plaçai Eléonore, à qui je fis mes derniers adieux.

« C'en est donc fait, lui dis-je, trop cher objet de ma tendresse, vous m'êtes ravie, & vous me l'êtes pour toujours... Hélas ! & dans quel temps ?........ Voilà le fruit de ma vaine prévoyance. C'en est fait, je ne vous verrai plus »....

A cette pensée déchirante, je me précipite sur le corps d'Eléonore, fondant en pleurs & m'abandonnant aux sanglots ; je l'embrasse étroitement, résolu de ne plus m'en séparer. Mais quelle illusion soudaine ! Je crois sentir en elle un mouvement convulsif. L'imagination peut-être aidoit à me tromper. Cependant l'espoir renaît. J'entr'ouvre la bouche d'Eléonore,

j'y fais passer à diverses reprises le souffle brûlant de mon haleine. L'air s'insinue dans ses poumons. O joie ! ô transport ! elle respire. Ce n'est plus une erreur de mes sens, un fantôme de mon imagination : un soupir bien prononcé & quelques battemens de cœur ne me laissent plus douter du prodige qui vient de s'opérer ; Eléonore est vivante (1), & elle le doit à l'amour.

Que les cœurs aimans & sensibles se représentent, s'il se peut, ce qui se passoit alors dans le mien. Je ne puis définir ce que j'éprouvois. L'excès du sentiment accabloit mon ame ; la joie inondoit mon cœur & m'ôtoit la raison. Je ne sus, durant quelques momens, que faire ni que penser ; les impressions contraires qu'en si peu de temps j'avois reçues des passions les plus violentes, le passage subit de la crainte à

(1) Il paroît qu'on ne connoissoit pas alors la possibilité de rappeler les noyés à la vie, ni les procédés employés à cet effet avec tant de succès. Ce prodige inoui étoit une chose toute simple. La chaleur du sable échauffé par le soleil dans un climat brûlant, les secours & les mouvemens donnés à Eléonore, &, plus que tout cela, l'air poussé dans ses poumons par un souffle puissant, devoient opérer ce miracle. Le Chevalier des Gastines pouvoit en être d'autant plus étonné, qu'il n'en connoissoit pas d'exemple. *Note de l'éditeur.*

l'eſpérance, de la joie à l'abattement, & du déſeſpoir au bonheur, me rendoient comme inſenſé.

Cependant la conſidération de l'état d'Eléonore, calmant peu à peu mes tranſports, me rappeloit à la raiſon. Eléonore étoit vivante; mais elle ne parloit pas; ſes yeux étoient fermés, elle paroiſſoit inſenſible. Devois-je me livrer à une joie immodérée, lorſqu'elle n'étoit pas encore dans ſon état naturel? Je m'occupai donc du ſoin de lui rendre le ſentiment, après être parvenu à lui rendre la vie.

En touchant ſur le rocher, notre radeau avoit éprouvé de fortes ſecouſſes; il avoit pluſieurs fois plongé dans la mer. Ce n'étoit que par la marée montante, qu'Eléonore avoit été pouſſée juſqu'à l'endroit du rivage où je la trouvai. Il étoit vraiſemblable qu'elle avoit avalé une grande quantité d'eau: cependant je ne voulus pas la ſuſpendre par les pieds, comme il eſt d'uſage; j'en avois vu ſouvent les plus funeſtes effets; mais, en la tirant de la ſituation où je l'avois miſe, je la plaçai tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, eſpérant que la nature feroit des efforts ſalutaires pour la dégager, & je ne fus pas trompé dans mon eſpoir: ayant d'ailleurs le corps un peu plus élevé que la tête, elle rendit un peu d'eau. De nouvelles tenta-

tives furent encore plus heureuses. Enfin elle entr'ouvrit les yeux, prononça quelques mots, & essaya même de se lever; mais son extrême foiblesse ne le lui permit pas d'abord. Ce ne fut qu'un peu de temps après qu'elle recouvra assez de forces pour se lever à demi & pour prendre une posture plus commode. Jetant alors les yeux autour d'elle avec surprise, puis les fixant sur moi, & revenant comme d'un profond sommeil : « Où suis-je, Monsieur, me dit-elle, & que signifie cette fosse sur laquelle nous sommes assis? Ah! vous m'êtes rendue, lui dis-je en me jetant à ses genoux, & en faisant éclater la joie la plus vive; vous m'êtes rendue, chère Eléonore : ce lieu étoit creusé pour vous servir de tombeau; ce devoit être le mien. J'y attendois la mort, lorsque le ciel, touché de mon infortune, vous a rappelée à la lumière ».

Je lui fis à l'instant le récit de tout ce qui nous étoit arrivé, & je lui appris le succès inespéré de mes efforts. Elle leva les yeux au ciel, en joignant les mains, elle frémit, elle trembla au seul détail des périls auxquels nous venions d'échapper. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Pénétrée de reconnoissance : « Il est donc vrai, me dit-elle, après Dieu, c'est à vous que je dois la vie ». Elle garda un moment de silence; & prenant ensuite un air de reproche mêlé de

tendresse : « Mais pour vous-même, Monsieur, qu'aviez-vous fait de cette élévation de sentimens, de cette force d'ame que j'ai tant de fois admirée en vous ? Quoi ! vous vouliez mourir ? Et de quel droit prétendiez-vous disposer de vos jours ? Ah ! le ciel, m'écriai-je, excusera l'excès de ma douleur : je ne voyois plus que la grandeur de la perte que je venois de faire ; je ne me possédois plus, je n'étois plus à moi. Non, ce n'est en effet que dans l'emportement de la passion, que l'homme peut oublier sérieusement qu'il y a un Dieu, que c'est de lui seul qu'il dépend, & que, sous les yeux de ce grand juge, en cessant de vivre, nous ne mourons pas tout entiers. Dieu, me dit Eléonore, pardonne au repentir...... » Elle me serra la main ; & sa bonté tendre & compatissante me consola de ma foiblesse.



CHAPITRE III.

Recherches & travaux du Chevalier. Industrie d'Eléonore.

Cependant le soleil avançoit déjà dans sa course ; il étoit plus de huit heures. Eléonore, qui n'avoit presque rien mangé depuis deux jours, sentoit le plus grand besoin de prendre de la nourriture & de réparer ses forces, épuisées d'ailleurs par la douleur, la crainte, & le naufrage. Quoique plus robuste, j'éprouvois le même besoin qu'elle. Il fallût donc s'occuper du soin de chercher des alimens, & cela m'obligea de m'éloigner pour quelques momens d'Eléonore. Je repris mes habits, & je courus au radeau.

Je retrouvai dans un sac attaché au pied d'un coffre, toutes les provisions que j'y avois mises ; mais, outre qu'elles étoient peu convenables par elles-mêmes à l'état de foiblesse de ma compagne, elles avoient été si avariées par la mer, que je doutois si je pourrois en user moi-même. Je ne savois comment y suppléer. J'avois vu, à la vérité, en parcourant l'isle, des bêtes fauves passer assez près de moi, sans que ma pré-

ſence parût les effrayer. Peut-être eût-il été facile d'en prendre quelqu'une ; mais il falloit quitter Eléonore, & la laiſſer ſeule ; il falloit enſuite apprêter le gibier que je prendrois : tout cela demandoit un temps précieux & des moyens que je n'avois pas.

Alors il me vint à l'eſprit de fouiller nos coffres. Je les avois pris au haſard ; mais ils pouvoient renfermer des choſes néceſſaires, & peut-être quelques liqueurs fortes. Auſſi-tôt je cherchai mes outils de Charpentier, que fort heureuſement j'avois bien amarrés ſur le radeau, & qui n'étoient pas tombés. Je pris le ciſeau & la hache ; puis ayant placé le ciſeau en façon de coin, entre la ſerrure & le couvercle d'un coffre, je me ſervis de la hache comme d'un maillet, & la ſerrure ſauta.

Je trouvai dans ce coffre des habits & du linge de matelots, mais pas autre choſe. Le ſecond fut également forcé ; & quoiqu'il appartînt à un homme plus opulent, il ne m'offrit pas ce que je cherchois. Il renfermoit ſeulement de petites proviſions, qui, quoiqu'inutiles pour le préſent, devoient m'être précieuſes dans la ſuite. C'étoient quelques paquets d'ails, d'oignons, de ciboules, dont le propriétaire s'étoit ſans doute muni comme d'un préſervatif contre le ſcorbut ; quelques pommes de terre qui me

parurent germées, & une boîte de fer-blanc contenant un assez grand nombre de pastilles, qu'à l'odeur je jugeai devoir être des tablettes de bouillon. Le troisieme coffre que j'ouvris, étoit une grande malle qui appartenoit à quelque riche passager. Elle étoit pleine de choses utiles pour la commodité d'un long voyage, & d'ustensiles de table & de cuisine d'un goût recherché & d'un grand prix. Il y avoit plusieurs boîtes faites en forme de cassettes, partagées pour la plupart en loges & en compartimens, qui contenoient d'autres boîtes & des bouteilles bien bouchées. C'étoit du thé, du café, du chocolat, du sucre, des vins du Cap & de Madère, des liqueurs, des confitures, & plusieurs sortes de sirops.

Très satisfait de cette bonne fortune, je ne poussai pas plus loin mes recherches. Je me saisis d'une boîte de confitures & d'un flacon d'eau des Barbades. Je mis dans mes poches une bouteille de vin de Madère & un gobelet, & revins, toujours courant, auprès d'Eléonore. Depuis que je l'avois quittée, elle avoit encore rejeté de l'eau; &, quoique son état fût plus satisfaisant, elle se trouvoit d'une foiblesse extrême. Je lui présentai ma boîte, dont elle tira quelques noix confites, sur lesquelles elle but un doigt de liqueur; puis, me rendant le verre: « Ce

n'eſt pas pour moi ſeule, dit-elle, que j'ai pris ce que vous m'avez préſenté; c'eſt pour vous donner l'exemple de la réſignation & du courage; c'eſt auſſi pour acquitter par mes ſervices tout ce que vous avez fait pour moi. Pleine de confiance & dans les ſecours du ciel & dans vos vertus, je me ſoumets à toute ma deſtinée ».

« Et je bénis la mienne, lui dis-je, qui m'aſſocie à votre infortune pour la ſoulager. Je vous aime au delà de toute expreſſion; mais l'amour le plus ardent n'altérera jamais dans mon cœur les ſentimens reſpectueux que je vous ai voués. C'eût été par-tout ailleurs un devoir pour moi de vous en donner des preuves: combien ce devoir ne devient-il pas plus ſacré dans cet aſile, où vous n'avez que moi pour appui, où l'honneur & l'amour lui-même me font une loi d'être votre ſauve-garde & votre ſoutien? . . . »

Eléonore m'interrompit, pour me demander ſi j'avois pris quelque nourriture; & comme je lui dis que non, elle voulut que je ſatisfiſſe ſur le champ au beſoin preſſant que je devois en avoir, & ſe plaignit obligeamment de mon empreſſement à la ſecourir, tandis que je m'oubliois en quelque ſorte pour elle.

J'obéis, & quoique je ne puſſe faire, avec

un peu de vin de Madère & des confitures, qu'un repas bien léger, il suffit pour calmer ma faim & me rendre toutes les forces qui m'étoient nécessaires.

Ce qui demandoit mes premiers soins, c'étoit de donner d'autres vêtemens à Eléonore; les siens étoient encore moites sur son corps, ce qui pouvoit nuire à sa santé. Je devois, après cela, songer à nous faire un gîte qui pût nous servir d'abri contre l'influence de l'air durant la nuit, & nous garantir de l'attaque des bêtes féroces, s'il y en avoit dans l'isle. La chaleur du climat & de la saison n'empêchoit pas que les nuits n'y fussent fraîches & humides, comme je l'avois remarqué sur le vaisseau; d'ailleurs, sans asile, Eléonore, saisie de frayeur, n'eût pas trouvé le sommeil au milieu d'une campagne que nous ne connoissions pas.

Ces deux objets exigeoient de ma part beaucoup de promptitude & d'activité; ainsi, j'annonçai à Eléonore que j'allois la quitter encore une fois pour remettre la main à l'ouvrage. Elle approuva mes projets; mais elle me dit qu'elle ne vouloit pas demeurer seule, & qu'elle me prioit de trouver bon qu'elle m'accompagnât. J'eus beau lui représenter sa foiblesse, elle m'assura que je ne ferois rien sans elle,

& que le mouvement lui feroit falutaire. Tout ce que je pus obtenir de fa complaifance, fut qu'elle mangeât de nouveau quelques confitures sèches, & bût encore un verre de vin. Je l'aidai enfuite à fe relever, & lui donnant le bras, nous allâmes enfemble vers les coffres que j'avois tirés du vaiffeau, elle fans rien dire & n'ofant prefque me regarder, tandis que je ne voyois qu'elle, & que mon cœur treffailloit de joie de fe trouver fi près du fien.

Nous arrivâmes à petits pas à notre radeau, d'où nous defcendîmes nos coffres à terre. Nous les vifitâmes l'un après l'autre, & nous en trouvâmes deux où l'eau n'avoit pu pénétrer. Comme il ne falloit pas y regarder de trop près dans notre fituation, je tirai de l'un des deux une chemife, des bas, & une redingote légère pour ma compagne, avec du linge, des bas, & un habit complet pour moi; après quoi je m'éloignai par décence & me mis à l'écart, pour donner à Eléonore le temps de quitter fes vêtemens mouillés & d'en prendre de nouveaux. Je changeai moi-même de chemife & d'habillement, & je me couvris d'un bon chapeau, qui répara la perte du mien. Enfin je revins auprès d'Eléonore, quand je jugeai qu'elle pouvoit être vêtue. Elle m'attendoit dans fon nouvel équipage, qui, quoiqu'extraordinaire,

ne diminuoit rien de ſa beauté : mes yeux, mieux que mes diſcours, lui dirent que je la trouvois charmante : elle ſe contenta de me remercier de nouveau de mes attentions.

Cependant nous ne perdions pas le temps en complimens ; car tout en parlant je tirois des coffres toutes les choſes que j'imaginois devoir nous convenir, & Eléonore choiſiſſoit ce qu'il en falloit emporter pour arranger notre demeure. Nous mîmes à part des matelas, quoique mouillés, du linge, des étoffes, & des toiles en pièce, un fromage de Hollande & quelque peu de biſcuit le moins gâté, une bouteille de vin du Cap, & mes outils. Je me chargeai d'une partie du fardeau, ne pouvant tout emporter dans un voyage ; &, malgré mes inſtances, ma compagne voulut m'aider à ce tranſport. Elle s'étoit munie, ſans rien dire, de choſes fort utiles qu'elle avoit découvertes dans nos magaſins, & que je n'avois pas aperçues, étant occupé d'un autre côté, & elle les tenoit ſous ſa redingote, pour m'en cacher le poids & le volume. Arrivé à l'endroit qui nous parut le plus commode pour paſſer la nuit, je fus fort ſurpris de voir qu'elle portoit dans une ſerviètte ou dans ſes poches, des chandeliers, un paquet de bougies, une théière, du ſucre, du café, & des pierres à

fusil, avec un briquet & de l'amadou. Je me plaignis de l'excès de son zèle, qui lui faisoit entreprendre au delà de ce qu'elle pouvoit, & je la suppliai de me laisser faire, sans agir davantage: mais elle me répondit que dans une société comme la nôtre, & sur-tout en ce moment, les travaux devoient se partager; qu'elle venoit d'éprouver combien l'exercice lui avoit été favorable; & que non seulement je la chagrinerois en m'opposant à ce qu'elle m'aidât, mais que je nuirois à son parfait rétablissement; qu'au surplus, il étoit moins prudent de la laisser seule & sans secours, que de l'emmener avec moi, pour lui servir de soutien & la défendre en cas d'accident.

N'ayant rien à répliquer, je me contentai de lui offrir mon bras, & nous reprîmes ensemble le chemin de la baie. Elle marchoit d'un pas plus ferme, nous arrivâmes bientôt; mais, au lieu de s'asseoir & de se reposer pendant que je lierois ensemble les effets que j'avois laissés en tas, elle se mit de nouveau à fureter dans les malles; ce qui me donna occasion d'y revenir. Je ne pus l'empêcher de prendre un paquet de gros linge, consistant en draps de lit, en serviettes, & en nappes; & comme je lui représentois qu'elle se chargeoit là de choses fort inutiles pour le moment: « Vous verrez, me

me dit-elle, qu'elles pourront nous être plus utiles que vous ne pensez. En ce cas, lui dis-je, permettez que je les joigne au reste de nos meubles; je suis assez fort pour tout emporter. Cela me chargera peu, reprit-elle, & vous aurez d'ailleurs un fardeau assez considérable. Voilà encore deux couvertures de coton & une robe de chambre, qui vous dédommageront de ce que vous me laissez ».

Alors ayant tiré de la malle les deux couvertures & la robe, je découvris dessous un fourniment que son poids me fit juger plein de poudre; une gibecière, où je trouvai des balles & du menu plomb; enfin, dans un sac de cuir, deux pistolets de grandeur médiocre, fort propres & très-bien montés. Quoique ma charge fût déjà bien pesante, je voulus emporter ces armes & ces munitions; je les mis dans mes poches: après quoi, ayant refermé les malles & chargé mon paquet sur mon dos, je me retirai doucement, avec ma compagne, vers l'endroit où nous devions camper.

Il me restoit encore à travailler à notre logement pour la nuit: je tins conseil avec Eléonore. « Voici ce que je pense, me dit-elle; il faut nous construire une longue cabane, que nous puissions partager en deux. J'en occuperai le fond, si vous le voulez bien, & vous

ferez logé vers l'entrée. Dans un temps plus commode, nous étendrons notre demeure. Le plan que j'ai en vue est fort simple, & le travail n'en sera pas long ». Alors elle m'expliqua son dessein en peu de mots; puis elle ajouta: « Ne soyez pas surpris que je connoisse cette architecture champêtre. J'ai long-temps habité la campagne, où nos bergers se faisoient de pareils logemens. Il s'agit seulement ici d'en faire un plus spacieux & plus commode. Les matériaux ne nous manqueront pas; mais le jour décline, & vous devez être bien fatigué ».

« Nous ferons, ma chère compagne, lui dis-je, tout ce que vous prescrirez. Ma volonté vous est soumise, & j'ai encore assez de force pour travailler. Je vous laisserai volontiers le soin de la distribution de nos appartemens, ils vous en plairont davantage. Mais, en attendant que je puisse m'occuper de la construction de ce logement, qui, quelque simple qu'il soit, exige plus de temps qu'il ne m'en reste ce soir, cherchons à nous mettre à couvert au moins pour cette nuit. Il est trop tard pour achever un long ouvrage. C'est assez d'un asile où vous puissiez trouver le repos. C'est assez pour moi sans doute, me dit Eléonore; mais vous, qui ne songez qu'à moi, comment passerez-vous la nuit? Une grotte nous eût suffi, lui répon-

dis-je; mais je n'en ai point découvert dans les environs de la baie. Cependant soyez tranquille, je n'aurai plus rien à craindre quand vous serez en sûreté ».

Je pris aussi-tôt ma scie & ma hache, pour aller couper dans un bois voisin les pièces principales de l'agreste édifice. Eléonore m'accompagna. J'abattis un assez bon nombre de fortes branches, & après les avoir dépouillées des menus rameaux, je les sciai en plusieurs rouleaux de différentes longueurs, & les portai vers le lieu que nous avions choisi.

Pendant que je transportois les pièces les plus pesantes, Eléonore traînoit après elle des branches feuillées & de longues perches, en sorte que la charpente de notre bâtiment fut bientôt voiturée. Je mis à l'instant la main à l'œuvre pour construire à Eléonore une cabane: de fortes branches & des rameaux en composèrent la cage, des roseaux mêlés à des branches feuillées en formèrent le toît; & ma compagne eut, avant la nuit, un humble asile.

Je n'avois pas travaillé seul à cet édifice, Eléonore m'avoit beaucop aidé; elle m'avoit fourni de ses mains délicates les roseaux & la ramée. Cependant elle me témoigna bien de la reconnoissance de ce travail. « Graces à vos soins, me dit-elle, j'ai maintenant un gîte où

je ſerai la nuit à couvert & en ſûreté : mais je ne vois pas ſans peine que vous en manquiez. Profitons, je vous prie, du jour qui nous reſte, pour vous dreſſer une eſpèce de tente, à l'abri de laquelle vous puiſſiez trouver le repos que vous méritez ſi bien. Nous la placerons devant la cabane, dont elle ſera comme le veſtibule. Pluſieurs des draps de lit que nous avons tirés des coffres, couſus enſemble & tendus ſur des perches juſqu'à terre, au moyen des cordes que nous avons & des piquets que vous ferez, vous formeront cette tente. Préparez les piquets & les cordes, je vais coudre à la hâte ces draps ».

J'applaudis à cette heureuſe invention de ma compagne, & j'adoptai ſon projet. En conſéquence j'attachai les cordes ſur les piquets que j'avois aiguiſés; & quand Eléonore eut achevé ſa couture, je m'empreſſai de monter la toile & de la tendre; mais, par haſard, elle ſe trouva trop courte, & ne put aller juſqu'à terre; & comme il étoit déjà nuit, & qu'il eût été difficile de rémédier à ce défaut durant l'obſcurité (1), je me contentai d'en-

(1) Il étoit poſſible de remédier à cet inconvénient, en donnant moins de hauteur à la tente ; mais alors nous n'aurions pu nous y placer & nous y tenir debout.

clorre le côté ouvert de la tente, en fichant un rang de pieux au devant de l'ouverture. Enfin lorſque la nuit fut noire, nous fûmes obligés de nous arrêter pour penſer à autre choſe. Eléonore ſe ſouvint alors du briquet & de la bougie dont elle s'étoit pourvue à mon inſçu; elle fit du feu, & nous cherchâmes nos proviſions pour le repas dont nous avions un beſoin extrême.

Nous ne ſavions d'abord où poſer nos plats & notre bougie; nous n'avions ni chaiſe ni table, & l'intérieur de la tente étoit aſſez embarraſſé pour ne pas nous permettre de nous aſſeoir ſur le ſol : mais nous nous aviſâmes de mettre l'un ſur l'autre tous les matelas que nous avions apportés; nous en fîmes une pile que nous couvrîmes d'une nappe. Nous y poſâmes notre lumière & nos proviſions, & nous étant aſſis aux deux bouts, chacun de notre côté, nous ſatisfîmes ainſi au premier beſoin de la nature.

Eléonore, accablée de fatigue & toujours pénétrée de douleur, mangea peu & but encore moins, malgré mes inſtances preſſantes. Nous n'avions que de mauvais biſcuit, au lieu de pain qu'elle eût mieux aimé que tout autre aliment, & nous manquions d'eau, parce que je n'avois pas eu le temps de nous en pourvoir. Mais quand notre nappe eût été cou-

verte de mets plus délicats, je vis bien que ma compagne n'eût pas été mieux disposée à en profiter. Je m'étois pourtant aperçu, avant le repas, que l'eau nous manquoit, & je voulus en aller chercher malgré la nuit; mais Eléonore s'y étant opposée, je ne sortis pas de la tente.

Eléonore, qui s'alarmoit de ce que mon habitation demeuroit entr'ouverte durant la nuit, vouloit coudre une toile où manquoit celle de la tente: mais je ne pus y consentir; je ne lui laissai poser qu'une espèce de rideau sur l'ouverture de sa cabane: du reste, je lui fis observer que j'avois des armes, & qu'elles suffisoient pour ma défense.

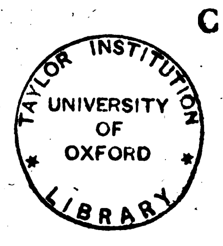
Il ne fut donc plus question que du soin d'arranger nos lits. Nous plaçâmes deux matelas, du linge, des couvertures dans la cabane. Je ne gardai pour moi qu'un matelas & la robe de chambre, n'ayant pas dessein de me déshabiller, pour être plutôt prêt en cas d'événement.

Nos arrangemens ainsi faits, Eléonore revint dans la tente, & me regardant avec un air touchant & majestueux à la fois: « Couronnons, me dit-elle, cette journée par une action de justice & de reconnoissance; rendons graces au ciel, des faveurs que nous en avons reçues,

& du ſecours ineſpéré qui nous a ſauvés. Une protection ſi marquée & ſi ſingulière manifeſte évidemment ſes vues ſur nous. Conformons-nous à ſes volontés, & n'oublions jamais des bienfaits auſſi mémorables ».

Auſſi-tôt tombant à genoux, joignant les mains & ſe proſternant d'une manière touchante, elle fit, en verſant des larmes qui excitèrent les miènnes, cette courte & fervente prière :

« Souverain Auteur de toutes choſes, qui nous avez donné l'exiſtence & la raiſon, pour nous en ſervir ſuivant les lois de votre équité, qui nous avez conſervés depuis notre naiſſance, & qui venez de nous ſouſtraire à la mort ; recevez ici le tribut d'hommages, d'amour, & de gratitude que nous devons à votre bonté puiſſante. Vous entendez notre voix, vous voyez juſque dans nos cœurs, vous êtes notre père ; que votre volonté ſoit faite en tous lieux & en tout temps. Nous nous ſoumettons ſans réſerve à votre divine providence ; ſoit qu'elle veuille nous affliger en nous privant de ce que nous avons de plus cher, ſoit qu'elle nous deſtine à paſſer nos jours ſur cette terre déſerte. Donnez-nous la force & la volonté de vous obéir avec réſignation & avec confiance, & ne nous



refusez pas les secours de votre grace dans la circonstance où nous nous trouvons ».

Puis, s'adressant à moi : « Je vous reconnois, après Dieu, me dit-elle, pour mon libérateur; je vais vivre sous votre tutelle. Tout autre que vous pourroit m'inspirer des alarmes; mais pour vous, Monsieur, je connois trop bien les sentimens d'honneur qui vous sont naturels, & vous estime trop pour vous craindre ».

« Ah! prenez ces armes, lui dis-je en lui présentant les deux pistolets; prenez ces armes, & punissez-moi vous-même, si jamais je manque dans la moindre chose au respect que je vous dois. C'est assez, dit-elle en refusant ce que je lui présentois; je serois moins rassurée par ces armes, que par l'opinion que j'ai de la noblesse de votre caractère ».

A ces mots, elle se retira, laissa tomber la toile de sa porte, & se coucha. De mon côté, je m'étendis sur mon matelas, pour trouver le repos nécessaire après tant de fatigues; & cependant je ne pus si-tôt m'endormir. La nuit avoit renouvelé toutes les peines d'Elénore, en fixant toutes ses idées sur son malheur. Je l'entendois gémir : ses soupirs attristoient mon ame, que le souvenir du passé & le soin de l'avenir agitoient déjà vivement.

Notre situation étoit si extraordinaire par ses

*Je vous reconnois, après Dieu,
pour mon libérateur.*

...llier del. Le Villain Sculp.

circonſtances & par les événemens qu'elle devoit naturellement amener; elle exigeoit de ma part tant de vigilance, de circonſpection, de travail, qu'on doit peu s'étonner ſi, malgré l'extrême beſoin que j'avois de goûter le ſommeil, j'étois néanmoins ſi peu tranquille. Je voyois toutes les privations, toutes les peines qui nous attendoient, ſans trop imaginer quelles ſeroient nos reſſources. La crainte de manquer de vivres m'alarmoit plus que tout le reſte; car nos proviſions de bouche étoient ſi peu de choſe, qu'à peine en avions-nous pour quelques jours. Tout cela me donnoit de juſtes inquiétudes. Mais l'aſſurance de vivre auprès d'Eléonore, même dans un déſert, le bonheur de lui être utile & de la ſervir, l'eſpoir, quoique vague, de trouver les moyens de pourvoir à nos beſoins, & celui, bien plus doux encore, d'obtenir un jour d'elle-même ſon cœur & ſa main, adoucirent peu à peu l'amertume des premières réflexions, & me procurèrent enfin un ſommeil paiſible.



CHAPITRE IV.

Songe remarquable de l'Auteur, & quelle en est la suite.

JE dormois profondément, lorsque sur le matin, mes esprits, sans doute émus encore par l'idée des objets qui m'avoient frappé la veille, me donnèrent occasion de faire le songe remarquable que je vais rapporter.

Il me sembla que j'étois avec Eléonore sur le rivage de la baie où elle avoit abordé. Elle étoit étendue à terre, & ne pouvoit plus se soutenir d'inanition & de défaillance; moi-même, dans un désordre inexprimable, je ne savois comment appaiser la faim dévorante qui nous consumoit. Nous n'avions plus de provisions, & je cherchois en vain quelques moyens de subsistance; les bêtes & les poissons fuyoient devant moi. J'étois désolé de ce nouveau malheur qui nous menaçoit d'une ruine prochaine, lorsqu'une belle femme s'offrit à mes regards, & s'approchant avec un air riant, me dit ces paroles consolantes; « Pourquoi vous laisser abattre par une infortune qui doit vous conduire au plus grand bonheur? Avez-vous essayé tout ce que vous pouvez faire, & convient-il

à un grand cœur de perdre ainſi l'eſpoir ? Si la terre aujourd'hui vous refuſe la nourriture, la mer vous offre des ſecours auxquels vous ne penſez pas. Retournez au vaiſſeau, vous trouverez ce qui vous manque. Les vents & les flots vous reſpecteront. Voyez comme la mer eſt calme, comme l'air eſt tranquille. Profitez de ces temps heureux, embarquez-vous, & portez avec vous dans l'iſle les germes de l'abondance dont vous & votre compagne devez jouir dans la ſuite ».

A ces mots, elle diſparut, & l'émotion que me cauſa ce rêve, ou plutôt la lumière du ſoleil, qui, éclairant l'intérieur de la tente, vint frapper ma paupiere, me réveilla en ſurſaut. Je me trouvai délaſſé de mes fatigues, bien portant & ſatisfait, non pas de mon ſonge que je ne pouvois prendre que pour un preſtige des ſens; mais d'entendre Eléonore qui repoſoit tranquillement, & de voir le beau jour que le ciel m'accordoit pour elle.

Auſſi-tôt je me levai le plus doucement qu'il me fut poſſible, & marchant ſur la pointe du pied, de peur de l'éveiller, je ſortis de la tente, conſidérant avec attention tous les objets qui l'environnoient. Sa poſition étoit ſi riante, qu'il ſeroit difficile d'imaginer un ſite plus charmant.

Sans être trop élevée, elle l'étoit assez pour dominer sur la plaine. Un bois qu'elle avoit au nord, la défendoit des grands feux du jour (1). Assez loin aux environs, la terre étoit tapissée de verdure. On voyoit de cette éminence tout le vallon, que terminoit un lointain azuré. Des prairies sans fin, émaillées de fleurs, les tours & les détours de la riviere, & des côteaux agréablement espacés, qui, couverts de bois çà & là, couronnoient des deux côtés ce vaste amphitéâtre, faisoient de ce paysage une scène enchantée.

La vue de ce spectacle magnifique, que le soleil du matin embellissoit encore, me jeta dans l'admiration. Occupé la veille des grands événemens du jour, j'avois été peu touché des agrémens de notre demeure; mais dans ce moment où j'étois plus tranquille, je me livrai au plaisir de les contempler, & à l'espoir flatteur d'y faire le bonheur d'Eléonore. Je bénis la divine providence qui sembloit me destiner à cet heureux sort; & le cœur plein des douces émotions de mon songe, je me mis à réfléchir sur le parti que j'avois à prendre relativement

(1) L'isle, située au delà de l'équateur & près du tropique du capricorne, doit avoir le soleil au nord la majeure partie de l'année. *Note de l'éditeur.*

au voyage vers notre vaisseau, dont il m'avoit donné l'idée.

D'abord je regardai ce projet comme une chimère. La difficulté de l'entreprise, & le souvenir récent des dangers que j'avois courus pour arriver jusqu'à notre isle, me le faisoient rejeter avec frayeur. Mais me rappelant, comme malgré moi, toutes les circonstances de mon songe, & cédant en quelque sorte à une impulsion secrète, je vins peu à peu à me persuader qu'il seroit non seulement possible de retourner au vaisseau, mais même que ce voyage ne seroit plus si difficile.

Je remarquois avec complaisance ce qu'on sembloit m'avoir prédit. Le ciel étoit sans nuages, on ne sentoit pas le plus léger souffle de vent. La mer devoit être parfaitement calme: on ne risquoit donc plus de s'embarquer. C'est ainsi que je raisonnois; car les choses qu'on désire sont toujours faciles, & je désirois ardemment de faire le voyage, pensant qu'il nous fourniroit les objets de première nécessité, dont nous étions si peu pourvus & dont j'appréhendois de manquer bientôt entièrement.

Il y avoit pourtant, dans l'exécution de ce projet, deux choses qui me peinoient & me faisoient balancer de l'entreprendre. Je craignois également de laisser ou d'emmener Eléonore,

& je ne ſavois ſi je ne retrouverois pas le furieux courant qui, la veille, nous avoit jetés ſur les rochers. Dans cette perplexité, je me promenois lentement le long de l'eſplanade, pour examiner alternativement les raiſons contraires que j'avois de me déterminer. Je me fatiguois à réfléchir, ſans pouvoir me fixer, lorſqu'abſorbé tout entier dans cet examen, & ſuivant, ſans m'en apercevoir, la pente douce qui conduiſoit à la rivière, je fus agréablement tiré de ma rêverie par le murmure d'un petit ruiſſeau, qui, prenant ſa ſource au milieu de la colline, s'échappoit à travers le gazon, après avoir formé un petit baſſin de l'eau la plus claire.

A cette vue, je m'arrêtai, & content de ma découverte, j'en fis le premier eſſai. L'eau de la fontaine me parut excellente. Auſſi-tôt je revins au logis, à deſſein d'y prendre un vaſe pour en puiſer. Si ma compagne dormoit encore, j'étois bien aiſe de lui en porter une petite proviſion avant qu'elle fût éveillée, afin qu'elle pût s'en ſervir, ſi elle vouloit en faire uſage à ſon lever. C'étoit pour l'ordinaire ſa ſeule boiſſon. Si ma compagne étoit levée, je voulois lui faire part de ma découverte, & conférer avec elle ſur mon projet.

Je m'occupois de ces penſées en allant à la

cabane, & je m'aperçus, en arrivant, qu'Eléonore étoit encore au lit. Son rideau n'étoit point levé ; je l'entendois respirer. Je repris donc le chemin de la fontaine avec une théïere & une bouteille, nos seuls vases propres à contenir des liquides ; & après les avoir remplis d'eau, je les reportai où je les avois pris. Eléonore sommeilloit toujours. La crainte & le chagrin l'avoient tenue éveillée toute la nuit, comme *je le fus* ensuite ; elle ne s'étoit endormie que vers le point du jour, en cédant, comme par force, à l'excès de la fatigue & du besoin. Je me doutai de la vérité, & pensant qu'elle pourroit bien reposer toute la matinée, je déjeûnai, ensuite je pris le parti de me retirer, chargé de mes outils, après avoir eu soin de mettre non loin de la porte d'Eléonore, les petites provisions nécessaires pour restaurer ses forces & pour la rafraîchir.

Dès que je fus dehors, l'idée de mon songe, qui me poursuivoit sans cesse, me donna l'envie d'examiner l'état de la mer, & d'aller faire des recherches touchant notre navire, que je craignois bien de ne plus retrouver. Je pris donc le parti de monter, par le plus court chemin, jusqu'à la crête voisine, qui, dominant sur une partie de la baie à l'ouest, & sur la mer au midi, pouvoit aisément satisfaire

ma double curiosité. Je ne me déterminai pourtant à m'éloigner de la cabane, qu'après m'être assuré que mon absence ne feroit courir aucun danger à Eléonore. Je ne voyois aucune apparence que l'isle fût habitée, ni qu'elle recélât des bêtes féroces; & quand il y en auroit eu, j'avois tout lieu de croire qu'elles ne sortiroient pas de leurs tanières pour se montrer au grand jour.

Je gravis avec peine jusqu'à la cîme du rocher qui s'élevoit à l'est de la baie. De là, portant avidement mes regards vers l'endroit où j'avois laissé le vaisseau, je vis, à ma grande satisfaction, qu'il étoit à la même place & dans la même situation que la veille. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre devant moi, la mer paroissoit tranquille. Ce n'étoit plus cet élément terrible, qui menaçoit, la veille, de tout engloutir, & qui venoit frapper avec fureur contre les rochers de l'isle, comme pour l'arracher de ses fondemens; c'étoit l'image du repos & de la paix: sa surface alors étoit unie comme une glace. Un changement si remarquable, & ce calme heureux, annoncé dans mon songe, m'étonnoient malgré moi, lorsqu'un autre événement, que je ne prévoyois pas davantage, acheva de me surprendre d'une manière bien agréable.

Comme

Comme j'examinois avec attention si je ne verrois pas le courant que je craignois toujours de rencontrer au sortir du port, je m'aperçus bientôt que sa direction étoit alors contraire à celle qui nous avoit été si funeste. La veille, il alloit, avec la marée montante vers la pointe qui barroit l'embouchure de la rivière ; en ce moment, où la marée commençoit à descendre, *il s'en éloignoit* avec le reflux. J'en fus bientôt convaincu par la vue de quelques morceaux de bois détachés du radeau, qui, portés de la baie jusque dans la mer par le reflux, dépassoient alors l'embouchure : ils firent un coude devant la pointe fatale, & furent emportés en s'éloignant à l'ouest.

Ce changement de direction, quand la marée descendoit, me fit comprendre la cause de la variation du courant. Le flux le dirigeoit, à travers les rochers, vers la baie ; le reflux lui donnoit un cours opposé. Il devoit parcourir alternativement en sens contraire le fond d'une vallée, dont les ouvertures venoient déboucher, d'un côté, à l'entrée de la rivière, & de l'autre, non loin des rochers où le navire étoit arrêté ; & j'en conclus que le courant devoit changer de direction à chaque marée, comme le cours de la rivière à son embouchure ; ce que la suite servit à confirmer. Après avoir fait

ce raisonnement, je descendis de mon observatoire, & m'étant rendu promptement au radeau, je me hâtai de le réparer, pour profiter du reflux.

La réparation que j'avois à faire pour le mettre en état de voguer, ne fut pas aussi considérable ni aussi longue que je l'avois cru d'abord: je ne fis qu'en resserrer les liens, changer quelques pièces de bois d'un endroit à l'autre, pour donner au radeau l'équilibre qui lui manquoit, & il flotta mieux qu'auparavant. Il me falloit une rame pour me conduire; je courus vîte au bois voisin, d'où je rapportai une longue branche que je façonnai sur le radeau; après quoi je le poussai dans le courant, & je sortis de la baie.

Ce voyage fut très-heureux. Tout contribuoit à le rendre favorable: le temps, le calme, la marée, & sur-tout la précaution que j'eus de tourner la pointe de fort loin, & d'éviter de donner dans le milieu du courant. Ainsi, je joignis bientôt le vaisseau, sans aucune rencontre fâcheuse. J'amarrai contre ses flancs mon radeau, au moyen d'une corde que j'y attachai, & dont l'autre bout étoit noué autour de mon ciseau, que j'enfonçai avec effort entre deux planches. Je montai facilement sur la proue, à l'aide du ciseau, sur lequel je posai le pied, après avoir

faisi le reste de la corde que j'avois coupée la veille pour nous mettre à flot.

Je parcourus toutes les parties du bâtiment, pour y chercher les choses qui nous étoient le plus nécessaires, & je vis d'abord que la frayeur nous l'avoit fait quitter trop tôt. Je le visitai de la proue à la poupe, dans l'entre-pont, dans la cuisine; j'entrai dans les chambres, dans les soutes, dans la cale, & j'y remarquai bien des choses utiles ou agréables, que j'aurois voulu pouvoir emporter avec moi: mais il fallut me borner à celles que ma force me permettoit de descendre. Je fis provision de tout le pain que je trouvai, & de beaucoup de biscuit & de viande salée, & je n'eus garde d'oublier les bestiaux que je pouvois enlever. Le vaisseau, en mouillant à Sainte-Hélène & au Cap de Bonne-Espérance, en avoit pris un assez bon nombre, dont quelques-uns étoient encore en vie. Outre ceux qu'on avoit mangés, on avoit perdu quelques chevaux que je regrettai beaucoup; mais il restoit encore deux vaches & un veau, plusieurs moutons & brebis, trois ânes, deux cochons, des chiens, des chats, & beaucoup de volaille.

Tous ces animaux, abandonnés depuis la fin de la tempête, étoient exténués de faim & de soif. Dès que je parus, leurs cris me demandèrent de la nourriture. Ils avoient sur-tout

besoin d'eau. Je leur fournis à boire & à manger ; & tandis qu'ils se rassasioient, je disposois sur le bord du vaisseau les choses qui devoient être du voyage. Après les provisions de bouche, j'y portai les ustensiles de cuisine ; une crémaillère, des pots, des marmites, des chenets, des casseroles, &c.

Je n'oubliai point les effets qui m'appartenoient, & je tirai de la chambre du Capitaine un lit meilleur que les nôtres, deux malles que je ne m'amusai pas à fouiller, & deux fusils. Je montai de la sainte-barbe un baril de poudre avec un sac de balles ; après quoi, ayant enlevé les portes de deux chambres avec leurs ferremens, les planches & les montans d'une cloison que j'avois abattue, j'en couvris mon radeau, & j'arrangeai dessus tout mon butin dans le meilleur ordre ; ensuite j'allai chercher les animaux que je pouvois emporter.

Je liai aux moutons les jambes sous le ventre ; je les descendis sur mes épaules un à un, & les couchai sur les planches. Je mis auprès des moutons deux cages de poulets, avec un sac de grain nécessaire pour les nourrir ; & bien fâché de n'y pouvoir joindre les ânes & les vaches, je voulus au moins emporter les cochons ; mais je ne vins à bout de cette entreprise qu'avec des peines infinies.

On ſait que le cochon eſt un animal intraitable, & qu'il ne ſe laiſſe maîtriſer qu'en faiſant des cris affreux. Il me fallut employer toute ma force & toute mon induſtrie pour réduire les miens, & ſur-tout pour les traîner juſqu'au radeau & les y placer, quoiqu'ils ne fuſſent que d'une grandeur médiocre.

Une ſemblable occupation m'eût ſans doute paru fort ignoble lorſque j'étois en Europe ; le nom même du cochon m'eût ſemblé bas dans la bouche d'un écrivain : mais ici les choſes avoient changé de face. Je regardois cet animal comme fort utile. Je vis que les délicateſſes de convention ne tenoient pas contre un intérêt réel. Je ne dédaignai donc pas de traîner ſur le pont & de deſcendre ſur le radeau ces animaux criards ; & après avoir ſurmonté toutes les difficultés qu'il y avoit à les y placer, je fus bien ſatisfait de les voir en ma poſſeſſion. J'emportai les chats dans une cage ; & les chiens, que je n'avois pas emmenés, voyant que je me diſpoſois à m'éloigner, ſautèrent à l'eau, & vinrent me joindre.

Alors, me trouvant une charge ſuffiſante, je me tins prêt à partir pour retourner vers Eléonore, à laquelle j'étois bien aiſe de porter toutes ces proviſions. J'euſſe voulu ſur-tout lui dérober l'inquiétude que devoit lui cauſer mon voyage ;

ainſi, lorſque je m'aperçus que la marée montoit, je repris le chemin de la baie, où les mêmes précautions que j'avois eues en ſortant de l'iſle, me firent aborder ſain & ſauf.



CHAPITRE V.

Retour de l'Auteur ; plaintes d'Eléonore ; douleur qu'elle conserve de la mort de son père ; moyens employés par le Chevalier pour la tirer de son affliction.

JE n'avois pas employé plus de six heures pour faire ce double trajet, & je me flattois, en revenant, de retrouver ma compagne endormie. Il n'étoit guère plus de midi. Combien de femmes, & même combien d'hommes, dans nos villes d'Europe, étoient alors dans les bras du sommeil, n'ayant, pour perdre la plus belle moitié du jour, d'autre raison que leur mollesse ! Eléonore avoit bien de plus justes raisons de reposer. Il paroissoit très-vraisemblable qu'elle dormoit encore, & cependant le premier objet qui frappa mes regards, avant même que d'entrer au port, ce fut Eléonore qui guettoit mon retour, du haut du même rocher où j'étois monté le matin. Dès que j'approchai, elle en descendit pour venir au devant de moi. A peine avois-je mis pied à terre, qu'elle me joignit, & ses premières paroles furent de doux reproches.

« Ah ! dit-elle du ton le plus touchant, que vous m'avez causé d'alarmes & d'inquiétudes ! Pourquoi me quitter sans m'en prévenir ? Me croyez-vous un cœur indifférent, ou peu capable de reconnoissance ? Mon intérêt personnel ne suffiroit-il pas d'ailleurs pour m'effrayer sur les dangers que vous courez ? Si vous veniez à périr, que deviendrois-je moi-même ? En faisant secrètement ce voyage, vous avez voulu me soustraire aux risques que j'aurois dû partager avec vous, & à la crainte qu'il auroit pu me causer, si vous m'en aviez instruite ; mais ce ménagement fait tort à mon courage ; & en me l'annonçant, vous m'eussiez fait moins de peine que je n'en ai senti lorsque j'ai connu votre départ ».

L'intérêt & la bonté qui perçoient à travers ces plaintes, me firent connoître toute la générosité de son cœur, & le mien fut vivement ému par cette tendre sollicitude. Je lui exposai les motifs qui m'avoient déterminé à la quitter sans l'avertir, & l'espoir que j'avois de lui dérober la connoissance de ce voyage. Au reste, je n'étois parti qu'après m'être bien convaincu qu'elle ne couroit aucun danger à demeurer seule, & que, par le temps qu'il faisoit, il n'y avoit pour moi aucun risque dans le trajet de l'isle au vaisseau, ni du vaisseau à l'isle.

Je lui fis le récit de mon ſonge, & le détail de mon expédition. Elle me dit à ſon tour qu'elle avoit été bien ſurpriſe, à ſon lever, de ne pas me trouver dans la tente, & bien alarmée en ne me voyant pas aux environs, ſurtout lorſqu'après m'avoir long-temps appelé ſans que je répondiſſe, elle s'étoit aperçue que le radeau n'étoit plus dans la baie, & que je devois être parti.

« La cruelle incertitude où j'étois ſur votre compte, ajouta-t-elle, ne m'a pas permis de reſter à la cabane. Je ſuis montée ſur cette roche, pour m'aſſurer ſi vous étiez en mer, & pour épier votre retour. J'ai découvert le vaiſſeau, mais je n'ai pu d'abord vous apercevoir, & je ne ſaurois vous dire le trouble & la peine que j'ai reſſentis juſqu'au moment où j'ai vu le radeau s'avancer de mon côté : ma crainte alors s'eſt affoiblie; mais je n'ai été entièrement raſſurée qu'en vous revoyant au port ».

« Banniſſons, lui répondis-je, tout ſujet de crainte, en voyant combien la providence prend ſoin de nous. Si elle nous deſtine à vivre dans cette iſle déſerte, elle fournit avec complaiſance à nos beſoins. Voyez, continuai-je, le butin que je rapporte; il ſuffiroit long-temps à les contenter. Le néceſſaire ne nous manquera

point : mais si le temps continue à nous favoriser, nous aurons bien d'autres richesses ; nous pourrons rapporter du vaisseau tant de choses commodes ou agréables, que nous aurons le superflu dans une abondance dont les particuliers les plus opulens ne jouissent pas ».

Alors j'étalai, avec une sorte d'ostentation, tout mon chargement, en faisant remarquer à Eléonore le prix de chaque chose. Elle applaudissoit à ma prévoyance & à mon attention, lorsque tout à coup ses yeux se couvrirent de larmes : « Hélas ! dit-elle, faut-il que j'aye perdu mon pere ! Que je serois heureuse, si le ciel, qui m'en a privée l'avoit laissé avec nous ! C'est alors que j'aurois trouvé le bonheur sur cette terre inconnue, & que les biens dont vous me parlez auroient pu me flatter, en les goûtant avec lui : mais cette perte me rend indifférente à tous les biens de la terre, qui ne sauroient en adoucir la trop juste douleur ».

Je tentai de la consoler en approuvant le sentiment dont elle étoit pénétrée, & en détournant ensuite son attention sur d'autres objets. Cependant je poussai notre radeau vis-à-vis notre demeure, pour m'épargner les longueurs du transport. Eléonore m'accompagnoit : elle voulut m'aider à mettre tout sur

le rivage, & je ne m'y opposai pas. La veille, j'avois refusé son secours; mais, dans ce moment, je la laissai faire. Cette distraction pouvoit suspendre ses chagrins. Je prenois pourtant la précaution de ne la charger que des choses les plus légères, en me réservant les fardeaux les plus pesans. Tout fut bientôt débarqué; & je me serois occupé sur le champ du soin de les transporter à la tente; mais Eléonore m'ayant avoué qu'elle n'avoit pas déjeûné, & n'ayant pas encore d'endroit propre à enfermer nos animaux, je crus qu'il étoit plus convenable de dîner d'abord, me réservant de faire le reste de nos affaires après que nous aurions pris quelque nourriture.

Je ne me chargeai donc que des provisions qui pouvoient nous être plus nécessaires, comme du pain & de quelques salaisons cuites. Nous avions déjà du vin & du fromage. Je mangeai d'assez bon appétit: Eléonore ne prit que ce qu'il lui falloit pour se soutenir; mais, ce qui me fit plaisir, c'est que j'eus lieu de remarquer, pendant le repas, qu'elle parloit plus qu'à l'ordinaire, & je tâchai d'augmenter en elle, par mes discours, cette disposition à se distraire de sa tristesse.

Je m'étois aperçu, en abordant au port, que j'avois oublié les malles d'Eléonore; & au

moment où nous allions dîner, je vis que nous manquions d'une table, dont j'aurois pu me pourvoir. Je relevai ces inadvertances, pour faire parler ma compagne. Eléonore prit aussitôt ma défense, & me trouva des excuses dans le grand nombre des choses que j'avois faites depuis le matin, parmi lesquelles elle eut soin de compter la provision d'eau que je lui avois portée avant de quitter la cabane.

Je tâchois ainsi de détourner son esprit des sujets de tristesse que son cœur ne cessoit de lui présenter; & je puis assurer, d'après l'expérience que j'ai faite de cette méthode long-temps continuée, qu'elle aura toujours un succès plus heureux que le vain débit d'une morale employée à contre-temps.

Pour prolonger l'illusion que je faisois à Eléonore, je me mis à lui parler de différentes choses, en évitant de retomber sur celles qui pouvoient réveiller son affliction; & quand le dîner fut fini: « N'êtes-vous pas d'avis, lui dis-je, que je reprenne l'ouvrage suspendu hier au soir faute de temps? Nous sommes si mal logés! Je vais retourner au bois, pour couper le reste de la charpente de notre logement. Si vous voulez m'accompagner, nous irons voir la fontaine qui nous donne une eau si excellente: elle n'est qu'à deux pas d'ici. Vous serez peut-

être bien aise d'en connoître la source, & ce sera toujours une promenade que vous ferez.

« Allons, dit-elle, partons; me voilà prête à vous suivre. Donnons, si vous voulez, un moment à la curiosité; mais n'oublions pas que nous avons beaucoup de choses à faire avant la nuit. J'espère que vous ne me refuserez pas aujourd'hui le plaisir de vous aider. Je suis assez *rétablie* pour mettre la main à l'œuvre. Je souffre de savoir nos animaux dans la posture gênante où ils sont. Il faut nous hâter de leur préparer une loge pour les délivrer. Mais cependant quelle sera leur pâture ? Avez-vous eu soin de porter de quoi les nourrir » ?

« Je n'ai pris, lui dis-je, pour cela qu'un sac de grain; mais j'y suppléerai demain, si le temps nous le permet. J'aurai ce soin moi-même, reprit-elle : il n'est ni juste ni profitable que vous ayez seul toute la peine & tous les dangers; & c'est d'ailleurs une chose qui me regarde, *l'intérieur du ménage* & le gouvernement de la basse-cour devant être de mon district. Je ne sais pas, lui dis-je; car, pour peu que le temps nous menace, vous ne pourrez point m'accompagner. — Ah, dans ce cas, vous ne sauriez partir vous-même ! = Ce qui me fâche, ce sont ces pauvres animaux que j'y ai laissés, ne pouvant les emporter.

— Voilà donc encore une richesse perdue, si je ne vous suivois pas au vaisseau ».

Tels étoient les propos que nous tenions en marchant, & dans lesquels j'eus toujours occasion de remarquer l'excellent naturel d'Eléonore. J'eus l'attention, dans cette promenade, de conduire ma compagne par le haut de la colline, pour lui donner lieu de remarquer l'agrément du site & la beauté du point de vue. Elle ne s'en étoit pas encore aperçue, ou du moins elle ne l'avoit pas considéré d'un œil bien attentif. Elle en fut frappée de surprise.

« Convenez, lui dis-je, qu'il seroit difficile d'offrir aux yeux un tableau plus charmant. Cela est vrai, dit-elle avec un long soupir, s'il n'y manquoit une chose. Je vis qu'elle alloit retomber dans ses tristes réflexions ; &, sans avoir l'air de m'en apercevoir, je tournai la conversation sur une autre matière. Nous sommes si voisins de ce beau lieu, continuai-je, que nous pourrons avoir le plaisir d'y revenir quand nous voudrons. Ne nous y arrêtons pas davantage en ce moment ; passons où nos travaux nous appellent. Il faut s'empresser de délivrer nos animaux de leurs entraves, & soulager en même temps votre ame compatissante de la peine qu'elle souffre pour eux ». Aussi-tôt nous des-

cendîmes la colline, & après avoir examiné le bassin de la fontaine & le petit ruisseau d'eau claire qui en sortoit, & qu'Eléonore considéra avec beaucoup de satisfaction, nous remontâmes vers le bois voisin, où je coupai les pièces de charpente qui nous manquoient encore, ainsi qu'un bon nombre de piquets & de menues branches. Nous portâmes le tout auprès de la tente, & je me mis sur le champ à les employer.



CHAPITRE VI.

Continuation des travaux de l'Auteur & d'Eléonore.

Je voulus travailler d'abord au bercail, afin que les bêtes y étant une fois renfermées, je pusse m'occuper avec plus de liberté de la construction de notre logement. En conséquence je commençai par abattre la tente. Je débarrassai le sol & l'intérieur de la cabane, des choses que j'y avois déposées; j'entrepris ensuite de continuer la palissade que j'avois plantée la veille, & d'en faire une espèce de parc pour les animaux.

Comme nous n'avions pas besoin, dans ce moment, d'un espace considérable pour les contenir, les principales cloisons en furent bientôt achevées, au moyen des piquets que j'enfonçai en terre assez près l'un de l'autre, & des branches flexibles que j'y entralaçai en quelques endroits. Je divisai cette enceinte en trois logemens, également séparés par des cloisons à claire-voie, & je fis à chacun une porte en coulisse avec quelques planches que j'abaissois & que je levois à volonté. Je destinai la

la cabane aux cochons; & des trois enceintes du parc, une fut réservée aux ânes & aux vaches, la seconde aux moutons, & la troisième devoit servir de basse-cour & renfermer la volaille.

Ces choses ainsi préparées, nous allâmes chercher nos animaux; nous coupâmes les liens qui les retenoient, & leur ayant rendu la liberté, nous les conduisîmes dans les loges qui leur étoient destinées. Les moutons trouvèrent assez d'herbe dans leur parc, pour avoir de quoi vivre le reste du jour. Eléonore ne voulut pas donner aux autres le grain que j'avois porté; un esprit d'économie & de prévoyance le lui fit réserver pour un meilleur usage: elle y suppléa par le biscuit que la mer avoit gâté, & qu'elle leur abandonna, après l'avoir laissé tremper dans l'eau. Ensuite elle tourna ses soins vers la volaille, dont nous plaçâmes les cages, suivant son projet, dans la basse-cour.

Nous trouvâmes que beaucoup de poulets avoient été tués par les secousses du vaisseau durant la tempête, ou par la chûte des cages du bord du navire sur le radeau; mais il en restoit encore un bon nombre. Outre une douzaine de l'espèce des poules d'Europe, il y avoit des poules noires d'Afrique, des pintades, & quelques pigeons. Tout cela composoit une

petite famille, qu'Eléonore se proposoit de gouverner elle-même avec soin, & dont elle espéroit tirer un profit qui la payeroit bien de ses peines. Nous tirâmes des cages, & nous jetâmes hors de la basse-cour tout ce qui étoit mort, à l'exception d'un poulet & d'une pintade qui s'étoient brisés la tête en tombant, & que j'avois mis à part pour notre table.

Il étoit temps enfin de nous occuper de la construction de notre logement. J'avois marqué la place & tracé sur le sol la grandeur de cet édifice, qui devoit avoir dix-huit pieds de profondeur & neuf de largeur. Tous les bois étoient rassemblés, la plupart façonnés; il ne s'agissoit plus que de les employer. Je fis d'abord, tant bien que mal, une échelle dont je ne pouvois me passer, pour lever ma charpente, après quoi j'aiguisai les montans par un bout; je les réduisis à une hauteur égale, puis j'en plaçai six de chaque côté, & je les enfonçai dans la terre à coups redoublés. J'en mis trois pour le fond, quatre pour le devant & la porte, & autant pour la cloison du milieu. Je posai ensuite sur le bout de ces montans, en suivant leur alignement, de fortes barres, que je liai avec de menues branches que j'avois tordues. Sur la traverse des barres qui couronnoient les montans du fond, du milieu, & du devant,

j'élevai perpendiculairement des branches fourchues, que j'assujettis par le bas, avec des harts, le mieux que je pus, & sur le haut je posai dans la direction de la cabane d'autres barres, pour servir de faîte à notre bâtiment. Enfin, liant deux à deux par un bout de grosses perches au dessus de ce comble, & les laissant pendre de chaque côté, en manière de chevrons, la carcasse de notre nouvel édifice se fit voir, & nous montra quelle en seroit la forme.

Durant mon travail, Eléonore n'étoit pas oisive; elle me préparoit des harts & des cordes; & quand elle s'aperçut que j'en avois suffisamment, elle alla dans l'intérieur s'occuper du toît & du revêtement des côtés. Je n'étois pas descendu du haut de la cage, que je la vis apporter la tente, qu'elle avoit décousue, taillée, & assez ralongée pour pouvoir couvrir tout notre bâtiment. Je la plaçai sur les chevrons; & quand la toile en fut tendue, elle suffisoit pour nous parer de la pluie.

J'avois encore à entourer la cabane d'une cloison qui nous tînt lieu de mur. Pour cet effet, j'enfonçai de longs pieux entre les montans, & j'y entrelaçai des branches feuillées longues & flexibles, que je serrai autant que je pus l'une contre l'autre; en sorte que cet

ouvrage, qui ne ressembloit pas mal à une claie, pouvoit très-bien nous mettre à couvert durant le beau temps; mais il fallut, dans la suite, la revêtir en dehors de planches bien jointes, & rehausser le sol de la cabane, pour nous préserver de l'humidité des grandes pluies durant la mauvaise saison.

Tandis que je m'occupois à la clôture de ce logis rustique, Eléonore travailloit à orner le dedans: elle tendoit tout autour une sorte de tapisserie, en cousant à la toile qui servoit de toît, quelques pièces d'étoffe que nous avions tirées des coffres du radeau. Quand nous eûmes rempli cette double tâche, il ne nous resta plus, pour compléter notre logement, qu'à poser les deux portes que j'avois enlevées du vaisseau, une pour fermer la chambre du fond, & l'autre pour fermer celle qui servoit d'entrée.

Ces portes, que je voulois placer avec solidité, me donnèrent beaucoup de peine & d'embarras; car, quoique j'eusse bien pris mes dimensions en posant les montans qui devoient leur servir de jambages, je devois toujours entailler ces montans tout autour pour recevoir les portes & y poser ensuite les ferremens, les gonds, & les serrures; ce qui faisoit un ouvrage auquel j'étois fort neuf; mais, avec

les avis d'Eléonore, & à force de combiner & d'essayer, nos portes furent placées, tournèrent bien sur leurs gonds, & fermèrent, si ce n'est avec grace, du moins assez solidement pour nous rendre tranquilles.

Notre cabane étoit finie, & cependant il lui manquoit encore bien des choses commodes ou agréables qu'on pouvoit y désirer : je n'y avois pas fait de fenêtre, & il n'y avoit point de cheminée; mais, quand les portes étoient ouvertes, la lumière entroit jusqu'au fond des appartemens, & lors même qu'elles étoient fermées, un jour doux y pénétroit à travers la toile de la couverture, en sorte qu'il y avoit toujours assez de clarté pour distinguer facilement tous les objets.

Quant à la cheminée, je n'avois pas dessein d'en construire, & pour l'âtre de la cuisine, je résolus de le placer en dehors, comme je fis bientôt après. La façon n'en fut ni longue ni difficile : un trou creusé dans le gazon en devint le foyer, deux piquets fourchus enfoncés dans la terre de chaque côté, & qui portoient une barre en travers, servirent de chenets & de soutien à la crémaillère, au bout de laquelle on put suspendre la marmite sur le feu.

Je construisis dans la suite des fourneaux aussi simples & plus commodes, & quand nous eûmes fait du charbon, nous les employâmes de préférence pour y cuire nos alimens, qui tous s'y préparèrent, à l'exception des pièces rôties, réservées, ainsi que les marmites & les chaudrons, à l'âtre placé sous la crémaillère.

Je me contentai, pour le moment, de l'établissement de ce foyer; & lorsque cela fut fait, nous portâmes dans la cabane la partie la plus essentielle des effets que nous avions déposés sur le rivage, laissant le surplus pour le lendemain, à cause du peu de jour qui nous restoit alors. Nous rangeâmes par ordre ces effets tout le long des cloisons, pour avoir plus d'espace & de liberté dans notre logement, où nous devions encore placer nos lits, des tables, & des siéges.

Je fus si bien secondé par Eléonore dans tous les ouvrages entrepris depuis le dîner, qu'il n'étoit pas encore nuit quand nous les eûmes achevés. Cependant, pour des ouvriers comme nous, il étoit temps de se reposer, & sur-tout de prendre de la nourriture; mais, pour cet effet, il falloit la préparer. Je voulus, pour cette fois, en éviter le soin à ma compagne, que j'étois charmé de régaler, ce soir,

de mets plus nourrissans & plus flatteurs pour son goût, que ceux qu'elle avoit pris depuis plusieurs jours.

Dans ce dessein, je fis un grand feu avec les copeaux des bois que j'avois façonnés, & les débris d'une mauvaise planche; & tandis qu'Eléonore, comme une bonne ménagère, alloit visiter tous nos animaux pour les pourvoir, avant la nuit, de ce qui leur étoit nécessaire, je plumai nos deux pièces de volaille, que je trouvai très-grasses. Je les préparai, je les embrochai, & j'allois les tourner devant le feu, lorsque je vis Eléonore qui sortoit de la cabane en portant à la main deux sceaux ou marmites de cuivre.

« Où allez-vous donc, ma chère compagne, lui dis-je, avec ces deux sceaux? Tandis que vous vous occupez du souper, reprit-elle, je m'en vais chercher de l'eau à la fontaine. Nous en avons besoin pour abreuver nos bestiaux & pour nous rafraîchir nous-mêmes. Changeons d'ouvrage, lui répliquai-je; nous nous occuperons plus convenablement, ou plutôt laissez-moi faire, je mettrai peu de temps à revenir, & j'acheverai tout, sans me fatiguer. Vous vous excédez de travail, continuai-je; je doute que vous fussiez capable de porter à la main un de ces sceaux plein, de la fontaine ici, & vous

doublez votre charge. Je les porterois moi-même aussi peu commodément, si j'en prenois deux à la fois; mais, pour me soulager dans cet office, je vais me servir d'une machine fort simple, qu'emploient les servantes de ma province pour transporter l'eau de la fontaine à la maison ».

Aussi-tôt, cédant la broche à Eléonore qui avoit bien voulu poser les sceaux, je pris une branche d'environ deux pouces & demi de diametre; je la réduisis à quatre pieds de longueur; je l'applatis d'un côté, en l'excavant dans le milieu, pour lui donner une légère courbure; puis ayant fait du côté opposé une entaille assez profonde vers les deux bouts (1), je mis l'anse des deux sceaux dans les deux entailles, ensuite posant du côté plat la machine sur mon épaule, & la maintenant avec la main dans un juste équilibre, je courus légère-

---

(1) Cette machine est un lévier mis en équilibre, dont le centre de gravité change selon la différence des poids qui chargent les deux bouts; car si l'un des côtés du lévier est plus chargé que l'autre, il ne faut, pour tenir l'équilibre, qu'approcher plus près de l'épaule le poids le plus lourd, par une loi de statique qu'il est inutile de rapporter ici. Cette machine s'appelle dans ma province, *tchambalou*.

ment à la fontaine, où je remplis mes ſceaux, & je fus de retour un moment après.

Eléonore loua mon induſtrie & ma diligence; mais lorſque j'eus poſé ma charge, elle vouloit quitter la broche pour aller diſtribuer à nos animaux l'eau néceſſaire pour les abreuver. Je la priai de garder encore ſon emploi, &, ſans attendre ſa réponſe, je vaquai aux fonctions qu'*elle* vouloit ſe réſerver pour elle ſeule.

Que l'on a bien raiſon de dire que le véritable amour répand un charme inexprimable ſur tout ce qui vient de l'objet aimé, & ſur tous les ſervices qu'on peut lui rendre; qu'il n'y en pas de ſi vils qu'il n'ennobliſſe, de ſi pénibles qu'il ne change en plaiſirs ! Je l'éprouvois avec une ſatisfaction délicieuſe. Une attention, un mot d'Eléonore me raviſſoient; & cette iſle déſerte, où je devois travailler peut-être toute la vie pour Eléonore, où je devois la ſervir, je ne l'euſſe pas changée pour l'empire le plus floriſſant & le plus riche, ni ma deſtinée pour celle du monarque le plus heureux.

Faut-il donc s'étonner qu'après avoir fait une choſe, je miſſe tant d'empreſſement à en faire une autre, & que je cherchaſſe à dérober à ma compagne une partie des peines qu'elle ſe donnoit ſans ménagement? Je n'étois pas moins ſoigneux de trouver ce qui pouvoit lui plaire

ou lui convenir : ainsi plein de cette idée, je me souvins, en revenant au logis, des tablettes de bouillon que j'avois vues la veille dans une boîte de fer-blanc, & je résolus de m'en servir pour faire une bonne soupe, persuadé qu'elle seroit plus agréable & plus salutaire à Eléonore, que tout ce je pourrois lui présenter à manger.

Je retrouvai la boîte de fer-blanc, d'où je tirai aussi-tôt trois pastilles. Je mis de l'eau dans un petit pot de terre, que je portai près du feu. Muni des choses nécessaires à son assaisonnement, je le garnis dès qu'il vint à bouillir, & j'eus de très-bon bouillon en peu de minutes. Alors je trempai la soupe, je mis la nappe, & nos volailles étant cuites, je les tirai de la broche, & nous allâmes souper.

Mon attention ne fut pas inutile, & j'eus lieu de m'en applaudir. Eléonore, qui ne s'en doutoit pas, fut surprise en voyant la soupe. Elle le fut davantage en la goûtant, parce qu'elle la trouva fort bonne, & qu'elle ignoroit comment je l'avois faite. Je l'en instruisis en deux mots. Eléonore fit honneur à ma cuisine : la bonté des mets & l'aiguillon du besoin l'engagèrent à manger un peu plus que les jours précédens. Pour moi, qui trouvai nos volailles excellentes, & qui avois grand faim, je fis un très-bon repas, & me dédommageai sur

elles de la diete forcée à laquelle m'avoit réduit la néceſſité des circonſtances.

Cependant le plaiſir que je trouvois à ſatisfaire mon appétit, ne me faiſoit pas oublier la méthode dont j'avois déjà fait uſage pour diſtraire Eléonore de ſa triſteſſe, c'eſt-à-dire, que je m'amuſois à tromper ſon attention, en la détournant ſur d'autres objets, & en l'intéreſſant dans ce qui étoit à faire : ainſi je l'entretenois tantôt du voyage que nous projetions pour le lendemain, & des préparatifs qui devoient le rendre plus commode, tantôt des malles du capitaine que j'avois portées, & de ce qu'elles pouvoient contenir. Je piquois ſon émulation & ſa curioſité, j'agaçois quelquefois ſon amour-propre, en contrediſant ſon avis, quoiqu'au fond il fût bien difficile d'en avoir un qui différât du ſien.

Lorſque la nappe fut levée, je me montrai curieux de ſavoir ce que contenoient les nouvelles malles. Eléonore s'en approcha, & montra auſſi quelque envie de s'en aſſurer. J'en forçai la ſerrure, & je les ouvris toutes deux. Je ne ſaurois faire le détail de ce qu'elles renfermoient de précieux & d'agréable. Le capitaine étoit un homme inſtruit & riche, qui ne ſe refuſoit pas les choſes qui pouvoient lui faire plaiſir. Outre de fort belles nippes, l'une

contenoit une jolie caſſette pleine d'argent & de bijoux d'un goût exquis. Il y avoit dans l'autre bien des ſortes de rafraîchiſſemens & de petites proviſions, des livres de ſciences & d'hiſtoire, des inſtrumens de mathématiques, beaucoup de muſique notée, un haut-bois & un violon, des crayons, des couleurs, des pinceaux, & tout l'attirail d'un deſſinateur & d'un peintre, enfin de beau papier, des plumes, de l'encre, & un excellent téleſcope.

La première malle fut regardée avec indifférence : nous dédaignâmes ſur-tout les bijoux & l'argent, recherchés par-tout ailleurs avec tant d'avidité ; mais les choſes contenues dans la ſeconde nous firent un plaiſir extrême. Je dis nous, car Eléonore ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſatisfaction. Elle étoit pleine de talens, & beaucoup plus inſtruite que ne le ſont d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe, & j'aimois avec enthouſiaſme les lettres & les arts. De quelle reſſource n'étoient donc pas pour nous des choſes utiles & agréables en toute ſociété, mais ici d'une valeur innappréciable, dans la ſituation étrange où nous nous trouvions, & avec les connoiſſances que nous avions acquiſes ?

Quand je n'aurois pas connu les goûts

d'Eléonore, j'aurois pu m'en assurer dans ce moment. Elle examinoit la musique, les instrumens, & sur-tout les crayons & les pinceaux avec une complaisance si remarquable; & tout en les maniant, son action étoit si vive & sa physionomie si animée, qu'il m'étoit facile de conjecturer qu'elle avoit coutume de s'en servir, & qu'elle se proposoit d'en faire un grand usage.

Mais la musique ne pouvoit de long-temps convenir à l'état de son ame, & je respectois sa douleur. Nous n'en parlâmes donc pas; je n'osai même essayer devant elle aucun des instrumens. L'entretien tomba naturellement sur les peintres, sur leurs manières, sur les beaux ouvrages qu'ils ont laissés, & Eléonore en parla de facon à étonner les peintres mêmes qui l'auroient écoutée. Quelques petits tableaux que je tirai alors de la malle, me donnèrent une nouvelle occasion de l'admirer. Ils étoient de peintres Flamands ou Hollandois, dont elle distingua fort bien la touche, & dont elle fit, en peu de mots, une critique juste & modérée.

Une bonne partie de la soirée se passa dans ces douces occupations, en sorte que l'heure du coucher vint sans nous en apercevoir, & que le seul besoin du sommeil nous en avertit.

J'exhortai ma compagne à profiter du temps du repos, afin de reprendre des forces, & d'être prête à s'embarquer le lendemain de bonne heure. Elle se retira & ferma sa porte. De mon côté, je ne tardai pas à me coucher, assez content de ma journée, dans la flatteuse espérance que le temps & mes soins assidus dissiperoient un jour la douleur d'Eléonore, & songeant aux moyens de trouver dans notre voyage plus de succès & de commodité.



CHAPITRE VII.

Eléonore & le Chevalier font un voyage au vaisseau. Industrie de celui-ci pour mieux diriger le radeau, lui donner plus de force, descendre les animaux. Quelle est la suite de ce voyage.

LE projet de ce voyage fortement imprimé dans ma pensée, me réveilla dès le point du jour. Eléonore, qui vouloit m'accompagner, ne dormit pas davantage. Je l'entendis se lever, & je fus sur pied dans l'instant. Je voulois mettre un gouvernail au radeau, pour lui donner une marche plus assurée : j'allai chercher de quoi en faire un à la forêt prochaine ; & tandis qu'Eléonore distribuoit la nourriture à nos animaux, & pourvoyoit d'avance aux besoins qui nous attendoient au retour, j'abattis un jeune arbre propre à mon dessein ; je le façonnai de mon mieux, & l'emportai sur le rivage. Je rejoignis ensuite ma compagne, avec laquelle je repris le chemin de la rivière. Dès que j'eus placé le gouvernail, j'en confiai le soin à Eléonore, après l'avoir instruite à le tenir. Je ramai vigoureusement ; nous sortîmes bientôt de l'embouchure, & cinglant vers le vaisseau en

nous éloignant de la pointe, nous arrivâmes bientôt & très-heureusement au terme de notre voyage.

Je fus d'autant plus satisfait de nous voir sous le vaisseau, que quoiqu'il fît aussi beau temps que la veille, & que notre radeau marchât mieux, je n'avois pu me trouver en mer avec Eléonore sans inquiétude, & même sans trembler chaque fois que je me rappelois ce qui nous étoit arrivé sur ce perfide élément. Mon chargement étoit d'un tel prix pour moi, & ma sollicitude si grande à cet égard, que j'appréhendois toujours quelque accident funeste. Dans le calme, je redoutois l'orage. Le vent pouvoit s'élever, nous pouvions donner sur des écueils : d'ailleurs Eléonore, qui s'étoit montrée si empressée à m'accompagner, ne me rassuroit point par sa contenance. A travers la sécurité qu'elle affectoit, je lisois sa frayeur dans ses yeux : à peine répondoit-elle lorsque je lui parlois, & ses sens ne se calmèrent qu'après que nous eûmes fait le trajet.

Alors elle retrouva son courage, & me seconda bien vivement dans la recherche & le transport des choses que nous avions à charger.

J'employai, pour monter sur le vaisseau, la même industrie dont j'avois déjà fait usage, & j'enlevai ma compagne jusques sur le pont, au

au moyen d'une corde que je lui jetai. Dès qu'elle fut ſur le tillac, elle ſe hâta d'aller donner de la nourriture aux animaux, ſon bon naturel ne lui permettant pas de leur en laiſſer plus long-temps ſouffrir la privation. Pour moi, je deſcendis auſſi-tôt dans les chambres, pour en abattre les cloiſons. Les planches m'étoient néceſſaires pour conſtruire un pont en talus, qui me donnât le moyen facile de rouler du tillac ſur le radeau les fardeaux que je n'aurois pu tranſporter ſans une machine. L'expérience de la veille m'en faiſoit ſentir le beſoin. J'arrangeai donc dans leur longueur & l'une contre l'autre, ſix planches les plus longues & les plus fortes ; j'en fis comme une table, que j'aſſujettis ſolidement, au moyen de pluſieurs traverſes que je clouai dans toute ſa largeur. Enſuite laiſſant tomber un des bouts de ce pont volant ſur le radeau, & l'autre portant ſur le bord du navire, je le fixai par des chevilles qui l'arrêtèrent ſur le radeau & ſur le bord du vaiſſeau.

Lorſque j'eus fait cet ouvrage, j'entrepris de donner au radeau plus d'étendue & de capacité, afin qu'il pût tranſporter plus de charge, & je vins à bout de ce deſſein en flanquant le radeau d'un cordon de tonneaux vides, que j'eus la précaution d'amarrer forte-

ment des deux côtés. J'en couvris le milieu de planches ; ensuite, avec le secours d'Éléonore, j'y descendis ses malles qu'elle avoit retrouvées, celles de son père, ainsi que tout son bagage, dont la vue lui fit encore verser des pleurs. J'y joignis bientôt tout ce qu'Eléonore avoit noté comme plus nécessaire ou plus commode ; d'abord, tout autant de provisions de bouche qu'il s'en trouva de bonnes ; du lard, de la graisse, du beurre, de l'huile, du fromage, quelques pièces de salaison, quelques restes de biscuit ; le tout en moindre quantité (1) que je ne pensois en trouver dans un si grand vaisseau ; deux sacs de farine, & trois de diverses sortes de grains mêlés ensemble, en partie échauffés ou rongés des rats ; trois pièces de vin de Bordeaux, & une d'eau-de-vie, que nous vidâmes dans de grandes jarres.

A ces comestibles, j'ajoutai plusieurs caisses de chandelles, un tourne-broche, une belle pendule, une enclume, des limes, des marteaux, des clous, des bêches, des pics, des

(1) Soit parce qu'il y avoit beaucoup de provisions gâtées, soit parce que l'équipage, en s'embarquant dans les chaloupes, en avoit pris une partie, soit enfin à cause du long temps que le vaisseau étoit en mer. Il y avoit six mois qu'il étoit parti d'Angleterre.

pioches, différens outils de taillandier & de serrurier; beaucoup de fer en barres & en feuilles; des commodes, une armoire, des tables, des chaises, des fauteuils, des affûts de canon, &, ce qui me fit autant de plaisir que tout le reste, toutes les pièces d'une petite chaloupe numérotées & mises en fagot. Enfin je m'occupai du soin de descendre nos animaux, & voici quelle fut mon industrie pour les transporter sans risque du tillac sur le radeau.

Mon pont de planches m'avoit très-bien servi pour faire glisser dessus toutes les choses pesantes que je voulois emporter; mais il ne nous offroit point la même commodité pour descendre nos bestiaux. Le poli des planches en rendoit la pente dangereuse pour des animaux à pied solide, qui d'ailleurs, effrayés par le péril, refuseroient d'y passer. Je ne pouvois adoucir la pente, parce que mes planches étoient trop courtes; mais j'y remédiai en la rendant moins glissante. Je levai le pont & le retournai; en sorte que le côté uni se trouva dessous, & que celui où j'avois cloué les traverses devint le dessus, qui nous présenta une surface raboteuse, dont les saillies, comme autant d'échelons, devoient donner un point d'appui aux pieds des animaux à chaque pas qu'ils feroient pour descendre. Je jugeai à propos de couvrir

cet escalier d'un tapis de laine que je clouai sur l'enfoncement de tous les degrés.

Il nous fallut encore prendre bien des précautions pour mener nos animaux jusqu'au bord du talus ; car quoiqu'ils fussent cabanés sur le pont du vaisseau, à la manière angloise, & que le calme laissât le navire sans mouvement, j'avois toujours à craindre que sa position inclinée ne leur occasionnât quelque chute funeste, & qu'ils ne tombassent à la mer. Pour prévenir cet accident, j'étendis sur le tillac, depuis leurs cabanes jusqu'au pont volant, des couvertures ou de grosses étoffes de laine, que je clouai en quelques endroits sur le plancher. Ce n'est pas tout : je fis, avec de larges sangles, une sorte de collier, aux deux côtés duquel j'attachai une corde assez longue. Je devois placer ce collier au cou de chaque animal, & les deux cordes, que nous tiendrions par-derrière, devoient nous aider à le soutenir dans la descente.

Tout ceci fut exécuté comme je le projetois, & réussit à souhait. Nous allâmes chercher nos bêtes l'une après l'autre ; nous les menâmes en les tenant de près, enfin nous les descendîmes sur le radeau en nous servant du collier. Le veau fut le premier ; la mère le suivit avec empressement. L'autre vache &

les ânes, après quelque résistance, y descendirent sur ses traces. Il ne nous resta plus qu'à porter du fourrage pour les nourrir quelques jours, durant lesquels nous n'aurions peut-être pas le temps de les mener paître. Enfin, au montant de la marée, nous nous remîmes en route pour retourner à notre isle; & après un trajet d'environ une demi-heure, nous entrâmes dans la rivière. Nous la remontâmes jusqu'à la cabane, devant laquelle nous eûmes la satisfaction d'aborder.

Avant de débarquer notre cargaison, nous mîmes à terre toute notre ménagerie. Nous conduisîmes nos animaux jusqu'au parc, où ils furent renfermés. Eléonore, qui dès le matin s'étoit occupée de la cuisine, m'avertit bientôt qu'il falloit dîner; mais tandis qu'elle songeoit à donner la dernière façon aux choses qu'elle avoit préparées, j'arrivai en deux sauts au radeau, d'où je rapportai deux chaises & une table qui manquoient encore à la commodité de nos repas. Ma compagne mit le couvert, & nous servit un bon potage au riz, une langue de bœuf salée, & le reste de nos volailles de la veille. Il est inutile d'assurer que je dînai bien; mais elle fut toujours sobre à son ordinaire.

Le reste du jour se passa, d'abord à cons-

truire une ſorte de brouette fort baſſe ſur les roulettes d'un affût; j'avois imaginé cette machine pour nous faciliter le tranſport de nos bagages, & elle nous fut d'un grand ſecours pour voiturer, à l'aide des ânes, juſqu'à la cabane tout ce que j'avois enlevé du vaiſſeau. Nous nous occupâmes enſuite à en arranger une partie dans l'intérieur du logis, & à commencer à l'oppoſite du parc une petite grange, ou plutôt un angar qui pût contenir l'excédant de nos meubles, avec toutes les choſes que nous avions projeté de tirer encore du navire. Enfin je mis par écrit une partie des aventures que je viens de rapporter, & dont je pouvois d'autant mieux faire le détail, qu'elles étoient plus récentes.



CHAPITRE VIII.

Date de l'arrivée de l'Auteur dans l'isle inconnue. Quel étoit alors son âge & celui d'Eléonore. Triste rencontre qu'ils font, & qui interromp les voyages au navire & divers travaux.

Avant de reprendre le fil de ma narration, je dois dire ici pour l'instruction de ma postérité, à laquelle je destine ces mémoires, que nous abordâmes à notre isle l'an 1699, un lundi 23 novembre; ce qui, dans la latitude où elle est située au delà de la ligne, revient à la fin de mai pour le climat de la France.

Eléonore n'avoit guère plus de dix-huit ans; je n'en avois pas plus de vingt-deux : mais j'ose dire que nous pensions plus solidement qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge. L'amour & l'infortune, encore plus que l'étude, avoient mûri mes réflexions; & la raison d'Eléonore, comme son esprit & ses graces, étoient un prodige, même dans son sexe, chez lequel la nature se plaît à les développer beaucoup plutôt que chez nous. Je ne l'aimois pas seulement pour sa beauté, mais pour les rares qualités de son ame, pour l'excellence de son caractère

& la bonté de son cœur. Je l'adorois, & néanmoins, dans une circonstance & dans un âge aussi critiques, j'étois timide, respectueux; je tremblois de lui déplaire. J'attendois que le temps & mes soins assidus me fissent encore mieux connoître, & disposassent Eléonore à répondre à mes vœux, après qu'ils auroient dissipé sa tristesse; mais de long temps je ne vins à bout de la consoler. Un événement imprévu renouvela même toutes ses douleurs.

Le matin du troisième jour, j'étois allé chercher des bois qui m'étoient nécessaires pour finir notre grange, lorsque les chiens, qui m'avoient suivi, me quittèrent pour courir vers un endroit du rivage que je n'avois pas encore visité, quoiqu'il ne fût pas loin de la cabane. Aussi-tôt ils se mirent à aboyer fortement contre un objet que je ne distinguois pas, mais que je fus curieux de reconnoître. Comme j'étois près du logis, je revins chercher mon fusil. Eléonore, qui me vit prendre cette arme, & qui entendoit les chiens, m'en demanda la raison. « Je crois, lui dis-je, que les chiens ont arrêté quelque bête. J'ignore ce que c'est, car je n'ai pu le voir; mais je me précautionne en cas d'événement; & si la bête veut m'attendre, j'espère vous en rendre compte avant qu'il soit peu ». Eléonore, sans me ré-

pondre, prit un autre fusil, & me suivit. « Si vous manquiez votre coup, dit-elle, voici de quoi y suppléer ». Nous descendons la colline, nous allons vers les chiens qui aboient toujours autour d'un animal qui ne fait aucun mouvement; & quand nous sommes à cent pas de lui, nous découvrons que c'est une belle tortue. « Bonne fortune ! dis-je à ma compagne, voilà de quoi faire grande chère durant quelques jours ». J'écarte les chiens, j'approche de la tortue, & passant mon fusil sous son écaille, je la renverse sur le sable.

A peine ai-je fait cette opération, que j'entends du bruit sous un saule au bord de la rivière. J'avance jusques-là, & je vois plusieurs oiseaux aquatiques, qui, épouvantés par nos mouvemens, battent de l'aîle & commencent à fuir. Aussi-tôt je tire au milieu de la troupe. Deux demeurent sur la place en s'agitant; le reste, qui fait des cris aigus, s'éloigne en nageant avec rapidité : car ces oiseaux, de l'espèce des pingoins, ne voloient pas. Je prends le fusil des mains d'Eléonore, & je fais encore feu sur des traîneurs. J'en atteins un, qui, quoique blessé, s'efforce d'échapper en suivant la marée qui montoit alors. Je retire avec une longue branche les deux premiers, que le flux approche du rivage. Ils pesoient chacun plus

de douze livres. C'étoit une bonne capture. Cependant je ne voulus pas perdre le dernier, & je le ſuivis avec Eléonore juſqu'à l'endroit où je l'avois vu ſe gîter.

Il ſemble que nous ayons quelquefois un preſſentiment des choſes qui nous arrivent, ou du moins la ſituation d'eſprit dans laquelle on eſt alors, paroît favoriſer cette opinion. Eléonore, que nos ſuccès devoient naturellement diſtraire de ſa mélancolie, étoit néanmoins plus triſte qu'à l'ordinaire. Elle m'accompagnoit, toute penſive; & comme je lui vantois notre chaſſe, dont je lui attribuois l'honneur pour l'égayer, elle me répondit en ſoupirant, qu'elle m'étoit bien obligée du compliment, & qu'elle ſentoit tout l'avantage de nos priſes; mais qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur qui l'empêchoit de s'en réjouir, comme il étoit naturel de le faire.

Sur ce propos, nous arrivâmes à l'endroit du rivage où le pingoin bleſſé s'étoit réfugié. Il étoit entré ſous les branches d'un arbre, qui, inſenſiblement miné par le courant de l'eau, étoit tombé dans la rivière, en tenant pourtant toujours à la terre par quelques racines. Comme j'aperçevois l'oiſeau à travers les feuilles, & qu'il ne faiſoit aucun mouvement, je jugeai qu'il étoit mort, & je me dé-

terminai à l'aller prendre où il étoit, en ſuivant le corps de l'arbre, dont je me fis un pont. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'après avoir écarté les branches, & me baiſſant pour retirer l'oiſeau, je vis le cadavre d'un homme noyé, dont la tête étoit engagée au deſſous de l'arbre, & dont le corps, caché par le feuillage, ſe balançoit ſur l'eau !

A cet aſpect inattendu, je fis un cri que je ne fus pas le maître de retenir. Eléonore en fut épouvantée. « Que vous eſt-il arrivé, dit-elle en s'approchant avec une émotion très-vive, & qu'eſt-ce qui peut vous effrayer »? La réflexion m'étoit revenue. Je ſentis l'effet qu'avoit dû produire ſur Eléonore ce mouvement irréfléchi. Je compris en même temps celui que produiroit ſur ſon cœur la triſte vue de ce cadavre, & je voulus lui en dérober le ſpectacle. Mais les foibles raiſons que j'alléguai, mon air embarraſſé, & la poſture que je gardois pour ne pas lui laiſſer voir la véritable cauſe de ma ſurpriſe, lui donnèrent des ſoupçons qu'elle voulut vérifier. Elle remarquoit que je ne fuyois pas. Ce qui m'avoit fait crier n'étoit donc pas un objet fort redoutable; & cependant mes réponſes & ma contenance annonçoient un myſtère que je voulois lui cacher. Il y avoit là quelque choſe qui devoit l'inté-

reſſer, & qu'on ne vouloit pas lui dire. Tout cela l'inquiétoit & piquoit ſa curioſité. Elle me pria très-inſtamment de ne pas la laiſſer dans cette pénible incertitude. J'héſitois encore à répondre; mais voyant qu'elle prenoit le parti de paſſer ſur l'arbre pour venir à moi, je fus forcé de lui dire la vérité.

« Ah, mon Dieu! s'écria-t-elle, c'eſt peut-être le corps de mon père : en grace, M. le Chevalier, tirez de l'eau ce corps miſérable, pour le porter juſqu'ici, nous lui rendrons les derniers devoirs; & ſi c'eſt celui de ce père tendre à qui je dois tout, nous lui éleverons un monument qui en perpétuera le ſouvenir avec celui de ma triſteſſe & de ma reconnoiſſance ».

Je revins à terre chercher mon fuſil, avec lequel ayant dégagé le corps de deſſous l'arbre, je le fis ſortir d'entre les branches, & je l'amenai ſur le rivage.

C'eſt alors que j'eus lieu de me convaincre de l'excellent naturel d'Eléonore. Je ne me rappelle point cette ſcène attendriſſante ſans verſer des pleurs. Le corps eſt à peine hors de l'eau, qu'Eléonore, qui le reconnoît à ſes vêtemens plutôt qu'à ſa figure, ſe précipite ſur lui en verſant un torrent de larmes; &, ſans conſidérer l'état où il eſt, elle l'embraſſe de toutes

ses forces en lui adressant les paroles les plus touchantes. J'eus beaucoup de peine à la détacher de ce corps chéri (1).

Sexe aimable & sensible, qu'on calomnie souvent avec tant d'indécence, recevez ici de ma part l'hommage que méritent vos vertus. Vous nous devez les vices & les travers qu'on vous reproche; mais vos vertus sont à vous, & elles sont le bonheur & le charme du monde. C'est vous sur-tout, qui, fidèles à la nature, conservez le feu sacré du sentiment dans les familles dont vous êtes le doux lien, en nous donnant les plus touchans exemples d'amour maternel & de tendresse filiale.

La vue d'Eléonore fondant en pleurs sur le corps de son père, ses plaintes, ses sanglots auroient ému le cœur le plus barbare : quelle impression ne devoit-elle pas faire sur un homme sensible & qui l'aimoit si tendrement! Je sentois son affliction jusqu'au fond de l'ame, & sa piété envers son père faisoit couler mes pleurs en abondance.

(1) Je trouvai quelques jours après, un peu au dessus de cet endroit, les corps de trois hommes noyés, deux matelots & un mousse, que j'enterrai sur le rivage; mais je n'en parlai point à Eléonore, de crainte de renouveler encore sa douleur.

Nous demeurâmes quelque temps dans cette ſituation, ſans qu'Eléonore s'occupât d'autre choſe que de ſa douleur, & ſans que j'oſaſſe l'interrompre. Mais enfin ayant levé les yeux ſur moi, & me voyant ſi pénétré de triſteſſe, elle ſentit une ſorte de conſolation de cette marque d'attachement; & elle m'a dit depuis, que ſon inclination pour moi avoit été principalement déterminée par l'idée qu'elle s'étoit faite alors de mon bon cœur, & par la reconnoiſſance qu'elle avoit des larmes que je verſois ſur M. d'Aliban.

Enfin je rompis le ſilence, en lui diſant que rien n'étoit plus juſte que de pleurer une ſi grande perte; mais que du moins c'étoit une conſolation pour nous de trouver les reſtes d'un père ſi cher, & d'avoir l'eſpérance de les poſſéder avec nous dans cette iſle; que cette terre déſormais ne nous ſeroit plus étrangère, puiſque le dépôt que nous allions lui confier devoit nous la faire regarder comme un héritage acquis par nos parens, & comme le lieu où leurs cendres attendoient les nôtres; que nous devions nous occuper dans ce moment du ſoin de rendre à la terre ces dépouilles mortelles, & que lorſqu'Eléonore auroit choiſi l'endroit qu'elle leur deſtinoit pour ſépulture, nous conſacrerions à

ce corps respectable le monument le plus beau que notre situation nous permettroit de lui ériger.

Cette idée religieuse & sombre, qui entroit si bien dans les sentimens & dans la façon de penser d'Eléonore, ainsi présentée à sa tendresse, ne pouvoit manquer de lui plaire par ce qu'elle avoit de lugubre & de touchant: aussi en fut-elle flattée autant qu'elle pouvoit l'être dans la douleur tendre & profonde qui l'absorboit. Sa peine en parut soulagée, ses pleurs s'arrêtèrent, & elle me répondit que, de tous mes services, les soins dont je m'occupois pour rendre les derniers devoirs au corps & à la mémoire de son père, étoient ce qui l'obligeoit le plus; qu'il falloit le transporter au bout de l'esplanade, où elle pourroit aller plus souvent verser des pleurs sur sa tombe, & s'acquitter ainsi du tribut de reconnoissance que sa tendresse lui inspiroit pour toujours; mais qu'avant de l'enlever du rivage, il convenoit de le dépouiller de ses habits, pour lui donner son dernier vêtement, & qu'elle me prioit de lui rendre cet office, dont elle ne pouvoit s'acquitter. « Allez, dit-elle, à la cabane chercher le linge nécessaire, tandis que je lui servirai de garde. Quand vous serez de retour, je m'éloi-

gnerai pour vous laiſſer le loiſir de l'envelopper ».

Je retournai donc au logis, où je portai nos pingoins que j'avois laiſſés en chemin, & tout en marchant, je ne pouvois m'empêcher de réfléchir ſur cet événement imprévu, & d'admirer ſur-tout l'excellent caractère & la prodigieuſe tendreſſe d'Eléonore. Heureux, diſois-je, celui qui doit poſſéder un jour ce cœur d'un ſi grand prix! heureux les enfans qui ſeront élevés par une mère ſi digne de l'être! heureuſe enfin la ſociété où de tels ſentimens venant à s'étendre par l'éducation, fourniront de fréquens exemples de l'amour réciproque qui doit unir tous les membres d'une famille, & lier entre elles intimement toutes les familles qui la compoſent!

Je revins bientôt auprès d'Eléonore, toujours plus occupé d'elle & plus touché de ſa douleur, portant ſur la brouette, attelée de deux ânes, une longue caiſſe vide que j'avois trouvée parmi nos effets. J'avois mis dans cette caiſſe tout ce qui étoit néceſſaire au défunt. Elle m'avoit paru propre à ſuppléer la bière, que j'aurois mal façonnée.

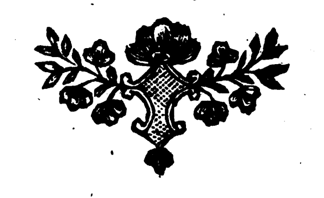
A mon approche, Eléonore s'éloigna par bienſéance. Je dépouillai le corps, je le changeai de linge, l'enveloppai d'un linceul; & quand

quand Eléonore fut revenue, nous le mîmes dans la caiſſe, & nous en chargeâmes la brouette; enſuite nous prîmes à pas lents le chemin de l'eſplanade, où le convoi funèbre s'arrêta près de l'endroit déſigné par Eléonore pour le lieu de la ſépulture. J'avois porté les inſtrumens propres à creuſer la foſſe. Elle fut bientôt faite, parce que la terre s'y trouvoit profonde.

Pendant que j'y travaillois, Eléonore, à genoux à côté du corps, inclinée & les bras étendus, prioit en ſilence; je n'entendois que ſes ſoupirs. Mais lorſqu'il fallut deſcendre le cercueil dans la tombe, cette dernière ſéparation rouvrit toutes les plaies de ſon cœur. Elle ſe jetoit ſur la bière, & je pus à peine la retenir. Ses lamentations & ſa douleur me déchiroient l'ame. Je me hâtai de combler la foſſe, & d'arracher Eléonore d'un lieu ſi cher & ſi pénible à ſa tendreſſe.

Sa douleur exceſſive l'occupant tout entière, je ne jugeai pas convenable, pendant quelques jours, de la quitter un moment. Nos voyages maritimes & nos travaux furent ſuſpendus. Quant aux ſoins du ménage, auxquels je vaquois exactement, j'engageois Eléonore à me diriger en toutes choſes, à m'aider quelquefois elle-même, à m'accompagner par-tout, afin de la faire ſortir peu à peu, par ces petites occu-

pations, de sa grande tristesse. Sa complaisance naturelle ne lui permettoit pas de s'y refuser. Elle mangeoit même un peu des mets que j'apprêtois, s'étant aperçue que je ne mangeois pas lorsqu'elle se privoit de nourriture. Telle fut ma conduite à son égard, jusqu'à ce que je la visse plus tranquille. Mes soins & sa raison vinrent à bout de la calmer; mais il n'y avoit que le temps qui pût entièrement guérir une blessure aussi profonde.



CHAPITRE IX.

Monument dressé au père d'Eléonore ; derniers voyages au vaisseau ; travaux divers ; occupation chérie d'Eléonore ; conversation qu'on ne prévoit pas.

C'ÉTOIT par ménagement pour Eléonore que j'avois suspendu nos travaux, & même l'exécution du monument que j'avois promis d'élever sur le tombeau de son père. Ce fut pour lui donner une nouvelle preuve d'attachement & un sujet de consolation, que je m'occupai de ce monument. Mais outre que je n'étois pas un habile ouvrier, c'est que je ne savois où prendre les matériaux propres à sa construction, & que je n'avois pas les outils nécessaires pour leur donner les formes convenables. Je cherchai long-temps des pierres de taille, & je trouvai quelques carrières d'un assez bon granit; mais comme il n'étoit pas possible à un homme seul de les exploiter, & qu'il m'eût fallu fabriquer moi-même les instrumens propres à en tirer les pierres, je fus obligé, pour le moment, de me contenter des pierres brutes éparses, les plus belles que je

pus trouver en différens endroits de l'isle, que je transportai sur l'esplanade, & que je taillai comme je pus avec un pic & quelques mauvais ciseaux de serrurier.

Quand ces pierres eurent reçu toute la façon que je sus leur donner, j'en construisis une sorte d'autel en tombeau, que je couvris dans toute sa longueur de pierres larges & plates. J'élevai derrière l'autel une pyramide de dix pieds de hauteur, au dessus de laquelle nous plaçâmes une croix, signe salutaire des chrétiens, & leur plus douce consolation dans leurs peines. Sur le devant je fis une espèce de marche-pied de bois, afin qu'Eléonore pût se mettre commodément à genoux lorsqu'elle viendroit en ce lieu faire sa prière. Pour toute épitaphe, je gravai en gros caractères sur une pierre placée au milieu de la pyramide, du côté de l'autel, le nom, l'âge du défunt, la date de sa mort, & ce peu de mots, qui contenoient son éloge, & attestoient le sentiment que nous conservions de sa perte.

Ci-gît le meilleur des pères & le plus regretté.

Eléonore fut aussi contente de cette production grossière de mon industrie, qu'elle l'eût été du chef-d'œuvre du plus habile artiste. La bonne intention de l'ouvrier lui faisoit excuser

tous les défauts de l'ouvrage, & elle me tenoit compte de la peine qu'il m'avoit donnée, & du temps que j'avois mis à le faire. Je n'avois pas été moins de trois mois à l'achever.

Il ne faut pas croire néanmoins que dans cet espace de temps je n'eusse été occupé d'autre chose que de la construction de ce monument. J'avois encore fait avec Eléonore plusieurs voyages au vaisseau, dont nous avions tiré d'abord tout ce qui étoit à notre bienséance, ensuite un grand nombre de choses inutiles ou superflues dans notre position actuelle, mais qu'un changement de fortune, ou des événemens qu'on ne sauroit prévoir, pouvoient nous rendre très-avantageuses. On pouvoit compter entre celles-ci plusieurs caisses de piastres, qu'on avoit prises à Cadix pour le commerce de l'Inde; deux mille marcs d'argenterie qui venoit de Londres; une grande quantité de marchandises en balles; dix petits canons (car nous ne pûmes pas enlever les gros, même avec le cabestan); soixante barils de poudre & plusieurs milliers de boulets, des fusils, des grenades, des pistolets, &c.

Les choses plus utiles étoient quelques arbres, quelques pieds de vigne plantés en caisse, qu'on apportoit du Cap de Bonne-Espérance, beaucoup de graines pour le jardin,

plusieurs sortes de pois & de haricots, un peu de riz en épis, & quelques grains de maïs, dix demi-pièces de bière, du verre en table, un alambic, des briques, du fer, de la poterie, des poulies, des voiles, & tout ce que nous pûmes arracher & emporter du corps même du vaisseau.

Toutes ces choses avoient exigé un temps considérable pour les enlever, les voiturer, & les placer dans le grand magasin. J'avois de plus construit un four avec de la brique & de la terre grasse, dont je fis du mortier; j'avois enclos d'une bonne palissade notre cabane avec toutes ses dépendances, c'est-à-dire, notre grange ou magasin, les étables, l'avant & l'arrière-cour; enfin, du côté du midi & joignant la palissade, j'avois entouré d'un fossé un terrein spacieux. Je me proposois de faire un champ de la partie la plus basse, & je fis, de la plus voisine, un petit jardin potager, où je semai une partie de nos plantes & légumes. Tout y réussit à merveille, à l'exception des pommes de terre, qui sans doute, pour être trop germées, ne donnèrent qu'un seul rejeton.

Eléonore m'aida dans la plupart de ces ouvrages, & cependant, si l'on veut y faire attention, l'on conviendra qu'il ne falloit pas

avoir perdu ſon temps pour avoir achevé tant de choſes dans trois mois ; il y en eut pluſieurs auxquelles ma compagne ne coopéra point. Elle s'occupoit alors à un ouvrage qu'elle avoit fort à cœur, & dont elle vouloit en quelque ſorte me dérober la connoiſſance, juſqu'à ce qu'elle l'eût achevé : mais le haſard me dévoilà ce petit myſtère.

Un jour que je travaillois ſeul au foſſé du jardin, la ſoif me fit quitter mon travail pour aller boire à la cabane. Il y avoit plus de deux heures que je n'avois vu Eléonore, qui, lorſqu'elle ne travailloit pas avec moi, ne manquoit pas de venir me voir de temps en temps, & particulièrement quand elle paſſoit & repaſſoit pour mener paître nos bêtes aux environs, ou pour les ramener ; elle me portoit même l'eau néceſſaire pour me déſaltérer. Cette abſence inuſitée me fit croire qu'Eléonore devoit s'être retirée dans ſa chambre pour ſe dérober au grand chaud, & qu'elle s'y étoit endormie. En conſéquence de cette idée, j'évitai de faire du bruit en entrant dans le ſalon ; je bus, & j'allois reſſortir, lorſque j'entendis dans la chambre voiſine Eléonore qui parloit à voix baſſe, mais avec une action remarquable.

Alors, curieux de ſavoir à qui elle adreſſoit

la parole, & ce qui causoit son émotion, j'approchai de sa porte qui étoit entr'ouverte, & je fus tout étonné de la voir à genoux devant un tableau posé sur un chevalet. Elle venoit de lui donner encore quelques touches. C'étoit le portrait de son père, qui frappoit par sa ressemblance, & qui sembloit respirer. Ses yeux sur-tout auroient fait croire cette toile animée. Eléonore paroissoit en extase devant ce portrait, & son imagination s'étoit exaltée au point que ce n'étoit plus un tableau pour elle, mais le bon, le respectable M. d'Aliban.

L'air de cette fille adorable ne sauroit se dépeindre : son attitude, son geste, son visage exprimoient la vénération la plus profonde, l'amour, l'attendrissement. Elle tenoit encore le pinceau d'une main & la palette de l'autre (mais sans s'en apercevoir) : sa respiration étoit pressée comme celle d'une personne vivement émue. Sa bouche restoit à demi close. Ses yeux, fixés sur ceux de son père, laissoient échapper des larmes qui, coulant doucement sur ses belles joues, venoient tomber sur son sein : elle n'entendoit rien autour d'elle, elle ne voyoit rien, elle étoit hors d'elle-même.

Après un moment de silence, elle reprit la parole sans élever la voix ; mais comme j'étois fort près d'elle & que je prêtois une

oreille attentive, je ne perdis rien de son discours.

« O mon père ! vous savez combien je vous ai aimé.... Vous savez avec quelle obéissance j'ai fait taire mon penchant pour le chevalier; avec quelle déférence à vos ordres j'ai traversé les mers pour vous suivre, & pour aller former au loin, avec le fils de votre ami, une union qui coutoit à mon cœur.... O père vénérable & tendre ! voyez maintenant les dangers qui m'environnent, & secourez votre fille.... Séparée du monde connu par des mers immenses, seule avec un jeune homme dans ce désert, que vais-je devenir ?.... Mais que n'a-t-il pas fait pour moi ? comment refuser ma confiance à tant de sagesse ? comment n'être pas sensible à de si grandes preuves d'attachement & à tant de vertus ? & cependant comment écouter sa tendresse ?........ Ah ! mon père, que n'êtes-vous parmi nous, vous seriez le soutien de votre fille & l'arbitre de son sort ».....

Ce discours, où Eléonore me donnoit, sans le vouloir, un témoignage si touchant de ses sentimens, & qui montroit, dans une ame sublime, une timidité si respectable, me causa tant d'émotion, que, ne pouvant plus retenir mes transports, j'allai me jeter à ses genoux,

ſans ſonger que, ſe croyant ſeule, Eléonore ſe trouveroit peut-être offenſée de voir que je l'écoutois : mais, au lieu de ſe plaindre de cette indiſcrétion & de m'en faire des reproches, elle fut ſi interdite à ma vue, qu'elle reſta muette de ſurpriſe.

« Au nom de Dieu, lui dis-je, chère Eléonore, éloignez de votre ame cette crainte qui m'humilie. Pourquoi redouter un amant qui ſacrifieroit ſes jours & ſon bonheur à votre repos ? Ai-je manqué jamais au reſpect qui vous eſt dû, & me ſuis-je montré indiſcret ou téméraire ? Depuis le jour heureux où je vous vis pour la première fois, ma conduite ni mon cœur ne ſe ſont point démentis. Rien n'égale l'ardeur vive & tendre que j'eus toujours pour vous, & je n'ai pas ceſſé de vous aimer lorſque vous m'enleviez tout eſpoir, lors même que vous portiez à un autre un cœur qu'il ne connoiſſoit pas. Je ne vous dirai point que j'ai tout quitté pour vous ſuivre, puiſque le bonheur de vous ſervir m'en a ſi bien dédommagé ; mais depuis que nous ſommes dans cette iſle déſerte, depuis que nous habitons le même logement, vous ſavez juſqu'à quel point j'ai porté la retenue, crainte de vous offenſer, & quel ſoin j'ai eu de ménager votre extrême délicateſſe.

« Je vous aimois, continuai-je, lorſque j'étois en Europe, & je pouvois, ſans crime, attendre de votre part quelque reconnoiſſance : vous croiriez-vous plus coupable de devenir ſenſible à mon amour, aujourd'hui que tout vous prouve la ſincérité de mon ame, & lorſque tout nous fait une loi de nous aimer ? Non, ma chère Eléonore, ce ſeroit une erreur de le croire. Votre cœur, né ſenſible, n'eſt pas fait pour être ingrat.

« Il eſt vraiſemblable que nous ſommes éloignés pour toujours du reſte des hommes. La vaſte étendue des mers qui nous ſépare des lieux habités, ne nous laiſſe plus d'eſpoir que dans notre union. Voudriez-vous vous oppoſer aux décrets de la providence qui nous en fait une néceſſité ? Si votre reſpectable père vivoit encore, s'il habitoit parmi nous, je le preſſerois avec inſtance d'écouter les vœux de ma tendreſſe ; & ſi vous m'étiez favorable, il conſentiroit à nous unir, non ſeulement pour faire notre bonheur, mais parce que ce ſeul moyen peut prévenir notre ruine commune. Peut-il déſapprouver où il eſt, ce qu'il approuveroit s'il étoit dans ce déſert ?

« O mon père ! m'écriai-je en me tournant vers le portrait, car quel autre nom puis-je donner au père d'Eléonore, s'il vous eſt per-

mis de connoître ce qui se passe ici-bas, vous voyez que mon cœur est sincère, que je respecte votre fille autant que je la chéris, & que je consacre ma vie à faire son bonheur. J'implore votre appui auprès d'elle. Vous avez eu tant de pouvoir sur son cœur ! rendez-le moi favorable, & bénissez-nous comme vos enfans ».

Eléonore parut touchée de cette apostrophe, &, me regardant d'un air timide, elle me dit en rougissant : « Vous savez que je vous aime ; vous m'avez dérobé ce secret que j'aurois voulu me cacher. Je ne le dissimule plus : mais qu'attendez-vous de cette découverte & même de cet aveu ? Pensez-vous que je doive approuver une union si peu régulière ? & pourrois-je y consentir avec honneur, lorsque la mort récente de mon père me tient encore en deuil ? Nous sommes chrétiens l'un & l'autre, suivons donc les préceptes de notre religion. Si nous ne pouvons être bénis suivant l'usage, parce que nous n'avons pas ici de prêtre, le temps ou le hasard peut nous le procurer ».

« Toutes les nations européennes & chrétiennes qui font le commerce aux Indes, peuvent fort bien nous en fournir le moyen. Pourquoi quelque vaisseau ne viendroit-il pas jusqu'à notre isle, puisque le nôtre y est venu ?

Il convient donc d'attendre quelque temps encore; & si ce que je projette n'est pas possible, si nous sommes tellement éloignés de la route des vaisseaux, qu'aucun ne vienne jusqu'à nous, nous aurons du moins la consolation d'avoir fait notre devoir, &, forcés par la circonstance, nous ne pourrons pas nous reprocher d'y avoir manqué.

« Peut-être que les vaisseaux qui passent près de cette isle ne la visitent pas, parce qu'ils la prennent pour un écueil stérile & désert. Ils y viendroient sans doute, s'ils la croyoient habitée. Nous ne pouvons pas, à la vérité, nous tenir toujours en sentinelle pour les guetter; mais qui empêche que, sur la pointe de l'isle la plus apparente, nous ne placions une balise avec un drapeau blanc, qui, s'annonçant de loin, leur indiqueroit que des êtres vivans, relégués dans cette isle, réclament leur assistance? Alors ils y aborderoient; & si, comme je le pense, le temps confirmoit de plus en plus la bonne opinion que j'ai de vous, si l'habitude de nous voir étendoit la confiance & nos sentimens réciproques, je consentirois volontiers à vous donner ma main ».

L'aveu naïf d'Eléonore fit éprouver à mon cœur une satisfaction délicieuse qu'il ne connoissoit pas; mais la conclusion de sa réponse

étoit bien propre à modérer les transports de ma joie, en me présentant, à l'égard de notre union, une perspective si éloignée. Je tâchai de lui faire comprendre tout ce que je sentois, & la vive reconnoissance dont j'étois pénétré. Cependant je combattis sa résolution par toutes les raisons que l'amour & la prudence surent me suggérer; mais quoiqu'Eléonore ne parût pas désapprouver mes discours, elle demeura ferme dans sa pensée, & tous les efforts que je fis pour la dissuader furent inutiles. Il fallut donc soumettre mes désirs à sa volonté, attendre une circonstance plus favorable, & lui promettre même d'élever un signal sur la pointe de l'isle la plus voisine; ce que je fis quelque temps après, en attachant une pièce de voile à un petit mât que je plantai sur mon observatoire, & en y transportant un petit canon, qui, toujours prêt à tirer, pouvoit avertir de notre existence les vaisseaux qui passeroient assez près de nous pour être remarqués.



CHAPITRE X.

Les occupations du Chevalier se multiplient; partage des travaux; premier défrichement; visite de l'isle; choses remarquables qu'elle contient. Les avantages de cette solitude comparés à ceux de la société chez des peuples corrompus.

On a vu quelles ont été jusqu'ici mes occupations depuis mon entrée dans l'isle. Elles pouvoient suffire à exercer ma force & mon activité, & cependant elles furent suivies d'autres non moins importantes. A mesure que notre établissement devenoit plus solide, les soucis de la prévoyance s'étendoient. Nous n'avions pu faire des acquisitions ni augmenter nos possession, sans agrandir le cercle de nos travaux, sans nous préparer de nouvelles fatigues. Il ne s'agissoit pas seulement de pourvoir aux besoins du lendemain. La longue perspective que nous avions devant nous, devoit nous engager à prendre des précautions pour assurer notre subsistance, à employer nos soins dans le temps présent, pour recueillir dans l'avenir.

Nous avions encore des provisions de biscuit

& de grains; mais elles diminuoient tous les jours, & si nous ne songions pas à les renouler par la culture, nous devions nous attendre à une privation entière des denrées précieuses de première nécessité. Nous avions le superflu dans la plus grande abondance, mais le nécessaire alloit nous manquer. Cette observation aiguillonnoit ma vigilance, qu'excitoit aussi la considération du temps des travaux, qui s'écouloit. Je mis donc, sans tarder, la main à l'œuvre; & pour perdre de la journée le moins qu'il se pourroit, dès le grand matin je bêchois la terre; & quand la grande chaleur me forçoit de me retirer, j'allois m'occuper de travaux moins pénibles dans l'intérieur du logis. Tantôt j'y façonnois une charrue légère, tantôt j'y fabriquois un moulin à bras. J'y forgeois mes outils, j'y employois le rabot & la lime, après la hache & le marteau. Quelquefois, avec une lunette, je volois à mon observatoire, d'où je revenois toujours sans rien découvrir. Enfin, jaloux de soulager ma compagne, je prenois des soins du ménage tout ce que je pouvois lui en dérober.

Eléonore me fit d'abord à ce sujet de douces représentations; elle me pria ensuite plusieurs fois de ne pas m'excéder de travail, & surtout de ne pas empiéter sur ses fonctions. Mais quand

quand elle vit que, pour lui en éviter la peine, je cherchois toujours à la prévenir, elle prit un air plus férieux, & me dit d'un ton grave :

« Ne m'avez-vous pas affuré que j'étois votre fouveraine maîtreffe ? — Oui, vous l'êtes, chère Eléonore, & pour toujours. — Ne m'avez-vous pas juré de m'être foumis de cœur & de volonté ? — Oui, je l'ai promis, & je le jure de nouveau pour la vie. — Eh bien, je prétends faire ufage de mon autorité ; je vous ordonne en conféquence de ne plus vous mêler des foins du ménage, que je me fuis réfervés, & je ne veux point de réplique ».

Elle ufoit rigoureufement de fon droit ; mais il étoit trop légitime pour m'en plaindre : d'ailleurs cette défenfe venoit d'une attention trop délicate, & j'étois trop charmé de voir qu'Eléonore me regardoit comme fien, & prenoit en quelque manière poffeffion de moi par cet acte de fouveraineté, pour me fouftraire à ce commandement & pour en murmurer. Je me foumis donc de bonne grace, & les travaux furent ainfi partagés. Eléonore refta en poffeffion des foins de l'intérieur, des étables, de la volaille, & de la boulangerie. Le tranfport de l'eau, qui m'étoit contefté, me demeura. Mon privilége exclufif fut le labourage, la conftruction de la chaloupe, la chaffe,

la coupe du bois & du fourrage. Enfin il fut convenu que le jardinage, la pêche, la construction des édifices, la moisson, les travaux extraordinaires & les voyages seroient communs, c'est-à-dire que nous devions nous y employer ensemble.

Le traité fut fidelement exécuté. Eléonore s'occupoit assidument de sa partie, & moi de la mienne. Avec le secours des vaches, je donnai toutes les façons à nos champs ; car, non content de celui que j'avois entouré d'un fossé près de la cabane, j'ouvris un autre champ sur le bord d'un ruisseau qui pouvoit l'arroser. Je semai du riz dans celui-ci, & dans le premier du froment, du seigle, & de l'orge. Mais comme j'ignorois les qualités du sol & le changement du temps & des saisons dans ce climat, je ne hasardai qu'une partie de mes grains, & cela fut très-heureux. J'avois semé trop tôt. Tous les grains du champ au dessous du jardin levèrent bien & poussèrent de longues tiges ; mais ils avortèrent par le grand chaud, avant le temps des pluies. Le riz réussit mieux, quoique médiocrement.

Cette chétive récolte, dont je ne parle ici que pour éviter d'en faire mention une autre fois, n'étoit pas encore en état d'être levée, que je résolus de parcourir l'intérieur de l'isle,

pour bien connoître nos possessions, & pour m'assurer par moi-même de la variété de ses productions naturelles, des différens animaux qui la peuploient, & des ressources en tout genre qu'elle pourroit nous fournir. Je m'étois jusqu'alors si fort occupé de l'établissement de nos affaires domestiques, & de la culture de nos terres, que je n'étois allé à la chasse qu'une ou deux fois, encore peu loin de la cabane, & que je n'avois pas essayé de pêcher. Je ne pouvois avoir que des notions imparfaites de nos domaines; il étoit donc convenable qu'en bon administrateur, je cherchasse à m'instruire, & que je prisse à cet égard tous les renseignemens que je pourrois me procurer.

Mais avant d'entreprendre cette tournée qui demandoit plus d'un jour, il étoit nécessaire de s'y préparer de loin, & de prendre ses précautions pour faire commodément & sûrement le voyage. D'ailleurs, comme Eléonore vouloit m'accompagner, & que la cabane devoit rester seule, il falloit, avant de partir, pourvoir si bien aux besoins de nos animaux, qu'ils ne pussent souffrir de notre absence.

Cette grande affaire bien examinée & bien discutée entre nous, il fut conclu que je construirois au plutôt la chaloupe, parce que nous remonterions d'abord la rivière aussi haut

que nous pourrions voguer; que j'enclorrois entre le champ voisin & le rivage, une portion de la prairie, suffisante pour renfermer & nourrir nos animaux domestiques, qui, sans cette précaution, pourroient aller vaguer au loin & s'égarer. Nous devions de plus porter avec nous de quoi vivre & de quoi camper, & je songeois secrètement au moyen de donner à Eléonore une douce voiture pour la transporter par-tout, lorsque, sortant de la chaloupe, nous nous éloignerions du rivage.

En conséquence de ces résolutions, je mis l'esquif sur le chantier, & j'entrepris d'en rassembler les pièces. Cet ouvrage eût été fort au dessus de mon industrie, s'il eût fallu les préparer & leur donner les dimensions convenables; mais comme elles étoient toutes façonnées & numérotées, & qu'il ne s'agissoit que de les assembler, je me tirai à mon honneur de cette construction. Je calfatai & j'espalmai cet esquif, qui, étant fort petit, fut lancé fort heureusement à l'eau avec le secours de ma compagne: après quoi je l'armai d'un gouvernail, j'y posai un petit mât qui portoit une voile triangulaire, & je le garnis de deux rames.

La clôture du pâturage suivit ce premier travail, & n'ayant pas exigé un temps consi-

dérable, je passai à l'exécution d'une entreprise bien différente. Je m'avisai de faire une sorte de selle pour un de nos ânes que je destinois à servir de monture à Eléonore. Pour cet effet, je tirai du crin d'un vieux matelas ; je le battis avec une corde, & l'ayant placé entre deux toiles neuves, je le piquai. J'eus soin de donner à cette selle la forme & la grandeur requises, & pour y joindre toutes les commodités que je pouvois lui procurer, je le garnis de deux arçons, que j'attachai, l'un sur le devant & l'autre sur le côté, & je plaçai de plus vers le montoir un étrier de bois propre à soutenir durant la marche les pieds de notre voyageuse ; mais je lui dérobai la connoissance de cet ouvrage, ne voulant lui communiquer mon dessein qu'au moment où il faudroit le mettre à exécution.

J'imaginai encore d'emporter avec nous un matelas & une couverture pour faire coucher Eléonore, avec une grande pièce de voile pour enclorre l'enceinte des lieux où elle devoit s'arrêter. Je me pourvus d'un parasol pour la garantir du soleil, de deux fusils & de munitions pour la chasse, de filets & d'une ligne pour la pêche. Enfin Eléonore fournit la chaloupe des vivres nécessaires pour un voyage de plusieurs jours. Ces provisions consistoient en biscuit, en eau

fraîche, en vin, & en quelques pièces froides.

Tout étant prêt dans la chaloupe, nous sortîmes un matin par un très-beau temps, au montant de la marée, emmenant de la cabane nos chiens & deux de nos ânes, dont ma compagne n'imaginoit pas la destination, &, nous étant embarqués aussi-tôt, nous voguâmes doucement vers le haut de l'isle.

J'aurois pu accélérer notre course, en ramant, ou encore mieux en déployant la voile; car il faisoit un petit vent frais qui la favorisoit: mais j'étois bien aise de voir & d'observer tout ce qui se présentoit de remarquable sur notre route; & dans ce dessein je laissai aller la chaloupe au gré de la marée, me contentant de la diriger avec le gouvernail. Assise à côté de moi, Eléonore gardoit le silence; mais je lisois dans ses yeux qu'elle se faisoit une fête de ce voyage, que tout sembloit concourir à rendre plus agréable.

Son cœur avoit été si long-temps affaissé par la tristesse; elle s'étoit nourrie de sa douleur avec tant de soin, qu'il n'étoit pas étonnant de la voir se laisser aller d'elle-même & sans s'en douter, aux douces impressions du plaisir que la vue d'une campagne riante produit toujours sur une ame simple & naïve.

Nous voguions entre les rives d'une belle

rivière qui formoit devant nous un canal à perte de vue. L'air pur & frais du matin, la gaîté du vallon à l'aspect du soleil levant, le mélange de lumière & d'ombre, qui varioit la scène de la campagne de tant de nuances de verdure, enfin les saphirs & les rubis de la rosée, qui brilloient sur les plantes, donnoient un air d'enchantement à notre promenade. A mesure que nous avancions, elle devenoit toujours plus intéressante, par la nouveauté des objets qu'elle nous présentoit, & par l'agréable odeur de divers arbres fleuris qui parfumoit au loin tous les environs.

Nous aperçûmes bientôt quelques bêtes fauves courir sur les collines; nous entendîmes beaucoup d'oiseaux dans les bois; nous en trouvâmes plusieurs troupes sur la rivière (1): & quand le soleil fut un peu haut, nous vîmes quelques tortues qui alloient pondre sur le rivage, dans les endroits où il y avoit du sable, & nous en prîmes une d'une grandeur médiocre, qui devint la meilleure pièce de nos

(1) Des pingoins, des courlis, des sarcelles, une sorte de gros plongeons, & des bécassines en très-grand nombre. Je ne voulus pas les tirer, pour ne pas nous charger de provisions, voyant bien que nous en trouverions dans les endroits où nous voudrions nous arrêter.

provisions. Mais lorsque nous eûmes fait quelques lieues, nous remarquâmes que le gibier étoit encore plus abondant de ces côtés. Plusieurs sortes de poissons qui donnèrent dans nos filets ou se prirent à l'hameçon, achevèrent de nous convaincre que le côté de l'isle que nous parcourions n'étoit pas le moins favorisé de la nature.

La marée nous porta jusqu'à une demi-journée de la cabane, & lorsqu'elle nous manqua, j'observai avec surprise que la rivière conservoit une largeur plus considérable & beaucoup plus de profondeur qu'elle ne devoit avoir si elle ne venoit que de la montagne qui bornoit l'horizon. Son cours d'ailleurs étoit peu rapide; ce qui me fit soupçonner que l'isle avoit plus d'étendue du côté de l'ouest qu'elle n'en offroit d'abord; & cette observation se trouva justifiée dans la suite.

Lorsque nous arrivâmes à cet endroit, nous avions déjà fait un repas dans la chaloupe; de sorte que nous pûmes nous occuper entièrement du soin de la conduire. Le vent étoit bon, je déployai la voile, &, pour aller plus vîte, je me mis à ramer des deux mains, tandis qu'Eléonore tenoit le gouvernail. Nous voguâmes ainsi légèrement jusqu'à quatre heures, que le vent tomba. Alors nous abordâmes à

la rive droite, & nous attachâmes la chaloupe à un arbre du rivage. La montagne nous paroissoit éloignée de plusieurs lieues de nous, & nous jugeâmes qu'il nous restoit une petite journée de chemin à faire pour y arriver. La largeur du vallon étoit ici plus grande que je ne l'avois encore remarquée.

Quand nous eûmes mis pied à terre, je débarquai quelques provisions, & je fis sortir les ânes de la chaloupe. Ensuite ayant cherché la selle, qu'Eléonore n'avoit pas vue, parce que je l'avois cachée, j'enharnachai un de ces animaux, que je lui présentai pour le monter. Eléonore fut sensible au soin que j'avois pris de lui dérober la fatigue, & à l'espèce de mystère que je lui avois fait de ma précaution, pour lui donner le plaisir de la surprise; mais elle m'assura qu'elle n'en profiteroit pas dans ce moment, si je le voulois bien.

« Dieu m'a pourvue de deux bonnes jambes, me dit-elle, & je trouve beaucoup de plaisir à les exercer: elles n'ont rien fait d'aujourd'hui. Voulez-vous qu'à l'exemple de nos dames d'Europe, je dédaigne d'en faire usage, & qu'elles me soient inutiles? Les biens que nous tenons de la nature, la liberté, la santé, la bonne disposition du corps, sont des biens véritables; les autres n'ont rien de réel, & tirent

tout leur prix de l'opinion : mais ici nous rentrons dans nos droits, & le préjugé ne doit pas y avoir d'empire ».

J'admirai le bon esprit d'Eléonore dans cette manière de penser, &, sans insister sur la mienne, je la laissai faire à sa volonté. Je chargeai de notre équipage un de nos ânes, & je pris directement le chemin des collines, d'où je voulois monter jusques aux derniers bords de l'isle du côté du midi. Nous allâmes ainsi doucement, ayant le soleil à dos jusqu'à ce que nous eûmes passé la plaine, & que le chemin devînt raboteux : alors Eléonore ne fit plus difficulté d'employer son âne. Je lui indiquai la route qu'elle devoit tenir, &, sans la perdre de vue, je m'écartai à droite & à gauche pour mieux observer tout ce qui étoit aux environs, & pour chasser. Nous parvînmes de la sorte aussi haut que nous pûmes grimper, & nous nous arrêtâmes près d'un arbre touffu, au pied duquel nous déchargeâmes nos bêtes. Ce fut là que je déposai parmi nos provisions une jeune gazelle que j'avois tuée, seul gibier que j'eusse tiré.

Le soleil, qui se cachoit derrière la montagne lorsque nous arrivâmes, nous avertissoit qu'il étoit déjà temps de préparer le souper. Je fis du feu ; Eléonore s'occupa de la cuisine, &

tandis qu'elle y travailloit, je lui dreſſai, avec des branches & la voile que j'avois portée, une eſpèce de tente qui pût la mettre à l'abri des influences de l'air. Pour moi, je devois repoſer de l'autre côté de l'arbre, enveloppé dans une couverture dont je m'étois muni. Ma couche étoit toute prête; ainſi, l'arrangement du gîte fut fait avant même que le ſouper fût cuit. Mais comme il reſtoit encore plus d'une heure de jour, j'allai à la découverte ſur la crête voiſine, perſuadé que j'aurois le temps de revenir avant que les apprêts de nos alimens fuſſent achevés.

Nous n'étions guère qu'à deux portées de fuſil de l'endroit le plus haut. J'y parvins en peu de minutes. La côte de l'iſle n'étoit là ni moins droite ni moins dangereuſe; elle me parut même plus élevée que par-tout ailleurs; en ſorte que, du haut de cette eſpèce de rempart, on voyoit, d'un côté, la mer dans une étendue immenſe; de l'autre, une partie de l'iſle dans ſa plus grande largeur, & le cours de la rivière, qui ſembloit ſortir du pied de la montagne. La nature, qui ſe montroit autour de moi ſi magnifique ou ſi riante, avoit, du côté de l'oueſt, un aſpect fier & impoſant, & y déployoit moins ſa richeſſe que ſa grandeur.

Je tournai ma lunette vers la montagne;

mais comme l'ombre la couvroit déjà, je ne vis dans cette longue masse qu'une chaîne continue de rochers escarpés, qui, fermant ce côté de l'isle comme d'une barrière, me donnèrent lieu de croire qu'il étoit inaccessible. J'observai seulement entre les cîmes inégales de ces rochers, d'autres cîmes de montagnes éclairées par le soleil, & plus éloignées que les premières, qui me firent juger que l'isle s'étendoit beaucoup au nord-ouest, & que nous n'en voyions que la moindre partie.

Je retournai vers Eléonore, tout occupé de ces observations, dont je lui rendis compte. Elle estima, comme moi, que l'isle devoit être plus grande qu'elle ne le paroissoit, & qu'il étoit important de nous en convaincre autant qu'il étoit possible; ce qui étoit aussi mon dessein, pour l'exécution duquel j'aurois voulu que la nuit fût déjà passée. Cependant ma compagne étendit la nappe sur la pelouse, & nous servit chair & poisson: tout étoit cuit à propos; nous fîmes un très bon repas, après quoi, ayant attaché les ânes non loin de nous, & mis nos chiens en sentinelle, nous allâmes nous coucher de bonne heure, pour nous lever plus matin.

A peine étoit-il jour, que j'entendis ma compagne se lever. Je fus debout à l'instant.

Notre toilette fut bientôt finie. J'arrangeai tout pour le départ, & nous nous remîmes en route avec tous nos compagnons, pour rejoindre la chaloupe sur le rivage. Eléonore vouloit, comme la veille, faire le chemin à pied; mais, sur mes répréſentations, elle reprit ſa monture, pour éviter d'être mouillée par la roſée. L'herbe de la plaine que nous allions traverſer en étoit couverte. Nous rentrâmes bientôt dans notre eſquif, & quand tout y fut à ſa place, la briſe s'étant levée fort à propos, nous fîmes voile, & je ramai de mon mieux pour remonter le courant juſques à la montagne.

A meſure que nous en approchions, l'aſpect nous en paroiſſoit plus effrayant. Ce n'étoit plus ce lointain azuré, qui, vu de l'autre bout de la plaine, charmoit les yeux par ſon agrément. Depuis le milieu de ſa hauteur, elle n'offroit que des rochers nus, eſcarpés, élevés inégalement l'un ſur l'autre, & profondément ſillonnés en certains endroits par des crevaſſes & des ravines énormes. En même temps nous entendions à notre droite un bruit ſourd comme celui d'un tonnerre éloigné ou d'un torrent rapide, ſans que nous puſſions imaginer d'où ce bruit provenoit.

Nous étions dans l'étonnement que devoient nous cauſer tous ces objets, lorſque je m'a-

perçus que le courant de la rivière avoit beaucoup plus de vîtesse, & que la difficulté d'avancer augmentoit à mesure que nous la remontions. Je pris donc le parti de descendre sur la rive gauche, & ayant attaché la chaloupe, je me mis en route avec Eléonore pour gagner des collines fort élevées que nous avions au nord-ouest. Il me sembloit que, de leur sommet, il me seroit facile d'examiner l'état de la montagne, de reconnoître la mer du côté du nord, & ces cîmes élevées que j'avois aperçues la veille dans l'éloignement; de découvrir enfin ce qui causoit le bruit que nous entendions. Mais quoiqu'à cet égard mon attente ne fût point trompée, je trouvai les choses bien différentes de ce que je les croyois. Les collines, qui me paroissoient contiguës à la montagne, s'en trouvèrent séparées par une vallée profonde; la montagne elle-même, comme déchirée & coupée du haut en bas, donnoit par cette ouverture un passage à la rivière, qui, venant d'un terrein supérieur & tombant avec fracas non loin de là, faisoit une cataracte d'une très-grande hauteur. C'étoit le bruit de cette cataracte qui nous avoit surpris.

J'en approchai autant que je pus, & j'allai au dessus des précipices qui l'environnoient

jusqu'à une pointe fort avancée, d'où je pouvois voir la montagne à revers & le gouffre bouillonnant de la rivière. Eléonore m'avoit suivi. Je n'y avois consenti qu'avec peine, & je vis plus d'une fois le moment où j'aurois lieu de m'en repentir. Tout ce qui frappoit la vue dans cet endroit faisoit frissonner. Il seroit impossible de faire une description exacte des objets superbes & terribles qui nous entouroient.

A gauche, & assez loin de la montagne qui n'avoit pas beaucoup de largeur, on voyoit une enceinte de rochers noirs au dessus d'un creux très-vaste. Cette coupe immense, ou plutôt cet abîme, paroissoit avoir été le foyer d'un volcan éteint. Autant qu'on pouvoit en juger par la distance, les pierres en étoient calcinées. Le terrein au sud-ouest étoit sans doute le reste d'une montagne bouleversée par quelque tremblement de terre. Tout y montroit le désordre & la confusion. Devant nous, la rivière tomboit à travers des roches pendantes, dans une cavité si profonde & si couverte, que le soleil n'y pouvoit pénétrer, & qu'on éprouvoit une sorte d'horreur en la sondant de l'œil. Enfin nous avions à droite la chaîne de rochers qui entouroient l'isle, & elle étoit là tellement escarpée, qu'elle ne sembloit

qu'un mur d'une hauteur prodigieuſe entre la rivière & la mer.

Notre curioſité, bientôt fatiguée de ce ſpectacle, nous invitoit à porter nos recherches ſur d'autres objets. Ainſi, nous quittâmes ces cîmes redoutables, pour chercher des ſcènes plus ſatisfaiſantes. Nous tournâmes nos pas vers la crête du nord, d'où nous découvrîmes une mer ſans bornes, & la partie de l'iſle dont j'avois ſoupçonné l'exiſtence. La lunette m'y fit voir une terre fort élevée, des côtes fort droites, & à une grande diſtance une montagne qui fumoit, & que je pris pour un volcan (1).

La connoiſſance que nous venions d'acquérir de cette partie de l'iſle, devoit naturellement nous faire eſtimer davantage celle que nous habitions, & nous la rendre plus agréable. Auſſi tournai-je mes regards avec bien de la complaiſance du côté du vallon. Eléonore en fit de même, & ſe trouva charmée de le revoir. C'eſt ainſi que les choſes brillent ou acquièrent du prix par les contraſtes, que le

(1) La partie de l'iſle que nous avions parcourue, avoit à peu près la forme d'une navette, dont la baie & la montagne faiſoient les deux bouts. La totalité préſentoit une jambe & un pied, ou l'Italie renverſée.

repos

repos nous plaît davantage après la fatigue, & le bonheur après l'adversité.

Eléonore fit cette réflexion comme moi, & je fus bien aise de la voir dans cette idée, où j'avois dessein de l'entretenir. Nous descendîmes au dessous de la crête ; & la position où nous étions alors nous donnant la facilité de voir presque tous nos domaines, nous nous assîmes pour avoir le plaisir de les contempler, tandis que nous ferions notre dîner des restes de la veille. Nous mangeâmes de bon appétit ; mais ce qui fit pour moi le plus grand charme du repas, ce fut la confiance qu'*Eléonore* me montra dans les propos que nous tînmes, & la complaisance avec laquelle elle reçut l'effusion de mes sentimens. Nous revînmes insensiblement sur nos aventures, & nous reportâmes nos pensées jusques sur notre patrie.

Au nom chéri de la France, je vis Eléonore soupirer, & ses yeux se couvrir de larmes. L'amour que j'ai pour mon pays m'attendrit aussi, & je ne pus cacher ma sensibilité. La mémoire des lieux chers à mon enfance, mon affection pour mes parens & pour mes amis, enfin ce que je devois au gouvernement qui m'avoit protégé, & aux hommes qui m'avoient rendu service, excitoient naturellement des

regrets dans mon cœur, en réveillant ma reconnoissance. Mais c'étoit plutôt un souvenir tendre, qu'une véritable affliction. Eléonore me tenoit lieu de tout. Mes désirs ne s'étendoient pas au delà de mon isle.

C'étoient sans doute les mêmes causes qui agissoient sur l'ame d'Eléonore, & qui produisoient ses regrets. Sa sensibilité n'annonçoit que son bon cœur. Mes soins & ma constance m'avoient fait aimer. Elle ne me cachoit pas sa tendresse, & cependant, le dirai-je? je craignis un moment d'avoir encore à combattre dans son ame le souvenir d'un amant regretté; & cette folie me donna de l'inquiétude, tant un amour excessif est facile à s'alarmer! Eléonore eut bientôt dissipé ces nuages. Ses souvenirs avoient sur-tout pour objet deux bonnes amies qu'elle laissoit à Bordeaux; elle regrettoit en même temps les douceurs de la société qu'on trouve chez tous les peuples civilisés, & particulièrement en France, où les femmes sont traitées avec tant d'égards.

« Eh quoi! chère Eléonore, lui dis-je, vous vous trouveriez à plaindre d'avoir perdu les plaisirs frivoles de cette société? Un esprit aussi juste que le vôtre n'en sent-il pas le peu de valeur? C'est ici que la solidité de votre caractère doit vous faire trouver le bonheur

véritable, lorſque vous conſentirez à faire le mien. N'êtes-vous pas ici plus ſouveraine que les monarques ſur leurs trônes? Tout ce que vous voyez dépend de vous. Vous régnez abſolument ſur mon cœur, vous avez un ami tendre & ſincère, & vous ne pouvez en douter. Quel eſt l'homme, quelle eſt ſur-tout la femme, dans vos ſociétés, qui pût ſe glorifier de cet avantage?

« Faites d'ailleurs la comparaiſon des plaiſirs de notre ſolitude, avec ceux de ces ſociétés ſi louées chez les peuples civiliſés & corrompus; vous verrez combien notre iſle mérite de préférence dans votre eſtime. Ici la nature nous donne des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles; ailleurs les hommes s'en ſont fait d'imaginaires, d'embarraſſans, de difficiles à acquérir. Là, les paſſions les agitent, l'inconſtance les tourmente, & l'ennui les dévore. Ici, des goûts naturels nous font trouver de douces jouiſſances, & le travail nous dérobe à l'ennui.

» Je ne vous parle point des ridicules innombrables qui déparent ces ſociétés; mais combien de vices & de crimes le choc des paſſions y fait naître! N'y cherche-t-on pas ſans ceſſe à vous ſurprendre, à vous ſéduire? La politeſſe y tient lieu de ſentiment; on y remplace la vertu par l'hypocriſie, l'amitié par de

vaines oftentations; & l'amour même, ce feu facré de la nature, n'y eft plus qu'un commerce trompeur, prefque toujours honteux ou frivole ».

« Ces défordres, me répondit Eléonore, font inféparables de la fociété. Où il y a beaucoup d'hommes, on en voit toujours de faux & de perfides. Mais le mal eft-il fans mélange? N'y trouve-t-on pas des hommes vrais, honnêtes, bienfaifans?.... Oui, fans doute, repris-je, & il feroit trop malheureux qu'il n'y en eût point. Mais ils font rares, ils font cachés: le vice, au contraire, fe montre par-tout avec audace, & nous afflige par fon triomphe & par fon impunité. Souvent même, s'il ne réuffit pas à nous rendre fes complices, il ne parvient que trop aifément à faire de nous fes victimes. Ici, du moins, nous fommes à l'abri de fes exemples contagieux & de fes funeftes atteintes. Il ne peut rien contre nous. Ici, au fein même de la vertu, nous ferons notre bonheur mutuel. Le ciel même légitime notre union. Tout nous en fait un devoir; & qu'attendrions-nous à la former?

» J'ai fubi les épreuves auxquelles vous m'aviez foumis, & vous cherchez à les prolonger! Vous favez qu'après Dieu, nous fommes l'unique foutien l'un de l'autre. Que devien-

driez-vous dans cette solitude, si quelque événement imprévu alloit me faire périr? Que deviendrois-je moi-même, si quelque catastrophe venoit à vous enlever? Le malheureux qui survivroit, n'ayant sous les yeux aucun objet qui pût le consoler de cette perte, ne tarderoit guère à succomber. Cédez donc, chère Eléonore, à des motifs si pressans, cédez à mes tendres instances, qui n'ont que vous pour objet, & rendez à jamais cette isle fortunée, en assurant le bonheur de tous deux ».

Eléonore, embarrassée, ne savoit que me répondre. Sage, timide, & d'une délicatesse qui alloit jusqu'au scrupule, elle n'osoit prendre aucun parti. Elle craignoit d'y penser, & se défendoit d'acquiescer à une démarche devenue nécessaire, comme si sa conscience eût dû s'en alarmer. Si son père avoit vécu, & si nous avions été dans une société policée, elle m'eût donné sa main sans hésiter; mais ici, la privation de tous les secours que pouvoit lui faire désirer la religion, la tenoit en suspens. De là, ses combats intérieurs & son embarras, qu'elle ne pouvoit me cacher; de là, cette réponse peu consolante:

« Je sens tout le poids de vos raisons; je suis touchée de vos instances; mais je ne puis encore vous satisfaire. Le temps seul, en me

démontrant l'impossibilité de m'unir à vous d'une manière solemnelle, peut me déterminer à recevoir votre foi, & à m'engager à vous sans témoins. Ne vous affligez point de cette réponse, le temps d'épreuve finira. Si je n'écoutois que mon cœur, vous n'auriez pas à vous plaindre; mais la voix de mon devoir mérite la préférence; & j'aime mieux risquer de tout perdre & m'affliger moi-même, que de faire jamais rien que je puisse me reprocher ». Cette sévérité m'arracha des larmes. Eléonore en parut émue; mais elle ne changea pas de dessein.

Après cet entretien, nous quittâmes tristement ces collines, pour retourner à la chaloupe; mais nous n'y arrivâmes pas d'abord, ni même directement. Je désirois parcourir, en chassant, ce côté de l'isle, pour acquérir toujours plus de connoissance du pays, & pour faire une provision de gibier que je voulois emporter à la cabane. Eléonore m'accompagna quelque temps; ensuite, satisfaite de m'avoir vu tuer quelques pièces de gibier, & peut-être fatiguée de la course que nous avions faite depuis le matin, elle rentra dans la barque, où, tandis que je continuois à chasser, elle s'amusa à tendre les filets & à pêcher à la ligne.

Lorsque j'eus battu les vallons & les côteaux couverts de bois, dans une étendue assez con-

ſidérable, je revins à la chaloupe, chargé du produit de ma chaſſe. Je portois, avec un jeune chevreuil d'une eſpèce qui me parut moins grande que celle d'Europe, un petit animal qui reſſembloit au lapin, mais qui avoit le poil plus dur & plus ras, la queue fort longue, & les oreilles courtes & arrondies. Je l'avois tué ſur un arbre. Il ſe ſuſpendoit avec ſa queue à une branche pour en manger le fruit. Je portois auſſi pluſieurs oiſeaux que je ne connoiſſois pas, un, entre autres, de la figure du pluvier doré, mais plus gros, & d'un plumage magnifique, mélangé de bleu & de violet; enfin un de ces perroquets à queue rouge, qui me parurent communs dans ce canton de l'iſle.

Je trouvai qu'Eléonore avoit déjà fait une aſſez bonne pêche. Nous paſsâmes deux nuits près du rivage; & après avoir parcouru des deux côtés les collines & les plaines, nous redeſcendîmes la rivière, toujours pêchant ou chaſſant, & nous arrivâmes à la cabane, le quatrième jour au ſoir depuis notre départ, avec une proviſion copieuſe de poiſſon & de gibier de toute eſpèce.

CHAPITRE XI.

Tableau de la partie basse de l'Isle. Précis de ses diverses productions. L'Auteur boucane du gibier, sèche du poisson, & trouve du sel. Fanaison; réparation des édifices; secondes semailles; mauvaise saison; contestation entre l'Auteur & Eléonore.

LA tournée que nous venions de faire dans une partie de l'isle, me donna la plus haute idée de la valeur de nos possessions. Il seroit difficile de trouver dans le monde un pays plus charmant. L'aspect en est admirable. Il présente souvent des fontaines, des ruisseaux ou de petites rivières qui adoucissent par leur fraîcheur la grande chaleur du climat. Les arbres, qui ombragent les côteaux d'une perpétuelle verdure, sont chargés de fruits ou de fleurs. L'air y est sur-tout agréablement parfumé par la suave odeur d'une espèce de jasmin, & par beaucoup de rosiers de Chine. Tous ces objets flatteurs font sur les sens une douce impression. Ils retraçoient à notre esprit l'époque la plus brillante de la nature, & ce jardin délicieux

qui, séjour de nos premiers pères, fut le berceau du genre humain.

Ce que l'isle me parut contenir de plus remarquable en quadrupèdes, se réduit à un petit nombre d'espèces, la plupart du genre des chèvres; la gazelle, le chamois, le bouquetin. Je trouvai de plus une sorte de chat musqué, dont on pourroit, je crois, tirer un parfum semblable à la civette; un animal de la grandeur d'un chien, qui vit de fruits, & que je nommai *barbu*, à cause d'une touffe de poil qu'il a sous le menton; le petit lapin grimpant à longue queue, & plusieurs écureuils gris, parmi lesquels est une espèce singulière par sa grande légereté, qui les rend comme volans. Cette partie de l'isle n'a point d'animaux carnaciers, &, contre mon attente, je n'y vis pas de singes, qui sont si communs dans toutes les Indes.

L'espèce des oiseaux y est plus riche & plus variée. Tous ceux qui habitenr les bois, brillent des plus belles couleurs. Leur chant me parut moins agréable que celui des rossignols & des chardonnerets; mais, en revanche, la chair de plusieurs est exquise. Ils devenoient pour nous des mets très-délicats. J'en trouvai quelques-uns d'analogues à ceux de l'Europe; des poules

de couleur grise, piquetées comme la perdrix, qui diffèrent des nôtres par leurs corps ramassés & leurs pattes courtes, & des tourterelles de trois sortes, dont les premières sont grises & grosses comme des poulardes, les secondes plus petites, les troisièmes vertes & excellentes. Parmi les espèces les plus remarquables, je puis noter un oiseau de la grosseur d'une oie, qui se perche sur les grands arbres, près des lieux humides, difficile à prendre, & très-bon à manger. Ses plumes sont noires & roussâtres. Il a sur la tête une sorte de couronne rouge, de même matière que le bec, dont elle fait partie ; des perroquets blancs, & de jolies petites perruches de diverses couleurs ; un très-petit oiseau, qui n'a guère plus de volume qu'une guêpe, admirable par la beauté de ses couleurs mélangées de bleu, de fauve, & de rouge. Mais celui qui me parut mériter la préférence, est de la grosseur d'un faisan. Le plumage en est mélangé de rouge, de violet, de blanc, & de noir. Il a sur la tête une crête jaune, une barbe de plumes sous le cou, & la queue fort touffue. Les oiseaux aquatiques y étoient communs; & l'expérience nous apprit qu'en certaine saison ils devenoient une des meilleures ressources de notre cuisine. Eléonore

trouva le moyen d'en apprivoiser quelques-uns, qui augmentèrent bientôt les richesses de notre basse-cour.

La rivière nous offroit une infinité d'excellens poissons, tels que le saumon, l'alose, le cabliau, l'anguille : la mer nous donnoit un maquereau plus grand & plus blanc que celui qu'on pêche sur les côtes de France, & deux fois tous les ans une sorte de harengs dans la plus grande profusion. L'une & l'autre nous fournissoient des écrevisses & des cancres, des loutres & des tortues.

Je ne reconnus dans les bois aucun des arbres fruitiers des climats septentrionaux ; car je ne compte point l'oranger ni le citronnier, que j'y trouvai, & que l'Europe doit à l'Asie ; mais la nature avoit amplement dédommagé l'isle, en y faisant croître d'autres végétaux précieux, propres à cette partie du monde. Outre le cannellier, le muscadier, le giroflier & le poivre, on y voyoit une espèce de palmier (1) qui produit un fruit excellent, & dont le bois, l'écorce, les feuilles servent à mille usages ; le cotonnier, le calebassier, le café, le manguier, un arbre dont je tirai dans

(1) C'est sans doute le cocotier, l'arbre le plus utile que l'on connoisse. *Note de l'éditeur.*

la ſuite une ſorte de ſuif, un prunier avec des fruits à pepins, & de la canne de la groſſeur de la jambe (2). Pluſieurs autres arbres recommandables par leur grandeur & leur beauté, par leurs fleurs, leurs fruits, & les différentes gommes qui en découlent; l'indigo ſauvage, le cacao, le ſucre; enfin les bois & les écorces propres à diverſes teintures, & généralement tous les bois précieux des pays chauds, que l'on emploie aux meubles & à la menuiſerie, ſont ici en très-grande abondance.

La terre y nourrit des racines & des plantes bulbeuſes en aſſez grand nombre. J'appris à en connoître les qualités nutritives & les propriétés utiles, en les donnant à nos animaux domeſtiques, qui ne manquoient pas de refuſer celles qui pouvoient être dangereuſes. On n'y trouve point de reptiles venimeux, ce qui eſt un prodige dans les pays chauds, & les inſectes n'y ſont point trop incommodes. Il y a quelques abeilles ſauvages, qui font leur miel dans les fentes des rochers; d'autres ſuſpendent leurs ruches à des branches d'arbres, en forme de citrouille alongée, & des fourmis ailées y fabriquent ſur des branches une ſorte de laque.

---

(1) Vraiſemblablement le bambou.

Telle eſt la partie baſſe de l'Iſle ; tel eſt l'état ſuccinct de ſes productions naturelles, dont je fis à Eléonore un ample détail, pour lui donner une idée toujours plus avantageuſe de nos domaines, & pour étendre de plus en plus chez elle le goût de la propriété.

La vue des proviſions abondantes que nous avions tirées de notre voyage, devoit contribuer au même effet. Je les mis avec complaiſance ſous les yeux d'Elénore, qui, ayant travaillé ainſi que moi à les raſſembler, ſe fit un plaiſir d'en contempler la variété. « Voilà beaucoup de biens, me dit-elle ; mais nous avons pouſſé trop loin notre prévoyance. Nous ne pourrons conſommer qu'une partie de ces proviſions ; la chaleur du climat ne nous permettra point de conſerver le reſte ; il ſe corrompra bientôt. Avec plus de modération, nous n'euſſions rien perdu. Le ſuperflu eſt en pure perte. Que voulez vous faire, je vous prie, de tant de viandes & de poiſſons » ?

« Ne croyez pas, lui dis-je, perdre de ces vivres ce que nous ne pourrons manger dans quelques jours. Il eſt pluſieurs manières d'empêcher la corruption. Les calculs du beſoin & les eſſais de l'induſtrie en ont trouvé les moyens infaillibles. Ils ſont aujourd'hui connus chez

toutes les nations. Nous ſavons que les viandes ſalées, que celles ſéchées au vent ou à la fumée ſe gardent long-temps ſans ſe gâter; que ces moyens ſuffiſent pour conſerver le poiſſon. Qui nous empêche de les mettre en œuvre pour conſerver le nôtre? qui nous empêche d'enfumer ou de ſaler notre gibier? Si nous n'en connoiſſons pas les procédés, l'expérience nous les apprendra; c'eſt à ce guide sûr que nous devons le ſuccès de toutes nos entrepriſes. Ceſſez donc d'être inquiète ſur notre ſuperflu, qui va devenir, par nos précautions, une proviſion aſſurée pour l'avenir. Il eſt vrai que nos mets n'auront pas la même délicateſſe que dans leur fraîcheur; mais le travail & le beſoin rendent le goût moins difficile.

» Il ne nous manque qu'une choſe pour l'exécution de ce deſſein. Nous n'avons ici de ſel que le reſte de celui que j'ai tiré du vaiſſeau, & le ſel eſt pour nous une avance indiſpenſable. Je crois que nous en trouverons quelque part autour de l'iſle, & dans la ſuite je me charge d'en faire aſſez en peu de mois, pour en fournir très-long-temps une famille comme la nôtre: en attendant, allons à la recherche de celui que la nature nous a préparé, & ſervons-nous de ce préſent de ſa

main libérale, pour conserver notre poisson ».

Là-dessus nous quittâmes la cabane, & étant entrés dans la chaloupe, nous sortîmes de la baie pour côtoyer l'isle du côté de l'est, où je m'étois aperçu que le cordon de rochers qui l'entouroient avoit plus de base qu'ailleurs. Il régnoit au devant une sorte de ressif (1) qui en rendoit l'approche fort difficile lorsque la mer étoit agitée; mais, dans le calme, on en voyoit les pointes qui paroissoient çà & là au dessus de l'eau, & l'intervalle pouvoit laisser le passage libre à une barque légère. Nous naviguâmes doucement entre ces écueils avec toute la circonspection que la prudence pouvoit nous suggérer; & bientôt, suivant mon attente, nous trouvâmes, dans différens creux de rochers, de très-beau sel cristallisé. Nous le mîmes en morceau à coups de rame, & en ayant fait une suffisante provision, nous revînmes sans accident à la cabane, où nous déposâmes notre chargement.

J'élevai ensuite à la hâte une petite cahute d'environ cinq pieds de haut, que je fermai le mieux que je pus. Je la couvris de claies. J'y établis une sorte de gril de bois, sur le-

(1) Le ressif est une chaîne de rochers à fleur d'eau.

quel je mis la chair des bêtes que j'avois tuées, après l'avoir coupée par morceau & saupoudrée de sel ; puis ayant allumé du feu dessous, j'y fis brûler, à la manière des sauvages d'Amérique, les peaux & les os de ces bêtes ; ce qui donna à mes viandes une couleur vermeille & une odeur excellente, & les rendit en quelques semaines propres à être conservées cinq ou six mois.

Quant à mes poissons, j'en séchai une partie à la fumée, & j'encaquai l'autre dans des tonneaux vides, où je n'épargnai pas le sel pour leur préparation. Je n'y réussis pas néanmoins cette fois supérieurement ; mais j'eus souvent, depuis, occasion de répéter cette expérience, & je devins si habile dans l'art de saler & de sécher le poisson, que peu de pêcheurs de morues ou de harengs auroient pu me disputer la palme en ce genre.

O vous, censeurs oisifs qui habitez nos grandes villes ! si vous lisiez ces mémoires ; vous trouveriez peut-être que ce talent que je vante mérite fort peu d'estime ; vous plaisanteriez sur l'invention & les succès dont je m'applaudis ici. Mais si la providence vous avoit jetés dans une isle déserte, sans doute vous changeriez de langage, & le talent du

pêcheur

pêcheur habile vous paroîtroit bien préférable à tous les talens inutiles dont vous faites un si grand cas (1).

Il faut avouer néanmoins que l'importance de cet art ne s'offre pas également aux yeux de tout le monde, puisqu'Eléonore elle-même n'en sentoit pas tout le prix. Elle me dit le soir, dans une conversation que nous eûmes sur cette matière, qu'il eût été plus avantageux & sans doute plus agréable pour nous de ne prendre des animaux de l'isle qu'à proportion que nous en aurions besoin pour notre nourriture; que l'isle étoit comme un parc, & la rivière un vivier dont nous avions les habitans sous la main.

(1) Ceux qui, justes appréciateurs, honorent l'industrie d'un homme utile à d'autres hommes, rendent un grand service à la société. C'est ce qu'on peut prouver par l'exemple de la Hollande, qui doit sa liberté, ses richesses, sa prospérité aux encouragemens donnés à la pêche du hareng, & qui, dans cette vûe, eut le bon esprit d'élever une statue publique à ce patriote obscur, mais recommandable, qui, le premier, inventa l'art de saler & d'encaquer ce poisson, devenu pour ses peuples une mine d'or inépuisable (1).

[1] La pêche du hareng ne donna pas seulement un excellent comestible aux Hollandois, mais un commerce dont la nature avoit fait, pour ainsi dire, toutes les avances, & sur-tout un nombre infini de bons matelots, qui ont élevé la Hollande au rang des pays les plus opulens. *Note de l'éditeur.*

« Il eſt vrai, lui répondis-je, qu'ils ſont enfermés dans cette enceinte; mais nous la trouverons bien vaſte, s'il faut la parcourir chaque fois que nous aurons beſoin de la chair des animaux. Quand ils ſeroient encore plus nombreux, il faudroit toujours un temps conſidérable pour s'en emparer, & le temps doit être pour nous d'un grand prix, puiſqu'il nous reſte tant de choſes à faire. La ſaiſon d'ailleurs n'eſt pas toujours commode, ni la chaſſe toujours heureuſe : auſſi les peuples chaſſeurs ne vivent-ils que précairement; mais ils avancent vers le bonheur, lorſque de la vie errante ils paſſent à la vie paſtorale, & ſur-tout l'orſqu'à l'aide de celle-ci, ils multiplient les fruits de la terre en s'adonnant à l'agriculture.

« Les proviſions que nous avons faites, en aſſurant notre ſubſiſtance, nous donnent la liberté de diſpoſer de nous tout le temps qu'elles dureront : c'eſt une avance pour les travaux que nous voudrons entreprendre juſqu'à cette époque. Or les avances ſont néceſſaires à toute entrepriſe, & particulièrement à celle de forcer la terre à produire tous les ans.

« L'agriculture ſeule peut fournir abondamment à tous les beſoins de la vie; elle ſeule

rend la ſociété durable & proſpère; mais elle ne donne ſes fruits qu'en raiſon des travaux. Ceux du cultivateur ſont de longue durée : il faut de la conſtance ; mais il faut des ſubſiſtances pour travailler & pour s'occuper de la culture depuis le défrichement juſqu'à la moiſſon. Combien de gens, dans notre Europe, s'imaginent qu'il ne faut que des bras pour ſemer & recueillir, & qui ne font pas attention qu'il faut avoir dîné, pour ſolliciter la terre à produire ! Les proviſions que nous avons tirées du vaiſſeau, nos animaux, nos outils, nos chairs ſalées ſont nos avances pour nos moiſſons à venir ; mais ſi quelque malheur me privoit tout d'un coup de ces avances, je ſerois forcé, pour vivre, de donner à la recherche des ſubſiſtances ce qu'aujourd'hui je peux donner au travail.

» La diminution des avances diminue le produit ; & voilà pourquoi, dans les ſociétés mal dirigées, les gouvernemens qui diminuent ces avances ruinent la ſociété.

« Pardonnez, chère compagne, cette petite digreſſion ; elle n'eſt point au deſſus de la juſteſſe & de la ſagacité de votre eſprit. Obligés de tenir ici conſeil ſur nos travaux, &, s'il plaît un jour au ciel & à vous, ſur ceux d'une poſtérité dont le bonheur ſera notre principal

devoir & notre plus douce félicité, nous ne pouvons nous faire des principes trop ſolides & trop bien fondés ſur la nature des choſes. On ne réuſſit à rien ſans y avoir penſé d'avance, & le bonheur d'éclairer ſa raiſon en communiquant toutes ſes réflexions à l'objet qu'on chérit & qu'on eſtime, n'eſt pas un des moindres plaiſirs de l'amour honnête ».

« Je vous rends graces, mon ami, me dit Eléonore, & des choſes importantes que vous venez de me dire, & de ce que vous m'apelez au conſeil, lors même que c'eſt vous qui me donnez des inſtructions. Les vôtres me ſeront toujours chères, & je vous promets toute mon attention lorſque vous jugerez à propos de les développer davantage. Elles tiennent à des choſes d'une ſi grande utilité, ou, pour mieux dire, qui ſont ſi indiſpenſables dans la circonſtance où nous ſommes, & nous avons un ſi grand beſoin d'étudier l'hiſtoire de la nature, de connoître tout ce qui peut adoucir notre état & ſervir de baſe au bonheur de l'humanité, que vous trouverez toujours votre compagne auſſi diſpoſée à profiter de vos lumières, que touchée des ſervices que vous lui avez rendus ».

Eléonore rougit en prononçant ces mots: je rougis auſſi, & ne pus m'empêcher de mettre

un genou en terre & de baiser sa main, qu'elle ne retira que foiblement. Nous gardâmes tous deux le silence, & ainsi se termina cet entretien, que des lecteurs frivoles pourroient trouver singulier dans notre situation, entre deux personnes de notre âge.

D'après ce que j'avois lu & ce que j'avois ouï dire de la température des climats de l'Inde dans la latitude où nous étions, je savois qu'elle étoit contraire à celle de l'Europe; en sorte que quand celle-ci avoit l'hiver, cette partie de l'Inde jouissoit de la plus belle saison & du temps le plus chaud; & lorsque l'été régnoit sur la première, l'autre étoit inondée de grandes pluies, qui tiennent lieu d'hiver aux terres voisines du tropique. Je voyois en conséquence que nous approchions de la saison pluvieuse, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour faire tous les travaux que la prévoyance exigeoit de nous jusques-là.

Le peu de succès de mes blés avortés par le grand chaud, m'avertissoit de ne confier mes semences à la terre que peu de jours avant les pluies; il me restoit à semer une partie de mon champ. Je préparai tout pour cela, de manière que je n'eusse plus qu'à jeter le grain & à le couvrir avec une herse que j'avois

fabriquée à cet effet. Un jour ou deux devoient suffire pour remplir cette tâche ; mais d'autres objets, quoique moins importans, demandoient un temps plus long. Il falloit ramasser la pâture nécessaire pour nos bêtes durant la mauvaise saison, & j'avois à réparer les toîts & les cloisons de nos bâtimens, pour les garantir d'une humidité longue & fâcheuse. Eléonore devoit à la vérité partager ces travaux ; mais, avant de les entreprendre, j'avois des préparatifs à faire, qui ne regardoient que moi seul.

Il me manquoit un instrument propre à couper les foins, & un autre bon pour scier les blés, en sorte que je m'étois vu contraint d'arracher la paille de ma chétive récolte, & que j'étois embarrassé pour faucher nos prairies ; mais, après y avoir pensé, après avoir bien examiné ce que je pouvois faire à cet égard, je tirai de notre arsenal une longue rapière & un large sabre, & j'entrepris d'en fabriquer une faucille pour les gerbes, & une faulx pour le foin (1). Je mis aussi-tôt la main

---

(1) Je faisois le contraire de ce qui est exprimé dans ce vers de Virgile :

Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.

« On fait un glaive de la faulx recourbée ».

à l'œuvre, & les faisant passer à la forge, j'arrondis l'épée en demi-cercle; j'en amincis l'intérieur avec la lime, & je le dentai avec le ciseau. Pour le sabre, j'en inclinai le bout, & j'en réduisis assez bien la lame aux dimensions convenables; mais le talon ou la partie par où il faut l'emmancher exerça long-temps ma patience. Je dois avouer ici que, quoi que je fisse pour le rendre conforme à l'idée que je m'en étois faite, je ne fus jamais satisfait de mon travail. Malgré cela pourtant, j'assujettis assez bien la faulx au bout d'un long manche, pour pouvoir m'en servir, & m'étant muni d'une partie de meule de Taillandier pour l'affiler, je parvins à faucher le foin que je voulois serrer. Je le fannai avec le secours d'Eléonore; je le voiturai avec nos animaux jusqu'auprès des étables, & l'ayant mis en grosses meules, je le couvris de jonc, pour le garantir de la pluie & le conserver long-temps.

La récolte des foins me prit six jours, après quoi je commençai la réparation de nos édifices. Je couvris leurs toîts légers d'un second toît de joncs & de feuilles de palmier, qui les rendirent impénétrables à l'eau. Les cloisons

---

Ainsi, je rétablissoit l'ordre, en faisant servir à la terre le fer que les hommes avoient forgé pour se détruire.

furent doublées d'une couche de terre graſſe, gâchée avec du foin. Le ſol de la cabane fut élevé & couvert de planches, & dans chaque chambre j'ouvris une fenêtre, que je garnis de carreaux de vître. Enfin je conſtruiſis un fourneau portatif, pour nous ſervir de cuiſine dans l'intérieur, lorſque les grandes pluies ne nous permettroient pas de ſortir.

Il me reſtoit encore à faire une opération qui me tenoit à cœur; c'étoit de creuſer une cave ou plutôt une grotte, pour y dépoſer plus ſûrement une partie de nos effets, & ſurtout cette quantité de poudre à canon que nous avions tranſportée du vaiſſeau. Je ne la voyois pas ſi près de nous ſans inquiétude. Le feu du ciel, durant quelque orage, tombant ſur nos bâtimens, & quelque choſe de plus commun, & non moins à craindre, un incendie produit par une étincelle que l'air ou le vent porteroit ſur des matières combuſtibles dans la cabane ou dans les étables, pouvoit enflammer le magaſin, embraſer tout d'un coup la poudre, &, dans la commotion violente, occaſionnée par ſon exploſion, renverſer & détruire tout ce qui ſeroit aux environs à une aſſez grande diſtance.

Cette idée, dont j'avois frémi plus d'une fois par rapport à Eléonore, m'avoit fait exa-

miner attentivement tout le voisinage de la cabane, pour découvrir dans un juste éloignement un lieu propre à mon dessein; & j'avois déjà trouvé à mi-chemin de mon observatoire, & presque à la base d'une grande colline, un lieu tel que je pouvois le désirer. La nature en avoit fait presque tous les frais: c'étoit une grotte ébauchée, dont les parois, d'un rocher très-dur à droite & à gauche, étoient séparées par une couche ou veine de tuf perpendiculaire, d'environ vingt pieds d'épaisseur & de douze d'élévation au dessus du sol. Cette mine de tuf pouvoit être coupée avec le ciseau, ou même creusée avec la pioche; mais ce qui restoit à en détacher pour donner au souterrain la capacité convenable, & le déblai qu'il falloit enlever, pouvant consumer un temps que je devois à des choses plus pressées, je résolus d'attendre la saison des pluies pour creuser la grotte, parce que, libre des travaux extérieurs, je pourrois alors m'en occuper à l'aise & travailler à couvert.

Enfin le temps prévu s'annonça; le vent changea, le ciel se couvrit. Un bruit sourd, qui venoit de l'ouest, se fit entendre (1), &

(1) Ce bruit qu'on entend de loin, quelquefois plus de vingt-quatre heures avant l'orage, est produit par

fut le précurseur du tonnerre, de l'orage, & de la pluie. Elle tomba d'abord assez vivement, puis avec plus d'impétuosité, enfin, à courts intervalles, par grains & par fortes ondées; & c'est ainsi que se passa toute la mauvaise saison.

Mais je n'avois pas attendu la pluie pour semer le reste de mes blés. Dès que j'avois vu le ciel couvert de nuages, je m'étois empressé de faire mes semailles & de herser mon champ.

Après cette opération essentielle, je rentrai, comme un autre Noé, dans l'intérieur de mon arche, pour me mettrer à l'abri de l'inondation. Cependant je ne m'y tins pas si exactement renfermé, que, muni d'une redingote & d'un parapluie, je n'en sortisse quelquefois pour aller à la découverte, & plus souvent avec Eléonore, pour continuer l'excavation de la grotte; mais les travaux champêtres & extérieurs cessèrent entièrement.

Dès lors je ne quittai plus ou presque plus ma compagne; notre société devint plus in-

---

le mouvement de la mer, que le vent d'ouest émeut profondément, & dont il soulève les flots. Ce n'est d'abord qu'un léger murmure; mais, à mesure qu'il approche, il croît, il augmente, jusqu'à faire penser que c'est le tonnerre. Ce bruit annonce toujours la pluie, qui ne tombe guère qu'une fois l'an, mais qui dure environ deux mois.

time, notre confiance plus étendue. Les sentimens de tendresse & d'admiration que j'avois pour elle, & que je croyois au plus haut point, prirent un accroissement prodigieux, & je m'aperçus enfin que je faisois des progrès sensibles dans son estime & dans sa tendresse. Elle me parloit avec plus de complaisance, elle me regardoit avec plus de bonté. L'intérêt qu'elle prenoit à moi devenoit plus remarquable; & chaque fois qu'après l'avoir quittée pour une heure ou deux, je revenois auprès d'elle, l'aimable rougeur qui coloroit son visage, & le trouble de ses yeux exprimoient assez tout le plaisir qu'elle avoit de me voir.

J'étois aimé d'Eléonore, je n'en pouvois douter; mais j'aspirois à l'être toujours davantage. C'est le caractère du véritable amour, de croître sans cesse. Ceux qui ont vu leur attachement s'affoiblir, n'aimoient pas. Je brûlois de voir Eléonore consentir enfin à notre union, & se résoudre à en presser le moment. Je faisois tout ce qui étoit en moi pour la fléchir. Je m'étudiois sans cesse à prévenir ses goûts, j'adoptois sa façon de penser, je redoublois de soins pour lui plaire.

Dans les momens de loisir que nous laissoient le travail de la grotte & le soin du ménage, j'inventois des récréations propres à l'amuser

& à entretenir sa sensibilité. Tantôt je dessinois quelque objet intéressant sous les yeux d'Eléonore, qui, plus habile que moi & toujours complaisante, ne refusoit pas de me diriger, & s'en faisoit même un plaisir. Tantôt je réveillois son goût pour la musique, je jouois quelques morceaux choisis sur le violon ou sur le hautbois. Nous faisions de petits concerts, où j'accompagnois de quelqu'un de ces instrumens sa voix sonore & flexible. Quelquefois c'étoit le trictrac ou les échecs qui nous servoient de passe-temps; mais, pour l'ordinaire, nous trouvions notre amusement dans quelque lecture utile ou agréable que suivoient nos observations. Eléonore y faisoit toujours paroître la bonté de son caractère & la délicatesse de son esprit. Nous étendions quelquefois nos réflexions à toutes sortes d'objets. Nos conversations rouloient sur l'histoire, sur les arts, sur les vertus les plus utiles à la société, & sur les vices & les défauts qu'on y doit le plus éviter.

Un soir que nous nous entretenions de ces principes de la morale, Eléonore me dit que la vertu qui lui paroissoit la plus sublime, étoit ce sentiment d'amour pour nos semblables, qui, nous intéressant à leurs besoins & à leurs infortunes, nous porte à nous

oublier nous-mêmes pour voler à leur ſecours. La froide juſtice ne donne rien du ſien, & la générosité qui ne part pas du cœur, n'eſt que vanité ridicule; mais la ſenſibilité généreuſe, la vraie bienfaiſance nous approche de la divinité & mérite tous nos hommages. « Je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle, que l'impoſſibilité de l'exercer dans notre iſle m'en rend la ſolitude déſagréable & le ſéjour fâcheux. Ce n'eſt que dans la ſociété qu'on peut déployer cette bonté expanſive qui nous donne un ſi doux empire ſur autrui, & nous rend ſi contens de nous-mêmes ».

Cette réflexion touchante & ſublime, qui peignoit ſi bien l'ame d'Eléonore, me fournit une occaſion favorable que je ne laiſſai point échapper. « Eh quoi! ma chère compagne, dis-je à Eléonore, ne pouvez-vous donc, ſans ſortir de cette iſle, exercer votre bienfaiſance, & donner un aliment convenable aux doux ſentimens de votre cœur? A quoi bon étendre au loin, par l'imagination toute ſeule, votre ſenſibilité, lorſqu'elle peut agir & ſe déployer tout entière ſur un ami qui eſt ſi près de vous? Que dis-je? ſur tant d'êtres qui vous devront la vie & le bonheur? Cet ami ſi tendre, que vous honorez de votre eſtime, diſons mieux, que

vous aimez, souffrira-t-il toujours de vos longs délais & de vos rigueurs?

» Ah, trop chère Eléonore! continuai-je en tombant à ses genoux & en saisissant une de ses mains que j'arrosai de mes larmes, j'ai renrenfermé jusqu'ici dans mon cœur toute la violence des sentimens qui l'agitent. Je me suis soumis à la loi si dure que vous m'avez imposée : mais ignorez-vous tout ce que ces délais coutent à ma tendresse?

» Hélas! si vous m'aimiez, pourriez-vous n'être pas touchée de mes pleurs? & prendriez-vous plaisir à les faire couler? Ne sentiriez-vous pas au contraire la nécessité de notre union pour notre félicité commune? Non, cruelle! non, vous ne m'aimez pas ».....

« Que vous êtes injuste de m'accuser d'ingratitude! me dit Eléonore en m'interrompant & en me faisant relever; & que vous êtes peu raisonnable de vous affliger de la sorte! N'avez-vous pas assez de preuves de mon attachement pour vous, & mes sentimens ne vous sont-ils pas assez connus par mon propre aveu? Après la promesse que je vous ai faite d'être à vous pour la vie, le délai que j'ai pris doit-il vous désoler; & le terme est-il si éloigné, qu'il ne vous laisse qu'une foible espérance? Je n'ai point

fait parler ma volonté, je n'ai rien exigé que d'après les avis de ma conſcience. Ce ſont des ſcrupules, ſi vous voulez; mais ces ſcrupules ſont reſpectables: ils vous ont paru tels; vous vous êtes ſoumis: pourquoi donc me blâmer aujourd'hui? pourquoi cet emportement & ces plaintes qui me déchirent l'ame? Si quelqu'un de nous avoit à ſe plaindre, je ne crois pas que ce fût vous ».

« Oh, qu'il vous eſt facile d'être raiſonnable, repris-je, quand vos ſentimens ſont ſi modérés! Les miens ſont trop vrais, trop ardens, pour être ſuſceptibles de tant de réſerve. Et quelle force aurois-je pour les réprimer, lorſqu'à mes yeux tout les juſtifie? Dans la ſituation critique où nous ſommes, non ſeulement la raiſon & la conſcience ne peuvent les condamner; elles les approuvent, elles les autoriſent, j'oſe le dire; elles nous font un devoir de notre union. Ici, où la ſociété eſt réduite à nous deux, où le conſentement des parties peut ſeul conſtituer l'eſſence du lien ſacré qui doit nous attacher inviolablement l'un à l'autre, ne ſommes-nous pas dans le cas de nos premiers parens? Celui qui les aſſembla & qui répandit ſur eux ſes bénédictions proſpères, nous a fait une loi de nous

unir, en nous jetant ſeuls dans cette iſle; c'eſt lui qui nous bénira ».

« Votre raiſonnement ſeroit juſte, répliqua-t-elle, ſi nous avions perdu tout eſpoir de ſortir de notre iſle; mais ſi nul vaiſſeau n'eſt venu dans ces parages depuis que nous ſommes ici, s'enſuit-il qu'il n'en viendra point ? Je ſais que je ne dois pas étendre cette poſſibilité au delà des bornes de la vraiſemblance; que ſi le commerce ou le haſard n'en amènent pas dans le cours d'une année, par exemple, il n'eſt guère croyable qu'il en vienne jamais: auſſi ne porté-je pas plus loin le terme que je vous ai demandé, qui doit être en même temps celui du deuil de mon père ».

« Une année! m'écriai-je: ah! c'eſt donc ma mort que vous demandez. Pourrai-je bien, ſans mourir, ſouffrir un ſi long terme? & pouvez-vous l'exiger avec tant de rigueur, vous, que la providence appelle d'une manière ſi ſenſible à être la mère d'un peuple nouveau, dont elle veut nous rendre les inſtituteurs & les modèles; vous, qu'elle a deſtinée à répandre ſur cette terre la joie & la proſpérité, & qui, au lieu de vous prêter à ſes vûes bienfaiſantes, ne cherchez qu'à en retarder l'effet, qu'à empêcher qu'elles ne s'accompliſſent, puiſque

puisque je languis, je me consume dans une si longue attente, & que sous vos yeux je sèche & je péris de douleur ».

« Vous me faites pitié, reprit Eléonore ; je dis plus, vous m'affligez sensiblement. La passion vous transporte au point que vous ne voyez plus le vrai des choses. Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pourrez pourtant vous convaincre que les conditions que je vous impose ne sont pas si cruelles. Vous vous récriez sur le délai d'une année ; mais pensez qu'il s'en est écoulé plus de la moitié : est-ce trop exiger que de vous en demander le reste ? & l'honnêteté, comme la reconnoissance, ne prescrit-elle pas d'attendre la fin du deuil d'un père pour qui vous montriez vous-même tant de vénération » ?

Mon amour impatient se soulevoit contre ces motifs qu'il trouvoit si foibles. Pourquoi ce deuil extérieur dans un désert ? & que faisoit cette privation à la mémoire de son père, qui, vivant & témoin de notre situation, se fût hâté lui-même de nous unir ? J'insistai donc avec encore plus de feu auprès d'Eléonore ; j'allai jusqu'à me plaindre de son injustice avec une sorte d'aigreur & d'emportement ; mais mon obstination véhémente eut un succès contraire à mon espoir. Elle déplut à Eléonore,

& lui causa tant de chagrin, qu'elle ne put s'empêcher de m'en faire de vifs reproches. Elle m'accusa de manquer d'égards pour la mémoire de M. d'Aliban & pour elle-même; & le changement de son visage, l'émotion de sa voix, & ses pleurs qui coulèrent en abondance, ne témoignèrent que trop combien elle étoit sensible à la peine que je lui avois causée.



CHAPITRE XII.

Regrets du Chevalier. Maladie d'Eléonore.

C'est ici qu'on peut connoître quelle passion est l'amour, & quelles formes il prend suivant les circonstances & les caractères. Les refus constans d'Eléonore m'avoient offensé. Le peu de cas qu'elle sembloit faire de mes prières & de mes larmes, me paroissoit une insulte. Le dépit & la colère s'étoient emparés de mon cœur. Je n'écoutois plus la raison, j'étois hors de moi. Eléonore m'a dit depuis, qu'ayant jeté les yeux sur moi dans ce moment, elle avoit tremblé; que mes regards étinceloient; que ma physionomie lui parut terrible, & que c'étoit sur-tout ce qui l'avoit si fort émue. Mais à peine ses pleurs commencèrent à couler, qu'il se fit un changement subit dans mon ame. Le lion rugissant devint un agneau. Je passai de l'emportement de la révolte à la soumission la plus tendre, & du désir de braver ce que j'aimois, au regret le plus amer de l'avoir offensé.

Je me jetai à ses pieds, en la conjurant de pardonner ces transports fougueux à la violence

de mon amour. Je lui demandai grace avec les plus vives inſtances, & je l'aſſurai que, quoi qu'il pût arriver, je ne me mettrois plus en danger de lui déplaire; que je préférerois la mort même au malheur de lui déſobéir & de l'affliger (1).

Enfin je mis en œuvre toutes les reſſources de l'eſprit & toute l'effuſion du cœur pour l'appaiſer. Mais Eléonore, infiniment ſenſible, reſtoit inconſolable. Elle demeuroit aſſiſe, la tête penchée, tenant d'une main un mouchoir ſur ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre négligemment. Elle ne répondoit point. Ses ſanglots ſeuls ſe faiſoient entendre, tandis que ſes larmes ne ceſſoient de couler.

Cette douleur ſi vive que je lui cauſois, rejailliſſoit toute ſur moi. J'étois attendri de ſes pleurs, j'étois pénétré de ſon chagrin; & ſon ſilence me devenoit inſupportable, parce qu'il m'annonçoit ſon reſſentiment. Auſſi ce

---

(1) Aſſurément nos jeunes gens, bien corrompus, bien indécens, & bien dédaigneux, ne manqueront pas de trouver très-ridicules ces ſentimens qui contraſtent ſi fort avec leurs mœurs; mais ces ſentimens n'en ſont pas moins dans la nature, quoiqu'ils affectent de les méconnoître. J'en appelle à tous ceux qui ont aimé véritablement, & qui ſavent encore ce que c'eſt que ſentiment & honnêteté. *Note de l'éditeur.*

n'eſt pas aſſez de dire que ſes larmes excitoient les miennes; elles couloient juſques ſur mon cœur, elles l'abreuvoient d'amertume.

Cependant Eléonore ne s'appercevoit pas de ma ſituation; elle étoit tout entière abſorbée dans ſa douleur. Mais quand le premier moment en fut paſſé, & qu'ayant levé la tête, elle vit l'abattement inexprimable où j'étois, elle ne put s'empêcher d'en avoir pitié, & de me dire, d'un air tendre: « Pourquoi vous mettre dans le cas de nous affliger de la ſorte? Voyez la peine que nous cauſe votre emportement? C'eſt ainſi que les paſſions nous mènent, quand nous n'en ſommes plus les maîtres. La vôtre vous rendoit furieux, ſi vous l'euſſiez écoutée plus long-temps.

« Ah, Monſieur le Chevalier, que vous m'avez affligée, ſur-tout en altérant l'idée que je m'étois faite de vous! Mais n'en parlons pas davantage, ajouta-t-elle, votre prompt repentir & vos larmes ont aſſez expié l'erreur d'un moment. Je ſerois inexcuſable d'en garder le ſouvenir, quoique l'émotion qu'elle m'a cauſée puiſſe me devenir funeſte ».

Je ne compris pas d'abord le ſens de ces derniers mots; mais Eléonore m'ayant tendu la main en ſigne de réconciliation, lorſque je la pris avec les miennes pour la couvrir de

baifers & de larmes, je la fentis brûlante. J'examinai Eléonore ; elle me parut agitée, & je lui trouvai le vifage enflammé. Je lui tâtai le pouls ; elle avoit déjà de la fièvre. Je ne puis exprimer quel fut alors mon faififfement, & la douleur que je fentis des fuites de mon imprudence. Mais l'état de mon ame fe faifoit fans doute affez remarquer à l'extérieur, puifqu'Eléonore crut devoir me dire de ne point tant m'attrifter de fa fituation, que je n'en étois pas la première caufe ; qu'à fa vérité l'émotion & la peine que lui avoit données notre vive conteftation, avoient déterminé le moment de la fièvre ; mais qu'elle en fentoit les avant-coureurs depuis plufieurs jours, & qu'un mal-aife continu fembloit la lui annoncer. Elle n'avoit pas voulu m'en parler, de peur de m'inquiéter ; mais elle fe croyoit maintenant obligée de me le dire, pour adoucir mon affliction.

Cet aveu néanmoins n'étoit guère propre à la modérer ; car il ajoutoit à l'amerture de mes regrets, des alarmes bien défolantes. Je jetois des regards inquiets fur l'avenir, & je tremblois de ce qui pouvoit arriver. Eléonore malade, ô ciel ! que pouvois-je faire pour elle, & que devenir moi-même ? Par-tout ailleurs cet événement eût porté le trouble dans mon ame ;

qu'étoit-ce dans ce désert, où tous les secours nous manquoient, où je n'avois d'autre ressource, pour la soigner & pour la servir, que le zèle de mon amour, & les foibles lumières d'une étude très-imparfaite? Toutes ces réflexions se présentoient à la fois à mon esprit, toutes m'épouvantoient; mais, quelque vive impression qu'elles fissent sur mon cœur, j'évitai soigneusement d'en rien faire paroître. J'avois eu le temps de sentir combien il étoit dangereux pour Eléonore de me montrer effrayé: je cachai donc, autant que je pus, le trouble & le chagrin où j'étois, pour ne pas ajouter, par cette vue, au mal qu'elle éprouvoit. J'eus même assez de force pour lui dérober ce juste sujet de crainte, & pour rejeter l'excès de ma tristesse sur ce qui venoit de se passer entre nous.

Afin d'éloigner encore plus de son esprit l'idée du danger que je redoutois, je crus devoir lui dire qu'elle s'alarmoit mal à propos. « Votre incommodité, continuai-je, n'est que l'effet trop visible de mon imprudente vivacité; mais le calme des sens, je l'espère, suivra dans peu celui du cœur, & le repos de la nuit rétablira votre santé. Au surplus, n'est-ce pas de votre part un excès de prudence, que de prévoir les maux de si loin?

Cette prévoyance des événemens fâcheux auxquels on ne peut remédier, ne les rend que plus redoutables, en les faisant sentir d'avance ». Vains raisonnemens ! les pressentimens de mon cœur ne justifioient guère cette fermeté dont je me parois.

Eléonore elle-même n'étoit pas rassurée par ce discours. Elle sentoit que son mal augmentoit. Elle auroit voulu me cacher tout ce que son état avoit d'alarmant; mais elle ne le pouvoit déjà plus. Le sang bouillonnoit dans ses veines; ses yeux humides paroissoient très-brillans; ses joues devenoient couleur de pourpre; ses lèvres palpitoient, & sa respiration étoit haute & pressée. Je n'apercevois que trop tous ces symptômes effrayans; mais je n'en osois rien dire, de peur d'ajouter à son mal. De son côté, Eléonore, qui les éprouvoit, ne m'en parloit pas, pour éviter de m'affliger: ainsi, comme de concert & par attention l'un pour l'autre, nous avions l'air de ne pas les remarquer, & nous n'en disions rien, quoique nous en connussions également le danger, & qu'il nous inspirât bien des craintes.

Cependant, pour me dérober autant qu'elle pouvoit sa situation pénible, & pour ménager ma sensibilité, Eléonore m'annonça qu'elle

alloit se coucher. En conséquence elle se leva de son siége pour se retirer; mais quoiqu'elle affectât d'avoir la démarche & les mouvemens aussi libres qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle fît la meilleure contenance qu'elle pût, elle n'entra dans sa chambre qu'en chancelant. Je la suivis, pour l'aider à se soutenir. Je l'accompagnai jusqu'à son lit, où elle se mit, après que je fus revenu dans ma chambre. Je rentrai dans la sienne lorsqu'elle se fut couchée, pour lui faire entendre que, quoique nous dussions croire que son incommodité n'auroit pas de suite, il ne falloit pourtant rien négliger de ce qui pourroit contribuer à son rétablissement ». L'ardeur de la fièvre, lui dis-je, ne manquera pas de vous donner une grande soif, & vraisemblablement la sueur vous mettra dans la nécessité de changer de linge; il est donc indispensable que je demeure auprès de vous, pour veiller à vos besoins & pour vous soigner, prêt à me retirer lorsque vous le jugerez à propos. Mais Eléonore ne vouloit pas y consentir. Elle ne se rendit qu'après les plus grandes instances, & lorsqu'elle s'aperçut de la peine extrême qu'elle me feroit en persistant dans ses refus.

Assuré de son consentement, je ressortis pour faire une boisson rafraîchissante, & pour pré-

parer le linge qu'il lui faudroit la nuit. Je fis de la limonade avec un peu de sucre & quelques citrons que j'avois recueillis en assez grande quantité dans notre dernière tournée. En attendant que cette liqueur fût reposée, je crus devoir lui donner à boire de l'eau fraîche versée sur du sirop de limon. Je savois qu'un bouillon substantiel, sur-tout dans un climat aussi chaud, lui seroit nuisible. Je n'osois cependant la laisser entièrement sevrée de sucs un peu nourrissans. Je pris un milieu, en tuant un poulet que je fis bouillir dans une assez grande quantité d'eau, pour entremêler cette boisson avec la limonade.

Il est aisé de concevoir quel étoit dans ce moment le trouble de mon esprit & l'anxiété de mon cœur. Je voyois que cet accident auroit des suites fâcheuses; mais je ne pouvois prévoir l'événement. Il falloit me borner, avant tout, à observer les signes indicatifs & tous les accidens de la maladie, pour chercher ensuite dans ma foible théorie & dans mes livres de médecine, le traitement nécessaire pour sa guérison, & les remèdes simples qu'il m'étoit possible d'employer dans la situation où je me trouvois; car pour les autres remèdes, mon peu de savoir sur cette matière me défendoit d'en faire usage.

Je résolus donc de ne rien entreprendre indiscrètement ni avec précipitation dans une affaire aussi délicate ; & néanmoins, en attendant que la nature voulût me montrer plus clairement ce que je devois croire de l'état d'Eléonore, & ce que je pouvois faire en conséquence, je pensai devoir suivre la simple raison, qui me disoit, que dans un pays voisin du tropique, & pour appaiser l'ardeur d'une fièvre brûlante, le moyen le plus propre étoit de donner au malade beaucoup de rafraîchissans. Ainsi, j'adoptai cette méthode. Je portai le sirop & la limonade auprès du lit d'Eléonore, pour lui donner à boire autant & aussi souvent que sa soif ardente pourroit le demander, & je la satisfis pleinement à cet égard.

Elle eut la fièvre toute la nuit, avec une douleur de tête violente; mais, vers le point du jour, la fièvre s'affoiblit, la douleur s'appaisa, & son visage commença à se mouiller de sueur. Quand elle eut besoin de changer de linge, elle me fit sortir de sa chambre, & elle usa de cette précaution tout le temps de sa maladie. Je n'ignorois pas sa délicatesse, & je n'avois d'autre désir que celui de la ménager. Bientôt elle fut plus calme, & la fièvre étant tombée, je crus pouvoir lui faire prendre cette fois un bouillon un peu plus nourrissant que

celui de poulet, & l'évenement montra que j'avois tort. Après avoir pris ce bouillon, elle rompit le silence, qu'elle avoit gardé durant l'accès, pour me remercier de mes attentions & de toutes les peines que j'avois près d'elle.

« Et pourquoi, je vous prie; me faire des remercîmens? Chère Eléonore, en vous servant je travaille pour moi-même; & n'êtes-vous pas pour moi plus que moi-même? Mais je laisse toutes ces choses, pour me féliciter avec vous de l'heureuse fin de votre mal. Vous voilà tranquille & sans fièvre. J'avois déjà bien prévu que le repos & la nuit feroient évanouir les symptômes qui commençoient à nous alarmer ».

« Il ne faut pas encore nous féliciter, me répondit Eléonore, nous ne sommes pas hors de danger. Je ne me trouve pas dans mon état ordinaire. Je me sens tout abattue, & j'ai tous les membres douloureux. Le bouillon que j'ai pris m'a semblé du goût le plus désagréable. Je ne sais, mais j'ai comme un pressentiment de quelque chose de plus fâcheux, & je crains plus pour vous que pour moi, que l'accès que je viens d'essuyer ne soit le prélude d'une grande maladie. Je ne vous parlerois pas ainsi, continua-t-elle, si je pouvois me persuader qu'il n'eût pas de suites affligeantes; mais je crois

devoir vous prévenir du danger, afin que vous puissiez d'avance vous armer de résolution. Sous cet air de sécurité, dont vous ne faites parade que pour me rassurer, je vois toutes vos peines & vos alarmes. Votre découragement nous perdroit tous deux; car je sens que j'aurai besoin d'un secours qu'un homme qui céderoit au chagrin ne seroit pas en état de me donner ».

J'essayai de la distraire de ces idées sinistres, par des réflexions aussi simples que naturelles. « Rien, lui dis-je, n'étoit moins assuré que ces sortes de pressentimens; & la religion, d'accord avec la philosophie, nous défendoit d'y ajouter foi. Au reste, si la providence nous réservoit à ce malheur, je m'efforcerois alors de me faire une raison, en me souvenant que je me devois tout entier à son service. Mais, jusques-là, je ne voyois rien qui dût m'ôter l'espoir de son prompt rétablissement. Il ne falloit pas être surpris du mal-aise qu'elle éprouvoit; la privation de sommeil & la fatigue de la fièvre étoient plus que suffisans pour lui causer cette lassitude. J'ajoutai que vraisemblablement elle se trouveroit mieux, si elle pouvoit dormir, & je l'exhortai à réparer le temps perdu, tandis que j'allois m'occuper des affaires du ménage.

Eléonore fit un soupir, & ne répondit pas.

J'affectai la meilleure contenance, & je sortis sans avoir l'air troublé : mais le discours d'Eléonore, & l'opinion dont elle étoit prévenue, m'avoient mis dans un désordre extrême, & ne me sortoient pas de l'esprit. J'étois effrayé, j'étois profondément affligé de ces tristes pressentimens, qui ne me paroissoient que trop bien fondés. Cependant, comme disoit fort bien ma compagne, il ne falloit pas céder lâchement à ces craintes, & se laisser abattre par le malheur; je me mis donc à vaquer à divers soins, en m'exhortant moi-même à la résignation, supposé qu'Eléonore dût éprouver en effet tous les accidens funestes dont elle sembloit menacée.

Je revins dans ces dispositions auprès d'Eléonore, qui me parut fort pâle. Elle avoit dormi peu de temps & d'un mauvais sommeil, & ne se trouvoit pas soulagée de son mal-aise. Je lui proposai un bouillon; elle m'en témoigna un dégoût extrême, & m'assura que si elle ne craignoit de me fâcher, elle ne boiroit que de l'eau ou de la limonade. Quoique je fusse assez peu habile pour penser que, dans les intervalles de la fièvre, il étoit nécessaire de la soutenir par quelque nourriture, je n'osai résister au dégoût qu'elle montroit, & que je pris pour une indication de la nature; & en

lisant ensuite mes livres de médecine, je vis que j'avois bien fait de ne pas insister. Je revins donc à l'eau de poulet, que je mêlai de quelques bouillons légers de poisson, où j'avois le soin d'exprimer un quart de citron, pour en ôter le désagrément qu'elle y trouvoit.

Vers les deux heures après midi, Eléonore parut inquiète; son mal-aise augmenta, la fièvre revint, & avec elle mes craintes & mes alarmes. Ce second accès fut plus fort que le premier. Il ne me fut plus possible de douter que son mal ne dût devenir plus fâcheux; ce que le temps ne confirma que trop. Je tâchai de me rappeler les traitemens que j'avois vu employer en pareil cas. La raison me disoit qu'il falloit saigner & rafraîchir, c'est-à-dire, diminuer le mouvement du sang & la chaleur intérieure. Mais saigner passoit mon talent. J'avois des lancettes; je n'osai m'en servir. Je me ressouvins d'ailleurs d'avoir ouï dire, que dans les maladies qui doivent finir par une crise, il est dangereux d'abattre par la saignée l'ardeur naturelle de la fièvre, qui opère d'elle-même la coction des humeurs, & qu'il suffisoit de donner, par une boisson à la fois rafraîchissante & un peu tonique, une fluidité suffisante au sang. Je m'en tins donc à la méthode que j'avois adoptée, d'employer la limonade pour

principal remède, & de laisser agir sa nature, sans la contrarier par des erreurs de mon fait. Je me bornai d'ailleurs à mettre quelquefois les pieds de la malade dans l'eau chaude, pour diminuer l'irritation que je voyois se porter au cerveau.

Cependant toutes ces précautions n'arrêtoient pas le cours de la fièvre. Eléonore en avoit chaque jour deux accès, qui, devenant toujours plus violens & se rapprochant l'un de l'autre, l'affoiblissoient toujours davantage, & m'effrayoient de plus en plus. Dès le sixième accès, elle délira; mais le neuvième jour, l'onzième & le treizième de la maladie, je fus mis à une plus rude épreuve. Eléonore perdit alors entièrement connoissance, & ne revint que long-temps après. Dans le treizième sur-tout, cette crise, qui dura vingt-quatre heures, me parut si terrible, elle approcha tellement Eléonore de sa fin, qu'ayant mis en usage, sans succès, tout ce que je pouvois imaginer pour la ranimer, je la crus sans ressource. Je me crus perdu moi-même; le sang se glaça dans mes veines, une sueur froide me couvrit tout le corps, & je tombai sans sentiment sur le bord du lit d'Eléonore, près duquel j'étois à genoux.

La scène intéressante qui suivit cet événement,

ment, eſt encore ſi préſente à ma mémoire, que, quoiqu'il y ait déjà bien des années, il me ſemble qu'elle n'eſt que d'hier. Je ne tardai pas à revenir à moi; mais j'étois dans une ſi grande foibleſſe & dans un tel engourdiſſement de toutes mes facultés, que je ne pouvois quitter la place. Mes idées étoient confuſes, je ne faiſois pas uſage de ma volonté, je ne levois pas même les yeux ſur Eléonore. Je reſtois dans cette inertie ſtupide, lorſqu'Eléonore, chez laquelle il s'étoit fait une heureuſe révolution, ſe mit à touſſer pluſieurs fois, & revint à elle.

Dès qu'elle revit la lumière, elle me chercha des yeux; & me voyant ſans mouvement auprès d'elle, moi qui étois toujours ſi vigilant & ſi empreſſé, elle m'appela, & je ne pus lui répondre. Elle avoit eu de l'inquiétude, lorſqu'elle m'avoit vu ſans mouvement, la face décolorée & la tête renverſée ſur ſon lit. Elle fut bien plus inquiète de mon ſilence. Son extrême foibleſſe ne lui permettoit pas de ſe lever; mais ſa frayeur lui fit faire un effort pour ſe mettre ſur le coude, & pour étendre la main juſques à moi. Eléonore me trouva le viſage glacé. Elle jeta un cri lamentable, en faiſant en même temps tout ce qui lui étoit poſſible pour me prendre par la main. La vivacité du

sentiment qu'elle éprouvoit, la ranima. Elle vint à bout de la saisir, & la tirant à elle de toute sa force, elle me donna une secousse qui, quoique foible, acheva de me faire sortir de ma léthargie, & me rendit le mouvement. J'ouvris les yeux; & retrouvant en vie celle qui m'étoit si chère & que je croyois perdue, je me levai en frappant les mains de surprise & de joie.

Eléonore, de son côté, n'éprouvoit pas un trouble moins touchant ni une satisfaction moins vive de me revoir en santé, au moment même où elle désespéroit de ma vie, & où elle ne s'attendoit plus à retrouver son ami. Sa tendresse, qu'elle ne songeoit plus à cacher, se montroit sans contrainte dans ses gestes; & ses yeux, que sa douleur & sa pitié avoient baignés de pleurs, répandoient alors des larmes de joie, tandis que l'excès du sentiment enchaînoit sur ses lèvres les expressions de son cœur.

Nous demeurâmes ainsi quelques momens, faisant entre nous une scène muette bien éloquente, & digne des crayons d'un peintre sensible. Mais lorsque l'émotion qui nous agitoit ne fut plus si vive, & qu'il me fut possible de m'énoncer, je pris cette main d'Eléonore qui m'avoit ranimé, je la baignai de larmes de

reconnoiſſance, & je dis à ma compagne tout ce que pouvoit m'inſpirer le ſentiment le plus tendre. Eléonore, me ſerrant la main, me fit cette réponſe remarquable, que je n'oublierai jamais.

« C'en eſt fait, mon cher Chevalier, je cède à votre tendreſſe. Les marques touchantes que je viens d'en recevoir, appuyées des motifs preſſans que vous m'avez offerts avant ma maladie, ont décidé ma réſolution. Je ne veux plus vous affliger par des refus que mon cœur déſavoue, & que, dans notre ſituation préſente, le ciel même ſemble condamner. Je vous aſſure donc que, ſi Dieu me conſerve la vie & me rend la ſanté, je vous prendrai, ſans de nouveaux délais, pour mon époux, & je conſens de m'engager à vous pour votre femme, devant ce Dieu juſte & puiſſant qui nous voit & qui nous écoute........ Mais modérez votre joie, ajouta-t-elle, voyant que je ne me poſſédois plus, & faites attention que je ſuis encore bien malade, & qu'avant de penſer au ſaint nœud qui doit nous unir, il faut ſortir du danger où vous me voyez ».

Eléonore avoit raiſon, & j'éprouvai longtemps ſur ſon compte de cruelles inquiétudes; mais dans ce moment, l'ivreſſe de ma joie ne

me laiſſoit plus voir les maux que nous avions à redouter. Je ne ſentois que le bonheur ſuprême d'être aimé d'Eléonore, & l'eſpoir enchanteur de me l'attacher pour toujours. Je voulois lui peindre mon raviſſement. Mais quel art eût pu rendre ce que j'éprouvois ? l'imagination elle même n'y ſauroit atteindre. Cependant j'eus bientôt de nouveaux ſujets d'inquiétude. La fièvre revint à ſon ordinaire, moins violente à la vérité, mais preſque ſans intervalles. Son pouls, plus déployé dans les bons momens, conſervoit toujours une vivacité qui m'alarmoit, & les redoublemens avançant chaque jour de près d'une heure, quoique les ſymptômes en fuſſent moins fâcheux, rappeloient toujours mes frayeurs.

Cependant je remarquai bientôt que les accidens de la maladie n'étoient pas ſi graves, que la chaleur étoit moins vive, & que la fièvre diminuoit. Eléonore n'éprouvoit plus ces terribles défaillances qui m'avoient cauſé tant d'épouvante. Tout cela me rendoit l'eſpérance de voir dans peu le mal tirer à ſa fin. En effet, après le vingt-unième jour de la maladie, les accidens diſparurent, la fièvre s'arrêta; & quoiqu'Eléonore en reſſentît quelques mouvemens durant pluſieurs jours, quoiqu'elle

fût d'une extrême foiblesse qui demandoit les plus grands ménagemens, je crus dès-lors pouvoir la regarder comme échappée du péril où je l'avois vue si long-temps prête à succomber, & j'ouvris mon cœur tout entier à la joie.



CHAPITRE XIII.

Convalescence d'Eléonore ; régime qu'elle observe ; soins du Chevalier pour hâter son rétablissement. Promenades, pêche, occupations diverses, &c.

ELÉONORE, sortie de ce danger, étoit comme un prisonnier qui, passant de la profondeur d'un cachot ténébreux à la clarté du soleil, ne peut d'abord en supporter la vivacité, & qui, malgré le désir qu'il a de jouir de la vue tant souhaitée des objets, est forcé de ne regarder que peu à peu ceux qui l'environnent, & de priver quelque temps ses yeux de la lumière, pour leur en rendre l'usage. Elle soupiroit après la santé, elle désiroit ardemment de passer à la jouissance de tous ses avantages; mais l'état de langueur où elle étoit, l'obligeoit de se conduire avec la plus grande circonspection, & me faisoit une loi de la surveiller soigneusement. Je craignois, avec raison, quelque rechute, que la débilité de ses forces rendoit très-possible.

Elle avoit demeuré si long-temps sans se lever, sans faire usage de ses membres, sans voir la campagne, qu'elle devoit naturelle-

ment désirer de sortir de la cabane, pour contempler avec satisfaction tout ce qui frapperoit ses regards, & sur-tout les animaux que renfermoient les étables & la basse-cour. Elle les avoit fort à cœur, & il lui tardoit d'autant plus de les visiter, que je lui en avois annoncé l'heureux accroissement.

Mais le besoin pour elle le plus pressant étoit celui que tous les convalescens éprouvent d'ordinaire, le besoin impérieux de manger & de recouvrer les forces qu'ils ont perdues. Eléonore avoit été si strictement à la limonade & au bouillon de poulet durant toute sa maladie, que, quoique naturellement fort sobre, elle sentoit vivement ce besoin de prendre de la nourriture & de se restaurer.

C'étoit précisément là-dessus qu'il me falloit porter la plus grande attention, parce que l'appétit est la chose dont un convalescent peut abuser le plus aisément. Je crus donc devoir régler moi-même les repas d'Eléonore, de manière que je n'eusse point à me repentir d'avoir eu pour elle trop de complaisance. Il ne faut pas croire néanmoins que je fusse un médecin revêche, un gouverneur difficile. Je tâchois de joindre la raison d'un père à la tendresse d'une mère & à la sensibilité profonde, délicate & respectueuse d'un véritable amant.

Je cherchois à prévenir les goûts d'Eléonore, & à leur donner tout ce qu'il étoit possible de leur accorder sans danger.

Dès les premiers jours de sa convalescence, qui fut fort longue, je lui servis le matin un peu de soupe, le soir un peu de crême de riz, & dans l'intervalle, du bouillon plus nourrissant. Quelques jours après, je lui donnai sur la soupe un petit verre de vin de Madère, qu'elle but avec plaisir, & dont elle se sentit bien fortifiée. Ensuite j'augmentai la dose d'alimens, en prenant néanmoins la précaution de lui donner peu chaque fois, mais souvent, & j'avois toujours soin de ne lui présenter que les choses les plus convenables à son état & à ses forces.

Lorsque son estomac put lui permettre de manger quelque chose de plus que la soupe, je lui fis un plat d'herbes potagères rafraîchissantes, cuites au bouillon, d'une digestion plus facile que la viande. Enfin je lui donnai des œufs frais, des poissons, des oiseaux rôtis, sur lesquels je lui faisois toujours boire quelques verres de vin de Madère; & tout cela contribuoit à merveille à son rétablissement.

Mais pour accélérer ce grand ouvrage, il ne falloit pas borner mes soins à pourvoir la table

d'Eléonore des mets les plus légers & les plus agréables, il ne falloit pas seulement en régler le régime; je devois encore employer les moyens les plus propres à récréer l'esprit, à épanouir le cœur de ma compagne, qu'une longue incommodité & de grandes douleurs avoient affaiblé & comme flétri: je devois la tirer de l'ennui d'une retraite forcée (1); aussi je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la distraire & l'amuser. Je lui jouois quelquefois sur la flûte des airs doux & tendres; &, quand elle devint plus forte, je repris le violon & une musique un peu plus animée. Lorsque le temps des pluies fut passé, & qu'elle put se soutenir assez pour se promener, je sortis avec elle de notre demeure, pour aller respirer aux environs l'air pur & frais d'une campagne verdoyante & fleurie.

Les pluies fécondes qui étoient tombées, avoient, pour ainsi dire, rajeuni notre isle

(1) Je pris alors pour base de ma médecine, cette maxime de l'école de Salerne, qu'on ne suit pas assez: *Mens hilaris, requies moderata, dieta;* & je m'en suis toujours fort bien trouvé depuis. La gaieté, l'exercice modéré, la sobriété sont en effet des moyens bien plus salutaires que les remèdes; car ceux-ci ne sont employés qu'à dissiper le mal, tandis que les autres le préviennent.

C'étoit pour elle la plus belle ſaiſon. Les arbres, qui ne ſe dépouillent jamais dans cet heureux climat, parés alors d'une verdure plus riante, & les gazons émaillés de nouvelles fleurs, charmoient les yeux & l'odorat, & cauſoient à mon cœur une douce émotion de joie & une ſatisfaction délicieuſe que je ne ſaurois définir. Qu'on juge donc de l'effet que ces objets flatteurs devoient produire ſur Eléonore, naturellement ſenſible, & qui, privée longtemps du plaiſir de les contempler, devoit trouver un charme ſi touchant à les revoir.

« Ah ! s'écria-t-elle dans un tranſport d'admiration, comme tous les objets ſont embellis ! comme la nature ſe plaît à nous dédommager des privations où elle nous a tenus, par le charme qu'elle répand ſur tout ce qui nous environne ! Tout ce qui frappe ici les yeux, fait ſur mes ſens une impreſſion de plaiſir que je ne connoiſſois pas. Sentez-vous, comme moi, votre cœur s'ouvrir à une joie pure qui l'inonde & qui le pénètre ? Trouvez-vous dans la moindre choſe un agrément juſqu'alors inconnu ? Je ne ſais ; mais il me ſemble que ma ſenſibilité s'eſt accrue, & qu'autrefois les objets ne faiſoient pas ſur mon ame la même impreſſion. Le ciel eſt plus beau, l'air plus ſerein, la verdure plus agréable : je reſ-

pire & je jouis de mon existence avec plus de volupté. Enfin vous paroissez content, & je n'ai point de reproches à me faire. Si ce n'est pas là le bonheur, mon ami ; c'est du moins un état bien doux, quand on a passé par tant d'épreuves & souffert de si cruelles peines ».

« Chère Eléonore, lui dis-je, que vous m'enchantez par ce langage, qui ne me laisse plus douter de votre rétablissement! la douce satisfaction que vous goûtez en est une preuve non équivoque ; elle s'éclipse ou brille avec la santé, & rien ne l'affermit davantage & ne sert mieux à l'entretenir, que la tranquillité du cœur & le sentiment intime de son innocence. Or, à ce titre, quel être au monde peut l'avoir plus que vous, divine Eléonore! Votre santé renaît & se fortifie ; vous jouissez de la satisfaction de votre ami, charmé de cet heureux événement & du doux espoir que vous lui avez donné. Voilà la cause de la joie que vous éprouvez en ce moment. Tout vous plaît & vous enchante ; que sera-ce donc, lorsque, comblant mes vœux, vous partagerez mes transports » ?

C'étoit dans de pareils entretiens que nous passions les premiers temps de son rétablissement. Nous fîmes ensuite des promenades à peu

de distance de la cabane; puis, lorsqu'Eléonore eut repris des forces nouvelles, nous les poussâmes plus loin. Je prenois seulement la précaution de mettre du voyage son ânesse, dont la douce allure, favorable à sa santé, devoit la soulager de la fatigue de la marche. Cette attention, qui lui donnoit le moyen de se reposer quand elle le jugeoit à propos, lui laissoit toujours la liberté de faire usage de ses jambes à volonté.

Il lui prit un matin fantaisie de tourner nos petits voyages vers la rivière, & de se promener en gondole dans la baie. « La promenade en deviendra plus douce, me dit-elle, & n'en sera pas moins belle. Nous pourrons même en retirer quelque utilité. Prenons la ligne & les filets; munissons-nous de paniers & de vases. J'espère que le plaisir que nous trouverons dans cette partie, ne nous empêchera pas d'y faire des provisions. La baie est poissonneuse, &, si j'en crois mes conjectures, elle nous fournira des coquillages qui varieront nos mets agréablement. Vous en avez déjà tiré des crabes & des homars; il y a lieu de croire qu'elle contient aussi des huîtres, & que, si nous n'en trouvons pas à l'embouchure, nous en trouverons sur les rochers de l'isle qui en sont voisins ».

Eléonore étoit bien sûre de mon approbation. J'adoptai volontiers tout ce qu'elle m'avoit proposé, & pour lui témoigner mon empressement à la satisfaire, je pris sur le champ les choses nécessaires à notre embarquement, & tous les ustensiles de la pêche; après quoi, fermant la cabane, je partis gaîment avec ma compagne, & nous nous rendîmes au bateau. Je ne m'en étois pas servi depuis long-temps. Il fallut le vider d'une quantité d'eau qui y étoit tombée, malgré le couvert de ramée & de joncs que je lui avois fait; mais après l'avoir nettoyé, après l'avoir entouré de cordes garnies d'hameçons (1), nous descendîmes doucement vers l'embouchure en côtoyant le rivage, & nous jetâmes nos lignes & nos filets.

Cette promenade, ou plutôt cette pêche, entreprise dans le double dessein de satisfaire notre intérêt & notre curiosité, remplit très-bien toutes les vûes d'Eléonore, qui, charmée du plaisir qu'elle y trouvoit, se proposa de le renouveler aussi souvent que nos affaires nous

(1) C'est dans cet appareil qu'on pêche la morue sur les bancs de Terre-Neuve, où ce poisson est si abondant, que les pêcheurs suffisent à peine à retirer & à regarnir les hameçons plaçés au bout des cordes attachées tout autour de la chaloupe.

le permettroient. Nous prîmes dans la baie, des cabliaux, des alofes, de très-beaux maquereaux, & fur les bords, des crabes & des langouftes (1); & comme le temps étoit magnifique & le calme parfait, nous débouchâmes de la rivière; & tournant à gauche, en évitant la pointe, nous parcourûmes à l'eft tous les bancs des roches qui nous parurent acceffibles; nous trouvâmes en différens endroits plufieurs fortes de coquillages (2), & particulièrement de très-belles huîtres, dont Eléonore, qui les aimoit, fit une ample provifion.

Nous en pêchâmes dans la fuite une grande quantité, & nous les tranfportâmes fur les côtés pierreux de la baie, où elles multiplièrent prodigieufement, & nous difpensèrent d'aller au loin pour nous en procurer. Eléonore voulut même en mettre dans des parcs, comme on fait en France, pour en avoir de vertes & d'une graiffe plus délicate. Elle réuffit dans cette entreprife, qui, en nous donnant un moyen de plus de fubfiftance, nous fournit à volonté une grande partie de l'année un mets fervi par-tout fur les meilleures tables.

(1) Nous fûmes obligés de leur ferrer les pattes avec des cordes, pour les empêcher de s'entre-nuire & de fortir des paniers.

(2) C'étoient des moules, des petoncles, &c.

Nous revenions l'un & l'autre fort contens de ce petit voyage, dont nous retirâmes bien du plaisir & beaucoup de profit, sans courir le moindre risque, lorsqu'à peu de distance de l'endroit où j'avois coutume d'arrêter la chaloupe, il nous arriva encore une bonne fortune qui mit le comble aux succès de la journée. Comme nous détournions le bateau du milieu de la rivière, pour aborder, un beau (1) saumon qui montoit contre le courant, poursuivi peut-être par quelque ennemi, sortit de l'eau par un bond, & sauta dans la chaloupe, à notre grande surprise; ce qui n'empêcha pas que je ne le misse aussi tôt hors d'état de nous échapper.

Tous ces poissons & ces coquillages furent sur le champ transportés à la cabane, où nous fûmes de retour vers les dix heures. Les ménagemens qu'exigeoit la santé d'Eléonore, ne permettoient pas de prolonger cette partie plus long-temps. Le grand chaud pouvoit l'incommoder; d'ailleurs il étoit nécessaire qu'elle prît de la nourriture.

(1) Le *saumon*, en latin *salmo*, tire son nom latin & françois, de cette habitude qu'il a de franchir, en sautant, les obstacles qui se présentent devant lui. Il bondit au dessus des cataractes, de dix & quelquefois de douze pieds. Le mot *saumon* ou *saulmon* est formé par contraction de ceux-ci, qui *saute* contre *mont*.

L'après-dînée, je conseillai à Eléonore de se mettre sur son lit pour se délasser par le repos, tandis que je m'occuperois des ouvrages les plus pressés; mais elle me répondit, que le repos du jour interromproit le sommeil de la nuit: elle me pria donc de ne pas trouver mauvais qu'elle m'accompagnât, pour être du moins spectatrice de mes travaux, si elle ne pouvoit pas y coopérer.

Nous visitâmes le jardin, nous fîmes le tour du champ, & nous trouvâmes par-tout bien des choses à faire. Les pluies avoient fait naître parmi nos blés & nos légumes une grande quantité d'herbes qui les affamoient, & qui menaçoient de les étouffer (1). Je vis qu'il

(1) Dans les terres nouvelles qui sont sous les tropiques, la couche végétale est tellement embarrassée de grosses & de petites racines, & elles poussent tant de jets, qu'elles étoufferoient les plantes qu'on y sème, si l'on ne prenoit de grandes précautions. On peut à peine faire des trous avec la pioche, pour planter. Mais quand les défrichemens ont plusieurs années, les pluies, les rosées, & la grande chaleur font pourrir les racines. La terre de l'isle ne présentoit pas des inconvéniens aussi forts, parce que, quoiqu'elle soit très-voisine du tropique, elle n'a jamais le soleil perpendiculaire; mais si elle ne demandoit que des labours légers, comme les terres de la zone torride, elle exigeoit des soins fréquens pour la débarrasser des herbes voraces.

falloit

falloit sarcler & trier ces blés, arracher ces herbes nuisibles, si je ne voulois m'exposer à perdre nos semences. Je remarquai d'ailleurs que ces semences précieuses, sur lesquelles nous fondions notre plus grand espoir, méritoient d'autant mieux d'être conservées, qu'elles avoient la plus belle apparence. Chaque pied avoit déjà talé considérablement. La fane en étoit large, épaisse, d'un vert foncé, & promettoit de donner une forte paille & des épis nombreux & superbes.

L'orge & le seigle commençoient à lever : ces deux sortes de grains ne demandent pas à être sarclés comme le froment, auquel cette opération, qui le chausse & le nettoie, est très-profitable. Je me contentai donc d'arracher avec la main les mauvaises herbes les plus hâtives d'entre les seigles, en quoi Eléonore voulut m'aider ; mais je différai de biner le froment, qui ne montoit pas encore, & je fus bien aise de ce délai, parce que ma compagne, quoique foible, auroit crû devoir me seconder dans cette opération, qui ne demande pas, il est vrai, de grandes forces, mais qui devient pénible par la posture gênante où elle vous tient. Cela ne me servit pourtant pas de grand'chose ; car, lorsque du champ nous revînmes au jardin, je ne pus empêcher Eléonore de prendre le

farcloir & de mettre la main à l'œuvre, &, tout considéré, je cessai de m'y opposer. Il étoit plus facile d'arracher les herbes du jardin, que celles du champ; d'ailleurs il ne falloit pas avoir l'air de heurter sans cesse sa volonté, & j'aimai mieux enfin la satisfaire dans cette fantaisie, au hasard de lui laisser prendre un peu de fatigue, que de lui donner le chagrin de se voir sans cesse contrarier.

Comme notre potager n'avoit pas beaucoup d'étendue, & que nos légumes n'étoient pas tous susceptibles d'être sarclés, la façon que nous leur donnâmes fut achevée de bonne heure; de manière que je pus m'occuper quelque temps encore avant le souper, de nos plantes, de nos arbres encaissés, & leur partager les soins qui leur étoient nécessaires. J'avois en caisse deux très-beaux pieds d'ananas, quelques pommiers & poiriers d'Europe, des bananiers, & plusieurs plants de vigne, qui tous réussirent à merveille dans ce climat, & ne tardèrent pas à me donner des fruits délicieux, à l'exception de la vigne, pour le succès de laquelle il me fallut essayer long-temps divers procédés, soit dans la taille & dans la culture, soit dans l'exposition.

Le pays étoit sans doute trop chaud pour cet arbuste des régions tempérées, & la terre

de l'isle trop abondante en sève & en sels : en effet, je m'aperçus que le grand soleil étoit contraire à la vigne, & que l'abondance de la sève faisoit crever le raisin avant sa maturité; mais je dois dire ici en passant, pour la satisfaction de mes lecteurs, que je vins à bout de remédier à ces inconvéniens, en prêtant à ma jeune vigne une ombre salutaire pour la garantir des grands feux du jour, & en divisant & diminuant la sève; c'est-à-dire, que je donnai à la vigne plus de jets qu'on ne lui en laisse dans nos pays de vignobles; que je la laissai, comme en Italie, monter sur des arbres, contre lesquels je l'appuyai, & que je ne la taillai que le plus tard que je pus. Ainsi, la sève, en partie supprimée par les pleurs de la vigne, & partagée dans un grand nombre de rameaux, ne porta plus au fruit ce superflu de nourriture, qui, rompant l'enveloppe du grain, le faisoit pourrir & sécher, & ne lui permettoit jamais de venir à maturité.

Mais revenons. Eléonore me sut bon gré de ma complaisance, & sa bonne humeur, durant le souper, me dédommagea bien de l'espèce de contrainte que j'avois eue jusques-là. Son cœur n'avoit plus pour moi autant de réserve qu'elle m'en montroit avant sa maladie, & ce soir elle s'épancha davantage. Loin de

s'oppoſer à l'expreſſion de mes ſentimens, elle les écoutoit avec plaiſir; elle me laiſſoit voir ſa tendreſſe; elle m'aſſuroit de la grande eſtime qu'elle avoit toujours eue pour moi.

« Je ne vous cacherai pas, me dit-elle, que, dès les premiers jours de notre connoiſſance, je ne vous regardois pas du même œil que les autres jeunes gens. Je vous trouvois ſi différent de ceux que j'avois connus; votre façon de penſer & votre caractère me revenoient de telle manière, que vraiſemblablement j'euſſe répondu à votre tendreſſe, ſi les ordres exprès de mon père ne m'euſſent éloignée de vous. Mon pauvre Chevalier, j'avoue qu'un attachement comme le vôtre eſt digne de toute ma reconnoiſſance, & que je dois vous payer de tant de peines que vous avez endurées pour moi. Et cependant, lui répondis-je, vous n'en ſavez qu'une partie. Je n'en doute pas, reprit-elle; mais il ne tiendra qu'à vous que je les connoiſſe, & quand vous voudrez j'en écouterai le récit, & celui de votre hiſtoire, avec d'autant plus d'intérêt & de curioſité, que je ne puis ignorer que je ſuis la cauſe de la plupart de vos infortunes ».

CHAPITRE XIV.

Histoire des premières années du Chevalier.

PUISQUE vous l'ordonnez, ma chère Eléonore, je vais vous raconter le commencement d'une vie dont le reste vous est consacré. J'ai appris à vivre; j'ai appris à aimer. L'histoire de mon éducation est un tribut d'hommage que je dois à mes parens : elle intéressera un cœur comme le vôtre; peut-être même vous répondra-t-elle de mes sentimens & de leur durée. Si j'adore la vertu, je le dois sans doute au goût que je puisai dans le sein de mon père & de ma mère; je lui dois cet amour qui forme le premier événement de ma vie, & qui fera la destinée de ma vie entière.

Vous savez que je suis d'une famille noble du Limousin, province peu distante du domicile de vos pères. Le mien, M. de *Lervignac*, homme vénérable & guerrier estimé, avoit servi trente ans l'état sous les Turenne & les Condé. Un passe-droit l'ayant dégoûté du service, il s'étoit retiré dans une terre qu'il tenoit de ses ancêtres, pour y passer tranquil-

lement le reste de ses jours. Il commençoit à n'être plus jeune, & ne songeoit point au mariage.

Son caractère de franchise & de probité reconnue, son humeur bienfaisante, & ses connoissances rares dans un homme de son état, le faisoient adorer de tous ses vassaux & rechercher de tous ses voisins. Chacun se montroit empressé à l'attirer chez soi ; mais il n'alloit nulle part plus volontiers que chez le comte de Granselve, où la conformité de goûts & de caractère lui faisoit trouver beaucoup d'agrément.

Le comte, vieux garçon, n'avoit qu'un frère, commandeur de malte, & une sœur, fille d'un âge mûr, mais belle encore & d'un esprit solide. Mon père ne tarda pas à concevoir beaucoup d'estime pour mademoiselle de Granselve, qui rendit également justice à son mérite. Le comte s'aperçut bientôt de leurs sentimens réciproques. Jaloux de faire le bonheur de sa sœur & de son ami, il interrogea leurs cœurs ; ils répondirent avec franchise : l'hymen serra étroitement les nœuds que l'estime, l'amitié, la conformité des penchans avoient formés.

Je fus le troisième enfant de cette heureuse union. Mon oncle le commandeur, qui fut

mon parrain, voulut me faire entrer dans l'ordre de malte; mes parens y consentirent, & j'eus la croix au berceau.

Je ne m'arrêterai sur mes premières années, que pour vous faire remarquer que ma mère fut ma nourrice, & qu'elle prit de mon éducation physique & morale, jusqu'à l'âge de cinq ans, tous les soins qu'une tendre mère pouvoit prendre pour l'enfant le plus chéri. Je fus dérobé aux entraves du maillot, aux bourlets, aux lisières, à la mollesse avec laquelle on nourrit les enfans des riches, aux fantaisies que leur donnent les sottes complaisances des pères, & aux préjugés que leurs passions leur inspirent. La grande règle d'éducation de ma mère étoit de traiter ses enfans avec beaucoup de douceur, mais avec fermeté; d'accorder tout à leurs besoins, rien à leurs caprices.

La nature sembla prendre plaisir à se hâter de récompenser les soins de cette excellente mère. Pardonnez moi, modeste Eléonore, si je parle de quelques dons que j'ai reçus du ciel avec cette franchise qu'étouffe la crainte de paroître vain. La gloire des bienfaits est toute au bienfaiteur; & la vérité est le premier hommage que la reconnoissance doit lui en rendre. Je ne dissimulerai donc pas les augures favorables qu'on tira du développement

précoce de mon caractère & de mon esprit. Mes forces & mon intelligence étoient au dessus de mon âge : on remarquoit que j'étois très-vif & très-sensible, mais en même temps docile ; que s'il m'arrivoit de prendre du chagrin & de céder aux petits emportemens naturels à l'enfance, les douces représentations de ma mère me faisoient revenir sur le champ ; je montrois même du regret, si son visage me témoignoit quelque peine de mes fautes.

Je joignois à ces dispositions une avidité de connoître & une mémoire prodigieuses ; de sorte que je ne trouvai point d'amertume dans la première instruction, & que j'appris, avec autant de plaisir que de facilité, tout ce qu'on voulut m'enseigner. Il est vrai que ma mère fut mon premier maître. Les utiles leçons qu'elle me faisoit, se présentoient à mon esprit sous un aspect si agréable, que je les regardois comme un amusement, ou plutôt comme une récompense de ma docilité ; & elles devenoient un nouvel aiguillon pour mon amour-propre.

Je n'avois que six ans lorsque je sortis de la maison paternelle, & j'étois instruit autant qu'il est possible de l'être à cet âge & dans la province. Mon oncle, qui m'aimoit d'une amitié particulière, & qui s'étoit chargé de moi,

voulut que j'allasse faire mes études à Paris. Il me donna un précepteur, avec lequel je fus mis dans un collége. La manière d'enseigner & la façon de vivre que j'y remarquai d'abord, me parurent bien différentes de celles que je connoissois. La liberté, la douceur, la gaité, ces artifices engageans qu'un intérêt bien tendre est seul capable d'inspirer, je ne les retrouvai point dans la sécheresse & l'austérité du collége. Le plaisir n'y préparoit pas l'instruction : on n'invitoit point la curiosité ; on ne soutenoit pas la foiblesse ; on exigeoit de tous les sujets & dans tous les cas une aveugle obéissance, & l'œil sévère des surveillans y faisoit trembler le cœur des jeunes élèves, qu'on auroit dû s'attacher à épanouir ; enfin, loin de leur dérober la vue du devoir, ou du moins loin de couvrir de fleurs ce qu'il a de rebutant, on leur présentoit sans ménagement tout ce qu'il renferme de plus désagréable (1).

Je trouvai pourtant dans cette école bien des avantages. Forcé de vivre avec des ca-

(1) On sent si généralement aujourd'hui le défaut de cette éducation, que les colléges eux-mêmes font des efforts & demandent des lumières pour se réformer. *Note de l'éditeur.*

marades qui ne me passoient rien, je vis à découvert tous mes petits défauts critiqués sans réserve. Je connus cette égalité naturelle qui repousse tant de vices, & qu'une éducation solitaire ne nous laisse pas apercevoir. Je rougis de l'orgueil que je tirois de ma naissance: & comme j'eus le bonheur d'étudier sous un maître plus indulgent que les autres, & de me lier d'amitié avec deux condisciples, modèles de sagesse & d'application, mon émulation fut si vivement excitée, que, favorisé par ces circonstances, je me sauvai des vices de l'institution, & je fis des progrès rapides en tout genre (1). En Rhétorique, j'eus la gloire de remporter les premiers prix dans tous les genres de composition. Je dis la *gloire*, car je n'aurois pas changé ma palme contre celle d'un conquérant; & c'étoit en effet la gloire de mon âge (2).

(1) C'est une preuve de ce qu'on dit communément, que *le bon oiseau se fait de lui-même*. Mais pour un bon sujet qui surmonte tous les obstacles, combien de sujets médiocres, dont les vices de cette institution arrêtent l'énergie & éteignent les talens!

(2) Il avoit certainement bien raison; car, vue au flambeau de l'humanité & de la philosophie, la gloire d'un conquérant (gloire funeste & toute fondée sur les préjugés d'une ignorance barbare) ne doit pas entrer

Au sortir de ma philosophie, que je fis avec applaudissement, j'étois regardé, quoique fort jeune, comme une espèce de phénomène. Il est pourtant vrai que j'étois bien moins instruit que capable de le devenir, & que je n'avois proprement que les notions & les dispositions nécessaires pour bien étudier; mais je puis dire que je les mis à profit. Ma soif d'apprendre, accrue par ce que j'avois appris, ne me laissoit point de relâche. L'étude étoit un de mes premiers besoins, & le plus doux de mes plaisirs: aussi lui donnois-je tous les momens que mes exercices académiques & les égards dus à la société ne remplissoient pas. Je me liai pourtant avec plusieurs savans, dont la conversation me fut encore plus utile que les livres.

Le désir de connoître m'inspira l'envie de voir; & cette envie, le désir de voyager. Je sollicitai auprès de mes parens la permission &

---

en comparaison avec le triomphe des lumières, fût-ce même dans un collége. Il faut espérer qu'un jour les hommes seront assez instruits pour sentir généralement cette vérité, & qu'ils regarderont comme une démence atroce, ou comme un délire de fièvre chaude, la prétention de se faire un nom par la destruction des hommes, ainsi que l'opinion qui préconise cette erreur malheureuse. *Note de l'éditeur.*

les moyens de visiter une partie de l'Europe ; & la complaisance de mon oncle, charmé de mes goûts curieux, m'accorda ce que je demandois. Il poussa même plus loin les attentions de sa tendresse ; car, malgré la bonne opinion qu'il avoit de moi, ne pouvant se dissimuler que, jeune comme je l'étois, j'avois besoin d'un mentor pour surveiller ma conduite, il voulut bien lui-même me servir de conducteur dans ma tournée, qui devoit finir à Malte.

Mon père m'étoit venu voir plusieurs fois à Paris avec mon oncle, & celui-ci devoit m'y réjoindre pour commencer de là notre voyage. Mais ma mère, dont j'étois séparé depuis bien des années, ma mère qui n'avoit pas besoin d'entendre mon éloge pour me désirer, demandoit avec instance le plaisir de me serrer contre son cœur, & de me voir quelque temps auprès d'elle avant notre départ. Je ne désirois pas moins de jouir de sa tendresse & de lui exprimer mon amour. On nous accorda cette douce satisfaction ; ainsi, je revins en province goûter le bonheur de retrouver des parens si chers, & qui me donnoient tant de preuves de bonté. L'approbation qu'ils donnèrent à ma conduite, fut

la récompense la plus agréable que je reçus de mes travaux : un fils, s'il est ce qu'il doit être, n'en connoît point de plus grande.

Quelques jours avant notre départ, mon père me mena dans une salle ornée des portraits de nos ancêtres, & après les avoir parcourus des yeux, il me dit : « Vous nous quittez, mon cher chevalier, vous emportez bien des regrets; mais je ne dois pas me chagriner de votre absence, puisque vous ne vous éloignez que pour vous rendre plus digne de ces guerriers patriotes, fameux par leur courage & leurs vertus, dont le sang coule dans vos veines. Je pense trop bien de vous, pour ne pas croire que vous brûlez de les imiter dans ce qu'ils ont fait de glorieux. Eh ! dans combien d'occasions ne montrèrent-ils pas les sentimens généreux qui les animoient ? Il n'en est aucun qui, dans son temps, ne se soit rendu recommandable par des actions héroïques. La valeur étoit chez eux une vertu si naturelle, qu'à cet égard l'éloge d'un de ces guerriers est celui de tous les autres.

« Celui-ci (Gaspard de Lervignac), ayant pris la croix avec Louis le Jeune, & combattant à côté de lui près d'Antioche, lui sauva la vie aux dépens de ses jours, en se jetant au devant d'un coup terrible que lui portoit

un Sarrasin. Il mérita sur-tout de l'humanité, par la liberté qu'il osa donner à ses serfs; il en fit des hommes.

» Celui-là (Bertrand), qui partagea les malheurs de Saint Louis, & fut fait, comme lui, prisonnier à la journée de la Massoure; vendit une partie de ses terres, pour payer, avec sa rançon, celle de deux braves chevaliers françois, qui, manquant de fortune, auroient péri dans les fers des infidèles.

» Observez, mon fils, dans ce coin (Guillaume premier), ce guerrier dont l'air a quelque chose de si grand. Il fut singulièrement estimé du sage roi Charles V. Deux traits que je vais vous rapporter de lui, vous le feront bien connoître. Il défendoit la ville de Limoges, assiégée par le prince de Galles, duc de Guienne, connu sous le nom de *Prince Noir*, vivement irrité contre les habitans, qui avoient pris les armes en faveur de Charles. Après une résistance opiniâtre, la ville fut emportée d'assaut. Le vainqueur furieux ayant pénétré dans la ville, la livroit au meurtre & au pillage, sans se laisser émouvoir par les cris & les larmes des femmes & des enfans qui se jetoient à ses pieds en demandant miséricorde; lorsque notre chevalier, aidé seulement de deux gentilshommes de son parti,

[illegible], dans ce nom Guillaume [illegible]
[illegible] a quelque chose de [illegible]

C. P. Marillier. Dire. 1787 — V. Langlois jeu. Scu.

arrêta l'effort de l'armée victorieuse, par des actions de valeur si extraordinaires, qu'elles inspirèrent une sorte de respect au Prince Noir. Il fut touché de la belle défense de ces trois braves, modéra sa colère à leur aspect, & sauva les restes de cette ville infortunée, pour prix de leur généreuse audace (1).

» Le second trait qui distingue ce héros, remplit toute l'étendue de la magnanimité. Un gentilhomme de ses voisins, avec lequel il avoit eu plusieurs différens, jaloux de ses succès, & humilié de sa gloire, résolut de l'immoler à sa haine dès qu'il en trouveroit l'oc-

---

(1) Montagne rapporte ainsi cette action magnanime au premier chapitre de ses Essais :

« Edouard, Prince de Galles, celui qui régenta si » long-temps notre Guienne.... ayant été bien offensé » par les Limousins, & prenant leur ville par force, » ne put être arrêté par les cris du peuple & des femmes » & des enfans abandonnés à la boucherie, lui criant » merci & se jetant à ses pieds : jusqu'à ce que passant » toujours outre dans la ville, il aperçut trois gen- » tilshommes, qui, d'une hardiesse incroyable, soute- » noient seuls l'effort de son armée victorieuse; la con- » sidération & le respect d'une si notable vertu reboucha » premièrement la pointe de sa colère, & commença » par ces trois à faire miséricorde à tous les habitans » de la ville ». *Note de l'éditeur.*

câsion. Notre chevalier connoissoit toute l'animosité de cet ennemi; mais il ne le croyoit pas assez lâche pour devoir s'en méfier. Cependant celui-ci rodoit dans le pays avec une troupe d'hommes armés pour le surprendre, & le rencontrant un jour dans un endroit solitaire, suivi d'un petit nombre des siens, il l'assaillit à l'improviste, croyant l'accabler facilement. Mais notre brave chevalier, bien secondé par ses domestiques, se battit avec tant de présence d'esprit & de courage, que, quoique blessé grièvement, il mit en fuite les assassins & renversa leur chef. Le scélérat s'attendoit à la mort qu'il avoit si bien méritée, lorsque son vainqueur, arrêtant les mouvemens de sa colère, le fit relever, & lui dit : Vous avez voulu m'ôter la vie par trahison, je vous la donne par générosité; je pourrois vous l'ôter, puisque j'en suis le maître & que vous m'avez si indignement trahi; mais je me conduis par d'autres principes que les vôtres : tout injuste que vous êtes, je trouve encore plus beau de me vaincre que de vous avoir vaincu.

» Enfin remarquez ici (Guillaume second) mon grand-père, qui, dans les temps malheureux des guerres civiles & de la ligue, fit preuve d'une grandeur d'ame digne d'admiration.

tion. Fidele à son prince, mais encore plus fidele à l'honneur, il refusa de mettre à exécution contre les Hugenots, des ordres secrets & sanguinaires que le roi Charles IX lui fit donner, en alléguant pour raison, que ces ordres étant injustes, ils ne pouvoient venir du roi; qu'il avoit voué ses biens & sa vie au service du prince & de l'état, mais non pas son honneur; qu'il combattroit toujours en guerrier, mais non en lâche assassin ni en vil mercenaire.

» C'est le même qui fit une action si touchante de tendresse filiale. Il étoit éperdument amoureux de la fille d'un gentilhomme, & sur le point de l'épouser. La demoiselle demeuroit dans une ville voisine de nos terres; il se rendit avec sa mère auprès d'elle, quelques jours avant la noce. On ne songeoit qu'aux préparatifs de la fête, lorsqu'une nuit la ville est surprise par les Huguenots qui se rendent d'abord maîtres d'un quartier : c'étoit précisément dans ce quartier que demeuroit sa maîtresse. Mon aïeul accourt pour la défendre & pour repousser l'ennemi, avec ce qu'il peut trouver de gens capables de le seconder. Tandis qu'ils se battent de rue en rue, on vient l'avertir que la maison de sa mère est la proie des flammes. Alors il quitte le combat en pleurant,

pour voler aux lieux où la nature l'appelle ; il s'élance à travers les feux & les dangers, pour sauver la vie à celle qui lui donna le jour ; &, malgré tous les obstacles, il parvient à la délivrer du péril : mais en sauvant sa mère, il perdit celle qui alloit faire son bonheur.

» Voilà, mon fils, les exemples que vous ont donnés les hommes célèbres de qui vous tenez le jour & la noblesse. C'est à vous de les imiter, & de montrer que vous n'êtes pas moins l'héritier de leur générosité que de leur nom : car ne croyez pas que la noblesse soit un titre donné par la nature, inhérent à la race de certains hommes, ni même un titre sans charge. Les premiers nobles ne l'ont acquis à leur postérité que par de grands travaux, & après avoir employé courageusement leurs forces, leurs talens, & leurs vertus pour l'avantage de la patrie. La noblesse est le salaire des grands services rendus à l'humanité, ou le tribut de la reconnoissance de l'état, accordé aux enfans de ceux qui ont bien mérité de lui. Il le leur paye en honneur & en considération, en leur supposant le zèle & les sentimens de ceux qu'ils représentent. Il pense qu'en héritant d'un nom illustre, ils doivent avoir les vertus qui l'ont illustré. Mais ceux

qui le ternissent par leurs actions ou par leur caractère, se rendent d'autant plus méprisables, que le nom & la mémoire de leurs ancêtres sont en plus grande vénération. Souvenez-vous donc, mon cher Chevalier, que votre naissance vous impose pour devoir l'exercice des vertus utiles aux autres, & que ce n'est qu'en faisant bien qu'on peut bien mériter». Ces leçons, soutenues par de si grands exemples, restèrent profondément gravées dans mon cœur.

Ma mère, de son côté, me mena dans un bosquet solitaire, pour épancher avec plus de liberté la tendresse de son cœur. Ce ne furent pas des ordres ni même des conseils qu'elle me donna; elle usa de moyens bien plus persuasifs. Les tendres exhortations, les prières, les larmes furent employées pour m'engager à me conduire d'une manière aussi louable que je l'avois fait jusqu'alors. Elle me fit voir son bonheur attaché à la satisfaction qu'elle auroit de ma conduite. Digne mère! qui mettoit sa joie dans la sagesse de ses enfans, & qui leur demandoit, comme une preuve d'amour, ce que leur intérêt & leur devoir leur prescrivoient également. Ses instructions se réduisoient à trois chefs principaux.

1°. Eviter les querelles, & sur-tout le duel, qu'elle me représenta comme une transgression

manifeste des lois divines & humaines, & un attentat punissable. S'il y a de la justice & de la raison dans le monde, me dit-elle, il est toujours permis de se défendre; mais il ne l'est jamais de provoquer personne, ni d'attaquer la vie d'autrui, soit par une force brutale, soit avec l'adresse d'un gladiateur.»

2°. Fuir le libertinage d'esprit & de cœur, qu'affichent aujourd'hui la plupart des jeunes gens.

« La mode & l'insouciance, disoit ma mère, ne leur permettent plus de rien croire. Ils se font un jeu de séduire les femmes, que pourtant ils n'estiment plus, qu'ils n'aiment plus, & de porter le déshonneur dans les familles les plus honnêtes. Leur vie se passe dans un désordre de mœurs, dans une fausseté de sentiment, qui ne mériteroit que le plus grand mépris. Mais beaucoup de femmes foibles & dépravées, mais ceux qui leur ressemblent, se contentent des dehors les moins imposans & des protestations les moins solides, & consentent d'être dupes, en se réservant la liberté de tromper à leur tour.

» Evitez ces exemples, mon fils. Fuyez l'amour, qu'il est si difficile de modérer, & dont l'ivresse jette la raison dans l'égarement & dans le délire; mais sur-tout fuyez ces commerces

honteux & perfides, où le moins que l'on puisse perdre est sa fortune & sa santé ».

3°. Enfin elle me recommanda de ne point trop me préoccuper de mes sentimens, en croyant que j'eusse toujours raison; en conséquence, de ne pas fronder la façon de penser ni les usages des autres, & sur-tout les mœurs des peuples chez lesquels j'allois voyager; car vouloir ainsi s'ériger hardiment en juge des opinions & des coutumes étrangères, les censurer, parce qu'elles diffèrent des nôtres, c'est montrer une vanité ridicule, qui, en nous enlevant la considération des gens sensés de la nation que nous allons scandaliser, nous donne des torts qui rejaillissent sur nos compatriotes. « Vous allez vivre avec des gens graves, ou du moins avec des inconnus; ne cédez jamais à la tentation de les plaisanter. C'est le ton perpétuel de badinage & de plaisanterie (1),

(1) Il est certain que dans tous les pays de l'Europe, au moins parmi le peuple, le françois passe non seulement pour un persifleur dédaigneux, mais pour un séducteur; disons mieux, pour un corrupteur des femmes. Cette opinion, fondée sur les déportemens de quelques-uns de nos agréables qui vont promener au loin leurs vices & leurs ridicules, est retombée sur la nation, & lui fait le plus grand tort chez des peuples jaloux par tempérament & naturellement graves. On nous juge mal,

que beaucoup de jeunes françois prennent indécemment chez nos voisins, qui fait croire à ces peuples, que le françois est railleur par goût & méprisant par caractère. Ces deux défauts, qui blessent si grièvement l'amour-propre, joints à l'indiscrétion qu'on reproche à nos jeunes gens, & à l'air d'aisance qu'ils prennent auprès des femmes, n'ont pas peu servi à faire naître des préjugés désavantageux à la nation françoise, & à rendre haïssable le peuple de la terre le plus sociable & le plus doux ».

Ces sages avis, accompagnés de témoignages de tendresse, s'accordoient assez avec ma façon de penser, pour se graver profondément dans mon cœur. C'étoit une semence, qui, tombant sur une terre bien préparée, ne pouvoit manquer de fructifier avec le temps. En effet, les conseils de cette digne mère, toujours présens

sans doute. Le françois est léger, mais sensible ; il aime à plaisanter, mais sa plaisanterie n'a rien d'amer ; il chérit le sèxe, mais il le respecte. Nul peuple, j'ose le dire, ne porte plus loin son enthousiasme pour les choses louables ; nul peuple ne rend plus de justice aux autres peuples ses voisins, chez lesquels il aime à louer les vertus & les grandes actions. L'opinion défavorable qu'on a de lui, commence à s'affoiblir ; mais c'est aux françois qui voyagent à l'effacer entièrement par leur discrétion & leur modestie. *Note de l'éditeur.*

à mon esprit, en m'inspirant la défiance de moi-même, me dérobèrent aux ridicules qu'elle redoutoit, & me préservèrent plus d'une fois des dangers où il est très-vraisemblable que le feu de la jeunesse & mon inexpérience m'auroient fait tomber.

Nous commençâmes notre tournée par l'Angleterre; de là, nous passâmes en Hollande, d'où, traversant l'Allemagne & l'Italie, nous arrivâmes à Malte. « Je ne vous ferai point ici la description de ces pays. Je me contenterai de vous dire, que le but de mon voyage étant de m'instruire en étudiant les variétés que la nature, les hommes, & les gouvernemens pourroient m'offrir, je m'arrêtois avec complaisance dans les lieux & dans les villes qui pouvoient me présenter des objets dignes de ma curiosité.

» Si éloignés de ces heureuses contrées, séparés du reste de la nature, ô ma chère Eléonore! que nous importe ici la connoissance de leurs gouvernemens & de leurs mœurs? Quel intérêt pourriez-vous prendre aux réflexions qu'ils m'inspirèrent alors?.... Mais que dis-je? la connoissance des hommes est-elle inutile, même quand on seroit seul? Pouvons-nous être indifférens sur la manière dont ils se gouvernent, & sur celle dont ils doivent être gouvernés? Y a-t-il une science superflue, même dans un

désert? C'est là sur-tout qu'il importe de savoir. Savons-nous à quoi le ciel nous réserve (& en disant ces paroles je tournai un regard douloureux du côté de ma patrie; & les yeux d'Eléonore se baissèrent tristement)? Mes observations auront peut-être un jour leur utilité; si elles vous amusent un moment, elles seront encore utiles ». Un signe de tête d'Eléonore m'encouragea, & je continuai de la sorte:

« Malgré les éloges fastueux que les anglois prodiguent à la forme de leur gouvernement, dans lequel trois pouvoirs se combattent sans cesse, je ne pus m'empêcher de goûter les réflexions de mon oncle, qui prétendoit que le meilleur gouvernement étoit celui qui avoit plus de rapport à l'administration paternelle, où il n'y a point de contre-poids ». « Jugez-en par les effets, mon cher Chevalier, me disoit-il; la révolution que l'Angleterre vient d'éprouver depuis quelques années (1), & qu'on regarde comme extraordinaire, a pourtant bien des exemples dans son histoire, & ne doit pas étonner ceux qui connoissent sa constitution. Quel éloge peut-on faire d'un gouvernement sous lequel la nation éprouve des convulsions

(1) C'est la révolution de 1688, qui fit perdre le trône à Jacques II.

ſi vives & ſi fréquentes? La dernière criſe eſt la troiſième depuis moins de cinquante ans. Dans les ſiècles précédens, elles ont été encore plus nombreuſes.

» Si vous jetez les yeux ſur les époques ſaillantes de cette Monarchie, vous ne verrez que le tableau mouvant d'une mer toujours agitée, & fameuſe par de grands naufrages. Quand nous ſuppoſerions que les trois pouvoirs qui la compoſent, ſe combinent parfaitement & ſont bien d'accord, pourrions-nous croire qu'ils doivent durer long-temps dans cette union, avec la multitude de paſſions & d'intérêts divers qu'elle renferme (1)?

(1) Divers auteurs politiques ont, ſur la conſtitution du gouvernement d'Angleterre & ſur ſon influence, des opinions bien oppoſées au jugement qu'en portoit le célèbre Monteſquieu. Quelques-uns n'ont vu dans ce mélange de pouvoirs, qu'un gouvernement dont les parties, luttant toujours entre elles, tendent à s'affoiblir mutuellement; qu'un choc perpétuel d'intérêts & d'opinions, qui, entretenant dans les eſprits une contrariété de volontés, fait naître inſenſiblement le déſordre; qu'une raiſon de prévoir qu'un de ces pouvoirs, venant à s'élever ſur la ruine des autres, amenera quelque révolution funeſte & déſaſtreuſe pour la nation.

L'orgueil, diſent-ils, & la fierté qui naiſſent des prétentions au partage de l'autorité, ont dû naturellement élever l'ame des anglois; mais, ſi on y regarde de près,

» Tout tend à s'altérer dans le monde ; & les gouvernemens ne s'écartent point de

---

on verra qu'ils lui ont donné plus de présomption que de grandeur, plus d'ambition que de sagesse, plus d'opiniâtreté que de courage, plus d'amour de l'indépendance que de la vraie liberté. De là, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'enflure dans les désirs, dans les pensées, dans les projets des anglois; de là, cet amour-propre sans mesure, qu'ils appellent *patriotisme*; de là, le mépris qu'ils affectent pour les autres peuples, & le peu d'égards qu'ils ont pour les droits des nations; de là enfin l'acharnement & la cruauté réfléchie qu'ils mettent dans toutes leurs querelles. — Ce peuple, qu'agite une perpétuelle inquiétude, ne peut vivre en paix avec lui-même, lorsqu'il n'est point en guerre avec ses voisins. Comme sa jalousie & son avide cupidité le portent sans cesse à attaquer, tantôt à force ouverte & tantôt sourdement, leurs propriétés; & comme ces attentats, en irritant tous ces peuples, peuvent les liguer contre lui, il est à craindre qu'un soulèvement général ne l'accable, ou qu'affoibli par les efforts qu'il fera pour se défendre, & désolé des pertes & des malheurs qu'il éprouvera, il ne tourne sa fureur contre lui-même, & de ses propres mains ne déchire ses entrailles.

Il est encore à remarquer, qu'avec la plus grande liberté de parler & d'écrire, qui, dans un autre pays & avec une autre constitution, eût généralement répandu la connoissance de toutes les vérités utiles, les anglois n'ont fait que peu de progrès dans les vrais principes de l'économie politique, du commerce, des impositions,

cette loi. Mais les républiques & les gouvernemens mixtes ont ce désavantage, qu'une fois altérés par la corruption, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les rétablir. Il faut le concours de tant de volontés, & ces volontés une fois dissidentes, s'éloignent tellement du centre de réunion, que la restauration de l'ordre primitif devient de plus en plus impossible. Au lieu que, dans une monarchie, où le retour au bien ne dépend que d'une volonté, on peut sans doute éprouver les effets d'une mauvaise administration; mais dès qu'un roi ferme & bon y tient le sceptre, tout peut être réparé, & souvent un seul règne suffit pour effacer le souvenir d'un siècle d'in-

---

des droits, & des devoirs des hommes réunis en société. L'animosité des partis, toujours plus occupée de nuire au parti opposé, que de rechercher ce qui intéresseroit le bonheur de l'état, a fait dégénérer les harangues & les écrits en vaines querelles, dont la nation n'a tiré aucun avantage; & le commerce de ce peuple industrieux gémit sous le faix d'impositions désordonnées & de priviléges exclusifs les plus onéreux. La liberté du domicile des citoyens est violée par les commis de la Douane, & celle des personnes l'est par les *Press-gangs*, pour le service de la Marine. On traite en esclaves les membres d'un peuple libre, pour les obliger à défendre leurs foyers. *Note de l'éditeur.*

fortunes. Rappelez-vous les règnes assez courts de Charles V, de Louis XII, & d'Henri IV, durant lesquels la France reprit sa splendeur; ils serviront à vous confirmer la vérité de mes remarques & la solidité de ma politique (1).

» Une chose pourtant bien louable dans l'administration angloise, continuoit mon oncle, c'est le respect pour la propriété, c'est l'encou-

---

(1) Si quelqu'un pouvoit s'élever contre cette assertion, nous n'aurions besoin, pour le convaincre, que de lui citer le règne paternel de Louis XVI, qui, dans peu d'années, a relevé la France de l'état de décadence où elle étoit. Il a fait naître la confiance & le calme dans les esprits, par les opérations les plus sages & les mieux combinées. La règle & l'économie introduites dans toutes les parties de l'administration, les finances améliorées, la marine rétablie avec une rapidité qui étonne, la paix cimentée par sa médiation entre trois grands empires, enfin la gloire & le crédit de la France restaurés chez toutes les nations, les mœurs & le patriotisme ranimés dans le cœur des françois, & tout cela exécuté au milieu de la guerre la plus dispendieuse, justifie l'enthousiasme qu'il inspire à ses sujets, & l'espoir qu'ils ont conçu du plus grand bonheur qu'un peuple sensible puisse goûter. Quel heureux concours de circonstances ne faudroit-il pas dans un gouvernement mixte, pour opérer tous ces changemens favorables, & où sont les exemples de pareils changemens? *Note de l'éditeur.*

ragement donné depuis peu à l'agriculture & au commerce de ses productions. Les Anglois ont compris que le revenu d'une nation agricole étoit celui du sol, & que, pour exciter l'émulation du laboureur, il falloit lui faciliter le débit de ses denrées. Ils ont en conséquence, non seulement permis de les exporter en tout temps & en tout pays; mais, par un excès qui est dans leur caractère, ils ont voulu forcer l'exportation au delà de ses bornes naturelles, en accordant une récompense proportionnée à la quantité de grains exportée d'Angleterre, tandis qu'ils repoussoient, par des gênes & des droits de douane, les grains qu'on auroit pu leur amener de l'étranger (1); & quoique cette prohibition, comme toute autre, soit nuisible en elle-même, la libre exportation des grains, dont on commence à sentir les avantages, doit tellement influer dans cette isle sur la

(1) La loi de l'exportation des grains, promulguée en Angleterre sous Guillaume III, & qui a subsisté depuis 1688 jusqu'en 1764, a changé, pour ainsi dire, la face de l'Angleterre, par l'aisance & les richesses qu'elle a répandues sur les campagnes. Cette loi accorde une prime de cinq schellings par quarter de froment exporté. Le quarter pèse quatre cent quatre-vingts livres, & le schelling vaut environ vingt-quatre sous tournois. *Note de l'éditeur.*

prospérité de l'agriculture & du laboureur ; qu'il pourroit fort bien arriver que les anglois nous portassent quelque jour les produits de leurs récoltes, multipliés par la liberté, lorsque les nôtres seront diminués par les entraves où l'on a mis chez nous le commerce des denrées, & qu'ils devinssent ainsi les fournisseurs de ceux qui les avoient approvisionnés si long-temps (1) ».

(1) Cette prédiction s'est accomplie ; l'agriculture & les revenus du sol en Angleterre n'ont pas cessé de faire des progrès durant les soixante-seize ans de cette liberté. Il y a deux observations bien remarquables à faire à cet égard ; c'est que l'Angleterre n'a pas éprouvé de disette dans cet intervalle, & que depuis 1764, où la liberté de l'exportation y a été suspendue, il y a eu des disettes & des séditions, comme dans tous les pays de régime prohibitif.

D'un autre côté, la France, qui s'étoit enrichie en approvisionnant si long-temps ses voisins du produit de ses récoltes, privée, sous Louis XIV, de la liberté du commerce des grains, vit diminuer successivement sa prospérité avec le revenu de ses biens-fonds, & plusieurs cantons de ses provinces fertiles tomber en friche. Depuis, on a pu compter une année de disette & de grande cherté sur six années communes ; ce qui a ruiné alternativement les campagnes & les cités. Il faut espérer que l'administration éclairée de Louis XVI, qui se rapproche toujours davantage des lois naturelles, effa-

Vous avez vu l'Angleterre, ma chère Eléonore, & vous avez pu remarquer qu'avec tous les défauts qu'on leur reproche, ses habitans ont de grandes qualités & de grandes vertus. L'anglois est excessif; soit en bien, soit en mal, il passe communément les bornes ordinaires. Où il est bon, il excelle; où il est mauvais, rien n'est pire. Le bas peuple des villes y est brutal, insolent, querelleur, féroce, facile à émouvoir, difficile à calmer; & cependant, le dirai-je? ce peuple est quelquefois capable de s'élever à de beaux sentimens de justice & de générosité. Il se montre sensible aux actions grandes & louables. Celui de la campagne a de la franchise & de l'humanité.

La plupart des grands en Angleterre, dédaigneux, bizarres, insoucians, cherchent, comme tout bon anglois, à se distinguer, n'importe de quelle manière, & sans trop choisir les moyens qui les rendront remarquables. Cette façon de penser, cette sigularité commune dans le pays, qui peut quelquefois produire de grands effets lorsqu'elle se trouve jointe à un grand caractère, ne fait le plus souvent que des originaux. Mais l'anglois, brave, studieux,

---

cera jusqu'aux traces des erreurs qui nous ont été si funestes. *Note de l'éditeur.*

honnête, qui s'éleve au dessus des préjugés de sa nation; mais celui qui se pénètre des sentimens de l'amitié, qui se livre avec plaisir au penchant de la bienfaisancce, & qu'on voit encourager les lettres de sa munificence & de sa familiarité, celui-là mérite les applaudissemens des honnêtes gens de tous les pays; & c'est un hommage qu'on doit rendre à beaucoup d'anglois (1).

---

(1) On doit de justes éloges à la nation angloise, pour son assiduité & ses succès dans l'étude des sciences, mais sur-tout pour l'encouragement qu'ils donnent constamment aux arts utiles & à des entreprises honorables à l'humanité. Il s'est formé dans ce dessein plusieurs associations à Londres, dont la plus célèbre est celle que nous appelons improprement d'*Emulation*. Les sommes que fournissent tous les ans les généreux membres qui la composent, montent, dit-on, à près de cent mille livres de notre monnoie. Elles se distribuent en récompenses à quelques gens de lettres, à des artistes, à des artisans, &c. Les anglois ont porté la générosité jusqu'à souscrire pour les dépenses d'un voyage de long cours, entrepris pour porter les commodités de la vie, comme volailles, cochons, chèvres, bêtes à corne, grains, fer, &c. à des peuples qui ne les connoissoient pas, & rapporter de leur pays des productions qui pussent être cultivées en Europe à l'avantage de la société. Ce voyage été fait par le capitaine Cook, tué, il y a peu d'années, dans une isle voisine du détroit d'Anian.

Nous

Nous trouvâmes les hollandois tels qu'on nous les avoit dépeints ; graves dans la société, froids dans leurs ménages, mais actifs dans leurs entreprises ; soigneux jusqu'au scrupule pour les faire réussir, & ne négligeant rien pour se procurer les moindres profits. Ils sont, comme vous savez, les voituriers généraux des denrées & des marchandises de la plupart des nations connues, & ils tirent des gains considérables de ce trafic, en rendant de grands services à l'agriculture & aux manufactures. Le petit nombre d'hommes qu'ils mettent sur leurs vaisseaux, & la sobriété de ces équipages, leur donnent le moyen de faire les transports à meilleur compte que les autres nations maritimes, & leur assurent, avec raison, la préférence du fret à l'avantage commun des chargeurs, des voituriers, & des acheteurs. Mais le commandeur remarquoit qu'on n'avoit pas une idée

---

Quel dommage qu'une nation capable de faire des actions aussi louables, & qui s'intéresse si noblement au bonheur des peuples antipodes, qu'elle regarde comme ses frères, manque, je ne dirai pas de générosité, mais d'équité pour ses descendans Américains & pour ses voisins les françois, contre lesquels elle se dévoue en quelque sorte aux préventions les plus injustes, & montre une haîne qui contraste singulièrement avec les actes que nous louons ici ! *Note de l'éditeur.*

juste de la vraie cause des richesses des hollandois, lorsqu'on l'attribuoit seulement au négoce. « On ne leur voit, disoit-il, qu'un petit territoire en Europe, & cependant leur opulence égale celle des états les plus florissans; & on en conclut que c'est le négoce qui les enrichit. Ils trouvent sans doute des profits à s'en occuper, & à se faire les agens intermédiaires d'un commerce immense; mais on oublie que leur véritable commerce, celui qui leur fournit des productions qu'ils n'achètent que du travail, se tire de leurs établissemens dans les autres parties du monde; qu'ils vendent exclusivement les épiceries les plus précieuses, dont ils possèdent le pays (1); & qu'enfin la mer, où ils font des pêches très-abon-

(1) Les hollandois ont fait jusqu'à présent le commerce exclusif du girofle & de la muscade, dont ils fournissoient tous les peuples de l'Europe. C'étoit pour eux une mine plus riche que celle du Potosi. Ils avoient renfermé les arbres précieux qui produisent ces épiceries, dans les isles Moluques qu'ils possèdent, & prenoient grand soin d'extirper tous les ans dans les isles désertes des Indes, ceux que la nature libérale y faisoit croître; mais on a trouvé le moyen d'en porter dans nos établissemens françois, & il est vraisemblable que les hollandois ne feront bientôt plus le monopole de cette marchandise. *Note de l'éditeur.*

lontes, est pour eux un territoire du plus grand produit. Quant à leur territoire réel en Europe, il est cultivé avec une supériorité, & donne des produits auxquels nul autre peuple n'a pu encore atteindre ».

Les allemands ne sont point commerçans comme les anglois, ni trafiquans comme les hollandois; ils n'ont ni marine ni colonies, & cependant ils forment une nation tres-puissante & très-respectable. Cette puissance confédérée est composée de vingt peuples différens, qui reconnoissent différens chefs, rois ou princes, &c., subordonnés, pour l'intérêt général, à un empereur. Les intérêts, les droits, les prétentions de ces rois, princes, &c., fondés sur des traités publics ou des conventions approuvées par le corps germanique, forment ce qu'on appelle *le droit public d'Allemagne*. J'en fis une étude particulière, parce que l'allemagne, située au milieu de l'europe, se trouvant sans cesse mêlée dans tous ses différens, la connoissance de son droit public devient sans cesse nécessaire à ses voisins & aux publicistes de toutes les nations, & qu'un politique & un homme instruit ne doivent pas l'ignorer.

Nous savions que ses habitans, qui passent pour un peu brusques, sont simples, francs, belliqueux. Nous nous convainquîmes, en les

fréquentant, que peu de pays fourniſſent des hommes plus robuſtes, plus patiens au travail, plus inventifs, & d'une ſociété plus facile. Ils aiment le vin & la bonne chère; mais ils aiment à en faire part à leurs hôtes, & ils exercent volontiers l'hoſpitalité.

Avant Jules-Céſar, qui, par oſtentation, fit mine de les attaquer; avant Druſus qui tenta de les aſſervir, ces peuples étoient connus par la force du corps, par la ſimplicité des mœurs, & par leurs vertus. Leur vaillance étoit redoutable. Ils ſervirent long-temps de rempart à la liberté de l'europe, réfugiée dans leurs forêts & dans les marais du nord, contre les entrepriſes audacieuſes de la tyrannie des romains. Enfin, ſoulevés contre cet eſprit d'uſurpation & de deſpotiſme, qui vouloit mettre aux fers tous les peuples connus, ils l'attaquèrent de toutes parts, détruiſirent l'empire de Rome, & fondèrent ſur ſes débris les monarchies puiſſantes qui ſubſiſtent encore. Les François deſcendent de ces braves Germains, & ſont encore le peuple de l'europe dont l'humeur & le caractère s'accordent mieux avec celui des allemands.

La diviſion de l'Allemagne ſous pluſieurs princes, qui nuit peut-être à ſa force politique, lui devient avantageuſe à bien d'autres

égards. Ailleurs une ſeule capitale abſorbe toute la ſéve de l'état, qui y cauſe un engorgement funeſte, tandis que le reſte, privé de ce ſuc nourricier, eſt dans la langueur. Ici la diſtribution s'en fait d'une manière plus profitable pour l'avantage commun. Pluſieurs cours brillantes ne ſont pas ſeulement un ornement pour ce pays, un débouché pour ſa nombreuſe nobleſſe; elles ſont encore un centre de richeſſes & de lumières, qui, en ſe diſtribuant aux environs, étendent par-tout avec plus d'égalité les connoiſſances & le bonheur. On ne voit point chez les allemands, comme chez leurs voiſins, une prodigieuſe différence entre les fortunes, d'immenſes tréſors d'un côté, & l'indigence de l'autre; il y a moins de millionnaires, & tout à la fois moins de pauvres.

Nous viſitâmes la plupart de ces cours; car manquer de voir, dans les voyages, les alentours des princes dont on parcourt les états, c'eſt négliger de connoître les mœurs des grands; comme ne voir que ces cours, c'eſt s'ôter les moyens de connoître la nation. Nous fûmes ſurpris de l'urbanité que nous trouvâmes partout, & de l'acceuil qu'on nous y fit. Les princes & les ſeigneurs n'employèrent avec nous d'autre langue que la nôtre, ſuivant l'uſage

constant de toute l'Europe envers le françois (1), qui, malgré la politesse dont ils se piquent, n'ont pas la même attention pour les étrangers. Nous eûmes ainsi lieu de nous convaincre que le reproche de rudesse qu'on fait aux allemands, ne peut tomber que sur le bas peuple, dur & grossier à la vérité, quoique pourtant sans fiel & sans malice.

Un reproche plus fondé qu'on fait à cette nation, c'est l'estime prodigieuse qu'elle attache au privilége de la naissance, & l'espèce de superstition qu'elle a pour la noblesse. Le sang d'un homme qui peut faire preuve de seize quartiers, lui semble d'une nature bien différente de celui qui coule dans les veines du roturier. Elle ne songe point que cette opinion est le fruit d'un ridicule préjugé; que les sentimens élevés & la grandeur d'ame constituent la vraie noblesse, & qu'à ce titre un roturier peut être autant & plus noble qu'un

(1) A l'exception de la Cour de Rome & de celle d'Espagne, où l'étiquette de la gravité ne permet guère d'employer que la langue du pays; ce qui a forcé la branche de la Maison de France régnante en Espagne, de ne se servir, pour l'usage ordinaire, que de l'espagnole. *Note de l'éditeur.*

comte palatin. Elle croit, au contraire, que ceux qui sont nés avec le péché originel de roture, non seulement ne sont pas comparables aux descendans d'un comte ou d'un baron, mais qu'ils ont été créés exprès pour leur être subordonnés & pour les servir.

Tout gentilshommes que nous étions, nous ne pûmes nous empêcher de trouver ces prétentions bien déraisonnables; mais en blâmant cet orgueil, nous donnâmes de justes éloges à l'esprit d'union & de concorde qui règne chez les allemands, malgré la différence des religions. On sait combien les troubles qui se sont élevés à ce sujet ont causé de ravages & fait verser de sang. Aujourd'hui du moins, en attendant que la lumière éclaire & rapproche tous les esprits, la charité semble réunir tous les cœurs; & puisse-t-elle un jour produire leur entière union dans ma patrie!

En passant en Italie, nous ne changeâmes pas seulement de climat; nous trouvâmes des mœurs & des manières différentes. L'allemand est ouvert, libéral, sans détours, sans défiance. L'italien est secret, fin, jaloux, prudent, économe; & la facilité de son esprit, qui le rend propre à tout, le fait particulièrement réussir aux choses d'agrément: mais quelquefois sa discrétion le rend dissimulé, sa prudence, soup-

çonneux ; sa jalousie, perfide ; son économie, avare ; & souvent la finesse de son esprit s'évapore en subtilités. La nation italienne est une des plus célèbres du monde, par ce qu'elle a jadis été, par les hommes rares qu'elle a produits, par la gloire de ses conquêtes & de ses ouvrages, & par les monumens qu'elle a élevés. C'est encore une des plus spirituelles & des plus recommandables, une de celles qu'on se plaît davantage à fréquenter.

Il est vrai qu'on parcourt moins l'Italie pour connoître les mœurs & le génie de ses habitans, la nature des gouvernemens qu'elle renferme, la richesse de ses productions, son crédit & ses forces politiques, que pour voir un beau ciel, des sites pittoresques, un pays charmant, & pour connoître & admirer ses monumens antiques & ses chef-d'œuvres modernes. Mais ce beau pays ne doit pas faire seulement l'étude des artistes & des gens de goût, il est très-digne des regards & de l'attention des philosophes. On peut remarquer en effet, que l'Italie, fameuse par la célébrité de ses héros, de ses écrivains, & de ses artistes, qui deux fois ont fait époque dans le monde, a gardé jusques dans sa décadence une sorte de majesté qu'on ne trouveroit point ailleurs. Rome, destinée à dominer sur les peuples, ne pouvant

plus les asservir par les armes, les a longtemps gouvernés par l'intrigue; mais sa plus grande gloire sera toujours de les dominer par la religion ; & c'est ainsi qu'elle porte encore son empire dans tous les pays de la terre.

La confédération de l'Allemagne en fait un corps inébranlable, qu'on a pu quelquefois entamer, mais jamais renverser. Le flegme allemand fait mouvoir avec ordre la machine compliquée du gouvernement féodal: les esprits italiens au contraire, trop vifs & trop subtils, n'ont pas permis aux divers états de l'Italie de se former en un seul corps, ni même de se confédérer. La division amène la foiblesse: toutes ces belles contrées ont été successivement, & durant plusieurs siècles, la conquête du plus fort, ou du plus adroit. Mais la foiblesse interdit les efforts ; & cet état d'impuissance ne permet pas d'entrer dans les querelles des autres; de là le repos & même la tranquillité, si d'impérieuses circonstances ne forcent pas d'en sortir. La foiblesse de l'Italie lui a donc procuré la paix, dont elle a longtemps joui; & si quelques secousses passagères l'ont troublée, elle a bientôt recouvré le calme qu'elle avoit perdu : plus puissante, elle eût été peut-être moins heureuse.

Enfin, après avoir observé les villes & les campagnes de l'Italie, après avoir contemplé les monumens & les superbes morceaux d'architecture, de peinture & de sculpture qu'elle offre aux regards des amateurs, après avoir vu le carnaval à Venise, les cocagnes à Naples, & baisé les pieds du pape (1) à Rome, nous quittâmes ce pays des beaux arts, où l'œil & l'oreille sont souvent enchantés par le prestige de leurs productions, emportant avec nous une haute idée des talens & des graces de cette nation polie ; mais beaucoup moins satisfaits de son application aux arts utiles (2), & sur-tout à l'agriculture, qui, négligée ou vexée par l'esprit réglémentaire & fiscal, laisse en

(1) On ne baise plus les pieds du Pape. *Note de l'éditeur.*

(2) Il s'est fait à cet égard de grands changemens en Italie, où les arts utiles, & sur-tout l'agriculture, sont aujourd'hui secourus & encouragés. L'Archiduc Léopold, prince digne des plus grands éloges, le sage Ganganelli & le Pape régnant Pie VI leur ont ôté bien des entraves, & se sont immortalisés par les travaux publics qu'ils ont entrepris dans ce dessein. Il suffit de dire que le premier a fait dessécher la Maremma, & Pie VI les marais Pontins, que des eaux croupissantes rendoient si nuisibles aux provinces voisines, & que ces marais défrichés servent maintenant à augmenter le nombre des hommes, qu'ils diminuoient autrefois. *Note de l'éditeur.*

friche une partie de ses belles provinces, & sur-tout les environs de Rome, qui nourrissoient autrefois un peuple innombrable.

Arrivés à Malte, la considération dont mon oncle jouissoit dans l'ordre rejaillit sur moi; le grand-maître, qui, quoique vieux, aimoit les jeunes gens & goûtoit ma conversation, m'admit dans sa familiarité; & tout le temps que je passai auprès de lui, il me témoigna des bontés infinies. Toutes les langues (1) me virent avec complaisance & me marquèrent de l'amitié. Je cultivois soigneusement cette société, aussi douce que respectable, & je me promettois de goûter à loisir tous les agrémens que l'isle peut offrir (agrémens & plaisirs dangereux quelquefois pour la jeune noblesse qui s'y rencontre), lorsqu'une maladie subite qui enleva mon oncle, me jeta dans la plus grande affliction, & me fit résoudre à retourner en France. Le grand-maître, qui fut touché de ma douleur, me donna une preuve de sa bienveillance, en me faisant remise des effets qui lui apparte-

(1) L'ordre de Malte est composé des langues de Provence, de France, d'Auvergne, de Castille, d'Italie, d'Allemagne, & d'Angleterre, qui ne subsiste plus que de nom (1).

[1] On y a ajouté depuis une langue de Pologne & une Anglo-Bavaroise. *Note de l'éditeur.*

noient dans la succession de mon oncle. Je partis bientôt, consterné de la perte que j'avois faite, mais pénétré de reconnoissance des témoignages d'attachement que j'avois reçus à cette occasion.

Je me hâtois de revenir en France par l'Italie, lorsque, passant à Rome, une maladie grave m'arrêta dans ma course, & me mit à deux doigts du tombeau. Mon hôte, chez lequel j'avois déjà logé en allant à Malte, & qui m'étoit fort attaché, me donna tous les secours qui dépendoient de lui; mais voyant que ma maladie devenoit toujours plus sérieuse, & craignant qu'elle n'eût une funeste issue, il crut devoir avertir les connoissances que j'avois à Rome, de l'état critique où je me trouvois. Je dois rendre ici justice à la noblesse romaine : tous ceux qui me surent malade s'empressèrent de me voir & de me faire mille offres de services. Ils me rendoient de fréquentes visites, & quelques-uns passoient une partie du jour & de la nuit auprès de moi.

Du nombre de ceux qui me rendoient ces offices d'amitié, étoit une jeune & aimable veuve, chez laquelle mon oncle m'avoit mené plusieurs fois, & qui nous avoit toujours accueillis avec une politesse distinguée; elle étoit accompagnée d'un de ses parens, & le plus

ſouvent d'une de ſes amies, lorſqu'elle venoit me rendre viſite. Elle me donnoit tous les ſoins qu'on peut avoir décemment pour un malade, & elle les continua juſqu'à ma convaleſcence. Je ne le remarquai pas d'abord, non plus que le public; mais dans un pays comme l'Italie, cette liberté s'éloignoit trop des uſages reçus, pour qu'on ne s'en aperçût pas. Le parent de la veuve ſur-tout, qui lui faiſoit ſa cour, le trouva fort mauvais; il me crut ſingulièrement favoriſé de cette belle, & réſolut de ſe venger, à la manière de beaucoup de gens de ſon pays, de la diſgrace imaginaire dont il me croyoit la cauſe. J'euſſe été la victime de ſa perfide jalouſie, ſans une grace particulière de la providence, qui me ſauva.

Lorſque ma ſanté fut entièrement rétablie, je voulus aller remercier tous ces amis généreux qui m'avoient donné tant de preuves d'affection, & je commençai le premier jour par les plus voiſins de ma demeure. Je ne pouvois, ſans affectation & ſans manquer à la politeſſe, me défendre d'aller chez la dame à laquelle j'avois des obligations ſi récentes; mais comme je crus devoir me conduire avec circonſpection, après les ſervices trop remarquables que j'en avois reçus, & comme elle demeuroit dans un quartier plus éloigné, je

remis au lendemain à lui faire ma visite. Cependant, pour ne laisser ni soupçon ni équivoque dans mes sentimens, je lui envoyai demander (par Dubois, valet-de-chambre de mon oncle, qui me suivoit en France) la permission de l'assurer de ma respectueuse reconnoissance au moment où elle seroit visible. J'avois résolu de ne m'y rendre qu'avec quelqu'un de mes amis.

L'amant de la veuve faisoit épier mes démarches; il jugeoit, d'après son idée, que je ne manquerois pas d'aller voir sa maîtresse dès que je sortirois; mais ayant appris que j'avois été ailleurs, il crut que je n'usois de cette discrétion que pour tromper les yeux du public, & que je profiterois sans doute de la nuit pour aller chez elle. En conséquence, il aposta des espions autour de mon logis, avec ordre de venir l'avertir dès que je sortirois, & il leur donna rendez-vous au coin d'une rue par laquelle je ne pouvois m'empêcher de passer pour arriver chez la dame.

Dubois sortit de l'hôtel sur la brune: il étoit de ma taille; on le prit pour moi. Aussi-tôt un espion le devança, un autre le suivit de près. Les assassins qui l'attendoient, & qui vouloient donner à la veuve le spectacle de ma mort, le laissèrent aller jusqu'à sa porte; mais

où cet endroit ils l'entourèrent; &, comme il ne se méfioit de rien & n'étoit pas sur ses gardes, ils en firent aisément leur victime, en le perçant de vingt coups de poignard. Le malheureux tomba en se débattant & en criant de toutes ses forces. On accourut à son secours, & les meurtriers, qui croyoient avoir accompli leur dessein, voyant des domestiques sortir de l'hôtel de la dame, s'éloignèrent rapidement; mais des Sbirres (1) qui passoient alors dans la rue, les voyant fuir, & jugeant avec raison qu'ils avoient fait le coup, les suivirent de loin pour connoître le lieu de leur retraite, pendant que quelques-uns vinrent aider à enlever le malheureux, qui n'avoit plus ni connoissance ni sentiment.

La maison de la veuve étant la plus voisine, on y transporta Dubois, qu'elle reconnut d'abord; & sur ce qu'on lui apprit de ce qui venoit d'arriver, elle se douta de la vérité, & soupçonna le lâche auteur d'une action si noire; mais elle n'en fit rien paroître. Les chirurgiens visitèrent les plaies du blessé qui respiroit encore, & en y mettant le premier appareil, les jugèrent presque toutes mortelles. Elle vouloit garder Dubois chez elle; mais les ré-

(1) Les Sbires sont des soldats de la garde du Pape.

flexions qu'elle fit sur les causes de son accident, la déterminèrent à me l'envoyer.

Je venois de souper, & je rentrois dans ma chambre, lorsqu'on frappa rudement à la porte de la maison. Un moment après, j'entendis le bruit confus de plusieurs personnes qui montoient vers mon appartement. Je sortis sur l'escalier pour savoir d'où venoit ce tulmute, & je pensai tomber de surprise en voyant le pauvre Dubois dans l'état où il étoit : c'étoit moins un homme qu'un cadavre sanglant. Je le fis mettre dans son lit, après quoi j'appris de ceux qui l'avoient porté, sa cruelle aventure. Les Sbirres, qui avoient suivi les meurtriers & accompagné Dubois jusques chez moi, me dirent qu'ils connoissoient la retraite d'un de ses assassins, & qu'il seroit facile de l'arrêter; mais qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit en obtenir l'ordre de la police.

Je récompensai la vigilance des Sbirres, &, suivant leur conseil, je sortis sur le champ pour aller avec eux chez le magistrat porter ma plainte de l'attentat qui venoit de se commettre. Mais passant près du palais de l'ambassadeur de France, je jugeai convenable d'en instruire son excellence, & de lui demander sa protection, pour obtenir par son moyen une prompte

prompte justice. J'avois eu l'honneur de lui être présenté par mon oncle. Je me fis annoncer; il vint au devant de moi, me fit entrer dans son cabinet, & me prévenant avec un ton de bonté qui relevoit encore les grandes qualités de son ame : « Je juge, dit-il, par l'heure où vous venez me voir, & sur-tout par votre air, que vous avez quelque chose d'extraordinaire à me communiquer, & je vous assure d'avance de tout l'intérêt que j'y dois prendre, & de tout mon crédit, si vous en avez besoin ».

Je lui racontai le sujet de ma visite, & lui fis part de mes réflexions sur les circonstances qui avoient préparé ce meurtre. Il en fut indigné, & il me dit : « Je fais mon affaire de la vôtre, & j'espère que votre lâche ennemi recevra la peine qu'il mérite. Vous avez bien fait de vous adresser à moi; les crimes de la jalousie sont facilement excusés dans ce pays. Le scélérat pourroit échapper; mais j'y mettrai bon ordre, s'il n'est déjà hors de la ville. Au reste, continua-t-il, j'ai un conseil à vous donner : il paroît que vous êtes aimé de la belle veuve & que vous l'aimez; il vous en coutera peut-être de vous en séparer; mais la prudence exige que vous quittiez Rome, où

la vengeance s'irrite & se multiplie par les disgraces ».

J'assurai très-sérieusement son excellence, que j'ignorois si j'étois aimé de cette dame, & que je n'avois pour elle que l'estime & la reconnoissance la plus parfaite. « En ce cas, reprit-il, vous n'avez rien qui vous retienne. Je me charge des obsèques de votre homme ; car je vois bien qu'il est mort ». Là-dessus il fit appeler un de ses secrétaires, & ayant écrit deux mots : « Allez vous-en, lui dit il, porter cette lettre au gouverneur, & assurez le, de ma part, de l'intérêt que je prends à monsieur, que vous accompagnerez ».

Le gouverneur donna ses ordres en conséquence, & deux des assassins furent pris la même nuit ; mais le chef échappa pour le moment. Pour moi, pendant qu'on faisoit cette recherche, je revins au logis, où je trouvai Dubois mourant, & je ne le quittai point, soit pour lui donner tous les soins qui dépendoient de moi, soit pour entendre ce qu'il voudroit me dire, en cas qu'il revînt à lui : mais je n'en pus tirer une seule parole ; il demeura toujours sans connoissance, & vers le point du jour il expira, me laissant le regret le plus

amer de sa perte, dont je pouvois me regarder comme la fatale occasion.

Le chagrin que me causa cet événement, & les tristes réflexions qu'il faisoit naître, me fournissoient de nouveaux motifs de hâter mon départ. Ainsi, après avoir écrit deux mots à la veuve qu'on me disoit mortellement affligée, après m'être recommandé au souvenir de M. l'ambassadeur, je repris la route de France, où j'arrivai, pénétré de douleur des pertes que j'avois faites, & où j'appris bientôt, par une lettre de son excellence, tous les détails du meurtre que je viens de vous rapporter, & le supplice de son auteur.

Cette aventure m'avoit tellement prévenu contre les femmes, & contre les dangers qu'on peut trouver dans leur commerce, que j'évitois depuis toutes leurs séductions, que je dédaignois leurs charmes & me croyois invincible lorsqu'un seul de vos regards me montra toute ma foiblesse, & me fit passer de la froideur de l'indifférence, aux transports du plus ardent amour.

Je vous crois, me répondit Eléonore ; mais il me semble que votre modestie vous fait supprimer bien des circonstances qui pouvoient orner votre récit. En me rapportant cette aventure qui est parvenue jusqu'à moi, vous

ne me dites point toutes les tentatives que fit la veuve pour gagner votre cœur. Je sais qu'elle vous offrit sa main & sa fortune, qui étoit considérable, & que, ne trouvant point chez vous l'empressement qu'elle désiroit, elle en eut un dépit qui pouvoit vous devenir funeste, si le meurtre de Dubois ne vous y eût dérobé. Je n'ai pas jugé, repris-je, ces détails nécessaires : pour le dépit de la dame, si elle en eût, elle le tint caché, & je ne devois pas soupçonner ce que la générosité me défendoit de croire. Voilà des sentimens dignes d'éloge, repartit Eléonore; mais si je ne vous connoissois pas, la discrétion dont vous voilez cette aventure pourroit me laisser croire que vous l'étendez sur d'autres, & que vous n'avez pas toujours été aussi insensible que vous l'assurez. Je serois fâché, lui répondis-je avec un peu de chaleur, que ce que je viens de vous dire pût vous laisser quelque doute sur ma sincérité. Quand j'userois de retenue sur des choses qu'il est inutile de rappeler, il ne faudroit pas en conclure que je manquasse de franchise dans celles dont je conviens. Je ne connois mon cœur, je vous l'assure de nouveau, que depuis que je vous ai vue; & toute la terre ne me feroit changer ni de sentimens ni de langage. Mais votre complaisance à m'écouter ne vous

laisse pas apercevoir qu'il est tard. Votre état & la fatigue de la journée doivent vous exciter au sommeil. Allez donc vous reposer, ma chère Eléonore; demain, si vous le souhaitez, je reprendrai mon récit. Je vous en prie, me dit-elle; je suis trop contente de ce que j'ai entendu, pour n'en pas désirer la suite, & vous savez d'ailleurs tout l'intérêt que j'y prends.



CHAPITRE XV.

Suite de l'Histoire du Chevalier des Gastines.

LE lendemain, les travaux commencés occupèrent ma journée. Nous soupâmes de bonne heure; & vers la fin du repas, je repris ainsi ma narration.

L'accueil plein de tendresse que je reçus de mes parens, les larmes qu'ils versèrent avec moi sur la mort de mon oncle, étoient une douce consolation pour mon cœur. Eloigné de la maison de mon père depuis deux ans, il étoit bien naturel que je me livrasse à la satisfaction de la revoir: mais ces sentimens, en faisant diversion à ma douleur, en éloignoient seulement les accès. Je ne pouvois oublier que j'avois perdu le meilleur des parens, un bienfaiteur généreux, & sur-tout un ami solide. Tout me le retraçoit dans le château que j'habitois. Ma tristesse perçoit malgré moi: mon père jugea que, pour la dissiper insensiblement, il falloit m'occuper.

Mes frères étoient au service. La France soutenoit alors la guerre contre toute l'Europe: convenoit-il que je restasse oisif dans nos foyers?

On demanda de l'emploi pour moi, & j'obtins une compagnie dans le régiment de Thyanges. J'allai joindre en Flandre l'armée que commandoit le maréchal de Luxembourg, & je me trouvai à la bataille de Nerwinde, où je fus blessé. J'ose dire que je me comportai dans cette journée meurtrière avec assez de distinction pour mériter les éloges de mes supérieurs ; & comme on applaudissoit d'ailleurs à ma conduite, j'avois quelque raison d'espérer mon avancement ; mais à la paix de Riswick je fus réformé. Je rentrai dans le sein de ma famille, heureux d'avoir fait mon devoir.

Quelque temps après mon retour de l'armée, mon père, qui ne pouvoit plus voyager à cause de son grand âge, m'envoya à Bordeaux pour y soutenir un procès important, eu égard à notre fortune. Une suite de services réciproques l'avoit lié avec M. d'Aliban ; il crut devoir m'adresser à lui. Monsieur votre père me reçut comme le fils d'un homme auquel il avoit voué la plus sincère estime, & qu'il désiroit le plus obliger. Il ne voulut pas que j'eusse d'autre maison que la sienne, & je fus dès-lors établi chez lui, comme si j'avois l'honneur d'être de sa famille. Il étoit seul alors, vous étiez à la campagne. Ma société parut lui faire plaisir,

& il se trouva qu'une conformité de goûts m'attira sa confiance & son amitié.

Il ne tarda pas à me parler de sa fille avec une tendresse qui me charma, mais avec un enthousiasme que j'aurois pris pour la prévention d'un père sensible, si tous ceux qui vous connoissoient, n'avoient tenu le même langage par la force de la persuasion & sans intérêt particulier. Renfermé dans le cercle des soins qu'exigeoit mon affaire, je n'avois d'autre société que celle de M. d'Aliban ; & l'incomparable Eléonore étoit le sujet ordinaire des conversations. Je dois oublier, en parlant de vous, que c'est à vous que je parle ; & je me garderois bien de répéter les éloges que j'ai entendus, si vous pouviez me soupçonner d'avoir le dessein de vous flatter. La beauté d'Eléonore excitoit les cris de l'admiration : on l'oublioit, lorsqu'il s'agissoit de son esprit & de ses talens : quant à la bonté de son cœur & à la grandeur de son caractère, c'étoit un enthousiasme général. J'écoutois d'abord avec le simple intérêt que je devois prendre à la fille d'un homme que je respectois beaucoup ; mais je ne sais quel sentiment de curiosité, qui sembloit présager ce qui m'arriva, me donna bentôt une sorte d'impatience de connoître

de près celle dont on me parloit ſi favorablement.

Quand vous arrivâtes de la campagne, j'étois ſorti. Je ne vous vis que le ſoir à ſouper; mais ce fut avec une émotion & un trouble extraordinaires. Ce moment eſt trop préſent à ma penſée, pour l'oublier jamais. Je ne ſaurois pourtant vous rendre compte de l'impreſſion que vous fîtes ſur moi. Je vous ſaluai, je crois, d'un air fort embarraſſé. Vous me répondîtes avec une modeſtie ingénue, dont je fus enchanté. J'étois ſi extaſié de vous voir, que je ne mangeai point. Je ne m'occupois que de vous. Si vous leviez les yeux ſur moi, un feu brûlant couroit dans mes veines; ſi vous parliez, j'écoutois la bouche ouverte, empreſſé de recueillir vos moindres paroles. Je ne ſavois ce que je devois le plus admirer en vous, ou cette grace répandue ſur toute votre perſonne, ou ce ſon de voix qui pénétroit juſqu'au cœur, ou ces yeux dont les premiers regards m'avoient ſubitement embraſé, ou la raiſon & le ſentiment qui éclatoient dans tous vos diſcours.

Je commençai dès-lors à connoître que ces éloges, qui m'avoient d'abord paru ſuſpects d'exagération, étoient pourtant au deſſous de la vérité; & lorſque, rentré dans ma chambre, je voulus me rendre compte des ſentimens que

j'éprouvois, je fus surpris & épouvanté de trouver dans mon cœur les symptômes les moins équivoques de la passion la plus violente. Je sentis que je n'étois plus à moi; que désormais je dépendois tout entier de la volonté d'un autre, & je fus humilié de voir qu'un instant eût suffi pour m'enchaîner à jamais. Qu'est devenue, me disois-je, cette indifférence, ou plutôt cette insensibilité que j'ai gardée jusqu'à présent, & dont je faisois parade? Et quel secours puis-je tirer de ma raison, dont je me croyois si sûr? Ah! philosophie, que vous avez peu de force contre les passions! Vous nous inspirez dans le calme une confiance sans bornes; mais vous nous abandonnez lâchement dans le combat. Je suis donc dans le cas de ces hommes pusillanimes, dont la foiblesse me faisoit pitié; & je suis beaucoup moins excusable qu'eux, car je vois tous les périls où je m'engage, sans que j'ose m'en éloigner.

En faisant ces réflexions, je me promenois à grands pas dans ma chambre. Cependant, honteux de céder si facilement à une première impulsion, je me mis à examiner ce que je pouvois faire pour me dérober à cette passion naissante. Mademoiselle d'Aliban, me disois-je, est une fille unique, fort riche. Je ne suis qu'un mince cadet, voué en quelque sorte au

célibat. M'appartient-il d'aspirer à sa main ? nos parens approuveroient-ils ma tendresse ? Les miens ne doutent pas de la constance de ma vocation, & me verroient quitter l'ordre de Malte avec beaucoup de peine, lorsque je suis à la veille de m'y avancer (1). Le père d'Eléonore a promis, dit-on, la main de sa fille au fils d'un ami qui jouit aux Indes d'une immense fortune; il ne voudroit point pour moi manquer à sa parole.

Sans espérance d'épouser Eléonore, dois-je céder à mon penchant ? dois-je me flatter de l'attendrir, &, vil séducteur, employer tous les moyens pour surprendre sa volonté, en me rendant indigne de l'amitié de son père & de ma propre estime ? Pourrois-je d'ailleurs réussir dans ce lâche projet ? Eléonore n'est pas d'un caractère à se laisser séduire. Elle n'est pas une de ces personnes qui, ne ménageant rien pour plaire & pour s'attirer des hommages, tombent quelquefois dans les piéges qu'elles ont tendus elles-mêmes. Si j'en dois juger sur ce qu'on m'en a dit & sur ce que j'ai vu, elle est aussi

(1) Je devois faire bientôt mes caravanes; & l'amitié du Grand-Maître, jointe au souvenir de mon oncle, me donnoit lieu d'espérer que, quoique jeune, je serois bientôt nommé à quelque commanderie.

sage que belle; & sa vertu, que la solidité de son esprit a fortifiée d'excellens principes, ne se démentiroit point en ma faveur.

Le seul parti qu'il me reste à prendre pour sauver mon repos, c'est de fuir promptement un objet si dangereux pour moi. Je ne l'ai vue qu'un instant, & je brûle : que sera-ce donc, si je me livre au plaisir de la voir sans cesse, & si je découvre dans son esprit & dans son caractère de nouveaux motifs de l'aimer? Mais comment pouvoir m'éloigner décemment de cette maison? Je ne puis partir de Bordeaux, que notre affaire ne soit finie; & tant que je serai dans cette ville, il ne me conviendroit pas de sortir de chez mon hôte, sans en pouvoir alléguer une juste raison. Après tant de politesses que j'ai reçues de cet ami, quitter sa maison & sa société, m'éloigner de lui quand sa fille arrive, c'est montrer de la bizarrerie, c'est me rendre coupable envers eux d'une ingratitude au moins apparente.

Le danger étoit pressant, & ces réflexions peu solides; mais la passion commençoit à troubler ma raison, & je ne voyois plus les choses dans leur vrai jour. Je trouvai ce raisonnement assez juste pour en conclure que je ne devois pas me déterminer si brusquement dans une affaire de cette importance; & bientôt chan-

celant dans ma première résolution, je cherchai un tempérament qui pût accorder la décence & le devoir. Je ne quitterai point cette maison, me dis-je; mais j'y demeurerai le moins que je pourrai. Mon procès me servira d'excuse; d'ailleurs j'éviterai de fixer les yeux sur Eléonore, & de converser particulièrement avec elle. Ces précautions éteindront peut-être mon amour, ou du moins en arrêteront les progrès. Insensé! je ne voyois pas que raisonner avec la passion, c'est se mettre dans le danger infaillible d'en être vaincu, & que pour peu qu'on l'écoute, elle triomphe!

Avec tout cela néanmoins je n'étois pas content de moi, je me faisois de secrets reproches qui ne me laissoient pas tranquille. On ne passe pas si brusquement du calme de l'indifférence à l'orage des passions, sans éprouver dans cette vicissitude un mal-aise bien pénible. Tant de mouvemens contraires, tant de combats ne me permirent pas de reposer. Je passai la nuit dans cette agitation, sans fermer la paupière. Je me levai tout occupé de votre idée, toujours plein du trouble qu'elle me causoit, & pourtant dans le dessein de vous éviter & de demeurer toute la journée hors de la maison; ce que je fis en effet. Mais je revins souper; &, ce que j'aurois dû prévoir, je m'enflammai

davantage en vous revoyant, & je sortis d'auprès de vous éperdu & hors de moi-même. Cependant je résolus de me taire, & j'eus assez de force pour imposer silence à mes sentimens. Mais sans cesse obligé de résister à mon inclination qui croissoit toujours, & me consumant en vains efforts, je perdis peu à peu l'appétit & le sommeil; mon humeur changea, je devins sombre & mélancolique; & après avoir quelque temps langui dans cet état, je tombai sérieusement malade.

Avant cet accident, un changement si remarquable dans mon humeur avoit frappé Monsieur votre père. Il fut touché de ma tristesse, & soupçonnant que j'avois dans l'ame un chagrin rongeur, il mit en usage toutes les caresses & les insinuations de l'amitié, pour m'arracher mon secret & connoître ma peine: mais je ne me laissai point pénétrer, & quoique sensible à ces preuves d'attachement, je résistai à toutes ses instances. Je sentois alors que je ne devois plus tenter de me vaincre. Je connoissois en même temps l'inutilité de mon amour. Je voulois mourir victime de ma délicatesse; & la résolution de mourir pour vous flattoit singulièrement mon imagination exaltée. Ainsi, j'aimai mieux céder au mal, que de me dévoiler. Je crois que vous & Monsieur votre père, vous

ne vous doutiez pas alors de mes ſentimens, & qu'il a été long-temps ſans les connoître.

« Pardonnez-moi, me répondit Eléonore, mon père ne tarda pas à en être inſtruit. Et par qui pouvoit-il l'être, lui répliquai-je, puiſque je n'en avois fait confidence à perſonne? Par vous-même, repartit Eléonore; & je vais vous raconter à ce ſujet une anecdote que ſans doute vous ignorez.

» Votre maladie, qui ne fut d'abord qu'une petite fièvre, devint bientôt ſi violente & ſi dangereuſe, que tous ceux qui vous connoiſſoient en furent alarmés. Une fièvre aiguë ne vous quittoit pas. Les redoublemens devinrent terribles; vous tombâtes dans le délire. Mon père, qui vous aimoit, bien affligé de votre ſituation, non ſeulement vous faiſoit donner tous les ſecours qui dépendoient de lui; mais lui-même il prenoit ſoin de vous. Vingt fois le jour, près de votre oreiller, il cherchoit, quand vous pouviez l'entendre, à vous conſoler par ſes diſcours, ou du moins à vous diſtraire par ſa préſence. Je partageois le chagrin de mon père, & je l'accompagnois d'autant plus volontiers lorſqu'il alloit vous voir, que nos viſites vous faiſoient plaiſir, que vous nous appeliez dans les tranſports de votre dé-

lire, & qu'alors même notre présence sembloit vous soulager.

» Cependant la cause de votre maladie demeuroit inconnue. J'ignorois vos sentimens pour moi; & mon père, qui, loin de les soupçonner, ne vous en croyoit pas susceptible, n'avoit garde de remonter jusqu'à ce principe. Mais un soir que nous étions l'un & l'autre près de votre lit, lorsque l'ardeur de la fièvre égaroit vos pensées, le mystère de votre cœur se montra tout entier dans vos discours. Vous nous fîtes l'aveu de votre amour; vous nous apprîtes les combats de votre ame, & la généreuse résolution que vous aviez prise de sacrifier votre repos & votre vie même, à ma tranquillité & à mon bonheur, & de périr victime de votre silence, plutôt que de manquer aux lois de la délicatesse & du devoir.

» Nous vîmes alors dans l'excès de votre mal celui de votre passion, & cette étrange découverte nous fit éprouver des sensations différentes. J'en fus frappée d'étonnement, & émue de pitié; & mon père, non moins surpris que moi, en admirant votre courage, se trouva vivement affligé, par la considération des suites que pouvoit avoir ce prodigieux attachement. Sensiblement touché de votre situation,

ſituation, il ne pouvoit s'empêcher de vous plaindre ; mais ne devant point approuver votre amour, après les engagemens qu'il avoit pris pour moi, il ne ſavoit comment ſe comporter.

» Il étoit tout à la fois pénétré de votre état, & gêné par votre préſence ; il craignoit que la perſonne qui prenoit ſoin de vous, n'eût compris ce que vous veniez de nous dire ; il craignoit ſur-tout de me voir trop ſenſible à votre mal. Cette crainte lui donna même des ſoupçons ; il me regarda fixement, & remarquant ſur ma phyſionomie trop ingénue l'intérêt que vous m'inſpiriez, il penſa qu'attendrie par votre amour, je conſentois à y répondre, & il m'en témoigna ſon mécontentement d'une manière qui me cauſa bien du chagrin. Il finit en me conſeillant de ne plus viſiter le malade : je lui promis d'obéir. Je connoiſſois mon père bon à l'excès, & m'aimant plus que lui-même, mais ayant par fois des fantaiſies, & ne ſouffrant point alors de contradiction. Si j'avois voulu combattre ſon ſentiment, il auroit pu me ſuppoſer une inclination décidée ; il étoit plus ſimple de lui céder.

» Peu de temps après, vos parens, avertis du danger de votre ſituation, envoyèrent un

de vos frères à Bordeaux : il vous trouva mieux lorsqu'il arriva; votre état donnoit chaque jour plus d'espérance. Votre jeunesse vous tira d'affaire. On vous mena à la campagne pour rétablir votre santé. Vous y changeâtes sans doute de résolution, puisque vous jugeâtes à propos de m'écrire pour me déclarer votre tendresse ».

Un changement imprévu de circonstances, répondis-je à Eléonore, me donnoit la liberté de vous découvrir mon cœur. Je venois de faire la perte la plus sensible. Mon père & ma mère étoient morts subitement, à peu de jours l'un de l'autre. Mon frère aîné, qui me porta cette triste nouvelle, différa de me l'annoncer jusqu'à ce qu'il me crût assez rétabli pour en supporter le rude coup. Je fus pénétré de la douleur la plus vive; rien ne pouvoit me consoler.

Cependant il me falloit partir, pour me réunir au reste de ma famille. J'étois devenu libre de disposer de moi; j'allois m'éloigner de vous. Je crus, dans cette circonstance, devoir vous faire l'aveu de mes tendres sentimens. Je voulois, s'il étoit encore possible, prévenir votre consentement au mariage que Monsieur votre père avoit en vue. Quoique résolu de vous aimer toute la vie, je voulois imposer un éternel silence à mon amour, si ce mariage vous convenoit. Mais, dans le cas où vous

refuseriez de vous lier à un homme que vous ne connoissiez pas, je croyois pouvoir vous offrir mes vœux. J'espérois que si vous les receviez, Monsieur votre père, qui pensoit d'une manière généreuse, ne voudroit pas contraindre votre inclination, & ne regarderoit pas de si près à ma fortune, quelque mince qu'elle fût auprès de la vôtre. Voilà ce qui me porta à vous écrire. Il est vraisemblable que ma lettre ne vous plut pas, car vous ne fîtes point de réponse. Je l'attendis en vain durant quelques jours. Je fus obligé de partir sans rien apprendre à ce sujet. Je ne sais pas même encore ce que vous pensâtes alors de cette démarche.

« Votre lettre, me dit Eléonore, me causa de nouvelles peines; je l'avois reçue sans conséquence, parce que j'ignorois ce qu'elle contenoit, & que je n'avois rien à me reprocher à votre égard. Cependant, si je ne vous aimois pas, je prenois beaucoup d'intérêt à vous: cela me donnoit un juste motif de curiosité, & le désir de vous rendre service. Dans cette disposition, je ne me refusai point à ouvrir votre lettre, & je commençois à la lire lorsque mon père entra dans ma chambre & me surprit faisant cette lecture. Sa façon de penser m'étoit connue; je fus embarrassée en le voyant. Mon père s'en aperçut; il voulut savoir ce

que je lisois, & me tirant le papier de la main, il découvrit tout le mystère, & ne douta point que je ne vous eusse autorisé à me faire cette déclaration.

» Mon embarras, trop visible, justifioit en quelque sorte cette idée de mon père; ainsi je fus peu surprise de la lui voir adopter: mais je fus amèrement affligée des conséquences qu'il en tira, & des reproches qu'il me fit. Il m'accusa de désobéissance & d'ingratitude, & prétendit que je ne me refusois point à le blesser dans l'endroit le plus sensible, en le mettant dans le cas de manquer à sa parole & aux engagemens qu'il avoit pris. Jamais mon père ne m'avoit parlé sur ce ton: il m'avoit toujours paru content de ma conduite; je l'aimois tendrement. Je vous laisse à penser si je fus touchée de sa douleur & de ses plaintes. Je l'assurai de mon innocence avec toute la candeur dont j'étois capable, & mes larmes lui témoignèrent ma vive sensibilité.

» Mon père parut ému de ce spectacle; mais il me dit qu'il n'y avoit qu'une chose qui pût le rassurer sur mon compte. Je viens de recevoir, continua-t-il, des lettres du jeune homme que je vous destine; il est arrivé en Angleterre, où il est retenu par des affaires de la plus grande importance. J'ai

résolu de l'aller joindre avec vous, si vous y consentez. Votre réponse va me montrer quel fond je dois faire sur la confiance & la tendresse que vous dites avoir pour moi. Comme je puis renfermer en peu de temps toute ma fortune dans mon porte-feuille, il ne me sera pas difficile de partir bientôt. C'est de votre décision, ma chère fille, que dépend le repos & le bonheur de votre père. Je ne veux pas contraindre, mais éclairer votre volonté, & en conséquence je vous prie de considérer que celui que je vous destine n'est pas seulement un des plus riches particuliers du monde, un jeune homme des plus accomplis, mais le fils de mon ami le plus intime & le plus tendre. Pour m'acquitter envers cet ami, qui m'a rendu les plus grands services, je lui ai promis de vous unir à son fils. Aurois-je mal auguré de votre docilité? Si votre approbation ratifie ma promesse, si l'alliance que j'ai jurée peut avoir lieu, je suis dans le dessein de vous suivre chez mon gendre, pour passer le reste de mes jours dans la douce société des personnes qui me seront les plus chères ».

Je ne pouvois, après cela, me dispenser d'obéir. J'assurai donc mon père de toute ma

soumiſſion. Il m'embraſſa, comblé de joie, & me dit, que dès ce moment il ſe regardoit comme le plus fortuné des pères, & qu'il n'oublieroit jamais la déférence que je lui montrois. En me quittant, il alla prendre des meſures & préparer toutes choſes pour paſſer en Angleterre, & terminer ce mariage, qu'il avoit ſi fort à cœur.

« Chère Eléonore, lui dis-je, je vois à préſent la cauſe du froid accueil que Monſieur votre père me fit ſur le vaiſſeau : je vois également celle de l'indifférence que vous m'y témoignâtes. Je conviens en ce moment, qu'après les inſtances de Monſieur votre père, vous ne pouviez vous dérober à ce qu'il exigeoit de vous, & que votre ſoumiſſion eſt un acte digne de votre cœur vertueux & plein de tendreſſe filiale; mais je n'en eus pas alors la même idée. Je penſois que la déclaration que je vous avois faite ayant tous les caractères de l'honnêteté, vous aviez pu la recevoir ſans en être offenſée, & que ſi après cela vous ne penchiez pas en ma faveur, vous pouviez au moins, ſans manquer à la bienſéance, ne pas donner votre parole de préférer mon rival. Cette opinion, jointe à la certitude que vous aviez reçu ma lettre, me laiſſoit une ſorte d'eſpérance

qui me rendit des forces, & me permit de retourner plus tranquille au domicile de mes parens.

Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Il n'y avoit pas quinze jours que j'étois arrivé, qu'une lettre de Bordeaux m'apprit le dessein de Monsieur votre père, & votre prochain départ. Je ne saurois vous exprimer le trouble & le chagrin que me causa cette nouvelle. Oui, m'écriai-je, si je perds Eléonore, je perds le jour; sans elle je ne puis exister. Il n'y a point à délibérer sur ce que je dois faire. Les conseils de la prudence ne sont plus de saison. Je veux suivre Eléonore jusqu'au bout du monde. Elle n'est pas encore dans les bras d'un autre. Qui sait s'il ne surviendra pas quelque événement heureux pour ma tendresse? Quoi qu'il arrive, je jouirai du moins de l'avantage de respirer le même air qu'elle, & de la voir quelquefois. S'il ne m'est plus permis alors de lui dire que je l'aime, aucune loi, aucune puissance du monde ne peut m'empêcher de l'aimer & de soupirer pour elle, en respectant sa délicatesse & honorant sa vertu. C'est ainsi que la passion, dont je n'étois plus maître, m'emportoit sans réflexion, comme sans résistance.

J'allai sur le champ trouver mon frère, l'héritier de la maison, dont j'étois beaucoup aimé.

Je lui dis, qu'une affaire d'honneur m'obligeant de retourner au plus vîte à Bordeaux, je le priois de me donner le plus d'argent qu'il pourroit pour les dépenses de ce voyage; qu'il n'obligeroit pas un ingrat, & que d'ailleurs je lui en tiendroit compte sur ma légitime. Mon frère m'assura que je faisois tort à son amitié, en lui offrant sous condition l'occasion de m'obliger; qu'il me fourniroit volontiers tout ce qui m'étoit nécessaire; mais il étoit alarmé du trouble où il me voyoit, & il me demandoit en grace de lui en dire le sujet; qu'au reste, si je pouvois suspendre mon départ, je ferois très-sagement d'attendre que ma santé fût parfaitement rétablie. Je remerciai mon frère de ses bontés pour moi, & m'excusai de lui apprendre le motif de mon voyage. « J'en ai un fort pressant » continuai-je, mais c'est un secret que je ne puis vous révéler encore: je n'ai eu cependant ni querelle ni dispute, comme je vois bien que vous le craignez; il s'agit seulement de parer à une grande perte dont je suis menacé; & quant à ma santé, j'espère que le mouvement lui sera salutaire, & qu'ainsi le voyage ne fera que la fortifier ».

Pourvu de l'argent que me donna mon frère, je partis le même jour, & quittant mes chevaux pour en prendre à la première poste, j'arrivai

le lendemain à Bordeaux. Mais, quelque diligence j'eusse faite, j'étois arrivé trop tard, & je pensai me désespérer en apprenant que vous étiez partie, & qu'il n'y avoit pas de vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre. Une ame commune, intimidée par la perspective que j'avois devant moi, & rebutée par les obstacles & les peines sans nombre qu'elle me présentoit, eût sans doute abandonné le dessein de vous poursuivre; une ame sublime, guidée par les conseils de la sagesse, auroit réprimé les élans de sa passion, & se fût contenue dans de justes bornes. La crainte ni la prudence ne purent me retenir: je méprisai la voix de la raison, qui me crioit que l'entreprise de courir sur vos traces ne pouvoit avoir que des suites funestes pour moi: ainsi, rejetant ces sages conseils, & comptant pour perdu tout le temps que je n'employois pas à vous suivre, je ne m'occupai que des moyens de vous rejoindre au plutôt. J'écrivis à mon frère que je quittois la France, & lui renvoyai mon domestique; après quoi je repris la poste pour me rendre à la Rochelle. J'y trouvai par hasard un navire anglois tout prêt à partir pour Londres, sur lequel je m'embarquai, & qui fit voile le même jour.

J'aurois voulu que, pour servir mon impa-

tience, les vents & les flots, de concert, euſſent porté le navire à ſa deſtination auſſi vîte que la penſée ; mais le ciel en ordonnoit autrement. Nous fûmes à peine dans la Manche, qu'un vent violent de ſud-oueſt nous emporta malgré nous à travers le canal ; & après nous avoir fait craindre cent fois d'être jetés ſur les côtes de Flandre, nous fit aborder à la Brille. Jugez combien j'étois déſolé de ce contre-temps, particulièrement cruel dans la circonſtance, & combien il me parut affreux après ce que j'appris à l'auberge où j'allai loger.

Un négociant Bordelois qui arrivoit d'Angleterre, auquel j'eus occaſion de parler, & à qui je demandai des nouvelles de M. d'Aliban, me dit que le père & la fille étoient arrivés à Londres ; qu'elle y devoit épouſer un homme exceſſivement riche, & que vraiſemblablement ce mariage ne tarderoit pas à ſe faire, parce que celui-ci, qui avoit un emploi conſidérable & de grandes poſſeſſions aux Indes, étoit preſſé d'y retourner. Je lui fis cent queſtions ſur mon rival, ſur le temps où il penſoit qu'il dût partir, ſur le port où il devoit s'embarquer ; mais je ne pus recevoir de mon compatriote aucune lumière là-deſſus, & je ne tirai de toutes ſes réponſes qu'une anxiété plus inſupportable.

Je n'avois pas beſoin d'un nouvel aiguillon

pour hâter mon départ. Le capitaine anglois jugeant à propos de s'arrêter quelques jours à la Brille, je profitai du premier paquebot qui partit, pour arriver où mes voeux m'appeloient, & enfin j'eus la satisfaction de descendre en Angleterre. Il étoit nuit quand nous entrâmes au port d'Harwick. Si j'avois voulu prendre un gîte dans la ville pour me reposer jusqu'au lendemain, je n'aurois peut-être pas essuyé l'accident qui m'arriva: mais je vous voyois sans cesse sur le point de m'être enlevée; l'idée de votre mariage déchiroit mon cœur, & je m'empressois ardemment de vous retrouver, comme si ma présence pouvoit rompre cette union & changer votre destinée. Je ne voulus donc pas m'arrêter un moment; je pris la poste pour aller à Londres, & je courus toute la nuit.

Je n'étois déjà plus qu'à quelques lieues de cette grande ville, lorsqu'à un mille de l'endroit où nous avions changé de chevaux, celui du postillon qui me devançoit ayant bronché, tomba rudement & se cassa une jambe. Cet événement imprévu suspendit ma course. Le postillon retourna à la poste prendre un autre cheval, tandis que je demeurois sur le chemin à l'attendre, en gardant les harnois du coursier estropié; mais durant ce temps-là, des voleurs

qui cherchoient capture, me voyant ſeul, m'entourèrent auſſi-tôt, & le piſtolet à la main me demandèrent poliment la bourſe ou la vie. Je ne pouvois entreprendre de leur réſiſter, n'ayant pour toute arme que mon épée : j'eſſayai de les émouvoir, en leur diſant que j'étois un étranger, & que, s'ils me dépouilloient, je demeurerois ſans la moindre reſſource dans leur pays.

Ma harangue fut ſans effet, ou plutôt elle n'eut qu'un mauvais effet ; car, à mon accent, les voleurs m'ayant reconnu pour françois, ſe firent une maligne joie de me fouiller par-tout, & m'enlevèrent tout mon argent, contre l'uſage des voleurs de grands chemins en Angleterre, qui ſe contentent de ce qu'on leur préſente. Cependant, en me quittant, ils me rendirent quelques pièces comme par charité ; mais ils me dirent en ricanant, qu'un *frenche-dog* (1) n'étoit pas digne de la compaſſion des anglois ; que ſes biens étoient toujours de bonne priſe ; qu'ils vouloient néanmoins ſe montrer généreux à mon égard, pour me prouver que les anglois nous ſont toujours ſupérieurs, & que dans cette vûe ils me donnoient quatre guinées ; ce que je ne ferois pas ſans doute, ajoutèrent-ils no-

(1) Chien de françois.

blement, si j'avois l'honneur d'être voleur dans mon pays ; & que je pusse disposer de leur bourse. Après ce beau discours, ils s'éloignèrent, me laissant dans l'humiliation de mon aventure & bien chagrin de la perte de mon argent, non par rapport à elle-même, mais par les suite qu'elle devoit avoir dans ma fâcheuse position.

Le postillon revint enfin de la poste. Sans m'amuser à faire d'inutiles plaintes, je repris le chemin de Londres, où nous arrivâmes vers les sept heures du matin. Il n'y avoit pas cinq ans que j'avois quitté cette ville ; j'en connoissois le local : j'aurois pu vous trouver, si j'avois su votre auberge, ou même le quartier où vous étiez logée ; mais l'ignorant absolument, j'étois obligé d'employer le ministère d'autrui pour pouvoir le découvrir. Cependant le vol qu'on m'avoit fait me laissant presque sans ressource, il falloit, avant toutes choses, me procurer des secours, sans lesquels on ne fait rien. Je crus devoir en cette occasion m'adresser à quelques seigneurs que j'avois connus dans mes voyages ; & je me présentai à leurs hôtels ; mais ils étoient à la campagne, ou déjà sortis pour aller en ville. Je ne trouvai qu'un Lord, que j'avois vu en Italie, & avec lequel je m'étois lié fort étroitement. Je pouvois penser que

celui-ci me tiendroit lieu des autres, & qu'il auroit la plus grande ſatisfaction à m'embraſſer. Je me fis donc annoncer avec confiance, ne doutant pas de ſon empreſſement à m'obliger ; mais, ce que vous aurez peine à croire, il ne ſe ſouvint pas de mon nom. Il me reçut avec la froideur la plus dédaigneuſe, ne me dit que quelques mots, & prétextant une affaire qui l'obligeoit de me quitter ſur l'heure, il ſortit, & me laiſſa plein de confuſion.

Je ſortis auſſi-tôt de ſon hôtel, bien réſolu de ne pas m'expoſer une autre fois à cette honte ; & le cœur ulcéré de la fierté de ce Lord, je rêvois à la bizarrerie du ſort qui m'y avoit expoſé, lorſque je fus rencontré dans la rue par un homme qui, me regardant fixement, vint à moi les bras ouverts, & m'embraſſant avec chaleur, me dit qu'il regardoit cette rencontre comme très-fortunée. Après m'avoir demandé des nouvelles de ma ſanté, & quelles affaires m'avoient conduit à Londres, il m'offrit tous ſes ſervices. Je reconnus celui qui me ſaluoit ſi affectueuſement pour un honnête anglois avec lequel j'avois demeuré quelque temps à Florence, & que j'avois eu le bonheur d'obliger. M. Bookſon étoit un ami des arts, un homme de lettres, qui avoit voyagé pluſieurs années en connoiſſeur. Bien différent

de quelques-uns de ses confrères, qui ne se distinguent que par un orgueil méprisant & une morgue ridicule, on ne le voyoit pas sans cesse occupé de lui-même. Il étoit savant; mais il avoit encore plus de modestie que de savoir. Les qualités du cœur le rendoient aussi recommandable que celles de l'esprit. Je fus sensible à l'accueil qu'il me faisoit, & à ses offres obligeantes; mais dans la disposition où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui laisser voir sur mon visage une impression de tristesse.

« Pardonnez à mon indiscrétion, me dit-il; mais je vous vois chagrin, & je ne saurois me taire. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, ne peut me laisser indifférent sur votre situation. Vous avez sans doute quelque peine qui vous affecte vivement. Ajoutez, je vous prie, aux obligations que je vous ai déjà, celle de m'apprendre la cause de votre inquiétude. Je serai peut-être assez heureux pour vous procurer quelque moyen de consolation, & pour vous servir. Vous m'ouvririez votre cœur sans difficulté, si vous saviez dans quelle vûe je demande votre confiance ».

« Je suis touché, comme je le dois, lui répondis-je en lui serrant la main, de ces témoignages de bienveillance, plus précieux pour moi que vous ne sauriez croire; & pour vous

marquer combien je me repose sur votre estime & sur les témoignages de votre amitié, je vais vous dire ce qui m'afflige, & vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne : mais le lieu n'est pas propre à ce récit. Allons au parc Saint-James, dont nous ne sommes pas loin, je pourrai vous y conter à loisir toutes mes aventures ». Là-dessus, nous prîmes le chemin de cette promenade, & nous étant assis à l'écart, quand nous y fûmes arrivés, je lui fis, sans préambule, l'histoire de mon amour, & l'instruisis des malheurs qui l'avoient suivi depuis votre départ de Bordeaux jusqu'aux événemens du jour, qui n'étoient pas des moins désagréables.

Mon ami parut sensible à mes infortunes ; il convint que j'étois à plaindre ; il adopta mes idées & mes sentimens. Il essaya pourtant de me faire comprendre que tous mes malheurs venant d'une passion aveugle & sans espoir, il faudroit tenter de lui résister, & s'efforcer de la soumettre, pour me dérober aux nouveaux chagrins qu'elle pouvoit me causer. En homme habile, il flatta mon amour-propre, en me disant que ces nobles efforts étoient dignes de mon courage, & qu'il me connoissoit assez de grandeur d'ame pour m'en croire capable. Mais voyant que toutes ces raisons & ces insinuations

tions ne me touchoient pas: « Eh bien, me dit-il, nous ferons tout pour vous satisfaire; nous chercherons votre maîtresse, &, s'il est possible de la trouver, nous vous donnerons les moyens de la voir. Le temps & les circonstances régleront ensuite nos démarches. Mais en attendant, continua-t-il, vous n'avez pas d'auberge, vous n'avez pas mangé depuis long-temps, vous devez réparer la perte des choses qu'on vous a prises; j'exige que vous partagiez avec moi ma maison & ma table, que vous disposiez de ma bourse; & pour commencer, il faut, s'il vous plaît, que vous veniez tout à l'heure chez moi prendre de la nourriture & changer d'habillemens; nous ferons, après cela, toutes les recherches que vous voudrez ».

Le cœur ému & les larmes aux yeux, j'embrassai cet excellent homme, pour lui marquer ma reconnoissance; & sans rien opposer à ses prétentions généreuses, je le suivis à sa maison. Chemin faisant, je bénissois la providence, du secours inespéré qu'elle me donnoit; j'observois que les bonnes actions ne seroient pas si rares, si l'on faisoit réflexion que tôt ou tard les services rendus trouvent une juste récompense; qu'ainsi, cet anglois me payoit à Londres du plaisir que je lui avois fait ailleurs; & en opposant la conduite de ce Lord riche & dé-

daigneux à celle de ce Savant peu fortuné, mais reconnoissant, je ne pouvois m'empêcher de remarquer la différence que la culture des lettres met souvent entre les hommes.

Arrivé à la maison de mon ami, j'y fus établi comme chez moi. Je changeai d'abord de linge, puis je dînai (1), & tout en mangeant je m'entretenois de vous avec M. Bookson, & nous examinions entre nous les moyens dont nous pourrions nous servir pour découvrir votre demeure. Je pensai qu'il falloit nous adresser à quelque marchand de vin, qui, devant être en relation avec des négocians de Bordeaux & leurs correspondans à Londres, pourroit apprendre de ces derniers des nouvelles de M. d'Aliban. M. Bookson goûta mon avis, & se chargea de faire les perquisitions nécessaires. « Vous n'avez pas dormi depuis long-temps, me dit-il; vous êtes fatigué : prenez un peu de repos, tandis que j'irai à la découverte. Il est inutile, continua-t-il, voyant que je me levois pour le suivre, il est inutile de m'accompagner, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles po-

(1) On doit remarquer, à cette occasion, que sur la fin du siècle dernier on dînoit en Angleterre à deux heures. Aujourd'hui, c'est à cinq heures. Sur la fin du règne de Louis XIV, l'heure du dîner à Paris étoit midi. *Note de l'éditeur.*

sitives du père & de la fille. Tranquillisez-vous, je vous prie; dès que j'en saurai quelque chose, je viendrai vous en avertir.

Je demeurai donc à la maison, suivant son conseil, & j'essayai de reposer; mais le trouble de mon esprit & l'agitation de mon cœur ne me permirent jamais de fermer la paupière. Le désir & la crainte, le souvenir du passé, l'inquiétude de l'avenir, me tourmentant tour à tour, redoubloient mon impatience & mon ennui. Le temps que M. Bookson demeuroit à revenir, me sembloit d'une longueur effroyable. J'en comptois toutes les minutes, & j'étois sur les épines, lorsqu'à la nuit tombante M. Bookson arriva. Il me fit d'abord des excuses de m'avoir fait attendre: « Car je vois bien, dit-il, que vous étiez impatient, & que vous n'avez guère dormi; mais il ne m'a pas été possible de faire mieux ».

Ensuite il me raconta les courses & les recherches qu'il avoit faites. Il étoit allé chez un marchand de vin de sa connoissance, qui l'avoit renvoyé à un autre, celui-ci à un commissionnaire qui lui avoit indiqué la demeure d'un négociant de Bordeaux, chez lequel je devois trouver tous les renseignemens que je demandois. Il étoit allé chez ce négociant, nommé M. Desfolles, logé dans un quartier fort éloigné, &

ne l'ayant pas trouvé chez lui, il l'avoit attendu jusqu'au soir; enfin il en étoit revenu, pour ne pas me laisser plus long-temps dans l'inquiétude; mais il avoit eu la précaution d'avertir le domestique de M. Dessolles qu'il repasseroit le lendemain matin pour parler d'affaires à son maître, & il l'avoit fait prier en conséquence de ne point sortir. Il ajouta, qu'il y avoit tout lieu de croire que ce négociant nous instruiroit de la destinée d'Eléonore. Je le priai de pardonner à mon impatience, & je le remerciai avec une grande effusion de cœur de toutes les attentions qu'il avoit pour moi.

Le lendemain matin, ma première pensée fut la visite que je devois faire à M. Dessolles. Malgré la fatigue, j'avois peu dormi la nuit. Toujours plein de votre idée, je n'étois occupé que de l'espoir flatteur de vous retrouver. Je ne pensois qu'aux moyens de vous voir & de vous parler, s'il étoit possible. C'étoit chez M. Dessolles que nous devions apprendre où vous étiez. Tous mes vœux me portoient chez lui. Aussi, pour m'y rendre à huit heures, qui étoit le moment convenu, je m'étois levé avant le jour, & je trouvois que M. Bookson, qui ne se leva pas si matin, étoit bien lent à servir mon impatience. Cependant il se trouva prêt à partir avant l'heure dite, & nous sor-

tîmes enfin pour nous rendre où je brûlois d'arriver.

M. Deſſolles nous attendoit ; il nous reçut poliment. M. Bookſon lui expliqua le motif de notre viſite, lui dit que j'avois des affaires de conſéquence à communiquer à M. d'Aliban, & que je le priois de nous indiquer ſa demeure. M. Deſſolles nous répondit qu'il connoiſſoit beaucoup M. d'Aliban, ſon concitoyen ; qu'il l'avoit vu pluſieurs fois avec ſon aimable fille durant le ſéjour qu'ils avoient fait à Londres ; mais que ſi j'avois des affaires de conſéquence avec cet honnête homme, il étoit fâché de me dire qne je ne pourrois point traiter avec lui, parce que depuis quelques jours il étoit parti avec ſa fille pour Portſmouth, où ils avoient dû s'embarquer ſur un vaiſſeau de la compagnie des Indes qui alloit au Bengale.

A cette annonce, je vous crus perdue pour moi, & je devins pâle comme un mort. A peine pus-je demander à M. Deſſolles ſi, avant de partir, M. d'Aliban n'avoit pas conclu votre mariage, & je tremblois que ſa réponſe ne fût une ſentence foudroyante pour moi ; mais il me dit que non, & cette parole modéra mon déſeſpoir. Il nous apprit que M. Clerke, mon rival, officier ſupérieur dans les troupes de la compagnie des Indes, qui ſe propoſoit de paſſer

en France pour vous épouser, après avoir été retenu long-temps en Angleterre pour un grand procès, avoit reçu ordre de retourner au Bengale au moment où il s'y attendoit le moins; qu'il avoit inutilement fait agir tous ses amis afin de faire prolonger son congé. Sa présence ayant été jugée absolument nécessaire dans cette partie des Indes, il s'étoit vu forcé de s'éloigner de la personne qu'on lui destinoit, lorsqu'il venoit d'apprendre qu'elle devoit se rendre en Angleterre, & lorsqu'il touchoit au bonheur de la posséder. M. Dessolles ajouta, qu'il tenoit toutes ces circonstances de M. d'Aliban lui-même, qui lui avoit dit que, vous ayant menée à M. Clerke, à Londres, il avoit été fort surpris, en y arrivant, de ne trouver à sa place qu'une lettre, dans laquelle, après lui avoir marqué tous ces détails, M. Clerke le prioit très-instamment de lui amener sa future aux Indes, où son poste l'obligeoit de résider; que, jaloux de tenir sa parole & touché de ce contre-temps, M. d'Aliban s'étoit déterminé à s'embarquer avec sa fille pour aller joindre son gendre futur, & qu'il y avoit apparence qu'ils étoient en mer, si le vent leur étoit devenu favorable.

Je n'eus la force de remercier M. Dessolles que par une révérence, tant le chagrin me ser-

roit le cœur, M. Bookſon, qui liſoit ma peine ſur mon viſage, s'acquitta pour moi de ce devoir. Enſuite il s'empreſſa de me conduire au premier café pour me faire prendre quelque liqueur qui pût me fortifier, & il employa toutes les reſſources de l'eſprit & toute la chaleur de l'amitié pour me conſoler de cette nouvelle infortune. Il penſoit qu'après ce dernier coup je devois perdre toute eſpérance, & qu'il ne me reſtoit d'autre parti que celui de vous oublier. Il me prioit en grace de ne pas le quitter encore, perſuadé que perſonne ne prendroit à mon chagrin plus d'intérêt que lui ; & que les ſoins de l'amitié ſeule pourroient le calmer. Mais au lieu de répondre à ſes inſtances touchantes, je lui demandai s'il croyoit que les vaiſſeaux de la compagnie des Indes fuſſent partis de Portſmouth, & s'il ne ſeroit pas poſſible de s'y embarquer, au cas que les vents les euſſent retenus.

« Quoi ! me dit mon ami ſurpris, vous voudriez paſſer aux Indes pour ſuivre votre maîtreſſe, tandis qu'elle va ſe donner à un autre ! Vous voudriez y être le témoin du bonheur de votre rival ! Ce n'eſt pas tout ; vous conſentiriez d'y paroître ſans place & ſans fortune, à côté de M. Clerke qui doit y être dans la ſplendeur ! Penſez-y bien, mon cher chevalier,

& voyez à quelles peines & à quelles humiliations votre passion vous expose, si vous vous obstinez à l'écouter ».

« Ah ! mon cher ami, lui dis-je, que vous connoissez peu la passion qui me consume, lorsque vous croyez qu'il m'est possible d'y renoncer. Non, non, il n'y a que la mort qui soit capable de l'éteindre. Je veux suivre Eléonore aux Indes; je la suivrois dans l'horreur des plus affreux climats. Je lui donnerai du moins, par ma persévérance, une preuve de l'amour le plus extrême; & si la douleur m'ôte la vie, je mourrai pour elle, & tous mes maux finiront. Si vous m'aimez, ne me parlez donc pas de renoncer à ce que j'aime. Ne vous opposez pas au dessein que j'ai pris de la suivre par-tout. Rendez moi plutôt un dernier service. Je ne veux point vous faire sentir le poids de mes malheurs, ni devenir à charge à votre amitié généreuse; donnez-moi le moyen de m'engager en qualité de soldat au service de la Compagnie des Indes. Avec ce titre, je passerai au Bengale, je vivrai & je mourrai près d'Eléonore, si je ne puis être à elle ».

Mon ami fut attendri de ce généreux dévouement. Il m'embrassa. Je le serrai sur mon cœur, & je mouillai son visage de larmes de tendresse. « Moi vous abandonner, me dit-il,

& vous livrer à une ſorte d'eſclavage ! N'eſt-ce pas me faire tort, que de m'en croire capable? Je cède à votre obſtination; mais je veux, en revanche, que vous ne m'épargniez en rien de tout ce que je pourrai vous fournir. Vous n'irez point ſoldat aux Indes. L'état en eſt noble ſans doute; mais il eſt trop aſſujettiſſant, & il ne ſe concilieroit pas avec votre projet. Je connois pluſieurs directeurs de la compagnie, & j'ai eu l'avantage de leur rendre quelques ſervices dans mes voyages. Je vais leur demander une place pour vous. Vous êtes aſſez inſtruit pour remplir honorablement celle d'ingénieur. S'il n'y en a point de vacante tout à l'heure, j'eſpère que nous obtiendrons l'expectative de la première, & je ne doute pas qu'on ne m'accorde votre paſſage ſur un des vaiſſeaux qui vont partir ».

» Voilà, m'écriai-je tout tranſporté, le vrai caractère & le vrai langage de l'amitié. Que ne vous devrai-je pas, ô ! mon cher ami, pour ces ſervices innappréciables, & comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi? Soyez sûr, me répondit-il, que je ſerai payé d'avance par la ſatisfaction que j'aurai de vous ſervir. Mais puiſque la détermination en eſt priſe, ne perdons pas de temps, & courons à

l'hôtel de la compagnie, où doit se tenir ce matin une assemblée des directeurs ».

Je le suivis avec empressement, & nous y arrivâmes avant l'heure de l'assemblée. M. Bookson se tint sur le passage des directeurs, & me présentant à ceux qu'il connoissoit, il leur parla vivement en ma faveur. Comme il étoit fort estimé & qu'il avoit bien mérité de la compagnie, chacun se fit un plaisir de l'obliger; en sorte qu'il obtint pour moi plus qu'il n'avoit demandé. On m'accorda la survivance d'une place d'ingénieur, la moitié des appointemens de la place, qui alloient à près de deux cents livres sterlings, & le passage gratuit sur un des vaisseaux qui étoient prêts à faire voile. Un des amis de M. Bookson sortit de la salle pour nous annoncer cette bonne nouvelle, & pour nous dire que les vaisseaux n'attendant plus que le vent, il ne falloit pas perdre un moment pour me rendre au port. Il ajouta qu'il alloit me faire expédier mes provisions sur le champ.

M. Bookson me dit qu'il ne falloit pas m'éloigner, afin d'être à portée de recevoir mon brevet dès qu'il seroit expédié; qu'il alloit, en attendant, s'occuper des choses qui me seroient nécessaires pour le voyage, & qu'il

viendroit me retrouver dans une heure ou deux. En effet, je vis mon ami revenir avant l'heure marquée, & je fus tout étonné des nouvelles attentions de sa générosité. Il m'amenoit une voiture pour partir dans l'instant avec lui, car il voulut m'accompagner. Il l'avoit garnie du peu de hardes que j'avois, & de tout ce qu'il me falloit pour y suppléer. Je venois de recevoir, avec mon brevet, les papiers nécessaires pour mon passage; il ne fut plus question que d'entrer dans la chaise. Nous nous mîmes aussi-tôt en route pour Portsmouth; & après avoir couru tout le reste du jour & toute la nuit, nous arrivâmes en cette ville le lendemain au lever du soleil (1).

Dès que nous fûmes descendus à l'auberge, nous demandâmes si les vaisseaux de la compagnie des Indes avoient fait voile. On nous dit que les vents contraires les avoient retenus, mais que les équipages & tous les passagers étoient à bord, & qu'ils partiroient dès que le vent seroit favorable (2). Il n'y avoit pas de temps à perdre. Nous nous rendîmes à bord

(1) Portsmouth est à soixante-treize milles de Londres, à peu près trente lieues de France. *Note de l'éditeur.*

(2) Ces vaisseaux étoient le Thames, l'Argo, & le Panther.

du Thames, au capitaine duquel je devois préſenter mon brevet de paſſage, avec une lettre de la compagnie qu'on y avoit jointe. M. Daviſon me reçut honnêtement; & ſur les témoignages de la lettre & les recommandations de M. Bookſon, il m'aſſura qu'il tâcheroit de me rendre le paſſage le moins déſagréable qu'il lui ſeroit poſſible. Il s'informa ſi j'avois fait porter mes hardes & mon lit; & comme nous n'avions pas ſongé à ce dernier article, il me dit qu'il falloit s'en pourvoir promptement, parce qu'il remarquoit que le vent alloit changer, & que nous partirions peut-être avant la nuit.

Je revins à terre avec M. Bookſon pour faire mon emplette, & pour profiter de la vue de cet ami le plus que je pourrois. Je voulois, de plus, m'informer ſi vous & monſieur votre père étiez déjà partis, ou ſi vous étiez ſur un des vaiſſeaux qui devoient mettre à la voile; & je fis à ce ſujet toutes les perquiſitions que le temps & les circonſtances me permettoient: mais n'étant pas allé, ſans doute, à l'auberge où vous aviez logé, je n'appris rien de poſitif, & je fus obligé de retourner au vaiſſeau dans cette incertitude.

Avant de ſe ſéparer de moi, M. Bookſon m'ouvrit ſa bourſe: « Je ne veux point, me dit-il, que vous partiez ſans argent. Vous avez

des appointements, mais vous ne devez pas les toucher encore, & quoique votre passage soit gratuit, il ne convient point que vous ayez la bourse vide sur le vaisseau, & que vous arriviez aux Indes dépourvu d'argent. Il vous y sera d'autant plus nécessaire, que vous y serez moins connu. J'exige de votre amitié, que dans la dernière occasion où je puis vous être utile, vous ne me refusiez pas la satisfaction de vous servir ». Pénétré de reconnoissance d'une amitié si généreuse & si soutenue, je laissai voir à mon ami, dans mes yeux & sur mon visage, tous les sentimens de mon cœur; car mes paroles n'auroient pu suffire à les exprimer. Il vouloit, à toute force, me faire prendre une somme de cent guinées; je n'en voulus que le quart, comme suffisant à mes besoins, après quoi je repris le chemin du port, où M. Bookson m'accompagna. Ce fut là qu'il fallut se séparer d'un ami si rare, & je ne lui fis pas mes adieux sans lui jurer un attachement inviolable, & sans répandre, en l'embrassant, une abondance de larmes.

Lorsque je fus arrivé sur le vaisseau, M. Davison me présenta aux officiers de l'équipage, qui me reçurent poliment. Il me dit que je mangerois à sa table, &, ce qui me plut bien autant, il me fit donner, pour placer mon

lit, un petit réduit que je pouvois fermer, & qui devoit me servir de chambre. J'avois l'esprit & le corps malades; j'entrai dans cet asile pour prendre un peu de repos, & pour m'entretenir solitairement avec moi-même. Après les violentes agitations que j'éprouvois depuis long-temps, j'étois bien aise de donner un libre cours à mes réflexions, & d'examiner ce que je devois faire dans la nouvelle position où je me trouvois.

« Le sort en est jeté, me dis-je, il n'y a plus à s'en dédire. Je traverse les mers pour retrouver Eléonore; mais que puis-je espérer, & que vais-je faire, quand je serai près d'elle, au pays qu'elle doit habiter? Irai-je troubler son repos, par les preuves trop remarquables d'une tendresse rebutée? Voudrois-je lui faire perdre la douceur de l'union qu'elle projette, & l'estime de son époux? Non, dis-je, non; je veux seulement l'aimer & la voir; &, quoique vaincu par ma passion, je ne cesserai point d'être vertueux....... Je la reverrai donc, & c'est là mon espoir? Mais à quel prix j'achète cette satisfaction!..... Je quitte, hélas! ma patrie, mes frères, mes amis. Quel sacrifice pour un cœur sensible! O Eléonore! si vous saviez du moins ce que je fais pour vous, l'amertume d'une si grande perte pourroit être

adoucie; mais vous l'ignorerez toujours, si vous êtes à un autre, & vous n'apprendrez jamais de ma bouche la fidélité d'un attachement que vous ne devez plus écouter ». C'est ainsi que je passai les premiers momens de ma solitude, où quelquefois cependant une foible espérance venoit adoucir ma peine, en me représentant les événemens à venir, comme sujets à de grandes vicissitudes.

Je visitai la malle que la libéralité de M. Bookson m'avoit fournie, & que je n'avois pas ouverte, & je fus de nouveau surpris & attendri de ce dernier témoignage de sa bonté. J'y trouvai un assortiment complet de hardes propres, l'étoffe pour faire un habit suivant l'uniforme d'un ingénieur, & la plupart des instrumens & des livres nécessaires à sa profession. O mon cher Bookson, m'écriai-je à cette vue, que je serois méprisable si la passion qui m'entraîne me rendoit aveugle sur ce que je vous dois, & si je ne m'efforçois de vous prouver un jour la gratitude que j'en conserve!

Pendant que je faisois ces réflexions, le vent changea, comme l'avoit prévu M. Davison; les vaisseaux sortirent du port; on partit, & bientôt on perdit de vue les côtes d'Angleterre. Je ne jouis point de ce spectacle, qui n'auroit servi qu'à entretenir le trouble de mon

cœur. J'étois dans ma chambre, couché ſur mon lit, où la fatigue, l'agitation de mon ame, & l'incommodité de la mer me retinrent pluſieurs jours malade. Dans cet intervalle, un tailleur qui paſſoit aux Indes, me mit dans le coſtume de mon état; en ſorte que, quand je ſortis, j'étois revêtu de mon uniforme, qui devoit me donner une ſorte de conſidération ſur le navire.

Il y avoit quatre jours que nous étions en mer, lorſque je parus pour la première fois à la table du capitaine. Ce fut pour moi, & j'oſe dire pour vous, comme un coup de théâtre, quand je vous trouvai, ainſi que monſieur votre père, au nombre des convives, & que vous me vîtes arriver, ſalué par tous les officiers du nom d'ingénieur, & avec l'uniforme convenable à cet état. M. d'Aliban pâlit; vous demeurâtes tout interdite. La ſurpriſe & l'émotion ſe peignirent ſur vos viſages, & je ſentis que je rougiſſois vivement. Je vous ſaluai pourtant d'un air de connoiſſance, mais dans un embarras viſible. Monſieur votre père y répondit très-froidement, & vous d'un air contraint. Vous ne me demandâtes ni l'un ni l'autre le motif de mon paſſage aux Indes; mais il me parut, dans votre contenance, que vous en pénétriez la raiſon. Pour moi, quelque prévenu

prévenu que je fusse que mes sentimens ne vous étoient pas agréables, je ne pus m'empêcher d'être infiniment affligé de cette réception de la part de deux personnes que je respectois & que j'aimois tant, & qui m'avoient donné des preuves si multipliées d'une amitié & d'une estime sincères.

J'étois assis à table vis-à-vis de vous. Dans cette situation, je ne pouvois lever les yeux sans vous regarder; vous ne pouviez pas non plus les ouvrir sans me voir: mais vous les reteniez de manière que je n'en tirois que la certitude de votre éloignement pour moi; & cette idée augmentoit mon trouble & m'affligeoit toujours davantage. Je désirois la fin du repas, où je ne mangeai guère & où je parlai moins, espérant trouver l'occasion de vous dire deux mots au sortir de table. Mais monsieur votre père, qui se doutoit de mon intention, se retira si promptement avec vous, que je ne pus pas réussir dans mon dessein ».

« Vous me rappelez le souvenir, me dit Éléonore, d'une des situations les plus embarrassantes de ma vie. Je pensai m'écrier en vous reconnoissant, tant je fus émue de votre présence. Le chagrin que me donnoit l'idée que vous quittiez tout pour moi, la peine que mon père devoit sentir de vous voir suivre mes traces,

enfin la reconnoiſſance que je croyois devoir à un attachement ſi extraordinaire & ſi malheureux, m'agitoient en même temps. Je ne ſavois quelle contenance prendre. L'affectation de ne point vous regarder, de ne point vous répondre après que j'avois paru vous connoître, pouvoit être remarquée & faire un mauvais effet. D'un autre côté, mon père ne m'auroit pas vu lever les yeux ſur vous, ni vous parler, ſans le trouver mauvais & ſans m'en faire des reproches. Jugez de mon embarras dans cette première entrevue, & combien je dus garder de ménagemens tout le temps que je fus ſur le vaiſſeau, pour ne rien faire ſoupçonner aux convives & ne point déſobliger mon père. Dès que nous eûmes quitté la table, il ne me cacha pas ſon chagrin, & il me dit qu'il alloit vous trouver pour vous témoigner ſa peine de la démarche imprudente que vous aviez faite, & pour vous prier ſur-tout de ne point haſarder de tentative auprès de moi ».

Monſieur votre père, repris-je, vint en effet me joindre. Il trouva que je ſortois de la ſalle pour me retirer dans ma chambre; & après m'avoir dit qu'il avoit quelque choſe à me communiquer, il m'y accompagna. Il commença par me rappeler ma naiſſance, mon éducation, les parens eſtimables auxquels j'appartenois;

ensuite il me reprocha ma conduite, comme démentant les sentimens que j'avois déjà montrés & que je devois avoir. Il traita mon amour de folie, ma persévérance d'indiscrétion, capable de troubler le repos de sa fille & de faire son malheur, & il prétendit que l'amitié qu'il m'avoit toujours montrée ne devoit pas être payée par tant d'ingratitude.

« Arrêtez, monsieur, lui dis-je, ne m'inculpez pas, je vous prie, & ne me condamnez pas sans m'entendre. Il est certain que si c'est un crime d'aimer mademoiselle votre fille, j'ai ce tort avec tous ceux qui la connoissent, & je l'ai plus que personne. Mais je ne vois pas que mon attachement pour elle puisse m'être aussi cruellement reproché. Je me regarderois comme l'homme le plus vil, si je méritois les plaintes que vous venez de me faire. Quoique je n'offense pas votre fille en l'aimant, je pourrois vous dire que j'ai fait tout ce qu'il m'étoit possible de tenter pour vaincre une passion que j'éprouvois malgré moi, & que tous mes efforts ont été vains; mais je veux me borner à justifier ma conduite, sans faire l'apologie de mes sentimens. Lorsque j'ai vu que je ne pouvois les surmonter, j'en ai fait l'aveu à Mademoiselle Eléonore. Je n'ignorois pas que vous la des-

tiniez à un autre; mais elle ne le connoissoit point; elle n'avoit pas pris d'engagement avec lui. La mort de mes parens me rendoit libre. Si mes prétentions étoient mal fondées, on ne dira pas du moins qu'elles fussent mal-honnêtes. Je n'étois pas aussi riche que mon rival; mais mon alliance n'étoit point de nature à vous faire rougir.

» Je n'ai point voulu séduire mademoiselle votre fille; je me suis expliqué comme un honnête homme, & j'étois résolu de respecter son choix & de me taire, dès qu'elle auroit pris son dernier engagement. Je suis encore dans ce dessein, & quoique la démarche que je fais de passer aux Indes sur ses traces (démarche que vous blâmez si durement), semble démentir ma résolution, elle n'empêchera pas que je ne consomme ce sacrifice. Je ne veux point porter le trouble ni le désordre dans son union. Une fois achevée, je vous jure de la respecter, & de garder toujours sur mes sentimens le plus rigoureux silence. Mais, pourquoi voulez-vous m'interdire la satisfaction de respirer le même air que votre fille? Pourquoi me défendre d'espérer jusqu'au moment où elle doit être à mon rival? & qui vous garantit la certitude des événemens à venir? Si des accidens imprévus rom-

poient ce mariage, me trouveriez-vous indigne de votre alliance, & penseriez-vous que j'eusse mal fait de ne point me décourager ?

» J'aime ma patrie, je chéris mes parens, je vous respecte à l'égal de mon père, & je ne vois pas que mon passage aux Indes blesse les devoirs que m'imposent ces sentimens. Ma patrie est en paix, & n'a pas besoin de mes services ; j'ai donc pu chercher ailleurs l'emploi de mes talens. Mon père & ma mère sont morts, & mon frère aîné m'aime assez pour ne pas s'opposer à mon bonheur. Enfin quelque rigueur que vous me montriez, quelque injuste prévention que vous ayez contre moi, vous ne sauriez disconvenir qu'en exécutant ce que je viens de vous promettre, je ne vous témoigne toute la gratitude & la déférence dont je suis capable, & que, si vous ne me jugez plus digne de votre amitié, je ne le sois toujours de votre estime.

» Pour vous convaincre, continuai-je, de mon attachement pour vous, & du désir que j'ai de vous plaire, si vous n'êtes pas satisfait de ce que je viens de vous dire, prescrivez-moi la conduite que vous croyez la plus convenable, & je vous promets de vous obéir en tout, à l'exception de ne point aimer votre fille ; ce qui seroit démenti par mon cœur, & qu'il

me seroit impossible de tenir. Je ne vous demande, pour prix de ma soumission, que l'approbation de ma tendresse, dans le cas où votre projet de mariage ne viendroit pas à réussir ».

M. d'Aliban ne savoit trop que répondre à cela. Ma soumission l'avoit désarmé; d'ailleurs pouvoit-il exiger de moi, dans notre position respective, plus que je ne lui promettois? Il me pria seulement d'éviter d'entretenir sa fille de ma tendresse & de lui faire ma cour. Je l'assurai que je tiendrois mes sentimens dans le silence; mais je crus pouvoir me plaindre de sa froideur & lui demander plus d'indulgence. Il me répondit avec embarras; cependant il ne jugea pas à propos de se lier avec moi comme auparavant, & je m'aperçus ensuite qu'il saisissoit le moindre prétexte d'incommodité pour se dispenser de venir à table; ce qui, nous privant de sa présence, nous déroboit en même temps le plaisir de vous voir, & m'enlevoit le seul bien qui me restât dans la vie.

Un jour que vous n'étiez pas venus dîner à notre table, il m'y arriva une petite affaire qui fit du bruit sur le vaisseau, & qui me fournit l'occasion de me faire connoître. Le titre d'ingénieur fait supposer un homme instruit, & surtout au fait des mathématiques. Je devois donc

passer pour savoir quelque chose; mais le chagrin que j'avois dans le cœur me rendoit silencieux, & l'on disoit que j'étois françois. Cela diminuoit l'opinion qu'on pouvoit se faire de mon savoir; car, en général, messieurs les anglois ne croient pas qu'un françois soit pourvu ni même capable de beaucoup de science; & parce qu'ils ont eu d'habiles géomètres & de grands philosophes, ils se persuadent qu'il n'y à qu'eux au monde qui aient des connoissances, & surtout de la profondeur. D'ailleurs ils pensent qu'un françois modeste a ses raisons de l'être. D'après ces idées, un parent du capitaine, qui sortoit de dessus les bancs pour aller remplir une place au conseil de Madras, jugeant, à mon silence, que je n'étois pas un habile homme, voulut divertir les convives à mes dépens. Dans cette vûe, il saisit une occasion qui se présenta de m'attaquer, en élevant une dispute sur des questions de physique & des problêmes de Géométrie, avec une affectation si marquée de me tourner en ridicule, que je ne pus douter du motif qui l'animoit.

Je fus d'abord poussé rudement, & mon antagoniste triomphoit en me voyant embarrassé dans mes réponses. Le peu d'usage que j'avois de la langue angloise me rendoit la dispute pénible dans cet idiome, parce que je ne trou-

vois pas à mon gré les tours de phrase ni même les mots que je devois employer. Mais ayant demandé la permission de me servir d'une autre langue, & mon antagoniste ayant choisi le latin, le sort du combat changea bientôt. Je déduisis mes raisons d'une manière plus claire; je réfutai plus fortement celles de mon antagoniste. Je le serrai de près, je le poursuivis, je l'atterrai, à la satisfaction des assistans, qui la plupart savoient le latin, & qui me surent bon gré d'avoir mortifié de la sorte la vanité de l'assaillant. Je fus félicité de ma victoire, qui me donna du crédit dans l'esprit de mes compagnons de voyage.

Ils me témoignèrent depuis beaucoup d'égards & de considération; & j'eusse trouvé ma traversée fort agréable dans leur société, si mon cœur, désolé de votre froideur & des reproches de monsieur votre père, ne m'eût pas sans cesse représenté votre arrivée aux Indes & le nœud que vous y alliez former, comme la fin de mes espérances & la dernière des infortunes.

Vous vous souvenez que le voyage fut d'abord heureux. Nous touchâmes à Sainte-Hélène, où nous mouillâmes quelques jours; & durant la traversée, qui fut de plusieurs mois, je pus à peine vous parler quelquefois à la dérobée, tant votre père veilloit sur mes démarches, tant vous appré-

hendiez de le chagriner. Je vins pourtant à bout de vous faire connoître la conſtance de mon amour, & mon entière ſoumiſſion à vos volontés. Je crus m'appercevoir que vous aviez quelque pitié de ma deſtinée, & il me ſembla que monſieur votre père, s'adouciſſant à mon égard, ne refuſoit pas de me parler lorſque vous n'étiez pas en ſa compagnie. C'étoit tout ce que vous accordiez l'un & l'autre à mes maux & à la certitude de mon malheur. Je vous paroiſſois d'autant plus à plaindre, que j'y touchois de plus près.

Déjà nous étions dans la mer des Indes, à la hauteur des Maldives; on ne comptoit plus que quelques ſemaines de route, & tous les gens de la flotte, excepté moi, déſiroient la fin de ce long trajet, lorſque le temps, qui nous étoit favorable, vint tout à coup à changer. Le ciel ſe couvrit de nuages qui nous dérobèrent le jour. Le tonnerre gronda, les vents déchaînés ſoulevèrent les flots, la flotte fut diſperſée. Malgré les ſoins du capitaine & le travail de l'équipage, le Thames fut emporté loin de ſa direction par les vagues furieuſes, qui tantôt l'élevoient juſqu'au ciel, tantôt ſembloient le précipiter dans les abîmes, tandis que la pluie, qui tomboit par torrens, & les éclairs, ſuivis d'une obſcurité profonde, augmentoient l'horreur de la tempête.

Tout le monde étoit consterné, & je l'étois comme les autres; mais beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à moi. J'aurois voulu voler à votre aide, vous consoler au moins par mes discours, & fortifier le courage de monsieur votre père par ma présence; mais il m'étoit défendu d'approcher de vous, & je n'osois transgresser les lois qu'on m'avoit imposées à cet égard. Ce ne fut que quand la continuation de la tempête, qui dura douze jours, eut fait perdre, pour ainsi dire, tout espoir de salut, lorsqu'une lame ayant emporté le gouvernail, le vaisseau devint le jouet des vents & des vagues, & que le désordre & la terreur régnoient par-tout sur notre bord, que je hasardai d'entrer dans le lieu qui vous servoit d'asile.

« Vous me pardonnerez, dis je à monsieur votre père, si je me montre chez vous. Mon dessein n'est pas de vous désobéir; mais dans un danger aussi pressant & aussi terrible, je crois devoir me tenir près de ceux qui m'intéressent davantage, pour les rassurer, pour les secourir, s'il est possible, ou pour périr avec eux, s'il faut périr ».

Vous n'avez pas oublié sans doute, chère Eléonore, un événement si mémorable, & je ne vous en parlerois point, si je ne croyois

devoir vous rapporter quelques détails qui ont pu vous échapper dans la frayeur où vous étiez, ou parce que vous ne quittiez pas votre lit. Mais vous devez vous souvenir que Monsieur votre père, ému de mes paroles, cédant aux alarmes que lui donnoit notre cruelle situation, & peut-être aux sentimens de l'ancienne amitié, m'embrassa tendrement en me remerciant de l'intérêt que je prenois toujours au père & à la fille, & me dit qu'il reconnoissoit, dans cette circonstance, la vraie affection que j'avois pour lui.

Il me tira ensuite à l'écart, pour n'être pas entendu de vous ; il ajouta, que dans le danger pressant où nous nous trouvions, & dans la confusion étrange qui en étoit la suite, chacun n'étant plus occupé que de soi, on vous avoit comme abadonnés; qu'on ne vous portoit point de nourriture, & qu'il y avoit déjà long-temps que vous n'aviez mangé; qu'il étoit sorti la veille pour aller chercher quelque chose nécessaire à vos besoins, & que dans le roulis épouvantable du vaisseau, il avoit manqué de périr en faisant une chûte, que sa pesanteur, causée par l'âge & par trop d'embonpoint, pouvoit rendre plus dangereuse. Il m'apprit encore que vous aviez voulu sortir dans la même vûe, & qu'il s'y étoit opposé,

aimant mieux vous laisser souffrir la faim, que de vous livrer en quelque sorte à un péril manifeste.

Je me plaignis à monsieur votre père de son peu de confiance, & je lui dis, que quand tous les gens du vaisseau l'auroient abandonné, il n'eût jamais dû soupçonner mon empressement à lui rendre service; que n'osant pas me présenter chez lui, après les défenses qu'il m'en avoit faites, je passois souvent auprès de sa porte, pour m'offrir en quelque manière à la première occasion; qu'il pouvoit se reposer sur moi du soin de pourvoir à tous vos besoins, & que j'en serois désormais ma principale affaire. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que puisque je m'offrois de si bonne grace, il acceptoit mes soins & se confioit à mon amitié.

Je sortis aussi-tôt de sa chambre, & plus agile que lui dans ma recherche, je parcourus le vaisseau sans accident; mais je ne vous rapportai que quelques provisions peu délicates. C'étoit du biscuit, du fromage, & une bouteille de bière, que vous reçûtes avec reconnoissance, & qui, à défaut d'autres alimens, servirent à vous sustenter. Il nous auroit fallu quelque chose de plus fortifiant pour soutenir nos forces & ranimer notre courage. La tempête continuoit,

le vent redoubloit de furie, & le vaisseau se trouvoit toujours plus en danger de faire naufrage. Les matelots eux-mêmes, pâlissant de crainte, faisoient des lamentations capables d'effrayer les plus résolus. Le jour tomboit. Dans ces cruelles circonstances, je ne voulus pas retourner chez moi, pour ne pas vous laisser l'un & l'autre en proie à vos alarmes ; & monsieur votre père, qui se sentoit encouragé par ma présence, me pria de vous tenir compagnie & de ne pas vous quitter jusqu'au jour.

Je demeurai donc auprès de vous ; mais tandis que je tâchois de vous consoler en vous faisant envisager toutes les espérances qui nous restoient, tout le monde étoit dans des transes mortelles. La violente agitation du vaisseau, la route qu'il faisoit à l'abandon sur une mer inconnue, enfin la continuation du mauvais temps, qui sembloit présager notre ruine, nous glaçoient tous de frayeur. Vous vous efforciez pourtant, ainsi que monsieur votre père, de modérer vos craintes & de montrer de la fermeté, pour vous rassurer mutuellement. C'est ainsi que nous passâmes cette affreuse nuit.

Nous soupirions après le jour, comme s'il devoit rendre le calme à la mer, & nous mon-

trer un changement favorable dans notre situation. Il parut; mais sa triste clarté ne devoit éclairer que notre désastre. J'étois sur le point de sortir de votre chambre, lorsque j'entendis crier *terre*, & presque dans le moment notre vaisseau heurta sur des rochers. La secousse nous fit tressaillir; tous les gens de l'équipage jetèrent un grand cri; tous se crurent perdus sans ressource. Dans ce moment d'épouvante, les uns descendent à la cale pour s'assurer si le vaisseau ne s'est pas entr'ouvert, & la peur leur fait croire & débiter que l'eau y entre de toutes parts: les autres, qui pensent qu'ils vont périr s'ils y demeurent plus long-temps, parlent de s'embarquer dans les chaloupes, pour gagner la terre qu'on découvre. Ils les descendent à la mer. La frayeur y précipite tout le monde.

Vous me demandez la cause de tant de cris & de mouvemens. Je m'avance sur le vaisseau pour m'en instruire, & je m'aperçois que le navire, engagé de l'avant entre des écueils, éprouve des secousses qui font craindre sans cesse de le voir s'abîmer; que pour arriver à la terre qu'on voit, tout le monde s'éloigne & nous abandonne. Je crie au capitaine de nous attendre; on me répond que sa chaloupe ne peut me recevoir, parce qu'elle est déjà pleine.

Je vais à l'autre chaloupe ; on me dit de descendre sur l'heure, qu'on va s'éloigner dans le moment. Je demande, au nom de Dieu, qu'on attende M. d'Aliban & sa fille ; ils me répliquent que si je tarde à revenir ils seront partis.

J'accours ; je me précipite dans votre chambre pour vous mener à la chaloupe. Je trouve à la porte monsieur votre père qui sortoit pour savoir ce qui se passoit. « Ah ! M. d'Aliban, lui dis-je, le vaisseau va couler bas, tout l'équipage s'embarque dans les chaloupes ; elles vont s'éloigner. Allez vîte leur dire d'attendre un moment votre fille ; & vous, mademoiselle, vous dis-je, habillez-vous promptement, si vous voulez partir avec les autres : il n'y avoit pas à délibérer. M. d'Aliban me prie de ne pas vous quitter, & de vous soutenir. Il va comme il peut jusqu'à l'endroit où l'on doit descendre. Vous vous levez, je vous emporte. J'entends monsieur votre père crier aux matelots d'arrêter. Il nous appelle, il veut revenir à nous. Hélas ! dans une secousse violente & subite du vaisseau, le pied lui manque ; il tombe à la mer en s'écriant, & englouti par les vagues furieuses, il disparoît à nos yeux ».

« Ce terrible événement sera toujours présent à ma mémoire, me dit Eléonore en ver-

ſant quelques larmes; j'en penſai mourir de ſaiſiſſement & de douleur. La vie après cela me devenoit inſupportable, & ſans vous j'aurois déſiré l'avoir perdue; mais je vous devois à tous égards trop de reconnoiſſance, pour n'être pas ſenſible à votre ſort. Auſſi, en voyant les chaloupes s'éloigner du vaiſſeau ſans avoir voulu nous prendre, & bientôt après périr dans les flots, où elles furent ſubmergées, je demeurai conſternée des maux affreux & des périls dont vous étiez entouré. Je bénis pourtant la providence de nous avoir dérobés au ſort de tous les autres; & quand, échappés à ces déſaſtres, nous nous trouvâmes en ſûreté, je vis bien qu'elle nous deſtinoit à paſſer nos jours enſemble. Je me ſoumis à ſa volonté ſainte; & ce qu'alors je donnois à la néceſſité, mon cœur ſe fait un plaiſir de l'accorder aux ſentimens qui vous ſont dus.

» Je ne puis vous refuſer ce témoignage, mon cher chevalier, que jamais perſonne ne mérita mieux que vous d'être eſtimé, d'être chéri de l'objet de ſa tendreſſe. Que d'amour, de conſtance, de vertu ne nous préſente pas le récit de votre hiſtoire, & que je ſerois ingrate, ſi je ne payois pas d'un tendre retour l'attachement ſans égal que vous y montrez pour moi! Je n'entendis jamais un récit d'aventures

d'aventures qui m'aient plus attachée que les vôtres; & je pourrois vous dire, quand je n'y serois pas mêlée comme je le suis, quand je ne vous aimerois pas comme je vous aime, que difficilement on trouveroit ailleurs de plus touchans exemples de courage & de sensibilité.

» Vous avez fait pour moi tout ce qu'il est possible de faire. Je vous dois tout; je ne mettrai point de bornes à ma reconnoissance. Si votre bonheur dépend de moi, vous serez l'homme le plus heureux. Je veux être à vous sans réserve & pour toujours, & je vous assure que je le serois également, quand nous serions hors de notre isle & que vous auriez à combattre les prétentions de mille rivaux. Je ne veux pas même différer à accomplir la promesse que je vous ai faite. Dans quinze jours, si je suis bien rétablie, comme je l'espère, je me lierai à vous par le nœud le plus saint; &, ne pouvant rendre les hommes témoins de nos mutuels engagemens, nous nous jurerons un amour éternel devant l'auteur de toute vérité; nous l'appellerons pour garant de nos sermens, & je vous reconnoîtrai pour mon époux légitime ».

Le désir d'être uni pour toujours à Eléonore, brûloit, consumoit mon cœur. Tant qu'un lien

indissoluble ne m'attachoit pas à elle, je craignois, je tremblois de la perdre. Qu'on imagine donc le charme que je trouvai dans ses tendres assurances, & qu'on supplée à ce que je pourrois dire du ravissement que j'éprouvois. Je tâchai de mettre dans mes expressions toute la vivacité de ma reconnoissance, & je jurai d'avance à ma maîtresse tout ce que je devois lui promettre au moment solennel où nous serions unis.

Mais Eléonore, presque honteuse de se montrer si sensible à mon amour, & rougissant de la promesse qu'elle m'avoit faite d'avancer mon bonheur, me dit, pour se dérober au feu de mes regards & à son embarras, que je devois être fatigué du récit de mon histoire, que la nuit étoit avancée, & qu'il étoit temps de prendre du repos. En conséquence elle se leva, & se retira dans sa chambre, me laissant dans la douce émotion où m'avoient mis les choses qu'elle m'avoit dites, & l'espoir du sort heureux qu'elle me destinoit.



CHAPITRE XVI.

Multiplication des animaux de l'Isle; calendrier; tremblement de terre; danger que court l'Auteur des Mémoires.

POUR ne pas interrompre le récit que je viens de faire, j'ai omis de rapporter en leur place certains détails relatifs au progrès de notre établissement dans l'isle; je vais les retracer succinctement. S'il est bon de connoître les événemens qui nous ont jetés sur cette terre déserte, il n'est pas inutile de savoir comment nous y avons acquis successivement les moyens de subsister, comment nous sommes arrivés aux commodités de l'aisance & du superflu, comment enfin les travaux & l'union de deux individus regardés comme seuls au monde, ont pu régénérer l'espèce humaine, & former de leur nombreuse famille une société nouvelle, un peuple nouveau. Ces objets, dont les foibles commencemens paroissent d'abord de peu d'importance, sont pourtant dignes, quoique simples, de la curiosité de tout homme sensé, qui est bien aise de porter ses regards sur le

berceau de la société & sur les progrès du genre humain.

Une de nos premières occupations, & certes des plus essentielles, étoit le soin journalier que nous prenions de nos bestiaux. Le pâturage est en quelque sorte la base d'une société naissante. Ce sont les animaux qui donnent à l'homme le moyen de subsistance le plus assuré. Ils sont le premier mobile de l'agriculture. Sans leur secours, l'homme isolé pourroit-il solliciter puissamment la terre ? pourroit-il entreprendre les grands travaux qu'elle demande ? auroit-il de quoi la ranimer, lorsqu'elle est épuisée par ses productions? Je connoissois tout le prix dont ils étoient pour nous. Je veillois avec Eléonore au soin de leur nourriture, de leur bien-être, de leur reproduction.

Mes attentions à cet égard avoient eu beaucoup de succès. Tous nos quadrupèdes étoient non seulement en bon état, mais chaque famille s'étoit fort accrue. Le climat leur étoit si favorable, que la plupart des femelles avoient donné plusieurs petits à chaque portée. Une de nos vaches mit bas un veau & une belle génisse; nos brebis nous donnèrent chacune deux agneaux. Les ânes & les cochons ne multiplioient pas moins rapidement. La basse-cour

ſur-tout étoit fort augmentée ; les poules, les pintades, les pigeons, & juſqu'aux pingoins privés, avoient ſi bien réuſſi, que depuis environ dix mois que nous étions dans l'iſle, leur nombre, qui n'étoit d'abord que de vingt, montoit alors à plus de cent, quoique la maladie de ma compagne en eût conſommé pluſieurs, & que d'ailleurs cet accident eût arrêté leur multiplication. Il ne faut pas à des poulets, dans cette iſle, plus d'un mois ou cinq ſemaines pour acquérir toute leur force.

Ces deux branches de nos revenus, je veux dire le produit de nos beſtiaux & de nos volailles, étoient une grande reſſource pour un petit ménage comme le nôtre, dans la diſette où nous nous trouvions des denrées de première néceſſité. Nos vaches & nos brebis nous fourniſſoient du lait, dont nous fîmes enſuite du beurre & du fromage. Nos volailles nous donnoient journellement des œufs. De temps en temps nous tirions de l'étable ou de la volière quelques petits, qui, en variant nos mets, faiſoient les délices de notre table; & quand nous eûmes fait notre récolte, qui fut aſſez bonne, nous nous trouvâmes dans une ſorte d'abondance, graces à nos ſoins & à nos travaux. Mais loin d'en modérer l'activité, nous avions beſoin de la redoubler, pour étendre

& perpétuer les moyens de ſubſiſtance, qui, dans le nouvel état où nous allions entrer, nous devenoient plus néceſſaires, ſoit pour la nourriture d'une famille plus nombreuſe, ſoit pour ſuppléer à celle des animaux & pour les engraiſſer (1).

---

(1) La plupart de nos beſtiaux étoient aſſez faciles à nourrir. Il n'en étoit pas ainſi des cochons & d'une partie de la volaille. Ces derniers paiſſoient, ſans doute, comme les autres, & nous ne manquions pas de pâturages; mais, dans les temps de ſéchereſſe, l'herbe aride ne fourniſſoit pas aſſez aux cochons. Il auroit fallu les abandonner entièrement, pour leur laiſſer la liberté de chercher leur vie. De même nos volailles ſouffroient dans la ſaiſon pluvieuſe. Je fus obligé de ſuppléer à ce qui manquoit de nourriture à ces animaux; & pour cet effet, après les avoir laiſſé vaguer une partie de la journée auprès de nos poſſeſſions, nous les appelions le ſoir, & leur donnions d'abord un peu de biſcuit avarié, que nous laiſſions tremper dans les eaux graſſes de la cuiſine, du mauvais grain, tant qu'il dura. Quand ces denrées eurent fini, je donnois aux cochons les ſommités de quelques plantes graſſes, des racines, des fruits, que leur inſtinct leur faiſoit manger avidement, s'ils étoient propres à les nourrir, ou dédaigner, s'ils renfermoient des qualités nuiſibles. Cette expérience m'apprit à connoître les productions de l'iſle qui pouvoient ſervir à leur ſubſiſtance, & j'en fis uſage pour la volaille, en prenant la précaution de les faire cuire. J'employai dans la ſuite les pommes de terre cuites pour tous nos

Lorſque le cercle de ces premiers travaux nous laiſſoit quelque loiſir, je l'employois à des occupations d'une néceſſité moins abſolue, mais néanmoins toujours utiles. C'étoit dans la vûe de profiter d'un de ces intervalles, que j'entrepris de faire un calendrier pour nôtre iſle, afin d'y régler les temps pour l'avenir. Je n'étois pas un habile aſtronome; mais, pour réuſſir comme je l'entendois, je me crus aſſez ſavant; d'ailleurs je ne pouvois me repoſer de ce ſoin ſur perſonne. Il étoit indiſpenſable de déterminer d'une manière conſtante le cours de l'année, les ſaiſons & les mois; il ne l'étoit pas moins de ne pas ſe tromper ſur l'ordre des

beſtiaux, qui en parurent très-friands. Enfin, pour augmenter la ponte de nos volailles, en leur fourniſſant une nourriture plus ſucculente, je m'aviſai de faire une couche de fumier mêlé de gazon, que j'arroſois de temps en temps d'eaux graſſes, & dans lequel j'enfouiſſois le ſang des animaux que nous mangions. Tout cela venant à fermenter, produiſoit une quantité de vers dont nos volailles faiſoient leurs délices. Au reſte, l'attention que nous avions de donner à manger tous les ſoirs à nos volailles & aux cochons, les avoit accoutumés à venir dès qu'on les appeloit. De beaux Meſſieurs pourroient mépriſer ces détails; mais ils ne ſeront pas inutiles à ceux qui ſe trouveroient dans ma poſition, ni à ma poſtérité; ils ne le ſeroient pas non plus ailleurs aux bons économes champêtres.

jours de la semaine, & sur celui des principales fêtes. Si la négligence ou l'impéritie nous avoit fait perdre une fois le fil qui nous guidoit dans l'arrangement des temps, il n'eût peut-être pas été possible de le retrouver, & nous n'eussions pu compter que par lunes, comme les sauvages.

Je ne m'amusai point à combiner savamment les divers cycles inventés pour régler l'année solaire. Je savois qu'elle étoit de trois cent soixante-cinq jours & près de six heures, & que de cet excédant on formoit tous les quatre ans un jour, qu'on ajoutoit au mois de février, qui se trouvoit alors de vingt-neuf jours par cette augmentation (1). Je savois aussi que l'année

(1) L'année solaire est composée de trois cent soixante-cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes seize secondes. Pour former le jour bissextile tous les quatre ans, on suppose l'année de trois cent soixante-cinq jours & six heures justes, ce qui n'est point, puisqu'il s'en faut de dix minutes quarante-quatre secondes. Cet excès, qui avançoit l'équinoxe d'un jour dans cent trente-un ans, auroit, à la longue, causé du dérangement au temps prescrit pour les cérémonies religieuses & dans les opérations d'agriculture. Pour y remédier, le calendrier grégorien supprime trois bissextes dans quatre cents ans, à la fin de chaque siècle; ainsi l'année 1700 ne fut point bissextile, 1800 ni 1900 ne le seront point, mais 2000 le sera. *Note de l'éditeur.*

lunaire, composée de douze mois synodiques, n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, la première excédoit l'autre d'onze jours, & que de ce reste on formoit l'épacte (1). Avec ces connoissances préliminaires, j'aurois pu calquer mon almanach sur le calendrier grégorien; mais, pour le suivre strictement, je m'aperçus que la fixation du temps de la célébration de la Pâque & des fêtes mobiles

---

(1) L'épacte, qui veut dire *surplus*, est une invention de l'astronome Aloisius Lilius, auteur du calendrier grégorien. Elle sert à accorder l'année lunaire avec l'année solaire, & à marquer exactement l'âge de la lune. A supposer que les deux années commencent en même temps, l'année lunaire n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, l'année solaire a onze jours de plus, l'année suivante vingt-deux, & la troisième trente-trois jours. C'est-à-dire, que dans trente-six mois il y a trente-sept lunaisons & trois jours; mais on intercalle un mois, pour ne tenir compte que de ces trois jours, qui sont l'âge de la lune au bout de ces trois ans. Et comme les trois jours qui restent en font trente-six, avec les trois fois onze des trois années suivantes, on intercalle encore un mois, & il reste alors six jours de différence entre le soleil & la lune. Ainsi, pour avoir l'épacte, on ajoute tous les ans onze jours, & on retranche le nombre de trente lorsqu'il se trouve. C'est du premier mars qu'on compte la nouvelle épacte. *Note de l'éditeur.*

demandoit tous les ans un nouveau calcul. Je jugeai donc que je pouvois, sans inconvénient & avec plus de commodité pour les futurs insulaires, fixer invariablement la fête de Pâques au dimanche le plus prochain de l'équinoxe du printemps, &, sans m'embarrasser du soin de la faire tomber au plein de la lune de mars, j'en fixai la célébration pour l'avenir à cette première époque ; ce qui ne laissa plus de variation pour le temps de la célébration des autres fêtes qui dépendent, pour l'ordre, de la détermination de la Pâque.

Pour marquer les jours de la semaine, &, pendant toute l'année, le jour du mois où tombe le dimanche, j'employai les lettres dominicales en usage (1), & la lettre C servit à désigner

(1) Les lettres dominicales sont les lettres A, B, &c. jusqu'à la lettre G inclusivement. Elles indiquent le premier du mois de janvier, & servent pour tout le reste de l'année ; de sorte que si le premier jour de l'an est un dimanche, la lettre dominicale est la lettre A. C'eût été la lettre B, si le premier jour de l'année eût été un samedi, parce que le premier jour de janvier est toujours représenté par la lettre A. Ainsi, pour trouver la lettre dominicale d'une année, on n'a qu'à connoître le premier jour de cette année, & nommant ce premier jour A, & suivant l'ordre des lettres B, C, D, E, F, G, la lettre qui marquera le dimanche

le dimanche la première année de mon calendrier, ou de 1700, parce que le premier jour de janvier de cette année 1700 étoit un vendredi. Mon almanach ne fut d'abord qu'une feuille de papier divisée en douze parties, qui furent désignées chacune par le nom d'un mois. Elles ne contenoient que le nombre des jours de chaque mois, accompagnés de la lettre dominicale & du nom des principales fêtes. J'eus soin de renouveler tous les ans ce calendrier, que j'enrichis ensuite des éphémérides de l'isle, & du retour périodique des lunes.

Ce réglement civil & ecclésiastique une fois établi, je repris mes anciens travaux, & je voulus finir l'excavation de la grotte, déjà fort avancée. Eléonore venoit souvent dans mon atelier, &, quoique foible encore, essayoit quelquefois de m'aider dans cet ouvrage; mais

---

qui suivra, sera la lettre dominicale. Ce sera la lettre G, si le jour de l'an est un lundi. Ces lettres dominicales suivroient pendant sept années leur ordre naturel, s'il n'y avoit point d'année bissextile; mais cette année, qui arrive tous les quatre ans, change cet ordre à chaque révolution. Ce ne peut être qu'au bout de vingt-huit ans, produit de sept par quatre, qu'il est reproduit. On appelle *cycle solaire* cet espace de temps. *Note de l'éditeur.*

comme elle désiroit beaucoup d'en voir la fin, elle se plaignoit de sa foiblesse, qui ne lui permettoit point d'y travailler assidument; cependant cet état de convalescence la sauva d'un danger imprévu, où je pensai périr.

La nécessité de rétablir ses forces, jointe à mes prières, l'obligeoit de garder le lit une bonne partie de la matinée, pendant qu'après avoir fait le gros du ménage, je me rendois à la grotte pour en finir l'excavation. Déjà je touchois de près au terme de mon entreprise, & je n'avois pas pour une semaine de travail, lorsqu'un matin que j'achevois d'enlever le déblai de la grotte, un bruit sourd se fit entendre, comme celui d'un canon qu'on auroit tiré de loin. La terre trembla, l'isle fut ébranlée d'une manière terrible. J'étois au fond de la grotte dans ce moment, & j'allois fuir pour voler vers Eléonore & pour la rassurer; mais j'avois à peine fait quatre pas du côté de l'entrée, qu'une masse énorme de tuf, détachée de la voûte par la secousse qu'elle avoit éprouvée, tomba tout d'un coup avec fracas derrière moi & presque sur ma tête. Je fus renversé & comme enseveli sous ses ruines, dont les plus grosses parties, en rejaillissant contre moi, pensèrent me briser tous les membres. Ma chûte & les contusions que je reçus furent si fortes, que

j'en perdis connoissance, & que je demeurai long-temps en cet état.

Eléonore, qui ne dormoit pas, s'aperçut de ce furieux tremblement de terre, à la secousse qu'elle éprouva dans son lit, & au craquement de tous les bois de la cabane. Elle se leva aussitôt tout épouvantée, &, n'étant qu'à demi vêtue, courut vers la grotte où elle savoit bien que j'étois. Son inquiétude croissoit de ne pas me voir revenir dans un moment où la connoissance qu'elle avoit de mon cœur, lui laissoit croire que je devois tout quitter pour voler auprès d'elle. Elle trembloit que la secousse violente dont l'isle venoit d'être agitée, ne m'eût causé quelque accident funeste; que quelque pierre, en tombant de la voûte, ne m'eût écrasé de son poids; & son imagination effrayée précipitoit sa course pour me retrouver. C'étoit dans le trouble de ces pensées qu'elle arriva à l'ouverture de la grotte, où m'ayant aperçu par terre, couvert des débris de la voûte, elle fit un grand cri en s'élançant jusqu'à moi.

J'étois enfin revenu de mon évanouissement, mais je n'avois pu me débarrasser encore des décombres qui m'investissoient. J'avois essayé vainement de m'en dégager; l'affoiblissement de mes forces ne me l'avoit pas permis. J'ignorois si je n'aurois pas quelque membre rompu.

Je m'empressai pourtant de rassurer Eléonore. « Ne vous alarmez pas, lui dis-je, j'espère que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses. J'échappe fort heureusement au danger que j'ai couru. La providence n'a pas voulu vous priver du seul ami qui vous restoit ». Eléonore faisoit des exclamations touchantes ; & cependant ne se bornoit pas à me plaindre ; elle se hâtoit de me débarrasser, elle s'efforçoit de me tirer du milieu de ces ruines sous lesquelles je gémissois. Elle fit tant, que je lui dus enfin la liberté d'en sortir, & qu'à ma grande satisfaction je pus me relever sans fracture.

Mais quoique je n'eusse pas les os brisés, comme je le craignois d'abord, j'étois meurtri de telle sorte, que, malgré la contenance que j'affectois, je pouvois à peine me tenir sur mes jambes, & que, pour sortir de la grotte, je fus obligé de m'appuyer sur Eléonore. Nous allions ainsi vers la cabane, tous deux fort affligés ; Eléonore d'un accident qui me faisoit beaucoup souffrir, & moi des suites fâcheuses qu'il devoit avoir pour mon amour. Je prévoyois que ces meurtrissures très-douloureuses suspendroient encore mon bonheur, en retardant notre mariage ; & cette perspective me donnoit un violent chagrin.

Ces pensées, autant que mon état, ralen-

tiffoient ma marche; nous n'avançions qu'à petits pas ; & quoique n'euffions qu'une diftance peu confidérable à parcourir, je fus obligé de faire plufieurs paufes pour reprendre des forces. Dans une de ces ftations où nous étions l'un & l'autre affis fur le gazon, nous entendîmes un bruit fouterrain, comme d'un chariot qui auroit impétueufement roulé fur le pavé; & nous éprouvâmes une nouvelle fecouffe de tremblement de terre, plus violente que la première. Le mouvement du fol fut tel, que peut-être je ferois tombé fi j'euffe été debout. Le faîte des arbres parut agité comme par la tempête, & des rochers détachés de la crête voifine roulèrent dans la campagne. En même temps, je vis du côté du nord une colonne de feu s'élever par intervalles, tandis qu'une épaiffe fumée, couvrant l'atmofphère de l'ifle, portoit des cendres jufqu'à nous.

Je compris que l'ifle éprouvoit ces fecouffes, parce qu'il s'étoit fait une nouvelle éruption de matières enflammées dans la montagne fumante, & que nous étions fans doute voifins d'un volcan, comme je l'avois foupçonné: en conféquence, je me promis bien de remarquer une autre fois plus attentivement les fignes indicatifs de ce phénomène, & d'être plus foigneux d'en éviter le danger. J'appris enfuite

par expérience, que rarement un tremblement de terre se fait sentir sans s'annoncer par des avant-coureurs très-remarquables. La veille, notre pendule s'étoit arrêtée d'elle-même ; elle ne reprit son mouvement qu'après que la terre se fut raffermie. Nos chiens hurloient, nos animaux montroient de l'inquiétude. J'aurois été plus circonspect, si j'en avois connu la cause ; & loin de m'exposer à être écrasé sous les rochers de la grotte, je me serois tenu dans la cabane, dont la structure légère & la charpente bien liée ne nous laissoient pas à craindre le même péril.

Ces considérations firent que je n'hésitai pas de retourner au logis dès que je fus reposé, quoique la terre fût encore agitée. Ma compagne n'avoit garde de me quitter ; elle m'y suivit, pour me rendre tous les services dont je pourrois avoir besoin.

Il est inutile de dire combien Eléonore fut sensible à mon infortune. Le cœur d'une femme est si compatissant, & le sien étoit si bon & si tendre ! Elle me fit aussi-tôt de l'eau de boule avec du rum, en bassina mes plaies, & mit sur mes jambes des compresses mouillées de cette liqueur ; ensuite m'ayant obligé d'en passer sur tous les endroits du corps où je sentois quelque douleur, elle me fit avaler le reste. Elle exigea de

de plus que je demeuraſſe au lit, pour me refaire de la fatigue. Dans la circonſtance, une ſaignée m'eût été ſalutaire. Je voulus eſſayer de me ſaigner moi-même; mais Eléonore s'y oppoſa, en diſant que j'avois aſſez perdu de ſang pour n'avoir pas beſoin d'en perdre encore; & que d'ailleurs elle ne me permettroit point de faire une tentative que mon inexpérience pouvoit rendre fort dangereuſe, & où je riſquerois tout au moins de m'eſtropier.

Il fallut donc me réſoudre à reſter au lit & à prendre patience. Cette recette m'étoit d'autant plus néceſſaire, que mon mal devint plus cuiſant. Je n'avois d'abord éprouvé qu'un engourdiſſement douloureux; mais peu à peu les parties offenſées devinrent plus ſenſibles, & les accidens augmentèrent de telle ſorte, que la fièvre me prit, & que je craignis une maladie. Ma compagne, vivement affligée de mon état, & facile à s'alarmer, me rendoit tous les ſoins que je lui avois donnés, & n'oublioit aucune des choſes qu'elle jugeoit propres à mon ſoulagement. Elle ne me quittoit que pour vaquer aux ſoins indiſpenſables que demandoient les étables & la baſſe-cour, & s'occupoit auprès de mon lit de ceux du ménage. Enfin elle négligeoit de ſonger à elle, pour me ſervir plus aſſidument.

J'avois beau la prier de modérer son zèle & ses attentions, & lui représenter qu'elle devoit avoir plus d'égard à sa foiblesse, elle ne voulut rien changer à sa façon d'agir, & tant que j'eus de la fièvre, je ne pus pas obtenir de sa complaisance qu'elle se couchât la nuit. Lorsque je fus plus tranquille & que je commençai à me lever, elle chercha à me récréer par des lectures amusantes & par sa conversation, où elle mit un ton plus affectueux encore que par le passé. Elle me témoigna tant de bontés & de tendresse, que je ne pouvois me plaindre de l'accident qui en étoit l'occasion, & que je l'eusse au contraire regardé comme très-favorable, s'il n'eût pas éloigné le moment qui devoit nous unir.

Un soir qu'elle me parloit avec cette confiance & cette effusion si naturelles avec les personnes qu'on aime, lorsqu'on est persuadé qu'elles méritent tous les sentimens de l'estime & de l'amour, un soir que son souvenir se reportoit aux premiers temps de notre connoissance, je crus pouvoir lui témoigner le désir de savoir les particularités de sa vie, antérieures à son départ d'Angleterre. Elle me répondit qu'elle consentoit volontiers à m'en faire le récit; « Mais je dois vous prévenir, ajouta-t-elle, que je n'ai rien de piquant à vous dire. L'his-

toire d'une jeune perſonne de mon âge, élevée & nourrie ſous les yeux de ſes parens, ne peut guère contenir des événemens bien remarquables ».

Quelle hiſtoire, lui répondis-je, ſeroit donc intéreſſante pour le chevalier des Gaſtines? J'entendrai parler de ce qui m'eſt cher; je ſuivrai le développement des vertus que j'adore, peut-être y verrai-je luire l'aurore de mon bonheur. Vous ſerez écoutée, belle Eléonore, par un cœur ſenſible & tendre: eſt-ce le merveilleux qui le touche & le ſatisfait? Je commence donc ſans préambule, me dit mon aimable compagne.



CHAPITRE XVII.

Histoire d'Eléonore.

QUOIQUE mes ancêtres n'aient pas été aussi illustres que les vôtres, je n'ai pas à rougir de ma naissance. Mes aïeux firent utilement & honorablement un grand commerce. Mon grand-père lui devoit la noblesse avec une fortune considérable. Il ne voulut pas néanmoins que son fils unique s'occupât du négoce. Au sortir du collége, il le fit entrer dans un régiment. Mon père, retiré de bonne heure du service, fut pourvu d'une charge considérable qui lui donna occasion de faire un mariage fort avantageux. Vous avez connu mon père; vous savez qu'il étoit fort instruit. L'éducation de ma mère avoit été soignée; avec beaucoup d'esprit elle avoit tous les talens agréables.

Il naquit de ce mariage plusieurs enfans, dont il ne resta que moi. Tous les autres moururent en bas âge. A titre de fille unique & de riche héritière, je devois être un enfant gâté; & les complaisances infinies de ma mère, les flatteries intéressées des bonnes n'auroient pas manqué d'opérer en moi cet effet, si la ten-

dresse éclairée de mon père & sa fermeté ne m'eussent dérobée à cet inconvénient trop ordinaire de l'éducation domestique. Mais loin de se prêter à mes fantaisies, à la manière des pères foibles, loin d'applaudir à mes caprices & de les favoriser, le mien se fit un devoir constant de plier ma volonté, & prit soin que toute sa maison ne contredît pas sa méthode. Il disoit que les femmes devant être sans cesse dans la dépendance d'autrui, on ne pouvoit les accoutumer trop tôt à la complaisance, aux égards, disons mieux, à l'obéissance (1); que, n'étant point faites pour commander, leur partage étoit la persuasion, qui ne pouvoit être fondée

(1) Ceci paroîtra dur peut-être à beaucoup de femmes, qui, se sentant capables de commander, & se voyant adorées, servies, & comme les souveraines de ceux qui les approchent, ne font pas attention que ces hommages & ces soumissions volontaires sont le tribut qu'on paye à leur sexe & à leur beauté; mais que d'ailleurs elles sont dans une dépendance nécessitée par leur foiblesse & par leurs occupations. Elles se plaignent des lois, qui, presque chez tous les peuples, les privent de l'autorité; mais elles n'ont pas toujours lieu de s'en plaindre: l'empire qu'elles ont sur les cœurs, & quelquefois sur celui du législateur même, les dédommage bien de cette privation. Elles gagnent en réalité ce qu'elles perdent en apparence. *Note de l'éditeur.*

que sur la raison, mêlée de douceur & de complaisance : mais en me dirigeant suivant ces principes, il ne s'écartoit pas de la règle qu'il me prescrivoit. Il ne me parloit qu'avec le ton de la douceur & de la tendresse ; & ne voulant pas laisser croire qu'il agissoit quelquefois par humeur, jamais il ne me demandoit ni me refusoit quelque chose, sans m'en faire sentir la raison. J'échappai de cette manière aux travers de l'enfance, au désir de me faire obéir, à l'entêtement, & m'accoutumai de bonne heure à penser que la volonté de mon père & la raison n'étoient que la même chose, ou plutôt qu'il étoit seulement l'organe de la sagesse & de la vérité.

Cette idée imprima dans mon cœur le respect & la déférence pour ses opinions ; & comme il alloit toujours au devant de mes désirs dans tout ce qui m'étoit nécessaire, & que je le trouvois plein de bonté pour moi jusques dans ses refus, je pris la douce habitude de régler ma volonté sur la sienne ; & j'ajoutai à l'amour que je lui devois, la reconnoissance la plus étendue. Je passai dès-lors pour l'enfant le plus doux & le plus soumis ; & c'est-là l'enfant que tout le monde trouve aimable.

Mon père & ma mère me chérissoient avec

une tendresse infinie; mais leur sollicitude pour mon éducation n'en souffrit pas. A mesure que je grandissois & que mon intelligence se développoit, leurs soins se multiplioient comme mes besoins. Ils m'inspiroient encore plus par leur exemple que par leurs discours, la piété, la bonté, la discrétion, la prudence, enfin toutes les vertus qui leur étoient naturelles, & qu'un exercice habituel avoit encore augmentées.

Leur piété n'avoit rien de dur; elle ne se montroit point farouche, comme la fausse dévotion. A leur indulgence, on reconnoissoit la hauteur de leur vertu; à leur charité, la perfection de la vertu chrétienne. Avec eux, je ne respirois que les sentimens les plus doux & les plus purs : tout étoit fait pour le bonheur de ma vie avant que ma raison fût formée.

Savoient-ils un père de famille honnête dans l'infortune, un laboureur appauvri par un désastre, un artisan, un manouvrier dans le besoin, faute de travail ou de santé, ils s'empressoient de le consoler & de le secourir. Ils avoient soin de lui fournir les choses nécessaires, & particulièrement de lui procurer l'emploi de ses forces & de son industrie, afin de l'occuper d'une manière aussi honorable qu'utile pour lui-même & pour les autres. Mais ce qu'ils

donnoient au malheur & à la foiblesse, ils le refusoient à la paresse oisive, à la mendicité fainéante, qui, fuyant le travail, est une plaie honteuse & funeste pour l'état.

Ils jouissoient de l'affection & de l'estime universelle. Parens, amis, voisins, s'accordoient à les chérir & à les respecter. Leurs actions & leur caractère les rendoient recommandables. Leur esprit & leurs connoissances les faisoient rechercher. Enjoués plus qu'on ne seroit porté à le croire après ce que je viens de dire, cherchant à faire paroître l'esprit des autres plus que le leur, ils répandoient dans la société un agrément infini. Mon père se permettoit quelquefois des saillies & des bons mots; mais leur pointe ne blessa jamais personne. Jamais sa censure n'offensa l'amour-propre, ni le ton de ses propos ne fit rougir la pudeur. Il ne ternit jamais ses discours par la médisance. Ma mère, quoique modeste, faisoit quelquefois par complaisance preuve de ses talens. Elle avoit la voix admirable, & dansoit comme les graces. J'étois toujours sous leurs yeux. Quels progrès ne devois-je pas faire dans une école où les leçons de la vertu m'étoient données par l'exemple, où le plaisir préparoit les progrès de l'instruction, & où tout concouroit à me former l'esprit & le cœur sur de si bons modèles?

Mon éducation ne se borna pas, comme l'éducation ordinaire, à l'apprentissage d'un vain cérémonial, à l'étude superficielle des lettres. En me donnant pour tous les temps des principes invariables de conduite, en m'apprenant les usages du monde, mon père voulut m'orner l'esprit de toutes les connoissances qu'une femme peut décemment acquérir. Ma mère crut devoir y joindre la pratique des arts agréables qu'elle se plaisoit à cultiver. Tous les deux furent mes premiers maîtres, & s'attachèrent à l'envi à m'assurer les plus grands progrès dans la partie qu'ils m'enseignoient. Mon père se proposoit l'utile dans ses instructions; ses vûes étoient de me rendre une femme estimable, une digne mère de famille, capable de conduire habilement un ménage & de régir une maison. Les soins de ma mère tendoient à me donner des agrémens, ceux qui en vous faisant aimer, vous font respecter. L'un & l'autre désiroient que je fusse l'honneur de mon sexe & de ma famille, & que je fisse mon bonheur en contribuant à celui des personnes qui devoient m'appartenir. C'étoit-là toute leur ambition. En vérité, mon ami, il n'y a, en moi, que mes défauts qui soient mon ouvrage.

J'appris avec facilité tout ce que leur affection se plut à m'enseigner. La lecture, l'écriture,

l'arithmétique, la géographie, l'hiſtoire, la grammaire, & l'étude de l'anglois, qui entroit pour mon mariage dans les vues de mon père, m'occupèrent ſucceſſivement, tandis que le deſſin, la muſique, & la danſe faiſoient mes récréations ordinaires. On ne négligeoit cependant pas de m'accoutumer aux ouvrages manuels. L'aiguille & la navette me devinrent encore plus familières que les crayons & la plume; & lorſque je fus bien au fait de ces premiers ouvrages, mon père voulut que j'appriſſe un peu de cuiſine, avec le détail des approviſionnemens qui lui ſont néceſſaires; qu'on me montrât à tailler & à coudre mes robes; enfin, en me menant ſouvent à la campagne, il fut bien aiſe de me faire connoître les divers travaux de la culture des champs, le ménage ruſtique, la laiterie, & l'adminiſtration des biens-fonds.

Nous avions deux maiſons de campagne à une journée de la ville; une ſituée au milieu d'un beau vignoble, dans le Médoc, & l'autre du côté des Landes. J'allois quelquefois à la première; mais j'aimois l'autre de préférence, parce que le bien qui en dépendoit contenoit des prés, des vergers, & de grands bois, où je trouvois un plaiſir charmant à me promener un livre à la main, & à goûter le frais en liberté

à l'ombre des futaies. Elle m'étoit d'ailleurs plus agréable, parce qu'elle me fournissoit plus d'occasions d'étendre mes connoissances, de voir l'humanité plus près de la nature, & surtout parce qu'étant voisine d'un canton fort pauvre, je pouvois y exercer plus fréquemment la bienfaisance que mes parens m'avoient inspirée, & que j'avois sucée, pour ainsi dire, avec le lait.

O! mon cher chevalier! que les hommes avides de plaisirs & de jouissances connoissent peu les intérêts de leur cœur, lorsqu'ils s'endurcissent sur les maux de leurs frères, & qu'ils n'usent pas de tout leur pouvoir pour les secourir! Celui qui n'a pas éprouvé la satisfaction de faire du bien à ses semblables, ignore le plaisir le plus touchant que le cœur humain puisse goûter. Je n'ai jamais eu le bonheur d'obliger un malheureux sans verser des larmes de joie. Quelle comparaison du sentiment délicieux & pur qui les faisoit couler, à ces voluptés condamnables, pour lesquelles tant de gens se sacrifient, après avoir perdu dans cette recherche leur bien & leur honneur! & que les riches seroient heureux, s'ils savoient faire un bon emploi de leurs richesses! C'est ce que j'éprouvois tous les jours dans notre maison des champs.

Je ne puis me rappeler fans attendriſſement le ſéjour que j'y ai fait. C'eſt là que je portai mes regrets après la mort de ma mère; que je tâchai de conſoler mon père de la perte commune que nous avions faite, & d'adoucir par mes careſſes la vive douleur qu'il en conſervoit. Le ſéjour de la ville où elle mourut lui fut long-temps odieux. La triſteſſe aime la ſolitude. Il étoit allé aux champs pour y pleurer plus librement, & il y fut long-temps inconſolable. Cependant ſa piété, qui le rendoit ſoumis aux décrets de la providence, mes ſoins aſſidus, & le ſecours du temps, vinrent à bout de modérer ſon chagrin; mais il conſerva juſqu'à la fin de ſes jours le ſouvenir le plus tendre de cette chère épouſe. Pour moi, j'étois d'autant plus à plaindre, que, pénétrée juſqu'au fond de l'ame de ce cruel événement, je m'efforçois davantage de paroître tranquille & de dévorer mes pleurs, pour ne pas augmenter par ces ſignes de triſteſſe le profond chagrin de mon père.

Quoique nous euſſions quitté Bordeaux, la nouvelle de la perte cruelle que nous avions faite, nous attira un grand nombre de viſites dans notre campagne. Nos connoiſſances de la ville y venoient de temps en temps, & celles des environs s'empreſſoient de les imiter. Je

participois à l'affection qu'on avoit pour mon père, & à la bonne réputation dont il jouissoit. Tous ceux qui venoient nous voir & qui s'étoient fait de moi une idée favorable, me témoignoient beaucoup d'estime; quelques-uns me montroient un sentiment plus vif. Je n'avois pourtant alors que quatorze ans; mais dans la fleur de la jeunesse, avec quelque beauté, & sur-tout fille unique d'un homme riche & respectable, j'avois plus d'un titre pour m'attirer leurs hommages. D'ailleurs, quoique bien jeune, j'étois déjà grande, & l'éducation que j'avois reçue, mon caractère sérieux & ma tristesse me faisoient paroître plus raisonnable & plus formée que mon âge ne le comportoit naturellement.

J'eus bientôt des soupirans, & le premier temps de notre deuil passé, plusieurs me firent une cour assidue, & tâchèrent de mériter mon cœur; mais il vous étoit réservé de l'ouvrir aux sentimens qu'ils cherchoient à m'inspirer. Mon père, qui n'avoit aucune raison de m'établir, & qui au contraire avoit pris autrefois une sorte d'engagement avec le père de M. Clerke, son intime ami, n'osoit disposer de ma main. Quoiqu'il n'eût pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs années, il n'avoit garde de me presser de faire un choix; mais il se proposoit

d'éclairer celui que je pourrois faire, supposé qu'il ne dût plus compter sur M. Clerke, comme son silence le lui faisoit craindre. Cette raison le portoit à recevoir honnêtement tous les partis qui pouvoient me convenir, & à ne pas ôter l'espérance à ceux qui me recherchoient, sans vouloir pourtant s'engager avec eux par aucune promesse.

« Permettez-moi, dis-je ici à Eléonore, de vous interrompre un moment, pour vous demander d'où provenoit une liaison si intime entre Monsieur votre père & M. Clerke, & quel motif avoit pu déterminer M. d'Aliban à promettre la main de sa fille unique à un étranger, tandis qu'il pouvoit trouver pour elle tant de partis sortables dans sa patrie. Il paroît singulier qu'on ait prétendu engager votre volonté dans un temps où vous ne pouviez en faire usage; & cependant Monsieur votre père étoit si raisonnable, il vous aimoit si tendrement, il désiroit si fort votre bonheur, que toutes ces contradictions forment dans mon esprit un problême difficile à résoudre, & que j'ai lieu de supposer à cet engagement une cause extraordinaire ».

Vous avez raison de le croire, me dit Eléonore. M. Clerke, que vous prenez pour un étranger, ne l'étoit point. C'étoit un Gentil-

homme de notre province. Il s'appeloit le Clerc avant de s'établir en Angleterre. Mon père, qui servit dans sa jeunesse, trouva M. le Clerc dans le régiment où il entroit. Il connoissoit ses parens; il s'unit à lui de l'amitié la plus étroite. Le rapport d'humeur & de caractère en resserra le lien; les circonstances le rendirent indissoluble. Ils étoient cités dans l'armée comme les amis les plus parfaits.

Leurs commandans en étoient si persuadés, & avoient tant d'égards pour eux, que si l'un devoit être de quelque détachement, ils ne manquoient pas de nommer l'autre pour lui tenir compagnie, afin qu'ils pussent se secourir & se défendre mutuellement; & l'expérience fit connoître plus d'une fois que rien ne fortifie le courage comme le désir de protéger & de défendre ce qu'on aime.

Ce fut dans une de ces occasions que M. Clerke donna la preuve du plus grand dévouement pour mon père. Leur détachement, surpris par des forces supérieures, ne pouvoit espérer de salut que dans la valeur de ceux qui le composoient. Les deux amis, pour animer leurs soldats, combattoient comme des lions à la tête de leur troupe qui tâchoit de se faire jour à travers les ennemis. Ils espéroient sortir glorieusement de ce combat, lorsque mon

père reçut dans le bras un coup de mousquet qui lui fit tomber les armes de la main & le livra sans défense à la fureur des assaillans. Un d'eux alloit le percer de sa bayonnette, si, par un trait de générosité sans exemple, son ami, qui combattoit à ses côtés, ne se fût jeté au devant du coup, & ne l'eût reçu dans la cuisse. Ces deux blessures les forcèrent de se rendre aux ennemis, qui, pleins d'admiration de la défense des deux héros, & de la belle action de M. Clerke, leur témoignèrent la plus grande considération, & les renvoyèrent sur leur parole, dès qu'ils furent en état de passer en France.

Ils étoient à peine guéris de ces blessures glorieuses, que M. Clerke fournit à mon père une nouvelle marque de l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour lui. Un soir que, contre leur coutume, les deux amis n'étoient pas ensemble, M. Clerke se trouva dans une assemblée, où un jeune officier, parent du ministre de la guerre, débita sur le compte de mon père des choses aussi fausses que désavantageuses. Il avoit pris, je ne sais pourquoi, mon père en aversion, & il satisfaisoit sa haîne en disant du mal de lui. Le crédit qu'on lui connoissoit auprès du ministre, imposoit silence à ceux qui étoient présens; mais M. Clerke ne balança

balança point à lui repréſenter que ſes diſcours déplacés étoient moins injurieux à mon père qu'à celui qui les tenoit, parce qu'il étoit facile de ſe convaincre que les rapports qu'on venoit de faire n'étoient pas juſtes. Le jeune homme, choqué de ces paroles, prit le haut ton, croyant en impoſer par-là. M. Clerke, qui avoit à défendre ſon honneur & ſon ami, lui répondit de façon à lui faire perdre cette idée; mais il le bleſſa vivement. L'étourdi ſortit le premier, brûlant de colère. Il attendit M. Clerke à ſon paſſage, & le forçant de mettre l'épée à la main, il en reçut un coup qui l'étendit ſur le pavé.

Mon père, à qui M. Clercke vint ſur le champ raconter ſon aventure, fut déſolé de cet accident. Il comprenoit que, quoique ſon ami eût toute la raiſon & la juſtice pour lui, cette affaire ne ſe termineroit pas à ſon avantage; qu'il eût été facile de l'aſſoupir, s'il avoit eu à combattre un homme moins accrédité; mais qu'il étoit vraiſemblable que le miniſtre voudroit venger ſon parent, & qu'on donneroit à cet événement la plus mauvaiſe tournure, pour perdre M. Clerke. En conſéquence, il l'obligea de ſortir de France, après lui avoir fourni tous les ſecours qu'il ſe trouvoit en état de lui donner. Il ſe chargea, de plus, de faire

toutes les démarches néceſſaires pour obtenir ſa grace, & ſon amitié n'oublia rien de tout ce qu'il pouvoit entreprendre pour le juſtifier. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le Roi venoit de donner un édit foudroyant contre les duels. On étoit dans la ferveur qu'il inſpiroit. Le miniſtre pourſuivit M. Clerke, & fit paſſer ſon affaire pour un duel prémédité. On lui fit ſon procès : il fut condamné à perdre la vie par un ſupplice infame ; & comme on ne pouvoit mettre ſon arrêt à exécution, le miniſtre irrité prit ſoin que ce malheureux ne pût jamais rentrer dans ſa patrie, & il fut proſcrit ſans pitié.

Rejeté du ſein de la France par cette humiliante dégradation, & ne pouvant eſpérer d'y retourner tant que le miniſtre ſeroit en place, M. Clerke ſe retira auprès de quelques parens qui s'étoient réfugiés en Angleterre pour cauſe de religion. Cependant mon père, outré du malheur de ſon ami, demeuroit inconſolable d'en être la cauſe, & d'avoir fait d'inutiles efforts pour le diſculper. Il regarda cet événement comme une diſgrace qui lui étoit perſonnelle, &, dégoûté du ſervice, il ſe retira chez lui. Mon aïeul avoit les ſentimens élevés ; il approuva la conduite de mon père, & ne ſongea qu'à lui faire oublier les chagrins

qu'il venoit de recevoir. Dans ce dessein, il pensoit à le revêtir de la charge qu'il a ensuite occupée, & à le marier; mais mon père le pria de trouver bon qu'avant l'exécution de ces projets, il passât en Angleterre pour revoir son ami; & en ayant obtenu l'agrément, il s'empressa de s'y rendre.

Je vous laisse à imaginer la joie qu'eurent ces deux amis de se voir & de s'embrasser encore. Mon père eut la satisfaction de trouver M. Clerke beaucoup mieux dans ses affaires qu'il ne l'avoit espéré. Celui-ci lui raconta qu'il étoit en quelque sorte heureux dans son infortune; que les sollicitations de ses parens, & la protection du général qui commandoit les troupes angloises lorsqu'ils furent faits prisonniers, lui avoient fait obtenir l'expectative d'une place de major dans les troupes de la compagnie des Indes, avec demi-paye; que tant qu'il ne seroit pas en pied, il devoit demeurer à Londres: mais qu'il n'avoit pas à se plaindre de ce retard; que ses parens lui avoient fait passer le prix des biens qu'il avoit en France; & qu'ayant eu le bonheur de plaire à une veuve aimable & fort riche, il étoit sur le point de l'épouser.

Le mariage se fit en effet quelque temps

après, & M. Clerke auroit eu lieu de bénir ſon malheur, s'il avoit pu rentrer dans ſa patrie. « Quoi, diſoit-il à mon pere, toujours loin de la France & loin de mon ami ! ne ſuis-je pas bien à plaindre » ? Mon père tâchoit de le conſoler, en lui faiſant eſpérer que ſes ſollicitations & le temps pourroient fléchir la ſévérité du Roi, & qu'alors M. Clerke repaſſeroit parmi les ſiens. « Mais s'il eſt inflexible, lui répondoit celui-ci » ? Après avoir ſervi quelque temps dans les Indes, lui dit mon père, vous reviendrez en Angleterre, & je vous y reverrai ; car je ferai tout, mon ami, pour opérer notre réunion. « Il me vient une penſée, lui répliqua M. Clerke : je ſuis marié, vous le ſerez bientôt ; promettons-nous de nous unir de plus près, ſi notre poſtérité peut nous le permettre, afin que nos deux familles ne faſſent dans la ſuite, s'il eſt poſſible, qu'une ſeule maiſon ». Mon père embraſſa M. Clerke avec tranſport, & l'aſſura qu'il adoptoit ce projet de tout ſon cœur.

Pluſieurs années après, M. Clerke revint des Indes, en Angleterre, &, quoiqu'il n'eût pas été poſſible d'obtenir ſa grace, il ſe haſarda de venir voir mon père incognito. Ce fut alors qu'ils ſe renouvelèrent plus ſérieuſement les

promesses qu'ils s'étoient faites d'unir leurs familles. M. Clerke n'avoit qu'un fils de son mariage ; il ne restoit à mon père d'autre enfant que moi : tout fut arrêté pour notre future union, & chacun se promit d'y trouver son bonheur pour toute sa vie. Je ne vous en dirai pas davantage. Vous savez quelles ont été les suites de ce projet. Mon cœur n'entroit pour rien dans son exécution. Sans doute le ciel ne l'approuvoit pas, puisqu'il l'a traversé par tant d'événemens funestes. Mais, hélas ! il me coute un père, M. Clerke a bien de quoi se consoler de la perte d'une épouse qu'il ne connoissoit pas.

De retour aux Indes, où il est mort, M. Clerke le père demeura plusieurs années sans nous donner de ses nouvelles. Je vous ai déjà dit que ce long silence avoit mis le mien dans le cas de ne pas rejeter entièrement les partis qui se présentoient pour moi ; mais qu'il se réservoit de m'éclairer sur le choix de l'un d'entre eux. De mon côté, j'avois bien résolu de ne m'engager volontairement à aucun, si son caractère & sa façon de penser ne répondoient pas à mes principes; de manière que dans les visites fréquentes qu'ils me rendoient, j'examinois soigneusement tout ce qui pouvoit servir à me les faire connoître. Mon père

devoit décider des autres convenances; je me réservois celle-ci.

Cette délicatesse, qui me rendoit le choix d'un parti si difficile, laissa toujours à mon cœur toute sa liberté. Je m'étois fait de celui qui devoit me fixer, une idée si parfaite, & lorsque je lui comparois les jeunes gens qui me faisoient la cour, je les trouvois si différens de ce modèle, que leurs vœux & leurs empressemens ne me touchoient pas, & je demeurois à leur égard dans une parfaite indifférence. Ils s'efforçoient pourtant de me cacher leurs défauts, en ne se montrant à mes yeux que du côté le plus favorable; mais quelque chose les trahissoit toujours, & me laissoit voir en eux, tantôt la petitesse d'esprit ou la sécheresse de cœur, & tantôt la fausseté du caractère.

Je voyois bien leurs défauts; on ne les connoît pas assez, ou on se les dissimule assez bien pour ne pas songer à les cacher. Je cherchois à découvrir leurs vices, s'ils en avoient; on connoît ses vices, & on les cache avec soin aux yeux de la personne qu'on veut épouser. Mais que l'occasion les éveille, le naturel perce, on se trahit; & c'est ce que j'observois avec la plus grande attention. J'appris ainsi, qu'un Gentilhomme & un Magistrat qui se distin-

guoient de leurs rivaux par beaucoup d'avantages, étoient les moins dignes, par leur caractère, de mon attachement.

Nous nous promenions un jour avec eux, mon père & moi, dans le jardin. Le Gentilhomme avoit un chien beau & bien dressé; il voulut nous amuser, en nous montrant le savoir-faire de son chien, ou plutôt il voulut s'en faire un petit mérite. Mélampe obéit si bien aux commandemens de son maître, que notre homme en étoit tout glorieux, & si glorieux, que, perdant la mesure d'habileté de son chien, il le mit en défaut. Ayant jeté son gant par-dessus le mur de clôture, Mélampe ne sut ni franchir le mur, ni faire le tour. Le maître humilié se fâcha, insista, menaça, leva la canne: le chien prit la fuite; le maître courut après: avant que je pusse l'arrêter, le pauvre animal avoit la patte cassée. Affligée & indignée, je dis en moi-même: l'homme sot, brutal & féroce qui se fâche si ridiculement contre son chien & l'estropie, ne sera jamais mon époux. Il lui étoit facile de le lire dans mes regards; mais sa fureur, exprimée par des yeux hagards, des narines ouvertes, des lèvres tremblantes, un air égaré, ne lui permettoit ni de voir ni d'entendre.

Le magistrat reçut, une heure après, des

lettres qu'il demanda la permission d'ouvrir. En les lisant, il en parut satisfait. Mon père le complimenta sur les bonnes nouvelles qu'il venoit sans doute de recevoir. Le magistrat lui répondit qu'en effet il avoit lieu d'en être content. « Un négociant de mes amis, nous dit-il, me marque que deux vaisseaux qu'il avoit expédiés à la côte d'Afrique pour la traite des nègres, ont fait le voyage le plus heureux à Saint-Domingue, & je m'en réjouis pour mon ami. Ajoutez, continua-t-il en se penchant vers l'oreille de mon père & lui parlant comme pour n'être entendu que de lui, ajoutez que j'ai un gros intérêt dans ces vaisseaux, & que ces profits considérables ne diminueront pas ma fortune ». J'entendis ces paroles; & le magistrat-négociant me parut un homme cupide, qui devoit être plus négociant que magistrat. Voyant ensuite que mon père ne répondoit point à sa confidence, il entreprit de nous faire sentir les avantages de ce commerce. Il nous dit que c'étoit une belle invention que celle d'appliquer les nègres à la culture de nos colonies; que le nègre étoit l'animal le moins coûteux & le plus profitable aux colons, le seul mobile en quelque sorte de la prospérité de l'Amérique. Il loua ceux qui s'occupoient du soin pénible de fournir nos îles de cette

marchandise, & il finit par nous assurer que l'esclavage des nègres étoit non seulement une chose utile pour leurs maîtres, mais pour les nègres eux-mêmes.

Le gentilhomme rassis, & qui d'ordinaire n'approuvoit pas la façon de penser du magistrat, voyant un acte de despotisme à exercer sur ces malheureux, fut ici de son avis, en déclarant néanmoins qu'il ne croyoit pas la servitude profitable à l'esclave. « Mais qu'importe, ajouta-t-il, elle est toujours dans l'ordre, puisqu'il faut bien qu'une partie du monde commande à l'autre, & que le plus foible soit dans la dépendance du plus fort. ». Je souffrois d'entendre ces propos; mais j'espérois que mon père prendroit la parole pour venger l'humanité blessée; & en effet, il étoit trop sensible & trop instruit, pour adopter ces raisonnemens enfantés par l'ignorance ou par une injuste cupidité.

« Je serois charmé, dis-je alors à Eléonore, d'apprendre comment Monsieur votre père défendit la cause de ces infortunés; & j'espère que vous daignerez m'en instruire un jour : mais je suis trop intéressé à savoir la suite de votre propre histoire, pour vous engager à l'interrompre par une discussion étrangère ». Eh bien, me dit Eléonore en souriant, puis-

que vous préférez votre plaiſir à votre inſtruction, & votre intérêt perſonnel à celui de l'humanité, vous en ſerez puni. Voici le diſcours de mon père :

« Permettez-moi, meſſieurs, de n'être pas de votre avis. Non ſeulement je ne crois pas que l'eſclavage ſoit utile au maître de l'eſclave, mais je penſe au contraire que la ſervitude lui eſt fort préjudiciable ; qu'elle bleſſe les lois de la religion, de l'équité, de la raiſon, & de la ſaine politique, comme il ne ſera peut-être pas difficile de vous le faire entendre, ſi vous n'êtes pas trop prévenus.

» Le chriſtianiſme, qui eſt une religion de douceur & de charité, & qui doit reſſerrer les liens de la fraternité entre les hommes, défend aux riches & aux puiſſans d'employer leur pouvoir & leurs richeſſes à faire des injuſtices. Or quelle injuſtice plus horrible que celle de dépouiller un homme de ſon droit à la liberté, de la propriété de ſa perſonne, qu'il tient des mains de la nature, & qu'on ne peut lui enlever ſans le rendre un être paſſif, ſans le réduire à une condition pire que celle des brutes ?

» Quel eſprit, s'il n'eſt offuſqué par la vapeur d'un intérêt ſordide & mal entendu, trouvera de la raiſon à mettre ſon frère ſous le joug, à le contraindre de ne plus vivre que

pour contenter les caprices d'un autre, & enfin à lui dérober, autant qu'il peut, l'exercice de ſa volonté ? N'eſt-il pas évident que l'eſclave, pénétré de l'injuſtice qu'il éprouve, ne plie que forcément ſous la verge de la tyrannie ; que, convaincu qu'il ne doit à ſon maître que de la haîne & du reſſentiment, il ne travaille pour lui qu'à regret, & fait le moins de travail qu'il peut ? Doit-on même s'étonner, qu'outré quelquefois des mauvais traitemens qu'il endure, des châtimens qu'on lui inflige, il conſpire contre le repos & la vie de ſon tyran ; que cet eſprit de mécontentement, gagnant de proche en proche ſes camarades d'infortune, les blancs des îles riſquent ſouvent d'être égorgés, & qu'ils le ſoient peut-être quelque jour, ſi jamais les nègres peuvent reprendre le droit terrible que l'on emploie contre eux, je veux dire le droit de la force ?

» On prétend que le travail du nègre eſclave coûte moins que celui de l'homme libre & ſalarié, ou même que celui des animaux domeſtiques, & que l'homme blanc ne ſoutiendroit pas le travail & le poids du jour ſur les terres des tropiques ; mais ce ſont des erreurs qu'il eſt facile de diſſiper par l'évidence. Nous ſavons que nos premiers colons boucaniers, chaſſeurs, flibuſtiers, planteurs, faiſoient

d'abord leurs travaux eux-mêmes, & que leur ſanté n'en étoit pas altérée. Quant à la dépenſe des nègres, j'en ai fait autrefois le compte, que je vous communiquerai quand vous jugerez à propos. Vous verrez qu'il en résulte que le nègre coute au moins ce qu'on donneroit à un manœuvre (1), & que l'uſage qu'on

(1) Voici le résumé de la perte & de la dépenſe annuelle qu'occaſionne chaque nègre eſclave dans nos colonies.

Un nègre coûte ordinairement 1800 liv. argent des iſles, ou 1200 livres, argent de France, dont l'intérêt viager eſt de 120 liv.	120 liv.
La mort, l'infirmité, ou la fuite en emportent un dixième, c'eſt.	120
Il faut un commandeur ſur dix nègres. Il coute environ 1800 livres de France, dont le revenu eſt de 180 livres, ou 18 livres pour chaque négre, ci.	18
L'entretien & la nourriture de ce commandeur eſt de 120 livres, ou pour chaque nègre.	12
La perte de ſon capital en quinze ans, eſt, par an	12
Nourriture & vêtemens de chaque nègre .	100
Dangers & dépenſes de la guerre des marrons, frais de milice, temps perdu, habitations brûlées, plantations détruites, blancs & noirs égorgés, un dixième en ſus des eſtimations précédentes, ou pour chaque nègre. . . .	38
	420 liv.

en fait expose à des risques, & cause des inquiétudes qu'on éviteroit en employant de préférence les forces de la liberté. Il n'y a, je le répète, ni humanité, ni justice, ni sûreté à se servir du nègre esclave; & l'opinion qui fait croire la servitude préférable, en dépeuplant l'Afrique, en faisant la honte de l'Europe, peut devenir le fléau de l'Amérique. Tels sont les funestes effets d'un préjugé destructeur».

Le magistrat, impatient de se voir ainsi contrarié sur un point qui intéressoit son avarice, répondit à mon père que ce qu'il venoit de dire étoit exagéré; que ce n'étoient pas les européens qui réduisoient les nègres en servitude; que les souverains de l'Afrique vendoient leurs sujets coupables ou leurs prisonniers de guerre, & les pères, les enfans qui pouvoient être la honte de leur famille; mais que les

---

Ci-contre, ...	420 liv.
Capitation par tête de nègre	17
Taxe pour les nègres justiciés.	2
Perte des nègres par le suicide &c. . . .	
Total, argent de France, ...	439 liv.

qui font, à raison de 300 jours de travail, 29 sous, argent de France, ou 2 livres 4 sous, argent des isles. *Noce de l'éditeur.*

marchands négriers ne faisoient que mettre en valeur ces hommes rejetés de leur pays & dangereux à leurs compatriotes; que c'étoit tout à la fois un acte de justice & de politique, de les tenir dans une étroite sujétion, & de rendre ainsi ces excrémens de l'ancien monde, les réparateurs du nouveau; car les esclaves étoient le seul moyen qu'on eût pour cultiver les colonies. La preuve en étoit, que, malgré tout ce qu'on avoit débité contre l'esclavage, & quoiqu'on eût prétendu que les hommes salariés & les animaux pouvoient suppléer efficacement au travail de l'esclave, personne n'avoit encore mis en pratique cette spéculation (1); qu'enfin l'état du nègre esclave, qu'on représentoit comme si triste, étoit plus heureux que celui de nos paysans, puisque, logé, nourri, vêtu aux dépens de son maître, il étoit,

(1) De tout temps il y a eu beaucoup de particuliers qui ont remis en liberté quelques-uns de leurs nègres, & qui, indépendamment de la satisfaction qu'ils trouvoient dans cet acte d'humanité, ont eu à s'applaudir d'avoir été généreux; mais, depuis quelques années, les pensilvains ont donné, en ce genre, le plus grand exemple, en rendant la liberté à leurs nègres esclaves, par une délibération publique, & ils en retirent de grands avantages, après s'en être fait un honneur infini. *Note de l'éditeur.*

pour prix de son travail, sans souci de l'avenir; au lieu que nos paysans, obligés de travailler comme les premiers, avoient de plus l'inquiétude que leur donnent la taille & la corvée, & n'étoient pas assurés de leur subsistance comme les nègres.

« C'est ainsi, répondit mon père, que pour autoriser une injustice, on ajoute à l'injure la plus noire calomnie. Pensez-vous qu'on ignore que ce sont les insinuations & les artifices des européens qui ont mis les petits Princes de l'Afrique dans l'habitude de vendre leurs sujets; que les marchands qui font l'horrible trafic des nègres, ont répandu, avec la cupidité, la division & la perfidie dans les sociétés & jusques dans les familles de ces contrés? Est-il vrai, d'ailleurs, qu'on ne vende à ces marchands que des sujets coupables? Est-il vrai que ceux qui les vendent aient le droit de les réduire en servitude & de les trafiquer comme de vils troupeaux? Quel est l'homme sur la terre qui ait le droit de vendre le sang & l'ame d'un autre homme...? Le tiennent-ils de la nature, qui donne à tous les hommes le même droit à la liberté? Et la force, la trahison leur donnent-ils ce que la nature leur refuse?

» Lorsque je pense à cet affreux commerce, je suis toujours étonné que les premiers européens

qui l'ont fait, n'aient pas frémi d'horreur en jetant les yeux sur leurs victimes; & que, tremblans de commettre un crime si atroce envers l'humanité, ils n'aient pas renoncé à leur entreprise. Il n'y avoit que les cruels dévastateurs de l'Amérique qui fussent capables d'arracher de sang froid le paisible africain de ses foyers, pour le contraindre à défricher les pays qu'ils avoient réduits en solitude. Eux seuls pouvoient se charger d'un second crime, pour compenser le préjudice que leur causoit le premier.

» Pour justifier l'esclavage, vous m'opposez vainement le refus que font les colons de l'Amérique de donner la liberté à leurs esclaves. Le fait n'est pas le droit. Ils sont, ou du moins ils croient être intéressés à se refuser à cet acte de charité aussi noble que juste; mais c'est précisément cette opinion intéressée qui rend leurs raisons suspectes. Les hommes généreux qui réclament la liberté du nègre, doivent inspirer plus de confiance, puisqu'ils n'ont point, dans cette réclamation, d'intérêt particulier qui les aveugle, & que l'humanité seule s'exprime par leur voix. Ils seront toujours fondés à vous dire, que quand l'esclavage seroit profitable au maître de l'esclave, quand nous devrions payer le sucre plus cher, en employant à le faire les mains de l'homme libre, il n'y

n'auroit pas à balancer; qu'il faudroit plutôt se passer de sucre, que de violer si cruellement les premiers droits de l'homme.

» Enfin vous faites avec aussi peu de fondement l'apologie de l'esclavage, en comparant l'état de nos paysans à celui de l'esclave, & en osant dire qu'il est heureux dans la servitude. Mais une pareille assertion choque toutes les idées reçues. L'esclave, sous le meilleur des maîtres, n'est plus qu'un homme dégradé, dont tous les mouvemens sont subordonnés à des volontés étrangeres. Presque nu, réduit à un travail forcé, mal nourri, privé d'une compagne assidue, il porte par-tout les marques de sa bassesse, & il est en butte aux railleries & souvent aux insultes des hommes libres, dont le dernier le foule aux pieds. Mais que devient-il entre les mains d'un tyran? Alors malheur à l'esclave qui oppose une résistance légère à ses désirs, ou qui retarde, par sa lenteur, les jouissances de son maître! déchiré de coups, il arrosera de son sang la terre qu'il cultive. Il est peu d'esclaves qui n'aient pas essuyé de pareils traitemens; & plusieurs ont trouvé dans leurs maîtres des bourreaux impitoyables, toujours prêts à se jouer de leur vie, & à les sacrifier à leurs passions.

» L'état du paysan n'est pas, à beaucoup

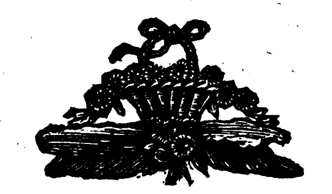
près, ce qu'il devroit être ; mais il peut s'améliorer, & du moins il jouit de la liberté de diſpoſer de ſa perſonne. S'il ſe trouve opprimé dans ſon pays, il peut porter ailleurs ſon induſtrie, & ſe faire une reſſource de ſon travail. L'eſclave, au contraire, n'a plus d'eſpérance de bonheur ; il ne peut même prétendre au repos. Nul autant qu'il peut l'être, il n'a plus rien qui dépende de lui, pas même ſa perſonne. Il eſt dans la main d'autrui comme un bâton dans celle d'un aveugle. Quel eſt donc, je ne dis pas un payſan, mais le mendiant le plus miſérable, qui voudroit changer ſa liberté contre l'eſclavage ? Vous n'en trouveriez point, quand même la ſervitude ſeroit ſuſceptible de quelque douceur, quand elle comporteroit la propriété de quelque bien ; car rien ne compenſeroit la perte de la liberté.

« Après cela, peut-on vanter les avantages de la ſervitude, & l'inſouciance de l'eſclave ! Il n'y a que l'avarice ſordide & des hommes à paradoxes qui oſent les prôner ; mais, coupables envers l'humanité outragée par leurs ſophiſmes, envers la ſociété qu'ils induiſent en erreur, ils mériteroient bien qu'on les fît participer à ces avantages, pour leur en faire prendre une idée plus juſte ».

Ces paroles, prononcées avec toute la chaleur du sentiment, interdirent le magiſtrat. Il ne jugea pas à propos de faire une autre réplique. Embarraſſé, il ſe tut; mais il en avoit aſſez dit pour laiſſer voir qu'il avoit un intérêt particulier à ſoutenir ſon opinion; & mon père, qui ne pouvoit l'ignorer, n'ayant pas ménagé dans ſa réponſe ceux qui ſe trouvoient dans le cas du magiſtrat, celui-ci penſa qu'on avoit été bien aiſe de lui rompre en viſière, pour lui faire connoître qu'on n'agréoit pas ſa recherche. En conſéquence, piqué du congé qu'il croyoit recevoir, & le regardant comme une offenſe, il ſe retira, pour ne plus revenir. Peu de temps après, je fis entendre au gentilhomme, que mon humeur ne s'accommodoit pas de la ſienne. Il falloit peu de choſe pour bleſſer ſon amour-propre; il ſuivit bientôt ſon rival. Je découvris dans la ſuite qu'il avoit déjà donné plus d'un exemple d'emportement & de brutalité, & que le magiſtrat s'étoit rendu coupable d'une noire ingratitude envers ſon père infirme. Je bénis le ciel de m'avoir ouvert les yeux aſſez à propos, pour m'empêcher de prendre quelque engagement avec des hommes auſſi mépriſables.

Leur retraite releva l'eſpoir des concurrens, qui ne leur diſputoient le terrein que foible-

ment. Ils se rapprochèrent de moi, & commencèrent à me rendre des visites plus fréquentes; mais ayant peu d'inclination pour le mariage, & ce qui venoit de se passer ne pouvant m'en donner l'envie, je vis avec peine leurs assiduités. Cependant, comme il ne convenoit pas de les congédier sans raison, au moins plausible, je cherchai quelque moyen honnête de m'en débarrasser, & je crus l'avoir trouvé dans une invitation que me fit une de nos parentes, qui étoit venue nous voir à la campagne.



CHAPITRE XVIII.

Suite de l'hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite ville.

NOTRE parente, madame de Caſe, étoit une veuve, belle autrefois, encore fort aimable, qui, par ſon eſprit enjoué & ſes manières polies, faiſoit l'agrément des ſociétés qu'elle fréquentoit. Elle habitoit, avec une ſeule fille qui lui reſtoit à pourvoir, une petite ville éloignée de nous d'une grande journée. Amélie, c'étoit le nom de cette jeune demoiſelle, avoit accompagné ſa mère dans ſa viſite chez nous. Durant le ſéjour qu'elles firent à notre campagne, j'eus l'avantage de me concilier leur affection. Je me liai ſur-tout avec Amélie d'une amitié que tout ſervit enſuite à reſſerrer, & que le temps ni l'abſence ne ſauroient détruire. C'eſt, après mon père, la perſonne que j'aimai le plus, & que je regrette davantage.

Nous trouvions, Amélie & moi, tant de plaiſir à être enſemble, que nous ne pouvions nous ſéparer. Je redoutois le moment où je la verrois partir; mais ſa mère, qui s'étoit

aperçue de notre intimité, imaginant le regret que nous aurions de nous quitter, sollicita auprès de mon père la permission de m'emmener avec elle. Mon père, à qui je ne cachai pas mes sentimens, & qui devoit retourner à la ville pour des affaires de conséquence, ne fut pas fâché que, dans cet intervalle, je pusse faire diversion à mes inquiétudes. Il savoit que je ne pouvois être dans une meilleure compagnie que celle de madame de Case; il consentit à ce que j'allasse passer quelque temps dans sa maison, où il se proposa de venir me reprendre dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'appeloient à Bordeaux.

Je fus sensible à l'attention de notre parente, & à la complaisance de mon père; mais Amélie ne se possédoit pas de joie. Elle nous embrassoit tour à tour, sa mère & moi, pour nous témoigner sa reconnoissance, & dans la route, que nous fîmes assez gaiement, elle ne savoit comment m'exprimer le plaisir dont elle étoit pénétrée. Je partageois vivement le sentiment qui l'animoit; car figurez-vous, mon cher Chevalier, qu'il n'étoit pas possible de ne pas aimer de tout son cœur cette pauvre Amélie. Elle joignoit aux agrémens de la figure, le naturel le plus heureux.

Ses traits n'étoient pas réguliers; mais leur

ensemble formoit je ne sais quoi de piquant, qu'on désireroit aux plus belles. Son ame respiroit dans sa physionomie. On y voyoit la candeur, la sensibilité, la douceur, la complaisance, & l'expression de toutes les qualités qui rendent aimable, & qui formoient en elle le meilleur caractère qui fut jamais.

Pardonnez cette petite digression à l'amitié, qui se plaît, comme l'amour, à nous retracer les portraits des personnes qui lui sont chères; & ne trouvez pas mauvais que je donne des regrets à cette tendre amie. Hélas! elle fut inconsolable de me voir quitter la France, & elle verse encore, sur mon départ, des larmes que mon silence & ma mort trop vraisemblable ne feront sans doute que redoubler. N'est-il pas juste que j'en conserve la mémoire? En achevant ces paroles, Eléonore, qui ne put retenir ses pleurs, me fournit un témoignage muet, mais bien éloquent, de la tendresse de son cœur & du mérite d'Amélie.

Dès que nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, reprit Eléonore, le bruit qui s'en répandit fit accourir chez ma parente les principaux de la ville, autant par la curiosité de me voir, que pour s'informer de sa santé. Comme sa maison étoit le rendez-vous de la bonne compagnie, j'y vis tous les jours ce

que le pays avoit de mieux. Les personnes d'un âge mûr y venoient faire la conversation, ou lier une partie de jeu; quelques-unes, lire les nouvelles; d'autres, profiter des livres de la bibliothèque de madame de Case; car elle n'oublioit rien pour contribuer aux plaisirs innocens de la société qui se rassembloit chez elle. Les attraits, l'esprit, le caractère d'Amélie y attiroient les jeunes gens des deux sexes, qui, étant presque tous parens ou voisins & liés par une fréquentation journalière, paroissoient vivre entre eux avec une familiarité plus confiante, & avec plus d'intimité qu'on n'en trouve dans les grandes villes. Ils folâtroient, ils chantoient, ils dansoient ensemble tous les soirs; mais je ne participois guère à leurs plaisirs, parce qu'il n'y avoit pas un an que j'avois perdu ma mère, & que le deuil que j'en portois encore (1) m'interdisoit la plupart de ces amusemens.

(1) Le deuil d'un père & d'une mère étoit autrefois d'un an dans toute la France. Cet usage ne subsiste plus que dans quelques provinces éloignées de la capitale. Il seroit bon cependant, pour l'honneur des sentimens & de la piété filiale, & pour les bonnes mœurs, que cet usage fût rétabli. On ne sauroit trop entretenir la mémoire de ceux à qui l'on doit tant. L'extension de cette marque de tristesse qu'on doit avoir de leur perte,

Cependant cette société, quoiqu'un peu bruyante, me parut d'abord fort agréable. Séduite par les apparences, je crus voir l'estime, l'union, la confiance régner parmi ceux qui la composoient. On n'a pas besoin ici, me disois-je, de se tenir sur ses gardes; l'envie & la méchanceté ne s'y montrent pas comme ailleurs. Mais je ne tardai guère à revenir de ces idées : en effet, une petite ville n'est souvent que l'abrégé des imperfections d'une grande, & comme tout le monde s'y connoît, on ne se pardonne rien; c'est ce dont je ne pus douter en observant mieux celle-ci. Chacun voulant y primer sur les autres, & les trouvant toujours sur son chemin, il en résultoit une jalousie & des animosités qui produisoient souvent des médisances & des intrigues, & quelquefois des querelles. Si l'on se voyoit fréquemment, c'est que les habitans, désœuvrés pour la plupart & ne sachant comment tuer le temps, étoient bien aises de le passer à découvrir ce que faisoient les autres, soit à dessein de leur prêter de

---

serviroit, quoique purement extérieure, à imprimer toujours davantage dans l'esprit des descendans, le respect & la considération pour le souvenir de leurs pères. *Note de l'éditeur.*

mauvaises intentions, soit pour en faire une critique amère. Je pensai dès-lors que, de cette grande fréquentation, il ne falloit rien conclure en faveur des sociétés d'une petite ville, puisque d'ordinaire le cœur n'y entre pour rien, ou du moins que pour peu de chose.

Je dois pourtant être juste, & faire quelques exceptions. La petite ville dont je vous parle renferme des personnes d'un vrai mérite. Les habitans ont naturellement de l'esprit; & la plupart des jeunes gens, obligés d'aller faire leurs études & leurs exercices dans des villes éloignées, sont plus instruits, ou du moins ont plus de disposition à s'instruire qu'on ne le croiroit d'abord. Je suis même persuadée que si l'amour-propre s'y faisoit moins sentir, si l'on savoit y être plus indulgent & moins susceptible, il y auroit de quoi former une société charmante, où l'émulation, venant à s'introduire, produiroit les changemens les plus avantageux. Mais cette société n'étoit pas, à beaucoup près, ce qu'elle pourroit être. Je découvris bientôt qu'on s'y occupoit de petitesses, qu'on s'y livroit à des préjugés choquans, à des haînes injustes, & que j'étois moi-même le sujet de leur maligne censure.

Un jeune étourdi, qui, avec de l'esprit &

des connoissances, se croyoit assez de mérite pour me tourner la tête, se prit de belle passion pour moi, & se déclara hautement mon chevalier. Je m'amusois de son étourderie, & je voulois, pour prix de ses soins, le rendre plus raisonnable; mais je n'y réussis pas. Sans réfléchir sur ce qu'il alloit dire, les conséquences ne l'arrêtoient jamais. Comme les enfans, il remarquoit au premier coup-d'œil tous les défauts qui s'offroient à sa vue, & faisoit connoître sans détour ce qu'il y trouvoit de frappant. Il savoit toutes les anecdotes de la ville, & saisissoit assez bien les caractères qu'il aimoit à peindre; mais en parlant des défauts & du ridicule des autres, il ne voyoit pas ceux qu'on pouvoit lui reprocher.

C'est lui qui m'apprit que la critique ne m'épargnoit pas, & qui me fit, en quelque sorte malgré moi, l'histoire de la ville. Tout ce que je pus obtenir de lui, fut qu'il ne me nommât personne de celles dont on ne pouvoit parler avantageusement; & comme la malignité n'entroit point dans ma façon de penser ni dans mon caractère, je ne cherchai pas à connoître les originaux de ses portraits, qui d'ailleurs devoient m'être assez indifférens, à cause du peu de séjour que j'avois à faire dans

cette ville. Je ne les souffrois que comme relatifs aux mœurs en général, & parce que la connoissance de l'homme, considérée dans les diverses positions & dans les différens états de la vie, devant servir à compléter l'histoire du cœur humain, les observations sur les mœurs des habitans d'une petite ville pouvoient être aussi utiles que celles qu'on feroit sur les mœurs des courtisans.

« Les passions, disoit mon jeune homme, jouent, sur un petit théâtre, le même rôle que sur les théâtres les plus éminens. Mais elles ne paroissent pas avec autant d'éclat & d'ostentation dans cette ville, qu'à la capitale ou à la cour. Elles ont ici des attitudes moins étudiées, des expressions moins recherchées, &, si vous voulez, un masque différent; cependant un œil observateur les reconnoît toujours. Elles se montrent les mêmes dans leurs démarches; elles ont un caractère commun, qui les fait remarquer. L'orgueil, qui à la cour se croit digne des premiers honneurs & des plus grandes prérogatives, l'ambition qui emploie toutes choses pour les obtenir, &c., produiroient ici les mêmes effets, si leurs moyens & les circonstances étoient les mêmes. Mais à quoi bon ce préambule si sérieux? continua-t-il. Ne voyons-nous pas qu'un amour-

propre déréglé règne dans toutes les conditions ?

» La noblesse, en petit nombre, fait ici peu de sensation; mais le clergé, la robe & la bourgeoisie ont, à son exclusion, des prétentions importantes. La plupart se croient bien supérieurs, en mérite & en dignité, à leurs concitoyens & à leur confrères, parce qu'ils peuvent compter quelques années de plus, depuis que leurs pères vendoient le drap ou menoient la charrue; parce qu'ils ont un peu plus de revenu, ou que leurs frères ou leurs cousins ont acheté quelque exemption de taille ou le droit de la répartir. Ils se jalousent, ils se liguent les uns contre les autres. C'est pitié de les voir travailler sourdement à supplanter leurs supérieurs, & à nuire à leur concurrens ».

» Nous avons vu l'étole plaider contre l'aumusse, pour des droits & des prétentions futiles. On n'auroit pas donné des deux parts un écu pour contribuer à des travaux profitables à la communauté, & ils ont dépensé des sommes considérables à ce procès ridicule, qu'ils avoient commencé par animosité, qu'ils poursuivoient avec acharnement, & qu'ils abandonnèrent de lassitude. Les plaisans s'en amusèrent, les bons esprits en gémissoient; le reste

de la ville prit part à la querelle. Jamais sujet si mince n'y causa tant de division (1).

Aujourd'hui c'est la robe qui paroît sur la scène : la simarre & le chaperon luttent à qui l'emportera. Il s'est fait une ligue de plusieurs contre un. Si on en croit celui-ci, c'est le pur zèle du bien public qui l'anime, qui lui fait braver sans ménagement la critique & l'improbation presque générale, & ses ennemis ne sont qu'une troupe de scélérats & de traîtres confédérés, qui lui résistent, & qui veulent le perdre, en haîne de toute justice. Si au contraire on écoute ceux-là, leur ennemi est un monstre d'orgueil & de méchanceté, agreste, brutal, insolent, sans égards comme sans manières, qui veut tout faire plier sous le poids de sa volonté, & qui n'emploie le nom sacré de la

(1) Des gens de province mal intentionnés, ayant osé publier que l'*éditeur* désignoit ici des personnes d'une certaine ville, il croit devoir leur dire que cette méchanceté n'a pas de sens. On ne sauroit tracer des caractères, dont la malignité ne prétende trouver les originaux. Pour que cela ne fût pas, il faudroit peindre des êtres fantastiques & hors de la nature. Au reste, l'*éditeur* n'a pas à se plaindre ; on veut lui faire le même honneur qu'on a fait à Molière, à Labruyère, & à le Sage. *Note de l'éditeur.*

justice, que pour tromper le public sur ses démarches; qui s'irrite de la moindre représentation, s'indigne de toute résistance, & furieux enfin des obstacles qu'on lui oppose, voudroit tout perdre pour se venger : vraie bête féroce qu'on ne peut enchaîner avec trop de soin, pour se garantir de ses morsures cruelles. Les deux partis prétendent également avoir raison, & je ne vous dirai point qui a tort : mais il est évident que l'aigreur & l'animosité se sont mêlées dans la dispute; & comme ils sont de mauvais conseillers, & qu'on passe facilement les bornes de la modération lorsqu'on les écoute, il en résulte que, pour le plaisir de contrarier & de nuire, on s'oppose à l'exécution des meilleures choses, & que nous n'avons bientôt plus ni règle ni justice dans cet endroit, qui, aux divisions près, ne ressemble pas mal à un village (1).

---

(1) Il y a une chose qu'on n'a point vue sous le ciel, & que, selon toute apparence, on ne verra jamais; c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se renouvelle pas à tout moment, par l'offrande, l'encens, & le pain bénit, par la procession & par les obsèques; d'où l'on a banni les caquets, le mensonge, & la mé-

» Vous m'avez défendu de nommer personne, & je vous obéis. Il y a pourtant des gens, dont la méchanceté, l'orgueil ou le ridicule sont tellement à découvert, & peuvent devenir si dangereux par l'exemple de leurs succès, par la louange de prôneurs intéressés, ou par la crainte pusillanime qu'ils inspirent, qu'il conviendroit peut-être de n'en pas taire le nom, non plus que l'histoire, pour contenir leurs émules, & contribuer à l'utilité publique, en vengeant ainsi hautement la probité, l'honneur, la décence dont ils se jouent. Vous ne me croyez pas digne, sans doute, d'exercer cette vengeance, & je ne veux pas vous déplaire en les divulgant. Voici pourtant quelques-unes de mes histoires sans titre.

» Si vous vouliez connoître la hauteur & l'avarice réunies & personnifiées dans un même sujet,

---

distance ; où l'on voit parler ensemble le bailli & le président, les élus & les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, & où ceux-ci souffrent les chantres.... *La Bruyère*, page 288, tome premier. — Le tableau que l'auteur de ces mémoires fait d'une petite ville, n'est-il pas bien ressemblant à celui de La Bruyère ? Une chose remarquable, c'est qu'ils écrivoient à peu près dans le même temps, je veux dire sur la fin du dernier siècle. *Note de l'éditeur*

sujet, il ne faudroit pas courir au loin pour en trouver le modèle. Il est ici tout porté. Vous pourriez le considérer à votre aise, & vous verriez avec surprise qu'il joint aux vices d'un vieillard les ridicules d'un jeune homme. Sa folie la plus remarquable est de vouloir en tout paroître supérieur aux autres. S'il avoit de la naissance, il ne manqueroit pas de s'en faire gloire; mais forcé à la modestie sur cet article, quoique petit de taille, il se fait grand d'ailleurs autant qu'il peut. Il vous fait sentir volontiers les immunités de son état, & l'avantage de sa position. Il vante les alliances de sa famille, & les charges qu'elle posséde. Il vous entretient de ses prouesses de collége, & des preuves de savoir qu'il y donna.

» Il a fait en sa vie un voyage de quelques semaines, pendant lequel il vit la capitale en passant. Entendez-le vous en conter les aventures, jamais Chardin ni Tavernier n'en eurent de plus surprenantes. Il ne vous fait pas seulement la relation de ce voyage, il vous donne le plan des villes, des édifices qu'il a vus. Il est au fait des anecdotes de Paris; il les apprécie, il les juge. Si on prend quelquefois la liberté de n'être pas de son avis, il assure magistralement que ce qu'il dit est la vérité; si on réplique, il vous repousse d'un air colère.

Jamais l'amour-propre ne fut plus ombrageux ni plus délicat que le sien; un rien l'offusque, un rien le blesse. Essayez de résister à sa volonté, ne cédez pas à son ton impérieux, il vous menace de s'en plaindre aux supérieurs, de s'adresser aux ministres : il vous fait grace s'il n'en écrit pas au roi; car lui manquer, c'est manquer aux supérieurs & au roi lui-même. Enfin on l'a vu employer les voies de fait pour corriger les mal-avisés qui osoient le contredire; & il useroit volontiers de cette méthode, s'il ne couroit quelquefois risque de compromettre sa dignité. La seule chose où il n'aime pas à faire connoître tous ses avantages, ce sont ses conquêtes, dont il ne parle point, quoiqu'il ait reçu des faveurs insignes de plus d'une belle.

» Un des amis de ce grand homme, qui ne l'a pas toujours été, ne mérite pas moins que lui d'être noté dans son espèce. Il joint, dans un âge avancé, à une vanité aussi ridicule, une méchanceté d'autant plus dangereuse, qu'elle est sans cesse aiguisée par l'amour-propre le plus actif. Celui-ci veut une cour & des hommages, &, comme un autre Prothée, il prend toute sorte de formes; il emploie toutes les finesses pour en venir à bout. Sa marche est plus compassée que celle de son

ami. Lorsqu'il connoît qu'il ne peut emporter les choses d'autorité, il plie adroitement. S'il ne peut réussir de cette manière, il abandonne son entreprise. L'un se couvre de la peau du lion; l'autre de celle du renard. Il ne s'élevera pas, ou du moins que rarement, contre un homme qui lui résiste. Il ne tentera pas même de subjuguer ceux qui auront plus de caractère ou plus d'esprit que lui. Il se contentera de les dénigrer en secret, de leur ôter, autant qu'il peut, la considération dont ils jouissent; en leur prêtant des ridicules, en semant contre eux des bruits souvent faux, & toujours injurieux, en s'efforçant d'aliéner d'eux leurs amis & même leurs enfans. Il a pris pour devise cet axiome connu : *Divise & regne.* C'est ainsi qu'il se venge de la supériorité ou de la résistance.

» Il crut, en entrant dans le monde, qu'il alloit tout subjuguer par la force de son esprit & par le charme de son élocution; & pensant assez bien de lui & assez mal des autres pour s'estimer infiniment supérieur en mérite à tout ce qui l'entouroit, il s'établissoit en idée une sorte de magistrature. Mais se voyant bientôt loin de son compte, & trouvant sur son chemin d'autres personnes en possession de cette autorité qu'il se croyoit due, il fit courir secrète-

ment contre elles des parodies & des satires aussi amères qu'indécentes. Cependant, comme son amour-propre prenoit ces productions pour des chef-d'œuvres, & qu'il ne les désavouoit que gauchement, il se trahit enfin lui-même, & s'attira l'animadversion publique. C'est depuis cette aventure qu'il est plus circonspect, & qu'il emploie d'autres ressources pour arriver à la domination.

» A l'instar des planètes, il s'environne des satellites qu'il peut attirer dans sa sphère, & c'est une chose curieuse de voir comment il les gouverne. Il soudoie les uns, il régale les autres. Il amuse la curiosité de celui-ci, en lui racontant les aventures du jour, qu'il embellit à sa manière. Il contente celui-là en feignant d'embrasser exclusivement ses intérêts. La vérité est qu'il n'aime personne que lui-même, & que, lorsqu'il fait des avances à quelqu'un, c'est qu'il le croit propre à servir d'instrument à son ambition & à sa méchanceté. Tour à tour gai, plaisant, ou brusque, suivant les circonstances, & néanmoins toujours exigeant. Il est, en apparence, complaisant jusqu'à la soumission; mais il caresse pour qu'on lui obéisse, il rampe pour mieux établir son pouvoir.

» Il faut voir ce roi des aveugles au mi-

lieu de sa troupe, s'enivrer de leur encens. Il s'extasie sur son mérite, il se complaît dans ce qu'il a pensé, il s'admire dans ce qu'il dit; il fait des contes, il éclate, il rit aux larmes; mais si quelque profane, je veux dire si quelqu'un de ceux qu'il ne peut lier à son char, ou, mieux encore, qui ose le contredire, entre par hasard dans l'assemblée, notre homme se retire en lui-même; il devient sérieux, son visage s'alonge. Il n'est pas fait pour prodiguer ses paroles devant des gens peu dignes de les entendre. Il ne prononce plus que des monosyllabes, ou même il garde le silence, s'il ne juge plus à propos de parler à l'oreille de ses favoris. Ceux-ci excusent ses défauts, pallient son caractère, cherchent à déguiser son ingratitude & ses prétentions, ou le disent corrigé. Mais les gens sensés, qui ne s'en laissent point imposer par des grimaces, n'adoptent pas ces suppositions. Ils percent à travers le voile dont il s'enveloppe. Ils le jugent, non sur une faute qui peut échapper au plus sage, mais sur la suite de ses actions, & ils décident que c'est un serpent, qui, pour se cacher quelquefois sous l'herbe, n'en est que plus dangereux.

» Vous serez surprise d'apprendre qu'il y a

des gens de lettres dans cette ville. Ils ont mis au jour des ouvrages utiles, qui, en leur faisant honneur, en font à leur patrie, & leur donnent droit à la bienveillance de leurs concitoyens; mais ce qui devoit leur attirer la considération, n'a fait qu'exciter l'envie. Loin de les encourager, par quelques témoignages de reconnoissance, à s'avancer dans la carrière épineuse où ils sont entrés, & d'adoucir, par ce léger salaire, les peines qu'on y trouve; la plupart ne leur pardonnent pas même de vouloir se distinguer par leurs travaux. S'ils n'osent pas les critiquer ouvertement, ils affectent du moins la plus grande indifférence; & ce n'est pas leur faute si ces écrivains, qui travaillent pour l'utilité publique, ne sont pas dédaignés du public. Pour se rendre supportables, il faut que ceux-ci oublient ce qu'ils savent & ce qu'ils ont fait, qu'ils soient sans cesse attentifs à dérober à l'amour-propre des envieux, des comparaisons désagréables; & qu'ils se fassent excuser à force de modestie. Il ont besoin d'imiter les gens d'une haute stature, qui, obligés d'entrer dans un édifice dont la porte est trop basse, doivent courber la tête, de peur de se blesser. Je n'en dirai pas davantage sur cet article, parce qu'ami de ces

gens de lettres, je ferois soupçonné de partialité si j'étois leur apologiste, & deviendrois suspect en les louant.

» Mais une chose sur laquelle je ne saurois me taire, c'est de voir ridiculiser la vertu, c'est d'entendre injurier l'honnêteté. On souffre aussi impatiemment dans cette ville la distinction que donnent les grandes qualités de l'ame, que celle qui peut naître des talens de l'esprit. Comme ce romain qui, coupant la tête des pavots plus élevés que les autres, montroit par cette action qu'il falloit abattre tout ce qu'il y avoit d'éminent à Rome ; l'amour-propre jaloux ne veut souffrir ici rien qui puisse lui faire ombrage, il voudroit abaisser tout ce qui tend à s'élever. L'hypocrite seul lui échappe par sa feinte humilité ; tout le reste est en butte à ses atteintes. Je pourrois vous en rapporter cent exemples ; mais un seul me suffira. C'est vous, Mademoiselle, qui me le fournissez ». Et qu'ai-je de commun, lui répondis-je, avec ceux qui font ombrage à l'amour-propre ? « Vous allez voir, repartit mon flatteur en exagérant les bonnes qualités qu'on m'attribuoit.

» Tous ceux qui se connoissent en mérite, vous estiment ; tous ceux qui sont sensibles aux graces & à la beauté, vous aiment & vous

admirent ; mais ce sont-là de justes sujets de jalousie. Des femmes que vous éclipsez vous pardonneront-elles d'enlever, à leur préjudice, tous les suffrages des hommes ? vous verront-elles une si grande supériorité sans murmurer ? Non, sans doute, vous ne pourriez vous y attendre, même à Paris. Que sera-ce dans un lieu tel que celui-ci ? L'éclat de vos charmes a dû naturellement y provoquer la censure féminine ; aussi, peu de jours après votre arrivée, n'a-t-on pas manqué de vous critiquer. On a taxé votre air sérieux, de morgue ; votre parure modeste, de vaine affectation ; vos connoissances, de pédanteries ; & cette décence, ces manières réservées dont tant d'autres auroient besoin, vous ont fait noter dans leurs discours pour une jeune précieuse qui a trop de hauteur dans le caractère & trop bonne opinion de soi pour s'abaisser au ton & à la familiarité des femmes d'une petite ville. J'ai voulu vous venger de ces propos ; mais le mal qui les produit est incurable ; il s'aigrit des efforts que l'on fait pour le guérir. Il n'y a que votre absence, dont tant de cœurs gémiront, qui puisse soulager ceux que la jalousie irrite contre vous ».

Je fus trop contente de cette confidence, pour consentir à en recevoir d'autres. Je re-

merciai mon défenſeur de ſon attention ; & comme je ne voulois lui laiſſer aucun eſpoir ; qu'une plus grande complaiſance à l'écouter auroit pu fournir aux mauvaiſes langues de nouveaux ſujets de s'exercer à mes dépens ; & qu'après tout, il ne faut ſe prêter que le moins qu'on peut à entendre mal parler des autres, & trop bien de ſoi-même, pour ne ſe laiſſer ni amuſer par la médiſance, ni chatouiller par la vanité : je le congédiai, en lui diſant que j'allois, dès cet inſtant, profiter de ſes avis, & me borner à la ſociété d'Amélie. En effet, je ne la quittai plus, ainſi qu'une de ſes amies, qui devint bientôt la mienne. Je paſſois dans leur ſociété tous les momens que la bienſéance me permettoit de dérober aux autres ; & ces momens étoient ſi doux pour moi, qu'ils me firent trouver bien court le temps que je demeurai près d'elles. Lorſqu'il fallut les quitter pour m'en retourner, nos regrets & nos larmes ſignalèrent nos adieux, & je reſtai profondément affligée de cette ſéparation.

Mon père étoit venu me chercher ; il m'accompagnoit dans mon retour. Nous allâmes coucher, en paſſant, à notre maiſon de campagne. La diſpoſition mélancolique où je me trouvois en y arrivant, me fit déſirer d'y reſter

quelques semaines, pour m'abandonner plus librement à cette douce tristesse qui flattoit mon cœur. Je priai donc mon père d'agréer que j'y fisse encore quelque séjour, & il eut la bonté d'y consentir; ainsi, il repartit seul pour Bordeaux. Ce fut peu de temps après que vous arrivâtes dans cette ville, & que vous prîtes un logement chez mon père. Je fus fort surprise, à mon retour, de vous y voir à demeure; & je puis vous dire aujourd'hui, que, quoique je vous trouvasse très-aimable, je ne pensai point alors que vous fussiez l'homme que je devois aimer, & que vous dussiez être un personnage si remarquable dans mon histoire.

Il est inutile de vous arrêter davantage sur les événemens de ma vie. Vous êtes instruit de ceux qui suivirent notre connoissance. Mon séjour en Angleterre n'en produisit aucun qui mérite d'être relevé; je vous dirai seulement que je ne quittai point ma patrie sans éprouver une douleur bien vive. Je sentois un violent chagrin d'y laisser tant de personnes qui m'étoient chères. En partant, je demeurai sur le bord du vaisseau, les regards fixés vers les côtes de France, tant qu'il me fut possible de les voir; & lorsqu'elles disparurent à mes yeux, je versai un torrent de larmes. Vous entriez pour beaucoup dans de si justes regrets.

Vous m'aviez donné de si grandes preuves du plus tendre attachement, vous me paroissiez si digne du plus juste retour, que je ne pouvois m'empêcher de vous plaindre. Je ne pensois pas, sans une vive reconnoissance, aux peines que vous souffriez pour moi, & je me rappelois votre idée d'autant plus volontiers, qu'elle s'offroit à mon souvenir comme celle de l'homme le plus estimable. C'étoit sans doute le commencement de l'inclination que vous m'avez inspirée, que je devois combattre alors, & que les événemens & votre conduite ont portée au plus haut point. Aussi je ne vous retrouvai point sur le vaisseau le Thames, sans éprouver une émotion & un trouble extraordinaires. Il ne falloit pas moins que les engagemens pris par mon père avec M. Clerke, & les démarches que nous avions faites en conséquence, pour m'empêcher de me montrer plus indulgente à votre égard, & de vous témoigner l'estime, disons mieux, l'attachement que j'avois déjà pour vous.

Ainsi finit le récit d'Eléonore, qui m'auroit fourni de nouvelles raisons de l'aimer, s'il eût été possible d'ajouter à mes sentimens pour elle, & qui ne fit qu'augmenter en moi le désir de mon rétablissement. Eléonore souhaitoit & craignoit également de voir arriver l'époque

de notre union. Cependant le temps & les soins de ma compagne, qui me rendoient chaque jour de nouvelles forces, nous approchoient peu à peu de ce moment heureux. Ayant recouvré, ainsi qu'elle, une parfaite santé, je lui rappelai ses promesses, & elle me répondit en rougissant, qu'elle étoit prête à ratifier ses engagemens; qu'elle me prioit seulement de lui donner encore deux jours, pour se préparer à la cérémonie de notre mariage, qu'elle projetoit de rendre la plus solennelle & la plus auguste qu'il nous fût possible dans la position isolée où nous étions. Je n'eus pas de peine à consentir à ce court délai, à la fin duquel, en m'unissant à l'épouse la plus vertueuse comme la plus aimable, je devois être le plus fortuné des hommes.



CHAPITRE XIX.

Eléonore se dispose à épouser le Chevalier ; cérémonie du mariage. Tableau du bonheur des deux époux.

LES deux jours de délai qu'Eléonore m'avoit demandés, pour se préparer à la célébration de notre mariage, furent pour elle des jours de prière & de recueillement. Elle étoit si pénétrée de la sainteté des devoirs qu'elle alloit s'imposer, elle en sentoit si bien l'importance, qu'elle redoutoit en quelque sorte de s'en charger, & ne croyoit pas pouvoir s'en acquitter dignement, sans les graces & les bénédictions du Ciel, dont elle imploroit le secours.

« Que d'obligations, disoit-elle, ne vais-je pas contracter, en recevant le titre d'épouse, en acquérant celui de mère de famille ? Comment satisfaire à ce que la religion & la postérité attendent de nous, si nous ne connoissons parfaitement ce qu'elles en exigent ; & qui ne craindroit de prendre des engagemens aussi respectables, s'il en pesoit toutes les conséquences ?

Ceux qui contractent inconsidérément les

liens du mariage, & qui ne portent pas à la formation de cette société les qualités & les dispositions nécessaires, ne doivent pas se plaindre des amertumes qu'ils y trouveront. Si les premiers momens leur en semblent doux, ceux qui leur succéderont seront semés d'inquiétudes & de chagrins; &, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'ils n'auront pas seulement à s'accuser d'être la cause de leur triste sort; ils devront se reprocher encore les malheurs de leurs compagnons, les fautes de leurs descendans, & souvent leurs infortunes.

» C'est la vue de ces inconvéniens qui m'a toujours rendu le mariage si redoutable. Je ne pouvois me cacher que les mariages malheureux n'étoient en si grand nombre, que parce que les époux n'étoient pas bien assortis; qu'ils n'avoient pas les vertus de leur état, ou n'étoient pas assez instruits des devoirs importans auxquels il assujettit: & plus je réfléchissois sur ceux d'épouse & de mère, plus ils me sembloient respectables; moins au contraire je me croyois en état d'en atteindre la perfection, moins je devois prendre de confiance en moi-même.

» Qu'il me soit permis avant tout, mon cher Chevalier, de vous remettre sous les yeux ce que mon père m'a dit si souvent, qu'il ne suffit pas

que les deux époux, en s'unissant, aient de l'inclination l'un pour l'autre; qu'il faut encore qu'ils s'estiment autant qu'ils s'aiment; qu'à l'esprit de concorde & de paix, ils joignent l'amour du travail, la complaisance, la raison; que la modération veille sur leur santé, afin qu'ils puissent donner le jour à des enfans sains & robustes. Enfin, que pour travailler fructueusement au bien-être futur de ces enfans, les parens ne sont pas seulement obligés de pourvoir aux besoins du corps, mais principalement à ceux de l'ame; qu'ils doivent diriger la volonté & éclairer l'intelligence de ces êtres foibles, & que c'est une pénible tâche pour tous ceux qui désirent de s'en occuper soigneusement.

» Ajoutez à cela, que l'insuffisance des parens peut trouver par-tout ailleurs des supplémens dans les secours de la société, & qu'ici nous ne pouvons nous appuyer en quelque sorte que sur nous-mêmes; que toute la société de l'isle résidant en nous deux, nous serons tenus de faire à nous seuls toutes les fonctions, qui, dans des contrées plus heureuses, se trouvent partagées entre tant de membres différens. Eh! qui ne seroit épouvanté du surcroît de soins & de travaux que notre union va nous donner! Qui ne craindroit, à ma place, les charges du mariage, s'il considéroit sa foiblesse & son

inexpérience ! Vous vous plaigniez autrefois de mon irrésolution ; mais convenez, mon cher Chevalier, qu'il faut que je vous aime bien, pour me soumettre, en me liant à vous, aux nouvelles peines qui nous attendent ».

« Oui, lui dis-je, ma chère Eléonore, je conviens que vous me donnez en cette occasion la preuve la plus certaine de votre estime & de votre attachement. Vous ne sauriez jamais faire plus que vous ne faites pour moi. Je vous devrai tout sans doute, & je vous assure, pour toute la vie, de la reconnoissance la plus vive & de la tendresse la plus parfaite ; mais vous vous exagérez les peines du mariage ; c'est votre modestie & votre timidité qui vous épouvantent en vous les grossissant. Je conviens que notre situation est pénible ; mais tout est compensé dans la nature. Si nos soins & nos travaux doivent s'étendre par les suites de notre union, nous devons jouir, en récompense, des plaisirs les plus doux & les plus purs que l'homme puisse goûter sur la terre ; tout va nous donner de nouveaux motifs de remercier la providence, & ces peines mêmes, qui déjà vous inquiètent, contribueront à notre bonheur.

» Pensez-vous que votre cœur ne sera pas satisfait, & que vous ne serez pas contente de vous-même, lorsque vous pourrez considérer que

que tout ce qu'il y a de bien & de bonheur dans cette isle sera votre ouvrage ? & au lieu de vous plaindre de ce qu'il vous aura coûté, n'aurez-vous pas à vous applaudir d'en être la cause à ce prix ? Ah ! vous ignorez encore la douceur que l'auteur de tout ce qui respire a mise dans l'accomplissement des lois que sa sagesse nous impose. Quelle satisfaction pour une ame pure & sensible, de trouver dans l'objet qu'on aime, celui que le devoir nous prescrit d'aimer ! Quelle joie de le voir heureux de notre bonheur, & quel charme enfin d'étendre son existence & son amour sur des enfans chéris, fruit précieux d'une union si tendre ! Vous ne voyez aujourd'hui que les épines du mariage. Vous ne regardez que le côté fâcheux de notre position ; mais un temps viendra, je l'espère, où vous bénirez le Ciel de nous avoir comblés de si grandes faveurs ».

Eléonore me répondit que je peignois en beau ; qu'elle espéroit bien trouver avec moi tout le bonheur que deux personnes isolées pouvoient goûter ensemble, mais que notre situation exigeoit plus de forces, de soins, & de connoissances qu'il ne nous en auroit fallu par-tout ailleurs ; que m'ayant donné son affection, & me destinant sa main & sa vie, elle ne manquoit ni de volonté ni de résolution

pour contribuer au bien commun, mais qu'elle connoissoit sa foiblesse, & qu'elle réclamoit mon indulgence ; qu'en attendant, elle ne pouvoit trop implorer les secours du Ciel. « Venez, mon cher Chevalier, me dit-elle, venez avec moi demander à l'auteur de tous biens, les graces particulières dont nous avons besoin pour seconder dignement les vûes qu'il a sur nous. Sa divine providence, qui, en nous jetant dans une isle déserte, nous a fait une loi de nous unir, ne refusera pas de nous assister, lorsque nous l'invoquerons avec confiance pour accomplir sa volonté ».

« Allons, dis-je, lui demander de toujours vivre l'un pour l'autre, en vivant pour lui ; &, quoique nous devenions époux, d'être toujours amans. Prions-le de nous accorder encore l'abondance & la santé, & avec l'amour de la vertu, le zèle nécessaire pour le bien servir. S'il exauce nos vœux, je serai le plus heureux des hommes ; car vous jouirez très-long-temps du sort que vous méritez, & vous n'aurez jamais rien à regretter sur la terre ».

A ces mots, nous allâmes au bout de l'esplanade, & nous conjurâmes le ciel de nous donner les dispositions nécessaires pour accomplir la plus sainte union. Eléonore, à genoux sur le marchepied de l'autel, les mains jointes

& la tête inclinée, prioit avec tant de ferveur & de modestie, qu'elle eût excité la piété dans le cœur le moins religieux. Elle étoit en même temps si belle & si touchante, qu'on l'auroit prise pour un ange bienfaiteur, demandant au père des êtres le bonheur du mortel fortuné confié aux soins de sa vigilance.

« Avant de faire le dernier serment, me dit Eléonore en revenant à la cabane, je veux vous prier de m'accorder deux choses; l'une, de graver sur une pierre dure, que nous placerons ensuite sur l'autel, l'acte de notre mariage en ces mots :

G. de Lervignac, Chevalier des Gastines, & Eléonore d'Aliban, se sont juré la foi conjugale, & se sont unis par le saint nœud du mariage. — A quoi vous ajouterez la date de la cérémonie.

L'autre, de me promettre, au moment de notre union, de la faire ratifier par un prêtre, si l'occasion s'en présente jamais. « Je cède, ajouta-t-elle, aux vœux de votre amour, aux ordres de la providence, à l'estime & à la tendresse que vous méritez; mais je serois inexcusable, si, pouvant ajouter quelque jour à nos promesses les formes usitées dans les mariages des chrétiens, & ce qui les élève à la

dignité du ſacrement, je négligeois de munir le nôtre du ſceau ſacré de la religion ».

Pénétré des mêmes ſentimens qu'Eléonore, je n'héſitai pas à la ſatisfaire ſur ce qu'elle me demandoit. J'étois en même temps ſi rempli de l'idée de mon bonheur, & ſi charmé des bontés de ma maîtreſſe, que je lui aurois donné ma vie avec une ſatisfaction que les cœurs froids ne ſauroient imaginer. Je l'aſſurai du plaiſir que j'aurois toujours à ſuivre ſes volontés; & pour lui montrer mon empreſſement à lui obéir, j'allai ſur le champ faire la recherche d'une pierre propre à recevoir l'inſcription qu'elle m'avoit demandée. Je la trouvai près de la grotte, telle que je la ſouhaitois, & m'étant mis à l'ouvrage ſans perdre un moment, j'eus fini de la graver le lendemain de bonne heure. Je la tranſportai enſuite, à l'aide de la brouette, juſqu'au bout de l'eſplanade, où Eléonore m'ayant aidé à la monter ſur l'autel, je la plaçai dans le milieu, après en avoir ôté une autre pierre. Je donnai à ce nouveau monument, qui doit faire époque à jamais dans les faſtes de l'iſle, toute la ſolidité qui pouvoit dépendre de moi.

Tandis que je ſculptois ma pierre, Eléonore s'occupoit des préparatifs de la noce. Elle

avoit tué plusieurs volailles, qui, jointes à quelques poissons que je pris le soir, devoient faire le fond du repas du lendemain. Elle arrangeoit tout d'avance. Elle employa le riz, les légumes, le laitage, la pâtisserie.

Je voulus, de mon côté, contribuer à l'agrément de la fête; & dès que le travail du monument fut achevé, j'allai vaquer aux soins que l'intérêt de mon cœur exigeoit de moi. Je descendis à la rivière, où je fis une pêche assez heureuse; & sorti de la baie, je ramassai sur les rochers voisins une belle provision d'huîtres; après cela, je cueillis dans le parterre & dans nos prairies les plus belles fleurs que j'y trouvai, pour en parer le sein d'Eléonore; pour garnir son appartement de festons & de guirlandes, & pour en couvrir jusqu'à notre table : enfin je creusai le soir, autour du monument, plusieurs trous propres à recevoir des arbres que j'y voulois planter.

La nuit suivante, qui devoit précéder un jour si mémorable, je dormis peu. L'agitation de mon cœur ne me laissa pas jouir d'un sommeil tranquille. L'attente d'un grand bonheur est quelquefois aussi difficile à supporter, que la crainte d'une disgrace. Je tressaillois, en pensant à l'heureux sort que j'avois lieu d'attendre, quoiqu'éloigné du reste des hommes.

Dès qu'il fut jour, je me levai, & je sortis de la cabane, pour aller arracher sur une colline assez éloignée les arbres que je voulois transplanter. J'avois destiné depuis long-temps deux palmiers, quelques orangers, & plusieurs myrtes, à venir ombrager le bout de l'esplanade. C'étoit le moment que j'avois choisi pour en faire la plantation. J'arrivai avec deux ânes attelés à la brouette, sur laquelle je portois les instrumens propres à fouir la terre. Mes arbres enlevés avec la motte de terre qui les entouroit, je les chariai jusqu'à la place que je leur destinois. J'y avois déjà porté de la fontaine des sceaux remplis d'eau. J'eus soin, en plaçant les arbres dans les creux, d'en arroser les racines. Cette pratique est nécessaire dans les pays chauds, pour les faire prendre plus sûrement (1).

---

(1) La saison la plus propre à planter des arbres, est, en Europe, depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de février; c'est-à-dire, lorsque la sève ne circule pas; & dans les pays chauds, c'est la saison pluvieuse. On hasarde beaucoup sans doute de les planter en d'autre temps dans les lieux voisins du tropique: mais, en prenant toutes les précautions que je pris, en conservant la terre qui entoure la racine des arbres qu'on arrache, en les transportant doucement, enfin en les tenant au frais autant qu'il est possible, soit en faisant

Je suspendis à ces arbres des festons de fleurs que j'avois préparés la veille, & j'attachai sur l'écorce des palmiers, dont j'avois entrelacé les branches, ces foibles vers que mon cœur m'avoit dictés.

Palmiers que j'ai plantés en ce riant séjour,
Monumens & témoins de mon bonheur suprême,
Que votre amour constant soit à jamais l'emblême
De mon tendre & fidèle amour!
Puissiez-vous, comme lui, résister à l'orage,
Braver le temps & les revers!
Puissiez-vous, après cent hivers,
Aux jeux de nos enfans prêter un doux ombrage!
Ce gazon verdoyant où je vous ai placés,
C'est le trône d'Eléonore.
Vous en serez le dais. Que vos bras enlacés
Défendent celle que j'adore,
Du soleil dévorant de ces ardens climats!
Elle enchante les lieux où se portent ses pas.
Combien de fleurs à vos pieds vont éclore!
Heureux palmiers, en voyant tant d'appas,
Vous-mêmes, chaque jour, embellirez encore.

De retour à la cabane, où je rentrai sans

---

la plantation durant la nuit, soit en arrosant les creux & les racines des arbres plantés, il n'est pas extraordinaire de les voir prendre, quoique forts, comme l'expérience que j'en ai faite serviroit à le prouver.

dire d'où je venois, je trouvai Eléonore déjà levée, & qui préparoit toutes choses pour la cérémonie & pour le repas. Elle voulut ensuite se coiffer & s'habiller le plus magnifiquement qu'il lui fut possible. Je l'aidai dans son ajustement & dans l'arrangement de ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde. Elle prit une robe bleue à fleurs blanches, & elle étoit si ravissante dans cette parure, que je pouvois à peine retenir mes transports en la regardant, & que je demeurois comme hors de moi-même. Je semai de fleurs sa chambre & le lit nuptial, & je fis un joli bouquet pour Eléonore. Lorsque je le plaçai sur son sein, j'essayai d'y cueillir un baiser; mais Eléonore me dit en me repoussant doucement, & cependant d'un air assez sérieux pour m'arrêter, qu'il ne convenoit pas de se payer d'avance, & de manquer en ce jour à la retenue si louable que nous avions gardée jusqu'alors. Je trouvai cette réponse bien sévère dans la circonstance; mais je ne pus m'empêcher d'admirer intérieurement Eléonore, de porter aussi loin la sagesse & la circonspection; & comme je touchois au moment où je devois acquérir les plus grands droits à sa complaisance, je n'insistai pas sur ce refus, dont j'espérai bien être dédommagé

par sa tendresse, après que j'aurois satisfait à ce que sa délicatesse, l'honneur, & la religion me prescrivoient en même temps.

Enfin la pendule annonça le moment si désiré de mon cœur. Je conduisis Eléonore au bout de l'esplanade, où elle avoit voulu que se fît la cérémonie du mariage. Eléonore marchoit avec un air de pudeur & de timidité, qui auroit enchanté le cœur le plus farouche. Elle n'osoit lever les yeux; sa main trembloit dans la mienne, tandis que, ne pouvant plus contenir les mouvemens de ma joie & les élans de mon amour, je la couvrois du feu de mes regards. La vivacité de mes yeux augmentoit encore le trouble des siens, & elle se trouvoit tellement préoccupée par l'idée de l'engagement qu'elle alloit prendre, qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin sans s'aperçevoir de la décoration nouvelle dont j'avois entouré l'autel & la pyramide. Elle ne le remarqua qu'à une petite distance, & ne put s'empêcher d'en témoigner de la surprise. Elle lut mes vers, & je vis avec plaisir qu'elle me savoit gré de mon attention, & qu'elle applaudissoit au fruit de ma verve. Un regard touchant qu'elle jeta sur moi, accompagné d'un tendre souris, pénétra mon sensible cœur.

L'action importante que nous allions con-

ſommer, abſorbant bientôt toute ſon attention, elle ſe mit à genoux ſur l'eſtrade que j'avois préparée, & je m'agenouillai à côté d'elle. Elle ſe recueillit d'abord en elle-même : je vis qu'elle prioit. Je crus devoir attendre quelques inſtans, puis élevant la voix & les yeux, je dis :

LE CHEVALIER.

« Dieu puiſſant, qui rempliſſez tout de » votre immenſité, vous qui êtes la vérité » par eſſence, qui nous voyez, qui nous en- » tendez, qui liſez juſques dans nos cœurs, » ſoyez témoin, ſoyez garant des ſermens que » nous allons faire en votre préſence, & rati- » fiez nos mutuels engagemens.

» Dieu créateur, qui veillez à la production » & à la conſervation des êtres, qui, par l'at- » trait que vous nous donnez l'un pour l'autre, » & par la circonſtance où votre providence » nous a mis, nous faites une loi de nous unir » à jamais, qui voulez étendre la race des » hommes ſur cette terre déſerte, daignez » écouter nos promeſſes, exaucez nos juſtes » vœux ». Je pris alors la main d'Eléonore, & hauſſant encore plus la voix :

« Je vous prends pour mon épouſe, ma » chère Eléonore ; je vous jure de vous re- » connoître toute la vie, de vous ſervir comme



Je vous prends pour mon Epouse, ma chere Eleonore.

C. J. Marillier. d. Patas. Sc.

» ma compagne, & de vous aimer jusqu'à la
» mort. Je vous promets de ratifier notre ma-
» riage, si l'occasion s'en présente, & de me
» faire toujours gloire du plus beau titre que
» je puisse porter.

Eléonore.

» Et moi, mon cher Chevalier; je vous
» reçois pour mon époux, & je vous promets
» l'attachement, les égards, la fidélité qu'un
» mari doit attendre de sa femme. Je me mets
» sous votre dépendance, & je veux vivre &
» mourir dans votre compagnie & toujours
» à vous.

Le Chevalier.

» Dieu tout puissant, écoutez nos prières;
» punissez-moi si je n'exprime pas le vœu le
» plus sincère de mon cœur, si je manque
» jamais à mes promesses.

Eléonore.

» Seigneur, que je perde plutôt le jour,
» que d'oublier jamais ma tendresse & mon
» devoir.

LE CHEVALIER.

» Répandez, ô mon Dieu, votre béné-
» diction sur cette sainte union, que nous
» vous prions d'avoir pour agréable; rendez-la
» durable & féconde.

ELÉONORE.

» Esprits saints & bienheureux, intercédez
» en notre faveur; demandez pour nous les
» graces & les secours qui nous sont désor-
» mais si nécessaires; & parmi tous ceux que
» j'invoque, ô mon père! vous, dont les cen-
» dres reposent ici, priez pour vos enfans, &
» veillez sur leurs besoins.

LE CHEVALIER.

» Je vous invoque pareillement, vous qui
» donnâtes le jour à Eléonore; si mes senti-
» mens vous sont connus, vous en voyez
» toute la vérité. Je ne tiendrois votre fille
» que de votre main, si vous étiez encore en
» vie. Vous n'existez plus sur la terre; je con-
» jure votre esprit d'approuver notre hymen.
» Qu'il vole autour de nous, qu'il nous pro-
» tège & nous inspire dans les fréquentes occa-

» ſions où nous aurons beſoin de ſecours ».

J'avois une bague au doigt, je la mis à celui d'Eléonore, comme un ſigne de l'engagement éternel que nous venions de contracter. Quand la cérémonie fut achevée, j'embraſſai mon épouſe le plus tendrement, & fondant en larmes de joie, qu'elle me rendit en me ſerrant la main; enſuite je lui dis: ma chère amie, c'eſt maintenant que je puis me regarder comme le plus heureux des hommes; vous m'aimez, vous venez de vous donner à moi : nous ne ferons plus déſormais qu'un cœur & qu'une ame. Qui pourroit ſur la terre égaler notre bonheur? Chaque jour doit y ajouter, & , malgré les ſoins pénibles qu'exige notre poſition, j'eſpère que nous aurons lieu de bénir ſans ceſſe l'heureux moment qui nous unit ». Eléonore me répondit, du ton le plus touchant, que je ſerois maître de ſa deſtinée, & que ma félicité feroit la ſienne.

Nous tenant mutuellement embraſſés, nous reprîmes le chemin de la cabane.

Senſibles cœurs, qui avez long-temps ſoupiré après le bonheur de voir couronner votre flamme, véritables amans, époux fortunés que la nature & la providence ont aſſortis, & chez leſquels une ſeule ame anime deux corps faits

l'un pour l'autre, je ne vous peindrai pas mon inexprimable félicité, vous l'avez sentie. Profane reste des humains je n'entreprendrai point de vous en donner une idée.

Doux espoir de ne jamais être séparé de l'objet qu'on aime plus que sa vie, assurance parfaite de l'aimer de plus en plus, & d'en être aimé chaque jour davantage ; combien vous êtes préférables à l'empire de l'Univers !

Nous passâmes le temps qui suivit notre mariage, non seulement dans cette confiance mutuelle que nous avons toujours conservée depuis, dans l'entière satisfaction que donne la jouissance du vrai bonheur, mais encore dans le ravissement où nous mettoit le sentiment de notre félicité. Je découvrois tous *les jours* de nouveaux charmes dans mon épouse, & un nouveau fond de tendresse. Si quelque moment d'absence nous séparoit, nous ne pouvions nous retrouver sans tressaillir ; nous ne pouvions nous regarder sans nous attendrir jusqu'aux larmes.

On parle du bonheur de deux vrais amans, comme du plus grand qu'on puisse connoître. Combien il diffère pourtant de celui qu'ils doivent goûter lorsqu'ils seront époux, si toutefois leurs cœurs sont constans & vertueux ! Nous

n'avions pas un ſentiment, pas un déſir, pas une volonté qui pût jeter du trouble dans notre ame, qui nous donnât de l'inquiétude, qui nous laiſſât le moindre remords. Notre amour n'exigeoit rien qui ne nous fût preſcrit par notre devoir. Qu'on imagine à ſon gré la ſituation la plus agréable, le ſort le plus fortuné ; on ne réunira jamais dans ſon idée que le plaiſir & l'innocence, l'amour & la vertu, & ce bonheur n'eſt pas un être de raiſon, c'étoit le nôtre.

On ne doit pas croire néanmoins que, quoique nous fuſſions occupés ſans ceſſe l'un de l'autre, nous euſſions mis en oubli que notre proſpérité future & celle de notre famille dépendoient en grande partie de nos ſoins & de nos travaux, & que la population de l'iſle demandoit de nous un nouveau degré d'activité & de vigilance. Les douceurs de notre mariage ne ſuſpendirent pas long-temps nos occupations ordinaires ; elles nous preſcrivirent bientôt au contraire de plus grandes tâches à remplir : car c'eſt ainſi que, par la grande loi de la nature, tout ſe tient & ſe ſuccède dans le monde. Les grandes jouiſſances qu'elle accorde doivent être précédées par des avances de toute ſorte, en ſoins, en travaux, en dépenſes, &c.; & celles-ci ſont payées par un

ſurcroît de jouiſſance & de plaiſirs qui néceſſitent de nouveaux efforts. Telle eſt la chaîne de la reproduction des êtres, la marche de la vie & celle de la ſociété.



CHAPITRE XX.

Augmentation de travaux; culture des champs plus étendue; construction d'une maison; occupations particulières d'Eléonore; annonce d'une première grossesse.

DE nouvelles charges à supporter, de nouveaux besoins à prévoir & à prévenir, demandoient de notre part un surcroît de soins & d'industrie. Nous devions naturellement nous attendre à voir sortir de notre union des rejetons, dont l'éducation, la nourriture, les vêtemens alloient étendre le cercle de nos travaux. La sollicitude paternelle nous éveilloit d'avance sur le bien-être de notre progéniture. Nous songeâmes donc à nous précautionner contre les événemens à venir, & à nous pourvoir des choses qui nous seroient alors nécessaires, & que nous ne pouvions cependant nous procurer qu'avec beaucoup de temps & de difficultés. La première & la plus urgente devoit être la nourriture, dont le besoin ne pouvoit qu'augmenter, tandis que les secours que j'avois eus jusqu'alors alloient diminuer. Mon épouse une fois mère, & obligée par

cela même de nourrir & de ſoigner ſes enfans, ne pourroit guère s'en éloigner, & ne ſeroit plus dans le cas de m'aider comme par le paſſé.

Les champs que nous avions déjà mis en culture devoient bientôt ſe trouver inſuffiſans; il fallut s'occuper à les agrandir, c'eſt-à-dire, étendre les labours & multiplier le travail pour les rendre fertiles. Je reculai donc les bornes de nos terres, en défrichant ce que je crus devoir ajouter du terrein voiſin. Pour donner à ces champs les préparations convenables, j'employai une de nos vaches que j'avois attelée au veau trouvé dans le vaiſſeau, & devenu depuis aſſez fort pour lui ſervir de ſecond. L'autre vache étant malade, ne pouvoit être liée dans ce moment pour mener la charrue. Ce ne fut pas ſans peine que je vins à bout de le dompter & de le rendre propre au labourage. Mais une fois ſoumis au joug, & dreſſé à tirer & à ſillonner la terre, cet animal me fut d'un grand ſecours. Dans la ſuite, quand je l'accouplai à un de ſes frères, que je rendis docile par les mêmes moyens, j'en fis un bel attelage, lequel me ſervit pendant plus de dix ans au tranſport des gros fardeaux & aux travaux les plus pénibles de la culture.

L'emploi que je fis de ces bœufs me fournit

à une autre sorte de travail. Je fus obligé de fabriquer une charrue plus longue & plus pesante que celle des vaches ; & comme je n'avois qu'une brouette fort basse pour me tenir lieu de voiture, je me vis contraint à devenir charron pour construire une charete. La façon des roues fut longue & embarrassante, &, sans les connoissances que j'avois acquises en géométrie & en mécanique, il est vraisemblable que je n'aurois jamais su donner aux diverses parties qui les composent, toutes les proportions qu'elles doivent avoir pour faire un assemblage solide & pour tourner facilement. Le tâtonnement n'auroit pu suppléer au défaut de théorie & de pratique. J'éprouvai dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, que les connoissances se prêtent de mutuels secours ; qu'il n'y a qu'à s'applaudir d'en réunir un grand nombre, & que, dans une position comme la mienne, on ne peut sur-tout trop connoître & trop savoir.

Mais de tous nos travaux le plus long & le plus pénible, car celui-ci nous fut commun, ce fut la bâtisse d'une maison. La cabane n'avoit été jusqu'alors qu'un établissement provisoire ; nous ne pouvions guère l'habiter sans incommodité ; si j'attendois quelque temps encore, j'avois lieu de croire que je ne trouverois pas

Eléonore aussi libre, & que demeurant seul chargé de tous les détails de la construction du bâtiment, je serois obligé d'y employer beaucoup plus de temps. Il étoit même à craindre que je ne l'eusse pas fini avant la saison des pluies; ce qui ne m'auroit pas seulement empêché d'y mettre de si-tôt la dernière main, mais pouvoit encore gâter ce qu'il y auroit eu de fait jusqu'alors. Les pluies abondantes sans cesse renouvelées, & l'humidité pénétrant naturellement dans tous les joints des matériaux découverts, en auroient dégradé les liaisons en faisant couler le mortier ou en pourrissant les bois de la charpente.

J'avois cependant bien de la peine de voir ma chère Eléonore soumise à la *nécessité* de m'aider dans une entreprise aussi fatigante; mais les circonstances qui l'exigeoient, la bonne volonté de mon épouse & sa santé ne me laissoient pas la liberté de la dérober à ce travail. Je me contentai de lui assigner la partie la plus facile, quoiqu'elle voulût mettre la main à tout, me réservant du gros de l'ouvrage tout ce que je pouvois en faire à moi seul. Au reste, j'étois moins inquiet de me voir seconder par Eléonore, en faisant réflexion qu'elle n'étoit pas ce que sont la plupart de nos dames d'Europe, qui se servent à peine de leurs pieds pour mar-

cher, & qui ne pourroient ſupporter la moindre fatigue. Son tempérament, fortifié par l'éducation qu'elle avoit reçue, par l'habitude de vivre à la campagne, & ſur-tout par l'exercice continuel qu'elle prenoit depuis long-temps, la mettoit réellement au deſſus de la foibleſſe de ſon ſexe, & ſervoit à me raſſurer ſur les dangers & les peines qu'une femme plus délicate auroit pu trouver dans notre ſituation.

Avant de commencer un ouvrage de ſi longue haleine, j'avois pris toutes les précautions & les meſures qu'il m'étoit poſſible d'employer pour en aſſurer le ſuccès. J'en avois conféré pluſieurs fois avec Eléonore; nous avions examiné le local, & après être convenus de la poſition & de la forme que nous voulions donner à notre édifice, du nombre des logemens dont nous pourrions avoir beſoin dans la ſuite, de la grandeur qu'ils devoient avoir; nous avions levé le plan de la maiſon, & ce plan une fois arrêté, nous nous étions occupés à raſſembler les matériaux néceſſaires pour le mettre à exécution. C'étoient ſur-tout des bois de différentes groſſeurs & de diverſes longueurs, dont je fis des poutres, des ſoliveaux, des lattes; c'étoient des gluis de paille & de jonc pour la couverture, de la terre graſſe pour les cloiſons, de la chaux que j'avois faite

avec des débris de coquillages, dont j'avois trouvé un banc considérable dans la terre; c'étoient enfin de grandes pierres pour parer les fondemens & le bas de l'édifice de l'humidité de la saison pluvieuse; car nous ne jugeâmes pas à propos de bâtir les parois en pierre plus qu'à hauteur d'appui. Les tremblemens de terre auxquels l'isle est sujette, & que nous avions éprouvés, nous avertissoient de ne pas élever plus haut la maçonnerie, de crainte que, venant à être renversée par des secousses, elle ne nous écrasât sous ses ruines.

Lorsque tous ces matériaux furent sur place, & que j'eus creusé les fondemens de la maison, je me mis à tailler les pierres & les bois qui devoient servir de support & de rempart au reste du bâtiment. Mon dessein étant de le consolider de manière qu'il ne pût être renversé par un tremblement de terre, je n'oubliai rien pour donner à mes pièces de charpente la forme la plus propre à se joindre & à se lier fortement, & ce fut sur mes bois que je comptai, sur-tout pour le rendre bien solide. Je ne voulus pas les faire porter sur des murs, par la raison que je viens de dire; je pensai qu'il valoit beaucoup mieux n'appuyer le bois que sur le bois. Je garnis à la vérité le fondement, de larges pierres, pour empêcher que le bois ne

touchât le ſol immédiatement. Mais ayant couché ſur ces pierres de longues poutres aſſez groſſes, dans leſquelles j'avois fait, de diſtance en diſtance, de grandes mortoiſes, j'y fis entrer des montans de quatorze pieds, qui portoient huit pouces d'équarriſſage. Ces montans, dont les plus forts devoient faire les angles, également enchâſſés par le haut dans des poutres parallèles à celles du fondement, mais qui étoient un peu moins fortes que les autres, formèrent une cage en quelque ſorte inébranlable (1).

(1) C'étoit un grand embarras que celui de dreſſer cette charpente à deux perſonnes, & même que de remuer ces groſſes pièces de bois. Je les équarris ſur la place même où je les avois coupées. Je fis, avec des pièces plus légères, une chèvre, où je mouflai deux polies, & que j'armai d'un bon treuil; & avec de longs leviers d'un bois dur & ſolide, paſſés dans les trous de ce treuil, avec une corde, les poulies & la chèvre, nous parvenions à lever une de nos pièces par un bout, & à poſer ce bout avant de toucher à l'autre.

J'amenai mes poutres & mes ſolives, de la forêt ſur la place où étoit notre édifice, en les ſoulevant ainſi par une extrémité, & la poſant ſur un eſſieu monté de deux roues, puis relevant encore avec la chèvre l'autre extrémité, pour la poſer à ſon tour ſur un autre eſſieu ſoutenu de deux autres roues; enſuite, en attelant mon bœuf & ma vache à l'un des bouts de ma pièce de bois, je la me-

Entre les montans ou piliers de la charpente, posés à dix pieds l'un de l'autre, j'en plaçai à trois pieds de distance, mais d'une pareille longueur, de moins forts, que j'eus soin d'assujettir avec les mêmes précautions. Ce fut dans les intervalles qu'ils laissoient entre eux, que je bâtis jusqu'à la hauteur de trois pieds du sol, une muraille de pierre cimentée à chaux & à sable. Au dessus de ce mur, & d'un pilier à l'autre, je posai transversalement des bâtons qui entroient des deux côtés dans des trous faits avec une tarière, suivant toute la hauteur des montans. Je garnis ces bâtons d'un bon torchis, composé de terre grasse & de foin gâchés ensemble; & ce torchis, bien épais & bien battu, forma le revêtement de *l'édifice*

---

nois avec facilité, comme une voiture dont elle constituoit le corps. Mais cette voiture étant peu flexible, & l'avant-train ne tournant pas, il m'avoit fallu dresser, avec beaucoup de travail, un chemin, de la forêt à l'esplanade, & quelquefois encore étois-je obligé, avec un levier monté sur un treteau, de jeter à droite ou à gauche le train de derrière, pour ne pas perdre le milieu du chemin, ou pour me prêter à quelques sinuosités que je n'avois pu éviter de lui laisser, & qui, sans cette précaution de déplacer l'arrière-train, auroient incroyablement fatigué mes animaux de trait, & peut-être rompu mes roues.

jusqu'au haut des piliers. Je n'avois pas placé sur le bout de ces piliers les poutres transversales qui devoient porter les planchers du grenier. J'avois fait entrer ces poutres dans des mortoises entaillées dans les plus gros montans, à neuf pieds de terre & à trois du haut de la cage ; au moyen de quoi, le lambris de nos chambres devoit avoir neuf pieds d'élévation. Il restoit trois pieds pour le grenier avant d'arriver au toît, & le bout des montans qui posoient sur le châssis du fondement, entroit d'un pied dans la terre. Je ne voulus pas faire de cave, parce que, dans les pays du Tropique, elles sont plus chaudes que le reste des appartemens. Notre grote d'ailleurs nous tenoit lieu de la meilleure cave du monde.

Quand j'eus posé la charpente du toît, & ce qui étoit nécessaire pour la couverture, je m'occupai de la distribution du logement, que je fis ainsi. La maison avoit cinquante pieds de longueur dans œuvre, & vingt-cinq de largeur. Je pris, vis-à-vis la porte d'entrée, seize pieds en carré, pour en former une pièce qui devoit servir en même temps de salon à manger & de vestibule. Au delà du salon étoit une chambre de la même largeur, mais n'ayant que neuf pieds de profondeur, où je plaçai un escalier de trois pieds d'ouverture pour

monter au grenier. Je la destinois, comme on verra, à plusieurs usages, entre autres à donner passage à deux appartemens du derrière. Le salon fournissoit également à droite & à gauche une entrée à deux appartemens sur le devant. Ces quatre appartemens, égaux pour la grandeur, étoient composés chacun d'un cabinet & d'une chambre : la chambre de douze pieds, & le cabinet de sept. On pouvoit placer un lit dans chaque chambre, & deux au besoin, dans les plus grandes ; ce qui fut exécuté dans la suite, lorsque l'augmentation de la famille l'exigea.

Par cette disposition, le salon se trouva percé de quatre portes correspondantes, qui permirent à l'air d'y circuler librement. Je l'éclairai par deux grandes croisées placées à une distance égale de la porte du dehors. Je ne donnai qu'une fenêtre aux autres pièces, pour y laisser moins pénétrer le chaud, trop incommode dans ces climats durant la plus grande partie de l'année ; & pour rendre au salon le frais que je lui dérobois par la multiplicité des ouvertures, je le pavai de briques, auxquelles je donnai une couleur à l'huile, & je construisis au devant de la porte & des croisées une sorte de portique ou de péristile composé de quatre piliers de la hauteur du

toit, sur lesquels je bâtis une loge qui servit ensuite de colombier. L'ombre de ce portique para le salon des rayons du soleil, sans lui trop cacher la lumière. Je planchéïai les autres pièces avec les plus belles planches du vaisseau.

J'avois été successivement maçon, charpentier, couvreur, pour construire notre édifice. Il fallut devenir forgeron & serrurier, pour fabriquer les ferremens que je devois y employer. J'en fis pourtant servir beaucoup de ceux que j'avois enlevés du navire; mais je fus obligé d'en forger & limer la plus grande partie. Tels étoient les gonds des portes, les garnitures des fenêtres & des lits, & une grande quantité de bandes & de clous que je ne pouvois me dispenser d'employer pour la solidité ou la perfection de mon ouvrage.

Je ne cessois point d'admirer l'empressement & l'assiduité d'Eléonore au travail, par-tout où il lui fut possible de me seconder. Je ne pouvois me passer de l'union de ses forces, où les miennes seules ne suffisoient pas; & quoique je m'aidasse du cabestan du vaisseau, de ma chèvre, des leviers, & des poulies, il m'arrivoit souvent, & sur-tout pour élever & placer les grosses pièces de charpente & les grandes pierres du fondement, de me voir obligé de combiner nos forces & de réunir nos efforts

pour en venir à bout; ce qui ne réussissoit quelquefois qu'avec une fatigue & une peine extrêmes.

Lorsque la construction de la maison ou le soin du ménage laissoient quelque relâche à Eléonore, elle donnoit ces momens de loisir aux talens agréables qu'elle aimoit, & dans la culture desquels elle montroit tant de goût. Elle faisoit de la musique, ou s'appliquoit à la peinture. Ainsi, tandis que j'employois la hache & le marteau, le rabot ou la lime, elle se plaisoit à retracer sur la toile les événemens & les personnes qui l'affectoient davantage, & dont elle vouloit transmettre la mémoire à la postérité. C'étoit dans ce dessein qu'elle avoit peint son père, & qu'elle fit mon portrait. Elle travailla de même au sien, à la faveur d'une glace; mais elle avoit entrepris à diverses fois des tableaux plus considérables, dont elle s'occupoit par intervalles, d'après les inspirations qu'elle recevoit de son génie & de son cœur.

Elle voulut représenter, dans un de ces tableaux, la découverte que nous avions faite du corps de son père quelques jours après notre arrivée dans l'isle. Le corps de M. d'Aliban occupoit le devant de la scène, dont le fond étoit une prairie au bord de la rivière. On ne pouvoit se méprendre sur la catastrophe arrivée

à cet homme vénérable. Ses habits déchirés, fangeux, & mouillés, ses cheveux blancs collés sur son cou, & sur-tout un sillon tracé dans l'herbe, depuis la rivière jusqu'à son corps, qui d'ailleurs paroissoit inanimé & les yeux éteints, annonçoient qu'on venoit de le tirer de l'eau dans laquelle il avoit perdu la vie, & qu'on l'avoit traîné à travers l'herbe de la prairie jusqu'en cet endroit. Sa physionomie, quoiqu'altérée par la mort, étoit encore ressemblante, & conservoit quelque chose de cet air de bonté qui en faisoit le caractère. On voyoit Eléonore à genoux à côté de lui, dans l'attitude d'une personne pénétrée de la plus vive douleur. Elle joignoit les mains avec transport au dessus de sa tête, qu'elle inclinoit vers la face de son père. Ses pleurs couloient abondamment sur ses belles joues & tomboient sur son sein. De l'autre côté du tableau, j'étois représenté avec un air de tristesse, mêlé d'une tendre pitié, qui faisoit connoître l'intérêt que je prenois au malheur du père & à la douleur de la fille. Enfin Eléonore avoit peint dans le haut du tableau l'esprit de son père sous la forme d'un enfant ailé. Elle avoit répandu la satisfaction & la sérénité sur le visage de cet enfant; mais on y remarquoit de

plus beaucoup d'attendrissement pour Eléonore, sur laquelle il fixoit les yeux avec complaisance.

Elle retraçoit, dans une autre peinture, l'événement mémorable de sa résurrection après le naufrage, je veux dire le prodige qui lui rendit la vie qu'elle avoit perdue sous les eaux de la mer. Eléonore avoit exactement représenté dans ce tableau les lieux où la chose s'étoit passée. C'étoit le rivage de la baie, un peu au dessus de l'endroit où elle avoit abordé. Elle n'avoit pris de l'accident que le moment où elle commença à se reconnoître. Elle paroissoit à demi morte; sa position indiquoit le danger de son état; on la voyoit assise à terre, comme ne pouvant se soutenir. Sa tête penchoit de foiblesse sur son épaule. Elle étoit échevelée, pâle, défaite. Elle avoit la bouche entr'ouverte & les lèvres décolorées. Ses bras tomboient de défaillance & de langueur. Ses yeux seuls marquoient qu'elle étoit vivante. J'étois à côté d'elle un genou en terre, la soutenant sur mon cœur.

On pouvoit lire sur mon visage toutes les passions que j'avois éprouvées dans cet instant de crise. A travers la peine que me causoit son accident & l'accablement où me jetoit l'excessive fatigue que je venois d'endurer, on

apercevoit la satisfaction que me donnoit l'heureuse révolution qui s'opéroit en Eléonore, & l'espoir flatteur que j'en concevois. Pour ne pas laisser de doute sur le sujet du tableau, Eléonore avoit eu soin de faire entrer dans sa composition toutes les choses qui pouvoient servir à le rappeler. On voyoit une partie de la baie derrière les figures; à droite, & dans le lointain, l'embouchure de la rivière; plus près, & du même côté, le radeau échoué sur le bord, & du côté gauche une fosse, dont mes habits tapissoient le fond. Le désordre régnoit dans nos vêtemens, & Eléonore les avoit peints avec tant d'art, qu'ils sembloient encore mouillés sur notre corps.

On ne sauroit dire quelle partie de ces tableaux méritoit plus d'éloges, & ce qu'on pouvoit y admirer davantage du dessin, de l'expression, ou du coloris. Quoique j'eusse déjà vu dans le portrait de son père & dans les nôtres des preuves du talent d'Eléonore, je ne pus m'empêcher d'être surpris à la vue de ces chef-d'œuvres. C'étoit en effet une chose bien remarquable, de trouver dans une jeune personne qui n'avoit pu travailler long-temps, un pinceau si facile, une touche si moelleuse, & une manière si sage & si savante. Comme Eléonore ne s'occupoit à peindre qu'à ses mo-

mens perdus, & lorſque je n'étois pas avec elle, ces tableaux, quand je les vis, eurent pour moi tout l'agrément de la nouveauté.

J'applaudis, comme je le devois, au génie qui les avoit produits, & j'en étois intérieurement charmé; mais je le fus encore plus du ſentiment qui avoit fait choix de ces ſujets, non moins reſpectables que tendres. L'excellent naturel d'Eléonore s'y montroit dans tout ſon jour. « Qu'il eſt fâcheux pour vous, lui dis-je, que vos graces & vos talens ſoient cachés dans un déſert! vous recevriez les hommages de tous ceux qui jouiroient du plaiſir de les voir. N'y ayez pas de regret, me dit-elle, vous êtes l'univers pour Eléonore. Si vous m'accordez votre ſuffrage, j'ai aſſez fait pour ma gloire & pour mon cœur. Recevez du moins, chère épouſe, lui répondis-je, un témoignage de ma vive ſatisfaction, & permettez que je paye à la main qui fait ces merveilles, & à la bouche qui me flatte par de ſi douces paroles, le tribut que je leur dois. Alors mettant un genou en terre & lui prenant la main : Honneur, dis-je, à la reine de mon cœur & de mon iſle, à celle qui, par toutes les qualités qui font aimer, mériteroit de régner ſur tout l'univers ». Je donnai enſuite un tendre baiſer à la main qui manioit ſi bien le pinceau, & à la bouche

qui

qui me renouveloit d'une manière si touchante les assurances de mon bonheur.

Rien n'y pouvoit mieux contribuer que cette variété de travaux, devenus agréables par la présence & le secours d'Eléonore, & ces preuves continuelles & multipliées que je recevois de sa tendresse. Aussi puis-je dire que personne ne fut jamais si content de son sort, que je l'étois du mien. L'amour & le travail ne me laissoient pas appercevoir de la longueur du temps, & je n'en aurois pas senti la durée, si le désir d'être tout entier à Eléonore ne m'eût fait vivement soupirer après la fin du jour. Eléonore, de son côté, ne regrettoit plus l'Europe. Notre position isolée ne l'affligeoit plus. Toutes ses affections, désormais concentrées dans l'isle, lui faisoient trouver un charme inexprimable dans tout ce que nous entreprenions pour nous y établir avec plus d'aisance; &, comme je l'avois prédit, les travaux même où elle me secondoit, devenoient pour elle de nouveaux plaisirs.

On ne doit pas s'étonner, après cela, de la voir attentive à me dérober de ces travaux tout ce qu'elle en pouvoit faire, & qu'elle employât même la ruse, dans la vûe de me soulager. Lors de la construction de la maison, elle m'avoit porté les petites pierres, le mortier, le jonc, les lattes, &c., & quand la car-

caſſe en fut achevée, & qu'il fut queſtion de la meubler, elle prétendit à la ſurintendance de l'ameublement, & voulut non ſeulement préſider au placement de chaque choſe, mais ne laiſſer rien poſer ſans y mettre la main. Son goût & ſon talent pour le deſſin, qui m'étoient connus, ne me permirent pas de m'y oppoſer; au reſte, j'étois enchanté de l'arrangement qu'elle donnoit à toutes les choſes qui devoient trouver place dans les diverſes parties de notre édifice.

J'avois déjà fait le plafond de chaque pièce, avec le même torchis dont les parois étoient compoſées; j'avois crépi, puis blanchi l'intérieur des appartemens; en ſorte que, quand les cloiſons & les revêtemens furent bien *ſecs*, ce qui ne demanda pas un temps conſidérable, il n'avoit plus été queſtion que de meubler. Eléonore n'oublia rien pour le faire avec toute la commodité poſſible, & pour donner au ſalon & à l'appartement que nous devions occuper, un air d'aiſance & de propreté, elle deſtina aux chambres qui devoient reſter vides, la tapiſſerie de la cabane, & choiſit pour tapiſſer la nôtre, une étoffe de ſoie couleur de feu, qu'elle avoit trouvée parmi les marchandiſes du vaiſſeau. Nos lits n'avoient pas de rideaux, non plus que les fenêtres; elle en fit pour les

lits d'une futaine blanche, & pour les croisées d'une toile de coton plus claire, qui pouvoient se laver à volonté. Elle voulut encore couvrir les fauteuils & les chaises de housses & de coussins; & comme nous ne manquions ni de crin ni d'étoffes, il ne lui fut pas difficile de se satisfaire sur cet article.

Tandis qu'Eléonore s'occupoit à tailler & à coudre les diverses parties de ces ouvrages, auxquels je ne pouvois l'aider, je jugeai à propos de parer le dehors de la maison de l'humidité des pluies, & pour cet effet je la revêtis, jusqu'à une certaine hauteur, de vieilles planches que je clouai sur les montans. Je passai sur ces planches une couleur rouge à l'huile (1); ensuite j'y traçai avec de la chaux des lignes blanches, qui donnèrent à notre bâtiment l'air d'une maison de briques proprement cimentées avec du plâtre, telle qu'on en voit dans plusieurs provinces de France, & sur-tout en Languedoc. Quelque temps après, je garnis les fenêtres de volets, que je peignis en vert (2),

(1) J'avois trouvé dans l'isle une sorte de sanguine, qui, bien pétrie & bien purgée, donnoit un fort beau rouge.

(2) Beaucoup de drogues nécessaires à la peinture faisoient partie des marchandises que nous avions trouvées sur le vaisseau.

& qui, en nous mettant à l'abri des autans & de l'orage, firent un effet très-agréable à la vue.

Eléonore plaça deux lits dans notre chambre, afin que ſi quelque maladie ſurvenoit à l'un de nous, l'autre pût repoſer à côté du malade. Ayant fait la revue de tous les meubles que nous avions, elle en prit ce qu'il y avoit de mieux pour nous aſſortir. Des coffres & des armoires étoient, avec quelques tables, les ſeuls gros meubles que nous puſſions employer. Nous y joignîmes quelques petites glaces qui avoient appartenu au capitaine du vaiſſeau, & de tout cela mon épouſe compoſa la garniture de notre appartement, qui, par l'ordre & la propreté qu'elle y mit, auroit fait honneur à une maiſon de ville, & devenoit une choſe merveilleuſe dans une ſolitude comme la nôtre.

Ses ſoins ne ſe bornèrent pas à notre appartement. Elle voulut encore donner au ſalon tout l'agrément & la commodité dont il étoit ſuſceptible. C'étoit là que nous devions nous raſſembler dans le courant du jour, que nous devions manger, que nous devions travailler. Eléonore le tapiſſa d'un cuir doré, que nous avions trouvé dans une malle d'un officier de l'équipage, & ce cuir appliqué ſur le mur, en étoffant le ſalon, le laiſſa plus frais que

n'eût fait une tapiſſerie de laine ou de ſoie. Elle y mit à la place des chaiſes ou d'un ſopha, de larges bancs rembourrés de crin & couverts de cuir. Mais les tableaux qu'elle avoit peints, & qu'elle y ſuſpendit, en firent le plus bel ornement. Ils n'auroient pas déparé la galerie d'un prince. Ceux des peintres flamands & hollandois que nous avions trouvés parmi les effets de M. Daviſon, placés par Eléonore auprès des ſiens, ne ſe trouvèrent point trop mal aſſortis. Enfin Eléonore fit, de la pièce qui ſervoit de paſſage pour aller au grenier & au jardin, une ſorte d'office où je plaçai un buffet; & où nous dépoſions la vaiſſelle, les viandes, & la table même ſur laquelle nous mangions; tandis que le portique, au-deſſous du colombier, nous ſervoit de cuiſine dans les temps de pluie.

La conſtruction de notre maiſon changea la diſpoſition des cours & des étables, par la manière dont je la plaçai, & par la nouvelle clôture dont je l'entourai. L'entrée de la cabane étoit ci-devant à l'orient. A gauche étoient les étables; derrière & au couchant, la baſſe-cour. Au devant de la cabane, & vis-à-vis des étables, ſe trouvoit le magaſin, qui n'en étoit ſéparé que par la cour. Le jardin étoit au ſud-oueſt, un peu éloigné de la cabane.

Par la nouvelle disposition de notre bâtiment, les étables se trouvèrent à droite, le magasin à gauche, le jardin à plain-pied sur le derrière; & quand la cabane fut détruite, la cour devint plus vaste, & cependant plus facile à clorre. La basse-cour fut transportée sur le côté du magasin. Nous construisîmes dans la suite une nouvelle grange & des étables plus spacieuses & plus solides, lorsque nos animaux, prodigieusement multipliés, ne purent plus contenir dans leurs anciennes loges, & que nos champs agrandis nous donnèrent de plus amples moissons.

Quoique j'eusse amassé de longue main tous les matériaux nécessaires pour notre maison, avant de l'entreprendre, & que, bien secondé d'Eléonore, j'eusse mis à la construire la plus grande activité, un ouvrage de cette importance m'avoit pris un temps si considérable, que je pus à peine finir entièrement la carcasse du bâtiment, & le mettre à l'abri de l'humidité avant la saison des pluies. J'ai rapporté de suite tous les travaux que nous y fîmes, pour ne pas interrompre ma narration; mais je dois dire ici qu'il nous restoit beaucoup à faire dans l'intérieur, quand cette saison fut venue. Il est vrai que je fus obligé de me détourner quelquefois, pour vaquer aux travaux indispen-

fables de la culture, ou pour nous pourvoir des choses qui nous manquoient, & que les occupations du ménage & le soin des bestiaux me privoient une partie du jour des secours de ma compagne. Je dois ajouter que nos champs & les labours s'étoient accrus de plus d'un tiers cette année, & qu'Eléonore avoit déjà des raisons particulières de se ménager dans son travail & d'éviter les trop fortes secousses.

En effet, ma chère épouse étoit enceinte. Je m'attendois, ainsi qu'Eléonore, à cette heureuse circonstance. Elle faisoit notre espoir & l'objet de nos vœux. C'étoit l'annonce des bénédictions du Ciel sur notre mariage, & du bonheur qui devoit le suivre; c'étoit l'aurore de la population, de la société future, & de la prospérité de l'isle; & néanmoins, quoique prévenus en quelque sorte de cet heureux événement, nous fûmes si enchantés de n'en pouvoir plus douter, qu'il me seroit impossible d'exprimer ici toute notre satisfaction. Lorsqu'Eléonore en fut bien convaincue, elle se mit à genoux pour remercier la providence de cette faveur, puis s'étant levée, elle me dit avec l'air du ravissement:

« Mon cher Chevalier, mon cher époux, le ciel nous regarde avec complaisance. Nous n'habiterons plus désormais une terre déserte.

Voilà des secours & des compagnons qu'il nous donne. Et quel secours! C'est le fruit de notre union, c'est notre sang & la prolongation de notre existence. Si Dieu me séparoit de vous pour m'appeler à lui, j'aurois au moins la consolation de vous laisser en mourant un autre moi-même, & de ne point vous quitter sans vous avoir donné une douce société.

J'interrompis mon épouse en l'embrassant avec transport, & je lui dis: « Chère Eléonore, ne mêlez pas d'idée sinistre au sentiment le plus doux que je puisse éprouver. Le ciel, qui nous protège, & qui nous en donne des preuves si visibles, ne bornera pas de sitôt le cours de nos prospérités, puisqu'il nous destine à peupler cette solitude. Pouvons-nous méconnoître ses intentions? Quelle satisfaction & quelle joie pour mon cœur, de ne pouvoir plus douter que vous serez bientôt mère, de connoître que vous portez dans votre sein l'enfant de notre amour, & de voir ainsi doubler les liens de notre tendresse! Ah! conservez avec précaution un germe aussi précieux. Ne vous exposez pas à le perdre en étendant trop loin vos soins & vos fatigues, laissez-moi me charger seul des pénibles travaux; ne vous occupez que de ceux qui ne sauroient nuire au fruit que vous portez. Votre bonté, votre

attachement pour moi, vous font aller trop souvent au-delà de vos forces pour m'éviter une partie du travail. Gardez-vous, ma chère amie, de vous oublier ainsi pour moi, quand vous devez veiller sur vous, pour préserver de tout accident le dépôt de nos espérances ».

Eléonore pensoit trop bien, pour n'être pas docile à cette exhortation; elle étoit déjà trop bonne mère, pour mettre au hasard la vie de son enfant. Elle me promit de ne rien entreprendre de pénible & sans mon consentement; & j'applaudis de tout mon cœur à la modération & à la tendresse de mon épouse.

CHAPITRE XXI.

Régime de vie d'Eléonore; attention du Chevalier sur l'état de son épouse; Chasse, pêche, mauvaise saison; préparatifs pour les couches d'Eléonore, &c.

EN conséquence de la convention que nous avions faite, Eléonore & moi, de veiller soigneusement sur son état, & de la parole qu'elle m'avoit donnée de suivre mes conseils & de se ménager, nous jugeâmes à propos de tracer un plan de conduite, d'après lequel elle dût tenir un régime de vie constant & uniforme jusqu'au temps de ses couches. Nous ne réglâmes pas seulement ce qu'il falloit qu'elle évitât, mais encore ce qu'elle pouvoit faire, ainsi que les alimens dont elle devoit se nourrir.

Par ce traité, tout travail qui la mettroit dans le cas de faire des efforts, toute occupation qui l'exposeroit à tomber, enfin tout mouvement qui lui donneroit trop d'agitation, lui furent interdits. Il ne lui fut plus permis, comme auparavant, de monter dans le grenier, & sur-tout sur les chaises ni sur les tables pour atteindre quelque chose, de braver les

promptes variations de l'air, de souffrir le grand vent, le grand chaud, ni la pluie. Elle dut se prémunir contre toute surprise de trouble ou de crainte, qui, donnant à son cœur des commotions subites & violentes, pourroient causer en elle des révolutions dangereuses.

Je n'avois pas connu de femme plus raisonnable qu'Eléonore, d'un esprit plus rassis, d'un caractère plus ferme; il n'y en avoit guère d'aussi bien constituées qu'elle, qui eussent été plus exercées, & dont le tempérament & la santé fussent meilleurs: elle risquoit peut-être moins que toute autre, & cependant je jugeai qu'il ne falloit oublier ni même négliger rien de tout ce qui pouvoit conserver le fruit précieux qu'elle portoit dans son sein, & qui faisoit l'objet de nos plus douces espérances; & mon inquiétude pour la sûreté de l'enfant étoit d'autant plus vive, qu'elle se trouvoit intimément liée au vif intérêt que m'inspiroit la santé de la mère.

Il fut décidé qu'elle s'en tiendroit aux soins de l'intérieur les moins gênans, à faire la cuisine, à coudre, à tricoter, au ménage de la basse-cour, à mener les bestiaux au pâturage ou à la rivière; mais qu'elle me céderoit tout ce qui pouvoit demander quelque vigueur. Ainsi, la boulangerie, le blanchissage, & le

transſport de l'eau, qu'Eléonore s'attribuoit quelquefois; le ſoin des étables, qui entraînoit celui d'attacher & de détacher nos bêtes, de leur faire de la litière, de leur porter à manger & à boire durant la mauvaiſe ſaiſon, me furent réſignés, & ſe trouvèrent encore dans mon département.

Eléonore étoit ſobre; il ne fallut pas lui recommander la tempérance; mais je crus devoir la prier de mettre plus de choix dans ſa nourriture, de préférer les alimens d'une digeſtion plus facile, de ſe priver de viandes ſalées ou fumées, & de tout ce qui pourroit échauffer le ſang ou irriter la ſoif. De bonne ſoupe, des légumes, du riz, du laitage, des fruits, de la volaille, des poiſſons, & quelquefois de la tortue, du gibier, & du vin trempé: voilà ce que je lui preſcrivis pour ſa nourriture, & ce qui compoſa l'ordinaire de ſes repas.

Quant à ſes récréations, la lecture, la muſique, la peinture, les promenades à pied ou en bateau furent ſes délaſſemens & ſes plaiſirs. Mais comme elle ſe donnoit dans la maiſon moins de mouvement qu'avant ſa groſſeſſe, elle faiſoit, pour y ſuppléer, un uſage journalier de la promenade, lorſque le temps nous permettoit de ſortir. La ſeule précaution que je crus devoir prendre alors, fut de lui faire

chausser des souliers bas, & de lui donner le bras chaque fois, pour mieux assurer sa démarche : du reste, je n'oubliois rien pour l'égayer lorsque nous nous trouvions ensemble, afin que son cœur & son esprit se trouvant toujours dans une heureuse situation, elle pût jouir d'une bonne humeur & d'une santé parfaite.

Si je travaillois dans l'intérieur de la maison ou dans l'endroit où se trouvoit Eléonore, & que je ne pusse tenir avec elle une conversation suivie, je chantois seul, ou j'accompagnois sa voix de la mienne. Je l'excitois à parler quand nous étions à table, pour donner plus d'agrément au repas, & pour en rendre la digestion plus facile, suivant cet adage de mon pays, que *les morceaux caquetés se digèrent mieux*. Enfin, durant la récréation, & sur-tout le soir, qui étoit pour nous le point de ralliement, & le moment le plus libre de la journée, j'animois l'entretien par le récit de quelque anecdote, par celui des choses qui nous étoient arrivées, ou par des réflexions consolantes sur l'agréable perspective que nous avions devant nous. Souvent, jusqu'à l'heure du coucher, nous passions le temps à jouer aux dames ou au trictrac, quelquefois à faire de la musique, où je concertois avec le violon ou le haut-

bois. Enfin j'avois attention de prolonger son sommeil & son repos jusques dans la matinée, ne voulant pas qu'elle quittât le lit, lorsque je me levois de bonne heure pour commencer la tâche du jour. Ces attentions, qui ne se démentirent jamais, non plus que les soins vigilans de ma tendresse, entretinrent Eléonore dans l'état le plus satisfaisant, & la préservèrent des dangers & des incommodités qui ne sont que trop souvens les suites de la grossesse, chez les femmes foibles ou imprudentes.

Cela n'empêcha pourtant pas Eléonore de m'accompagner, lorsqu'il fallut faire des provisions pour la saison pluvieuse, c'est-à-dire, lorsque je voulus aller à la chasse & à la pêche, pour nous fournir de gibier & de poissons propres à être boucanés ou séchés. Mais je n'eus garde d'étendre nos courses & nos tournées aussi loin que je l'avois fait l'année précédente. L'état de mon épouse, qui ne demandoit point d'exercice violent ni de fortes secousses, ne permettoit pas de nous éloigner beaucoup de la rivière, ni d'essayer de gravir péniblement les collines, ou de descendre dans les vallées. Il lui défendoit en même temps de se hasarder à voyager sur son âne, parce qu'il n'eût fallu qu'un faux pas pour la faire blesser. La seule voiture qui lui convînt étoit

le bateau, dont le mouvement égal & doux ne pouvoit lui faire courir aucun risque.

Ainsi, nous nous mîmes dans la chaloupe avec tous les instrumens de capture, & les choses nécessaires à la commodité du voyage; & convenus de revenir tous les soirs coucher à notre gîte, nous commençâmes notre expédition en remontant la rivière. Je descendois sur les bords pour chasser dans la plaine; mais comme je demeurois toujours à la vue du bateau, qu'Eléonore ne quittoit point; notre chasse, quoiqu'abondante, ne le fut pas autant qu'elle l'eût été, si j'eusse battu les vallons & parcouru les collines jusqu'au haut de la crête. Nous fûmes amplement dédommagés par la quantité de poisson que la pêche nous fournit. Nous en prîmes de toute espèce au delà de nos espérances; & comme j'avois eu la précaution d'emporter avec nous plusieurs tonneaux défoncés, que je remplis d'eau, nous avions le plaisir de porter tous les soirs à la maison la plupart de nos poissons en vie. Nous ne fûmes pas moins heureux, lorsque, sortant de l'embouchure de la rivière, nous allâmes pêcher en mer. Nous n'eûmes de nouvelles précautions à prendre, que celle d'emplir nos tonneaux d'eau de mer, au lieu de nous servir d'eau douce.

Je n'ai pas besoin de faire mention ici des procédés que j'employai pour conserver le gibier & le poisson ; ce sont les mêmes dont je m'étois déjà servi. Je dirai seulement que nous mangeâmes frais ces poissons plus long-temps que nous n'avions fait la première fois, & qu'éclairé par l'expérience, je préparai beaucoup mieux mes chairs boucannées & mon poisson salé. Ils furent d'un meilleur goût, & se gâtèrent moins que ceux que nous avions consommés durant l'année.

Le souci de l'avenir & la juste prévoyance des besoins, qui m'avoient fait amasser cette provision nécessaire, me portèrent aussi-tôt après à couper le fourrage, dont nos bestiaux ne pouvoient se passer dans la mauvaise saison, & à semer nos terres avant les *pluies*. Eléonore, qui ne pouvoit me prêter que de foibles secours dans ces travaux importans, voulut au moins me tenir compagnie lorsque je m'en occupois, & ne me quittoit guère au champ ou à la prairie. Elle essaya même quelquefois la fourche ou le rateau ; mais tout le faix du jour comme de l'ouvrage tomboit *sur* moi, & tout me faisoit un devoir indispensable de m'en charger. Il falloit plus de foin que l'an passé. J'étois seul pour le faire, pour le voiturer, pour l'entasser ; j'y trouvai plus de fatigue.

La

Là même chose m'arriva pour les semailles des grains ; elles furent plus longues & plus pénibles : mais je travaillois pour Eléonore & pour mon enfant. C'étoit assez pour me rendre la fatigue précieuse, & pour me faire trouver dans ces occupations pénibles une douce félicité.

Avant la saison des pluies, nous avions quitté la cabane pour occuper le nouveau bâtiment. Nous avions transporté dans ce second domicile tout ce qui étoit de quelque valeur dans le premier ; en sorte que quand la mauvaise saison se fit sentir, & qu'il ne fut plus possible de travailler dehors, ni de s'exposer à l'humidité sans s'incommoder, nous nous renfermâmes dans la maison, pour nous y occuper des choses qui restoient encore à faire. Quand la pluie étoit abondante, nous n'en sortions pas du tout, parce que nous nous servions alors de l'eau qui tomboit pour abreuver nos bestiaux, & qu'à la faveur d'une petite galerie couverte, que j'avois faite pour joindre les étables à la maison, nous pouvions aller à leur étables sans nous mouiller.

Ce fut alors que je me sus bon gré d'avoir assez avancé notre édifice pour nous en faire un sûr asile contre le vent & l'orage, & que nous pûmes nous occuper à loisir du soin

d'achever tout ce qui manquoit à l'intérieur de nos appartemens, de le meubler & de l'embellir. Je devins menuisier & tourneur, & je fis non seulement les portes & les fenêtres de toutes les chambres, j'entrepris encore quelques boiseries, comme un pupitre, une table, & une sorte de bibliothèque à rayons pour contenir des livres. Cependant Eléonore raccommodoit, rangeoit, serroit tout le linge, faisoit des tapisseries, des tapis, des rideaux. Mais lorsque le temps des pluies tira vers sa fin, & que l'épaisseur de sa taille & sa pesanteur l'avertirent qu'elle approchoit de son terme, elle crut devoir songer à faire la layette de son enfant, tandis que je travaillois de mon côté à lui faire un bereeau.

Mais je parle improprement en m'exprimant de la sorte. Mes enfans ne devoient avoir ni berceau ni maillot. J'en connoissois trop les inconvéniens, pour vouloir leur donner ces entraves, & leur faire courir les risques qui les accompagnent. Ce que je fis n'étoit qu'un petit bois de lit fort bas, à bord élevé, où l'on pouvoit poser un panier ou mannequin dans lequel l'enfant devoit être couché.

Ces préparatifs étant faits, je crus devoir prendre des précautions non moins importantes pour la nourriture de l'enfant & pour

le bien-être de la nourrice. Il étoit question, en effet, d'épargner à Eléonore ces douleurs si vives, que les mères n'éprouvent que trop souvent dans l'allaitement de leurs enfans, ainsi que les dangers qui quelquefois l'accompagnent; & à l'enfant, le risque encore plus grand de ne pouvoir se nourrir du lait que la nature même lui a préparé. Nous employâmes, à cet égard, tous les moyens qu'elle semble indiquer à des parens sages & prévoyans, en disposant d'avance, par la succion, les voies qui servent à porter la première nourriture dans la bouche du nourrisson, & nous ne pûmes par la suite que nous applaudir du succès de nos soins.

Dans une semblable circonstance, malheur à l'époux qui dédaigneroit d'être un amant: il entendra les cris de son enfant demandant la subsistance, & ne pouvant l'obtenir sur le sein maternel. Il verra les larmes de sa compagne, chargée de remplir seule, avec de cruelles douleurs, un devoir auquel ils devoient coopérer en commun. Il essuiera des reproches, pour s'être privé du tendre soin qu'il devoit remplir. Ce crime d'un père dur ou insouciant, & ces malheurs qui le suivent, furent ignorés dans mon isle; & mon Eléonore

n'avoit rien à craindre, son ami n'avoit rien à se reprocher, lorsqu'elle eut à remplir les respectables fonctions de nourrice.

Fin du tome premier de l'Isle inconnue.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA